Le Projet Hermès

SBB

Cette œuvre est une fiction. Toute ressemblance avec des personnes à venir, vivant ou ayant existé sur cette terre et au-delà n'est pas improbable bien que totalement fortuite et indépendante de ma volonté ; ainsi ma responsabilité, celle des êtres ayant contribué de près ou de loin au succès du présent ouvrage ne sauraient en rien être engagées. Ce préambule posé, il ne me reste plus qu'à te souhaiter une très agréable lecture.

À mes enfants chéris d'amour,

Aux enfants de toutes conditions,

À ceux et celles qui leur ressemblent.

« Et ne m'en veux pas si je te tutoie
Je dis tu à tous ceux que j'aime
Même si je ne les ai vus qu'une seule fois
Je dis tu à tous ceux qui s'aiment
Même si je ne les connais pas »[1]

1 Vers libres extraits de « Barbara », poème issu de « Paroles », Jacques Prévert, 1946.

Séance 1

— Bonjour Madame, bienvenue à la Croix-du-Sud. Je suis votre *Hospitality Officer*, *déclame-t-il avec emphase en articulant de façon exagérément britannique*. Le voyage a-t-il été agréable ?

— Bonjour *Officer*, *lui répond-elle avec un sourire amusé*. Je ne m'en souviens pas. Pour tout vous dire, je crois que je me suis endormie.

L'homme se rengorge à l'apostrophe et enchaîne.

— Parfait, parfait. Nous sommes à présent dans le sas obligatoire lorsqu'on vient du dehors. Une routine. Je reviens juste après pour vous conduire au mas[2]. A tout à l'heure. *Il s'éloigne avec une prestance consommée.*

Elle regarde à l'entour et ne comprend décidément rien aux propos du petit homme en uniforme d'un bleu marine immaculé. Le « sas » comme il l'a appelé n'est autre qu'une terrasse à ciel ouvert où se trouvent une table basse, des fauteuils de jardin et autres accessoires comme on en trouvait dans sa jeunesse ou était-ce plutôt dans son enfance ?! Elle ressent une indicible paresse et lutte pour garder les yeux ouverts. Elle s'assoie sur une balancelle qui la berce mollement et ne tarde pas à sombrer dans un sommeil profond.



— Madame, m'entendez-vous ? Madame ?!

Elle est allongée sur la balancelle. Elle s'arrache à la torpeur pour apercevoir un visage jovial à quelques centimètres de son nez : des lunettes à fine monture dorée, un front barré de quelques rides, un épi de cheveux hirsutes retombant sur des yeux éloquents ombrés par une casquette réglementaire. Le regard scrutateur la sort résolument de sa torpeur. Elle se redresse d'un bon pour faire face à l'inconnu.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous ?

— Je suis Hosty, vous vous souvenez ? Votre *Hospitality Officer*. Tout va bien, rassurez-vous, le protocole s'est parfaitement déroulé. Je viens vous conduire au mas, *dit-il en insistant sur le « s » final.*

Elle reprend ses esprits et se sent gênée par l'attitude agressive témoignée envers son hôte. Aussi quelle drôle de façon de la réveiller ! Et pourquoi pas la bise tant qu'il y est ?!

— Désolée, je crois que j'ai encore dû m'assoupir.

2 Ferme provençale traditionnelle

— C’est normal. Le manque d’habitude. Voulez-vous boire un verre d’eau ou une boisson fraîche ? Un jus de fruit ? L’alcool n’est pas en odeur de sainteté, *précise-t-il en levant les yeux au ciel.* Souhaitez-vous un chocolat chaud, un thé, un café ?

— Un chocolat, s’il vous plaît, s’il ne s’agit pas d’un lait lyophilisé coloré.

Il pianote sur sa tablette et aussitôt la table s’ouvre sur un plateau couvert d’une serviette d’une matière inconnue et d’un mug contenant un vrai chocolat velouté, odorant, couvert d’écume.

— Ok, je suppose que je ne me suis pas déplacée pour assister à une démonstration, réussie, je dois le reconnaître, des bienfaits de la domotique ! Cependant, soyons clairs, j’ai été conviée par courriel à un interrogatoire rémunéré. J’ignore où je me trouve mais s’il s’agit d’un centre de tourisme luxueux, vous avez appâté le mauvais pigeon. Je vous préviens tout net que je n’ai pas les moyens de ces, de ces… extravagances. Vous voudrez bien me conduire à l’aérogare la plus proche et mettre un terme à cette comédie.

— Je vous remercie de votre franchise ! Je peux dissiper vos craintes : je vous confirme qu’il s’agit bel et bien d’un interrogatoire rémunéré. Prenez le temps de déguster votre chocolat. Je ne puis pas encore vous expliquer en détail ce qui a motivé notre choix ; il n’y a pas d’erreur sur la personne et nous ne vous prenons pas davantage pour une oie...

— Un pigeon.

— Un pigeon ?!

— Un pigeon.

— Rassurez-vous, nous ne cherchons pas de... pigeon. Pour la réussite même de notre projet je ne peux pas vous en dire plus. Le silence est la règle, *précise-t-il sur le ton du mystère*. Je comprends que cette clause puisse vous rebuter. Sachez que je travaille pour un groupe exigeant, *affirme-t-il en bombant le torse,* dont les valeurs sont mondialement reconnues y compris du grand public. Voulez-vous des biscuits, un en-cas, un fruit ?

— Merci, c’est très aimable à vous, mais je ne me sens pas d’avaler quoi que ce soit d’autre.

Elle le regarde d’un air suspicieux, cherchant le détail qui cloche. Elle finit par saisir le mug entre ses mains et souffle un peu sur le liquide, d’une part pour le refroidir mais aussi pour s’apaiser. Un geste qu’elle fait souvent à la maison lorsqu’elle a besoin de quiétude, le soir en particulier, avant d’aller se coucher, ou encore quand elle s’adonne à l’une de ses insupportables marottes. L’écriture. Ce rituel s’assimile à un instant de délassement. Une sorte de bulle de douceur où elle se vautre.

L'inconnu pivote sur le fauteuil où il s'était installé et lui tourne le dos en partie. Elle observe son interlocuteur. Un homme entre deux âges. Quel âge au juste ? Difficile à dire. Vingt-cinq ans ? Quarante ? Il semble agir comme un adolescent qui jouerait à l'adulte. Drôle de bonhomme, *songe-t-elle*. Les cheveux hirsutes ondulent sous la casquette. D'un geste machinal de la main il emprisonne la masse qui n'a de cesse de vouloir s'échapper. Elle devine le ventre replet d'un bon mangeur, cintré dans l'uniforme. Elle note au vol des boutons de manchettes ornés d'un logo. Elle jurerait avoir déjà vu ce dernier quelque part. Mais où ? Mis à part un détail aussi troublant que futile en somme, l'homme s'assimile à l'un de ces êtres qu'elle aurait pu croiser des milliers de fois sans que son regard ne s'y attarde. Un simple quidam doté d'un titre désuet auquel il semble attacher de l'importance. Tout ceci fleure l'ancien monde.

Une voix la sort de sa rêverie.

— Vous sentez-vous prête pour commencer ?

— *Elle rit. Un peu pour cacher son trouble.* Est-ce une question de pure rhétorique ?! Ai-je vraiment le choix ?

Silence embarrassé, les joues de l'homme deviennent cramoisies.

— Rassurez-vous, personne ne m'a forcée à venir bien que tout ce mystère me trouble un peu et en même temps attise ma curiosité ! Ne vous inquiétez pas, *ajoute-t-elle, conciliante*, respirez, je vous taquine. Nous pouvons commencer ! Expliquez-moi ce que vous attendez de moi, je vous prie.

Il desserre sa cravate.

— Tout d'abord, vous devez vous rendre au mas. Veuillez me suivre.

Ils marchent à travers un hameau provençal, oui, oui, provençal avec ses maisons en pierre ocrée à la personnalité affichée. Elle ne peut s'empêcher d'écarquiller les yeux. Bon sang, *se dit-elle*. Il n'en existe plus depuis…

La voix profonde d'Hosty la rappelle à la réalité : il s'applique à, disons, « réciter sa leçon ».

— Comme vous pouvez le voir, ici la nature animale et végétale se mêlent à l'habitat humain dans une osmose parfaite. Tout est fait pour répondre aux besoins de chacun et favoriser une coopération que nous espérons fructueuse. Vous aurez tout loisir de vous déplacer au gré de votre temps libre…

Elle l'interrompt.

— Mais il me faudrait un passe, une clef.

— Non. Ici ? Ce n'est pas nécessaire. Vous pourrez aller où bon vous semble. Nous ne sommes pas dans une prison !

— Mais le sas ? Le protocole ?

— Plus tard ! Je répondrai à toutes vos questions, plus tard. Pour le moment, nous sommes attendus. Nous voilà arrivés. Alors ? Qu'en dites-vous ?



Elle découvre un mas méridional qui se déploie sous la forme d'un U trapu faisant face au Sud. Une baie vitrée centrale permet d'accueillir à profusion la lumière du soleil, favorable à l'épanouissement de plantes et d'arbres en pots. Un authentique buffet en chêne brut habille le mur ouest. Ici et là, harmonieusement disposés, quelques meubles de jardin en rotin et en bois de hêtre, des coussins damassés composent un mobilier digne des musées virtuels ou des didacticiels d'histoire. Un vaisselier garni de faïences et de flûtes, de tulipes, de verres à liqueur et autres tasses parfait le tableau.

— Les mots me manquent.

Ils pénètrent dans la véranda puis dans un hall semi circulaire. L'intérieur révèle un univers sobre, presque clinique où les boiseries et l'éclairage naturel tranchent agréablement avec l'austérité déclarée des lieux. Elle réalise que quelque chose ne colle pas.

— Par où sommes-nous entrés, je ne vois pas de porte ?

Le buste droit, la tête légèrement inclinée en arrière, il lui sourit paternellement, le sourcil altier.

— Ne vous ai-je pas précisé que nous n'en avions pas besoin ? Venez, suivez-moi, Lia va s'impatienter. Lia a horreur des retards.

Elle résiste à la tentation de lui demander qui est cette Lia. Elle le suit.

D'une voix posée, il commente :

— Nous voilà arrivés au cœur du labo… ratoire de recherche. Au bout du corridor, vous pouvez deviner la pièce où vous vous rendrez durant tout le déroulement de l'interrogatoire. Je vous en prie, veuillez entrer.

Une fois encore rien ne semble attirer l'attention hormis la relative vacuité des lieux. L'une des parois murales se présente sous l'allure d'un paysage rural réel, sujet aux mêmes changements, à la même temporalité, à la même saisonnalité, à la même luminosité, aux mêmes senteurs. Du reste, l'invitée s'y méprend et se heurte à la paroi alors qu'elle se dirige vers ces lieux enchanteurs.

— Attention, *la prévient trop tard Hosty*.

Et dans un murmure :

— Faites attention, Lia est extrêmement susceptible et ne supporte pas les contacts physiques. Venez vous asseoir.

— Cette Lia est décidément bien antipathique. Où se cache-t-elle donc, *songe l'invitée tout en s'abstenant de tout commentaire*.

Elle découvre à environ cinq mètres de distance de la surface animée un fauteuil ergonomique pivotant, recouvert d'une toile de jute carmin, sur lequel Hosty l'invite à prendre place. Une fois installée face au paysage, l'écran s'éclaire et elle lit ces mots :

— **Bonjour. Mon nom est LIA XII. C'est moi qui mènerai l'entretien. Même en veille en apparence mes e-neurones fonctionnent en permanence. Ainsi Hospitality Officer je vous saurai gré à l'avenir de cesser toute remarque déplacée. Les contacts physiques peuvent endommager mes circuits. Voilà pourquoi Invitée vous devez respecter la distance réglementaire. De même veillez à honorer nos rendez-vous et venez à l'heure.**

— Mais je ne savais pas que nous avions rendez-vous. Comment aurais-je pu venir à l'heure, Madame LIA XII ?

Hosty lui montre sa tablette sur laquelle il s'est empressé d'écrire : « Gardez votre calme. Lia ne répond pas aux questions. Ne l'appelez pas « Madame » ou « Monsieur ». D'accord ? ».

L'invitée hoche la tête. Après un long temps de pause, elle déclare avec un faible sourire :

— Je vous écoute.

— **Hospitality Officer merci de respecter les consignes. Invitée je vais vous poser des questions auxquelles vous devrez répondre le plus spontanément possible en puisant dans votre vécu. N'essayez-pas d'enjoliver ni d'inventer. Encore moins de taire volontairement. Mes algorithmes sont très puissants. Ils détecteront tout de suite la moindre fausse note.**

— Pourriez-vous préciser dans quelle sphère vous allez m'interroger ?! Et si une question me dérange ? Si je la trouve trop intime voire intrusive, suis-je contrainte de vous répondre ?

Elle se sent mal à l'aise face à l'absence de texte qui accueille ses questions et gigote sur sa chaise. Hosty la sent prête à se lever. Ma parole, c'est qu'elle les plaquerait là au début de l'expérimentation ! Il lui fait signe. Elle se tourne vers lui. L'écran s'éteint aussitôt et redevient un paysage odorant. L'officier lui sourit.

— Vous n'aurez pas à aborder votre vie sentimentale si cela vous gène. Vous me ferez part de votre ressenti si besoin et nous aviserons s'il est ou non opportun de continuer. Je resterai le temps des interrogatoires si cela vous convient ainsi.

— Oh, oui ! De grâce, restez, *l'implore-t-elle*.

— A votre service.

— Et si ma mémoire enjolive, si elle passe sous silence, disons dans l'inconscient, certains faits

traumatiques ? Mon discours sera forcément subjectif.

— Soyez détendue. Une équipe de recherche travaille encore sur ce point. Votre degré de sincérité lui-aussi donnera lieu à une analyse quasi immédiate. Lia possède une puissance de calcul unique. Donc, cherchez dans vos souvenirs, sans jugement, sans vous demander quelle en est la source ni si nous vous croyons ou pas. Cette préoccupation est sans objet.

— OK. Je comprends un peu mieux ce qui est attendu de moi.

Elle se retourne vers l'écran qui s'éclaire instantanément. Un long message s'affiche.

— **Pas de mouvement brusque. Respectez le protocole. Au besoin d'autres consignes vous seront communiquées. Tout dépendra des résultats obtenus et notamment de la qualité de votre coopération. Votre communication avec Hospitality Officer est enregistrée. Vos réponses aussi. Tout ce qui se dit dans cette pièce ne peut en aucun cas être effacé. Il n'y a pas non plus de possibilité de réinscription des données. Le système est inviolable. Il a fait ses preuves. Nous nous trouvons dans une chambre anéchoïque. Autrement dit une chambre sourde. Aucun son de l'extérieur ne peut venir vous troubler.**

— Et aucun son ne peut sortir de la pièce si j'ai bien compris.

LIA XII poursuit imperturbable :

— … **Et aucun son ne peut en sortir. Si vous avez des questions Hospitality Officer peut vous répondre. Pour se faire je vous autorise à vous tourner vers lui.**

L'écran s'éteint au moment où l'invitée finit de lire le message.

— Combien de temps l'interrogatoire va-t-il durer ?

— Cela dépendra de vous. Une autre question ?

— A quoi va-t-il servir ?

— Il est trop tôt pour se prononcer.

— Je vois. Et moi dans tout ça ?!

— Vous serez rétribuée pour votre participation active durant toute la durée de l'expérimentation à hauteur de ce qui a été convenu. D'autres questions ?

— Non, pas pour le moment.

LIA XII sort une nouvelle fois de sa torpeur.

— **Hospitality Officer veuillez donner à Invitée sa tablette. Le contrat que l'on a établi à son intention y figure. Invitée prenez le temps de le lire et de revenir vers Hospitality Officer si besoin. Vous avez une semaine pour vous décider. En cas de désaccord vous percevrez un dédommagement au prorata du temps passé. Si le**

contrat vous convient, votre signature électronique le validera.

— Compris.

— **Vous pourrez tant que dureront nos entretiens vous tourner vers Hospitality Officer qui répondra à vos besoins immédiats dans des limites acceptables.**

— D'accord. Merci.

— **Mes capteurs ont détecté votre nervosité et une certaine impatience. Commençons.**

Je vais faire appel à vos souvenirs et vous procéderez par ordre chronologique. Ce qui est attendu de vous : un discours fluide organisé cohérent. Racontez votre naissance. En effet…

— Vous êtes sérieux, euh, sérieuse ? C'est un test de fiabilité ?

L'*Hospitality Officer* intervient aussitôt :

— Oui, Lia ne plaisante jamais.

— … **nous souhaitons remonter aussi loin que possible dans votre histoire.**

— D'accord. Pour le coup, ça ne peut être que du discours rapporté. En l'espèce, le témoignage de ma mère. Voyons...

Ma naissance fut comme pour d'autres enfants, à l'époque, un accident. Je suis née avant terme, un dimanche, à l'heure de la messe. Ça j'ai pu le vérifier par la suite : en effet, ma date de naissance tombe bien un dimanche, quant à l'heure approximative, dix heures du matin. Je suis née dans la clinique Saint François, dans le huitième arrondissement, tout près de la mer. Ma tante, la sœur aînée de ma mère, m'a conduite jusqu'à la traverse Pupat et m'a montré le bâtiment qui jadis accueillait en ses murs la clinique privée. Cette institution était tenue par des religieuses et l'une d'elles a délivré la jeune parturiente.

— **Définissez « parturiente »**

— Une femme en train d'accoucher. Maman m'a certifié que la sage-femme s'est montrée pour le moins contrariée de manquer la messe pour aider à mettre un enfant au monde.

— **Définissez « messe »**

— Le nom d'un office religieux à l'époque où il existait différentes religions. La bonne sœur lui aurait lancé : "Vous avez eu du plaisir avec votre mari et bien maintenant, souffrez !" Ma mère m'a également confié à moult reprises qu'elle ne voulait ou ne pouvait pas m'allaiter. Elle m'a répété que j'avais beaucoup maigri en quelques jours. Quoiqu'il en soit, je suis redevable de ma survie à une religieuse qui a apporté pour le nourrisson affamé du lait maternisé et ce, en cachette. Cerise sur le gâteau, ma mère, toujours elle, m'a confié qu'elle m'avait cachée aux photographes à la sortie de la maternité, au motif que j'avais

une bosse sur le nez. Quasimodo, quoi !

— **Poursuivez.**

— Où en étais-je ? Ah oui, je sais que j'ai été conçue en Lorraine. Mon père ne supportant pas le climat, ils sont venus vivre sur la côte.

— **Évitez les digressions si possible.**

— Sans vouloir vous offenser, je me demande si vos logarithmes ont intégré le fait que je suis un être humain. Ma façon de parler ne correspond en rien au style aseptisé et linéaire d'un, euh, d'un programme sophistiqué. On m'a assez reproché une pensée en arborescence ! Je me connais, je vais forcement user d'analepses, de prolepses, de parenthèses, et ce, involontairement. Ma mémoire est capricieuse, vous savez ! De plus, aucun être humain ne peut prétendre à l'objectivité, sans citer Roland Barthes et son degré zéro. Je vais m'efforcer d'être le plus clinique possible mais comprenez bien que ce n'est pas évident pour moi, surtout en pataugeant dans des souvenirs aussi chargés émotionnellement. Enfin, je veux bien tenter d'être le plus factuelle possible. Vous m'aviez donné comme consigne la spontanéité, bref, le naturel, n'est-ce pas un peu contradictoire ?! J'ai des émotions, des ressentis, faut-il en faire abstraction ?

— **Définissez « analepse » « prolepse » « degré zéro »**

— En fait, c'est lorsqu'on s'autorise des retours arrière dans le récit ou au contraire que l'on anticipe les faits que l'on relate. Et Roland Barthes sous-entendait qu'il n'existe pas d'objectivité dans le discours, pas de niveau zéro, toute prise de parole étant forcément teintée de subjectivité.

— **« subjectivité chez l'humain ». Poursuivez votre récit.**

— Ma mère n'a cessé de me dire que mon père avait choisi mon frère. Comme il ne voulait pas de moi, et, ou bien, comme personne ne voulait de moi, elle s'est chargée de celle qui restait.

— **Pourquoi vous avoir donner la vie si elle ne le souhaitait pas ? Il suffisait d'arrêter la fécondation.**

— A l'époque et dans mon milieu, c'était impossible. Ma marraine ne s'est pas déplacée pour mon baptême et c'est la tante dont j'ai parlé qui m'a présentée sur les fonds baptismaux. Son époux a choisi mon prénom.

— **Définissez « baptême »**

— C'est un rite de protection qui se pratiquait autrefois dans des religions monothéistes afin d'assurer la survie de l'âme du nouveau-né en cas de mort prématurée. La marraine étant une sorte de mère spirituelle.

— **Est-ce tout ce qui vous vient à l'esprit concernant les circonstances de votre naissance ?**

— Oui. Il me semble.

— **Fin de la première séance. Nous reprendrons demain. Normalement nous devrions aborder une thématique différente par séance. A demain.**

La salle se trouve plongée dans une atmosphère de début de soirée. Une lueur crépusculaire enveloppe les arbres et les lieux de teintes chaudes. Un parfum de fleurs d'oranger réconforte la femme, bousculée par ce premier interrogatoire.

Elle sort un peu engourdie du fauteuil et retrouve le sourire amical d'Hosty qui met un doigt sur ses lèvres pour lui imposer le silence. Elle le suit en silence hors du laboratoire de recherche. Ils franchissent sans encombre le seuil et se retrouvent dans l'une des rues du hameau.



— Lia n'est pas seulement susceptible. Ses algorithmes sont capables de détecter et d'interpréter toute communication verbale certes mais également non-verbale.

— Je m'en suis rendue compte. En particulier lorsque je suis assise dans le fauteuil face à elle, non ?

— En particulier. Si vous êtes au centre de l'expérimentation, sachez toutefois que Lia perçoit toute vibration au sein de la pièce qui lui est dévolue et l'interprète avant de la stocker. Je reste le plus discret possible pour ne pas brouiller les informations. Il va vous falloir apprendre à vous focaliser sur les questions. Vous finirez par vous accoutumer à ses manières un peu abruptes. Après tout, on ne peut pas lui en vouloir, Lia a été programmée ainsi.

— Des manières un peu abruptes ? Vous plaisantez ? Si c'était une femme je dirais que c'est une vraie mégère !

— Lia est asexué. Pour une première, je trouve que tout s'est déroulé à la perfection ! N'est-ce pas votre avis ?

Elle hausse les épaules.

— Mais oui, voyons, vous étiez par-faite ! Je vous ai sentie un rien explosive certes, mais par-faite. A présent, nous allons faire le tour du propriétaire. Ensuite, vous pourrez vous reposer dans votre chambre ou vous familiariser avec les ressources prévues pour vous divertir. Pensez à lire le contrat. Je reste à votre disposition à tout moment.

— Vous voulez dire du jour et de la nuit ?

— Oui, c’est ma fonction : assurer parfaitement votre bien-être durant tout le séjour. Vous êtes sans doute un peu chamboulée et je vous sens sur la défensive. Ne protestez pas ! Encore une fois, c'est normal au début. Je vais vous faire visiter le centre. Il y a différentes unités : médiathèque, salle de sport, piscine, restaurant... Avez-vous pris des bagages, des effets personnels, bien que ce ne soit pas utile ?

— Ils sont restés dans le sas, je suppose.

— Ils auront subi le même traitement que vous.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Oubliez. Je vous ennuie avec mes histoires de routine. Je pense qu'on les aura déposés dans votre suite. Elle n'est pas très spacieuse mais confortable. Du moins, je l'espère. Je la trouve très fonctionnelle. Commençons par voir si vous êtes bien installée. Votre avis sur le déroulé du programme ; puis-je espérer votre accord de principe ?

— Bien sûr ! Pour ma part, *Officer*, je trouve votre programme : par-fait !



La femme s'est saisie de la tablette et commence à lire le contrat. Elle lutte contre une volonté irrépressible de signer tout de suite, comme elle a coutume de le faire. Elle finit par fermer le fichier relatif au contrat et ouvre le traitement de texte.

Un engagement vaut si et seulement si le partage des risques est équilibré entre les parties. Point sur ma situation personnelle et professionnelle.

Encore. Et pourtant, je m'étais promis, juré, de ne plus revivre ça. Comme le drogué récidiviste après sa dernière overdose qui (se) jure de ne plus toucher à des stupéfiants sans suivre de cure de désintoxication vraiment adaptée.

Pourquoi suis-je tellement confiante ? Tellement optimiste au début d'une nouvelle aventure ? Pourquoi est-ce que ça plane tellement pour moi, envers et contre tout ?! Pourquoi est-ce que je n'ai pas su tirer parti des leçons du passé ?

Combien de fois ai-je fait confiance aveuglément : sans prendre le temps de la reconnaissance, sans me poser de question de façon pragmatique (pesant attentivement le pour et le contre), sans poser de question tout court, sans m'assurer des termes du contrat, y compris des implicites et autres non-dits ?! J'en ai perdu le compte.

Négligeant tout. Les chiffres. Les faits. J'embrasse la cause d'autrui au point de me nuire, de me sacrifier. L'éducation reçue me rend inapte à demander des comptes, à m'abaisser à des considérations aussi triviales que les données financières ou les autres formes de valorisation auxquelles je pourrais légitimement prétendre et qui ne figurent pas au contrat. La sauveuse que rien n'effraie. L'altruiste qui n'a besoin de rien pour vivre. Prête à entreprendre toutes les batailles y compris les plus improbables. Risquant sa vie au sens premier du terme plus souvent qu'à son tour pour une gloire dorant le blason d'autrui. Portant sur soi le combat des autres à en devenir plus royaliste que le roi lui-même. La ripeuse universelle et bénévole. Le syndrome du sauveur ?

Comment ai-je pu échouer dans cet univers de fous ?! Pourquoi ai-je répondu favorablement à ce

courriel ?! Je n'ai écouté que mon éternelle soif d'appartenance, le désir de me jeter à corps perdu dans une nouvelle mission. Tellement heureuse de vivre et d'expérimenter que j'ai encore fait taire ma raison. Oublieuse de la plus élémentaire prudence. J'ai poussé le bouchon plus loin encore qu'à l'ordinaire : je suis partie sur la base d'une vague promesse concernant un projet plus vague encore. Tellement empressée de trouver ma place au sein d'un groupe. D'être connue et reconnue. Aimée. Tu parles ! Tellement heureuse que l'on fasse appel à moi, j'ai acquiescé à toutes les compromissions, prête à payer et payer cher pour avoir droit à un bonheur virtuel. J'ai foncé bille en tête. Le syndrome de Peter Pan ?

Je suis habitée d'un enthousiasme débordant à l'idée de relever de nouveaux challenges, de nouveaux défis, d'expérimenter de nouvelles façons de me définir et d'agir que j'en néglige le simple bon sens, celui que je mets si spontanément au service des autres. Je ne me reconnais que le besoin de vivre intensément au service de ma vision intérieure. Je reste habitée du désir de m'inscrire dans une dynamique collective positive contribuant au bonheur de chacun.e sans réaliser que je reste sur le quai. Le syndrome de la chaussette ?

Forte de la croyance que tout travail mérite salaire, que toute bonne action génère un bon fruit pour le semeur, je me suis laissée embarquer : il n'est pas trop tard pour changer de cap. Je ne me suis pas encore engagée. Je n'ai RIEN signé.

Arrête d'écrire tout ce qui te passe par la tête, tu sais que tu vas devoir t'y mettre. Arrête de repousser les échéances. Passe à l'action, bon sang, tu n'as que trop ruminé. Qui cherches-tu à convaincre ?

Les opposés s'attirent. Combien de fois ai-je constaté après coup que je m'étais faite avoir. Mais la première responsable, c'était bien moi. Moi seule m'échinais à gratter avec libéralité ma cervelle dorée, sans limite, m'abandonnant dans un engagement total au profit d'une vision, d'un rêve qui ne m'appartenaient pas. In fine, méprisant mes besoins légitimes, comment pouvais-je les assouvir ?! Jusqu'à ce jour, j'ai fait passer l'autre et ses intérêts avant les miens, comme si les deux n'allaient de paire. Si j'étais une victime, j'étais inconsciemment mon propre juge et mon propre bourreau. Puisque je me suis condamnée à subir, il fallait que je me sente redevable. Que de fois l'histoire s'est reproduite sans que je prenne la mesure de ma responsabilité ! Nocive envers moi-même qui répondait « présente » aux tâches les plus ingrates sans me

ménager. « Oui » pour que mes rêves s'effacent et que mon quotidien se transforme en cauchemar au profit d'autrui. La peur de l'abandon ou l'incapacité à sortir de schémas rodés ? Le syndrome de Cendrillon ?

C'est quoi cette LIA XII ? Un vampire ?! Et moi, qui vais, qui viens, qui subis « la routine », comme l'officier l'appelle. Dérisoire girouette ballottée par les vents. Souvent je me suis élancée pour finir ma course dans des voies de garage, cabossée, éreintée, fourbue, vidée. HS. On reconnaît un bon ouvrier à ses outils, aux soins dont il les entoure. Je n'ai pas été un bon ouvrier envers moi-même. Le constat est sans appel. Pourquoi suis-je ici, pourquoi est-ce que je ne prends pas mes affaires et que je ne me tire pas de ce centre à la noix ?! La Croix-du-Sud, la belle affaire, j'ai déjà assez de croix à porter comme ça pour ne pas me charger de celle d'un groupe dont je n'ai que faire et qui ne répond pas aux questions élémentaires que je lui pose. Et ce logo, où l'ai-je vu bon sang de bois ?! Je pense qu'en m'en souvenant, je pourrai résoudre en partie l'énigme. Je suis en colère contre moi. Quelle inconséquence ! Quelle naïveté !
Dois-je prendre la fuite ? Non.

Je m'étais dit « plus jamais ça » et voilà le résultat ! Oui, mais cette fois si je pars en guerre, la cause que j'embrasse c'est avant tout la mienne. Je pourrai perdre des combats mais je ne renoncerai pas à remporter cette victoire. Mon bonheur et ma liberté sont à ce prix. Fini de faire confiance en aveugle.

Assez tourné en rond. Tout ça tu le sais. Fichue paperasse qui me rebute, je ne vais pas te signer sans t'avoir épluchée, y compris et surtout les petits caractères planqués en bas de page.

Si jamais je te signe.

Elle enregistre le fichier texte. Accoudée de longues minutes au rebord de la fenêtre ouverte, elle retrouve peu à peu la paix intérieure. Elle sent son corps revivre, ses poumons se dilater, sa peau se régénérer. Tout son être frémit d'une félicité sensuelle. Quel bonheur de pouvoir respirer un air qui n'a pas été filtré et purifié au préalable ! Quel bonheur d'entendre à nouveau des grillons, de contempler les astres au firmament ! Quel bonheur de respirer tous les parfums de la douce nuit provençale. Au moins, se dit-elle, si tout n'est que chimère, aurais-je le loisir de me ressourcer dans ce petit Éden jusqu'à lundi. Je ne me

souvenais plus de la beauté d'un ciel étoilé, de la douceur d'une nuit d'été. Comme je voudrais pouvoir la partager avec ceux que j'aime ! Elle réprime un soupir, se secoue et met de l'eau à chauffer dans la bouilloire. Elle verse une cuillerée de poudre brune à la saveur acre, additionnée de miel de lavande. Elle retourne avec le mug fumant vers le séjour et se penche à nouveau sur le contrat qu'elle se met en devoir d'étudier, l'esprit plus serein.



Séance 2

Le lendemain matin, elle sort de sa « suite » (à dire vrai une adorable villa sur deux étages), pour se rendre au mas. Son hôte l'attend paisiblement à quelques pas de la résidence. Il vient à sa rencontre :

— Bonjour, Madame. Comment allez-vous ? Bien déjeuné ?

— Bonjour, Hosty. Vous permettez que je vous appelle Hosty ?

— Bien sûr, je vous en prie, *lui répond-il avec chaleur.*

— Merci. J'ai dégusté un copieux petit-déjeuner continental avec des œufs mollets, des fruits frais. Incroyable, n'est-ce pas ? J'ignorais qu'on en trouvait encore.

— Ce sont des productions locales. Elles restent au stade expérimental. Nous espérons obtenir le label « Croix-du-Sud ».

— A propos, puis-je vous demander d'où vient ce nom ?

— La Croix-du-Sud ? Je suis heureux d'être en mesure de répondre à votre question. Conformément aux prévisions, pour des raisons climatiques sévères, le Sud de la France est bel et bien devenu un espace hostile à toute vie. Les climatologues ont littéralement mis une croix sur la zone que nous occupons : la Croix-du-Sud !

— Mais, alors, comment expliquez-vous que nous nous y trouvions en ce moment et ma foi, dans des conditions que bien des Terriens nous envieraient ?

— Désolé de ne pouvoir vous renseigner sur ce point, mes compétences scientifiques s'arrêtent là.

— Bon, je suppose que je dois me contenter de votre réponse. Au fait, sur quoi va porter l'interrogatoire ?

— Je ne sais pas. Lia va vous le préciser. Du reste, nous ferions mieux de nous mettre en route si nous ne voulons pas essuyer de remarque cinglante comme hier.



— **La comparaison de vos résultats avec ceux des tests précédents révèle un taux inférieur à la moyenne.**

— Je ne comprends pas le sens de votre remarque Lia. Hosty, d'autres que moi ont-ils été conviés à répondre à ce questionnaire ? Elle s'adresse à lui tout en continuant de fixer l'écran dans une rigidité contrainte.

— En effet, vous êtes la première, disons, hum, « volontaire » recrutée pour l'expérimentation mais pour que le protocole soit valide et que nous disposions de suffisamment d'éléments de comparaison, il nous a

fallu faire une centaine de tests sur des segments du questionnaire ; divers publics, notamment des étudiants et des chercheurs se sont portés volontaires bien que totalement étrangers au projet. Disons en quelque sorte pour “calibrer” le système. Lia a tout stocké, analysé, trié, modélisé.

L’écran se couvre à nouveau de lignes de texte :

— … **Ordinairement les sujets ont des souvenirs concernant leur naissance plus circonstanciés et moins dramatiques. J’ai mis en relation les données rapportées avec le travail précurseur du Docteur Claude Imbert qui traitait des empreintes prénatales et périnatales dans le développement du psychisme humain. Une phrase résumerait assez bien sa théorie : la douleur initiale est enterrée dans l’humus de l’inconscient. Je cite : « qui sème un acte récolte une habitude, qui sème une habitude récolte un caractère et qui sème un caractère récolte un destin ».**

— Lia veut-elle dire que ma vie est toute tracée à l’avance sans que je sache à quelles graines je le dois ?

— Possible, *convient Hosty.*

La femme se fend d’une moue dubitative.

LIA XII poursuit sur sa lancée, ignorante de l’interruption :

— … **Il existait une thérapie à la mode autrefois. L’hypnothérapie. Sujet à bien des fantasmes ce domaine comme le mesmérisme devint la chasse gardée de charlatans. Toutefois ces séances pratiquées par des spécialistes (des membres du corps médical le plus souvent) offraient des solutions alternatives non négligeables à la médecine conventionnelle. Quelques séances suffisaient à reprogrammer un individu. Dans votre cas cela pourrait potentiellement déverrouiller la mémoire inconsciente et faciliter l’interrogatoire. Une première séance en visioconférence avec un hypnothérapeute mondialement reconnu est envisagée. Il s’agit du dernier professionnel notoire du domaine.**

La femme esquisse un mouvement et puis se fige avant de demander :

— Ça fait un peu bobo, non ?

— **Définissez « bobo »**

— Bourgeois-bohème, selon le journaliste américain David Brooks. Est-ce que c’est sans danger, Hosty, répondez-moi franchement ?

— Certains membres de l’équipe l’ont testé. Disons qu’il arrive que l’on rende conscients des traumatismes que le cerveau a volontairement mis à la trappe pour des raisons de survie de l’individu à un moment clef de son existence. Nous ne pouvons pas présager de l’incidence de la mise à jour de faits dont nous ignorons la teneur... C’est bien parce qu’il y a un impact psychologique non quantifiable que nous vous

demandons votre consentement.

— Combien de temps me laissez-vous pour prendre une décision ?

— Attendez, je pense que Lia va vous le préciser.

De fait, sur l'écran s'agglutine une nouvelle série de caractères et de signes diacritiques :

— **Veuillez concentrer votre attention : visioconférence sur plateforme sécurisée programmée mardi 8 à confirmer ou infirmer la veille. La séance sera enregistrée au même titre que tout ce qui a lieu dans cette salle. Vous communiquerez alors votre réponse et le cas échéant vous nous transmettrez en parallèle le contrat signé. Si vous en acceptez les termes et que vous refusez les séances d'hypnothérapie nous les annulerons et nous poursuivrons lundi l'interrogatoire classique. Si vous refusez les termes du contrat notre collaboration s'arrêtera à réception de votre réponse.**

LIA s'est tue. La forêt bruisse sous un vent léger tandis que des senteurs de fougère et de chèvrefeuille embaument la pièce baignée d'une lumière végétale.



— J'ai trouvé Lia bien peu incisive, presque humaine.

— Ah, ah, ah, oseriez-vous répéter ces mots en sa présence ? Si vous croyez lui faire un compliment, vous vous trompez lourdement.

— Pourquoi ?

— Vous n'avez pas compris que pour Lia tout ce qui est animal, humain, végétal, tout ce qui grouille, fourmille, pullule, nage, rampe, vole, se reproduit, possède des affects, tout ce qui n'est pas contrôlé, conditionné, tout ce qui représente l'ancien monde n'est envisagé que comme sujet d'étude ?

Regrettant cette indiscrétion, il se mort les lèvres.

— Vous voulez dire qu'elle ou il, enfin, truc nous considère comme des sous-espèces ?

— Si l'on veut.

— Lia se place donc en haut de ce que la création a conçu de mieux si je suis votre raisonnement.

— C'est possible. Qu'importe ?

— Il m'importe. Une mauvaise semence que je croyais éteinte continue de porter du fruit.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien. Vous me donnez froid dans le dos. Et vous prétendez que les intentions de votre groupe sont louables ?

— Ne me forcez pas à trahir des secrets qui nous dépassent. Sachez que Lia a pour mission de recueillir

toutes les données liées au sens de la vie et à sa préservation, en toute neutralité. Elle a absorbé toutes les informations non censurées. Et... certaines données circulant sur le black-net.

— Il n'a donc pas été détruit ?

— Je ne sais pas. Enfin, regardez autour de vous, pensez aux fruits que vous avez mangé ce matin, au dîner qui vous attendait hier soir. Est-ce que tout ceci vous semble contraire à la vie ?

— Non, *répond-t-elle pensivement*. Non. Mais, je ne suis pas bon juge. Revenons à un sujet plus terre-à-terre. Est-ce que je suis libre de mes mouvements et de mon temps jusqu'à lundi matin ?

— Sauf si vous décidez de nous quitter avant, vous devrez alors m'en informer via la tablette afin que j'organise votre retour. Je dois vous prévenir que vous ne pourrez pas quitter le centre par vos propres moyens. Pour des questions de sécurité. La vôtre notamment.

— Je ne comprends pas.

— Croyez-vous qu'il soit possible de maintenir une telle biodiversité sans prendre un minimum de précaution ? Par ailleurs, sachez que le hameau se trouve au cœur d'un parc relativement sauvage. Personnellement, je ne m'y suis pas aventuré. Si ça vous tente, comme je l'imagine, vous trouverez tout le matériel nécessaire pour une exploration, dans l'un des placards de votre suite.

La femme a perçu le trouble de son hôte qui veut se montrer avenant et qui, peut-être, a poussé trop loin la confidence. Elle accepte la diversion offerte.

— Vraiment ? Qui s'aventure ainsi en pleine cambrousse ?

— Cambrousse ?! Que voulez-vous dire ? Disons que pour rendre votre séjour agréable, nous avons tenu compte de vos goûts et de vos centres d'intérêt.

— Je ne sais pas comment vous vous y êtes pris mais j'apprécie le geste. Voilà bien longtemps que je n'ai pas eu le loisir de me reconnecter à la flore et la faune, à l'air libre.

— Le groupe veille au confort de ses invités comme de ses employés.

— Il est pragmatique : deux hémisphères cérébraux au calme produisent davantage qu'en situation de stress.

— Hum... Tout à fait. Lorsqu'un individu est en état de tension, il perd une partie non négligeable de ses facultés et sa mémoire peut s'en trouver parasitée. Avez-vous d'autres questions ?

— Je me demande juste jusqu'à quel point vous me connaissez, enfin le groupe, ou Lia si vous préférez.

— Nous n'avons pas la prétention de vous connaître, sinon pourquoi vous avoir conviée ?

— C'est bien ce que je voudrais savoir.

Elle devient rêveuse. Perdue dans ses pensées, elle ajoute sans avoir conscience de s'exprimer à voix haute :

— Comment connaître l'autre si l'on ne se connaît pas soi-même ? *Gnôthi seautón* en grec ancien, ou, *Nosce te ipsum* en latin…

Elle revient à la réalité en surprenant l'air effaré d'Hosty qui ne comprend rien à son délire.

— Ne faîtes pas cette tête, Hosty, cela veut dire tout simplement : "Connais-toi toi-même" ! *Nihil novi sub sole* ! Autrement dit, rien de nouveau sous le soleil, se connaître soi-même demeure la mission la plus délicate qui soit ! Cette citation de la Vulgate reste d'actualité. Je ferai mon possible pour répondre aux questions si je décide de rester. En tous les cas, vous avez beau connaître mon goût pour la randonnée, vous ne parviendrez pas à me faire croire que vous êtes la pythie !

— La pythie ?

Elle fait mine d'étouffer dans un râle avant de lui sourire avec bienveillance, heureuse d'avoir éveillé la curiosité de son interlocuteur malgré elle :

— J'ai l'impression de lire l'un des messages de Lia : définissez « pythie » ! Durant l'antiquité on prétendait que cette devineresse savait lire l'avenir et on s'arrachait ses oracles !

— Ah bon, si vous le dites ! Alors, on se dit à lundi ? Un dernier point cependant, vous avez noté l'absence de connexion avec l'extérieur je suppose. Pas de transfert de données hormis sur l'intranet pour les raisons que vous imaginez. C'est l'équivalent d'une zone blanche. Donc, si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à utiliser la tablette. J'imagine ce que vous pouvez penser avec votre petit sourire en coin : « Une tablette, comme c'est vieux jeu ! ». Quoiqu'il en soit n'hésitez pas à vous en servir si vous avez besoin de mes services, je suis à votre disposition...

— … 24 heures sur 24 ! C'est noté. Merci beaucoup Hosty. Je suis en vacances dans un coffre-fort de rêve ! C'est vendeur comme destination ! Qu'en pensez-vous ?

— Dites-vous que vous venez de questionner Lia, *grommelle-t-il boudeur.* Je ne répondrai pas à de telles gamineries. A lundi si vous n'avez pas besoin de moi avant.

Sur ce, d'un geste auguste, il lui tourne le dos.



Cette histoire de thérapeute me rappelle une aventure enfouie dans ma mémoire et qui surgit au milieu de la jungle végétale. Peut-être à cause de ma déambulation à travers un environnement inconnu que je ne manque pas d'observer avec fascination. Peut-être parce que je ne suis pas rassurée par le gus que je vais

voir. Je me suis assise sur un tronc d'arbre pour écrire sur la tablette qui m'accompagne à chaque instant avant d'oublier le souvenir fugitif qui s'est rappelé à moi par association d'idées.

A cette époque, j'appréciais la promenade jusqu'au cabinet médical en plein cœur de la cité : traverser le parc, longer la voie de chemin de fer, déambuler dans le quartier résidentiel au cœur de la ville qui devait tant à la révolution haussmannienne. Cette folie du XIXème siècle s'était emparée de tous les architectes urbanistes et leur avait fait percer de grandes artères bordées de maisons à l'architecture moderne qui refondait totalement le paysage urbain par des avenues amples, spacieuses, des immeubles bourgeois cossus. Exit les petites boutiques où la clientèle s'enfonçait comme dans une tombe, place aux luxueux grands magasins ! Emile Zola, le peintre de la nature humaine aimait fourrer son nez partout y compris dans les cuisines des demeures aux airs pincés. Il avait dépeint toute une famille, les Rougon-Macquart, ses contemporains, issus des environs d'Aix-en-Provence pour monter à Paris avec leurs tares héréditaires et leurs histoires personnelles. Ce naturaliste décortiquait les vices et les petits drames, les joies ainsi que les grandes douleurs qu'il dévoilait. Derrière les façades blanches, je devinais à mon tour des secrets inavouables qu'abritaient les immeubles massifs aux airs respectables et aux portes blindées. Les vastes artères baignées de soleil, les larges trottoirs se trouvaient régulièrement savonnés à coups vigoureux de balais-brosses par le petit peuple invisible de l'aube que je gratifiais au passage d'un sourire et d'un mot aimable. Je longeais les bars, les commerces, les institutions aux allures coloniales, aux peintures laiteuses.
Je parcourais des espaces généreux favorisant le passage fluide de quatre personnes de front, sans effort, sans heurt possible. Pour tout dire, sans contact. Une campagne avait été menée pour que les personnes respectent les gestes dit « barrière » et évitent toute proximité physique comme cela se pratiquait alors dans certains cercles sociaux. Dans ces lieux où vivait une population privilégiée, ce n'était pas difficile à appliquer, l'espace ne manquait pas, ni en intérieur ni en extérieur.
A présent, quiconque touche autrui dans un lieu public est passible d'une amende voire d'un emprisonnement qui se traduit par une réclusion à vie s'il est répété. Lorsque j'aborde le chapitre des relations sexuelles avec des jeunes, la plupart ne me croient pas. Et surtout comme l'aboutissement d'un acte d'amour entre deux êtres se portant des sentiments privilégiés. Pour eux seuls les dépravés, les marginaux se conduisent ainsi. Ils ne sont pas loin de penser comme Lia. Qui sait encore ce que signifie le terme « famille » et ce qu'il a signifié ?! Il est cependant trop tard pour revenir en arrière. Ou pas ?! Hosty ne m'a-t-il pas réveillée en penchant son visage à moins de vingt centimètres du mien ?! Impensable.

Gravir les degrés, sonner, choisir le fauteuil empire coquelicot fané qui faisait face à la porte, offrant l'assise la plus confortable, était devenu une habitude. J'appréciais le bien-être que me procurait la beauté des lieux, les volumes. Les rideaux crème aux fleurs ton sur ton tombaient mollement au pied de la haute fenêtre, chevelure ramenée, négligemment nouée d'un seul côté. Des roses et des pivoines, deux poings jointés à peine ouverts, éclaboussaient de carmin, de vermillon et de rose tendre l'étoffe. En quelques pas, j'apercevais en contrebas le moulin-à-vent qui virevoltait joyeusement au gré des rafales sur la taule ondulée de l'abri de jardin, puis mon regard s'élevait vers les toits de la ville, plus loin encore vers la montagne et enfin, à bout de souffle, vers les cieux changeants. En face de moi, un placard en bois brut dont j'ignorais le contenu, une estampe de Saint Georges terrassant le dragon, de facture italienne. Firenze *– Lombardie. Rampant sur le rebord intérieur de fenêtre et surplombant un placard mural de même essence, une plante araignée dépolluante. A l'époque on parlait beaucoup de pureté de l'air mais sans réaliser encore qu'au rythme de la surconsommation, on ne tiendrait plus longtemps. Après moi, le déluge. Des chercheurs tiraient la sonnette d'alarme depuis de nombreuses décennies mais on préférait s'étourdir au bruit des voitures, aux lumières artificielles et aux produits industriels parés de conditionnements désastreux, creusant des abîmes dans les matières premières, conscients désormais de les épuiser au-delà du raisonnable, viciant l'air ambiant jusqu'à ce que fatalement on ne puisse plus voir le soleil. Comme si toutes les mises en garde reposaient sur des chimères, on continuait de produire et de produire à outrance. Et puis, il nous a bien fallu ouvrir les yeux. Quelques privilégiés s'étaient préparés, pensant se suffire à eux-mêmes. Heureusement, leur plan n'a fonctionné qu'en partie sinon ils ne seraient plus là pour pleurer sur leur inconséquence. Et moi non plus.*

Dans le cabinet, qui n'était autre qu'une maison bourgeoise un peu vieillotte, je comparais les carreaux de ciment du siècle passé revêtant le sol, plus exactement des années trente, à ceux de la maison de village qui fut la nôtre si peu de temps et qui a accueilli les jeux aventureux de ma couvée. Les luminaires offraient une lumière tamisée. Des cactées s'étiraient paresseusement vers le plafond. La table basse accueillait ce qu'on appelait des magazines télé : on y trouvait les programmes diffusés par différentes chaînes satellites, pour les plus récentes. Se trouvaient éparpillés quelques flyers *concernant un événement culturel à venir. Les lieux se montraient à l'image de la praticienne. Sobres. Feutrés jusqu'à étouffer toute forme de vie. Éraflés ici et là, comme ridés. La salle de consultation plongeait sur les lumières de la ville, ce qui, en fin de journée, n'était pas dénué de charme. Toute une joyeuse effervescence que l'on devinait et qui contribuait à la* dolce vitta*. Un retour aux sources incontestable.*

Je me plaisais parfois à la remercier et à lui rappeler combien j'étais heureuse d'avoir fait ce choix, le bon. Elle me permit quelques temps d'aller de l'avant, sans complaisance, avec un froid cynisme. Elle écoutait mes coups de gueule et laissait mes larmes couler avec un petit sourire. Elle accueillait également mes silences, mes questions, mes doutes, mes souvenirs, mes phrases parfois décousues, ma pensée qui tournait, volait et virevoltait, qui se tapissait, tel un animal blessé, parfois prêt à bondir. Elle savait par quelques mots, quelques questions me pousser dans mes retranchements, me remettre en chemin, débusquer mes faux-fuyants. Elle portait le prénom au féminin de mon arrière-grand-père italien. Son patronyme témoignait d'une capacité à ouvrir la bouche. Elle symbolisait toutes les femmes latines de mon histoire, les bienveillantes comme les autres. Surtout les autres. Je connaissais ses impatiences d'une part à ses agissements devenus brusques et d'autre part au timbre de sa voix à peine contenue. Elle était également la personnification d'une intellectuelle qui vivait grâce à ses études. Ayant pignon sur rue. Je l'enviais et le lui dis. Elle révélait cette part de moi que j'avais tellement bafouée et qui souffrait faute de reconnaissance. Quand pourrais-je vivre décemment de mon travail ?! Quand aurai-je le plaisir de me lever pour aller au boulot ?! Elle était le reflet de la femme que j'aurais pu être puisque je m'en étais donné les moyens par une formation adéquate, si je n'avais tant douté de ma légitimité. Je n'en serais pas là si simplement j'avais pris conscience de ma valeur intrinsèque. Si je n'avais pas attendu des autres une reconnaissance que je me refusais. Je m'accrochais désespérément à cette conclusion, la seule sur laquelle j'avais prise.

Je n'avais plus de temps à perdre en atermoiements, je devais me mettre à l'ouvrage.

Certains prétendent que la vie vient au secours de vos désirs les plus profonds, à moi de les changer en quelque chose d'agréable à expérimenter, si vraiment cette allégation tenait la route.

Et me voilà à arpenter cette végétation revenue de loin ou préservée comme moi par je ne sais quel miracle. Je vais me remettre en marche. Je me sens à ma place dans cet univers sauvage, loin des constructions humaines. Des larmes de joie coulent le long de mes joues, bouleversée par des retrouvailles inespérées. Je caresse l'écorce des arbres, je salue le passage d'un blaireau. J'admire les galipettes de deux écureuils s'élançant de branches en branches avec désinvolture. Pendant trois jours j'ai lu le contrat, je l'ai analysé à en avoir mal aux yeux et au crâne. Je n'ai débusqué nulle entourloupe, en tous cas, pas que je puisse identifier. Je profite cependant du temps de répit que m'offre le délai de réflexion. Inutile de

précipiter ma décision.

Dimanche soir :

Alea jacta est. *Oui, les dès en sont jetés.*

23h30 :

Du moins il me semble.



Séance 3

— Bonjour, comment allez-vous ?

— Bonjour, Hosty ! Bien. Disons, plus sereine depuis que j'ai décidé de la suite à donner à cette aventure. Le temps de repos et de découverte dont vous m'avez gratifiée a été profitable. J'ai eu tout loisir de réfléchir en crapahutant dans le parc. Dites, il est immense, ma parole. Vous m'aviez caché qu'il recelait une véritable forêt vierge et encore, j'ai à peine commencé l'exploration. J'ai marché pendant des kilomètres sans parvenir à une clôture. J'ai entendu des animaux, j'en ai vus quelques uns dont je croyais les espèces éteintes. Pas farouches pour deux sous. Juste curieux. J'ai trouvé des sentiers plus ou moins entretenus mais pas la trace d'un seul être humain.

— Vous ne vous êtes pas aventurée du côté des zones cultivées ? En ce qui concerne les murailles ou les palissades vous n'en trouverez pas plus que de porte mais le parc est inaccessible de l'extérieur pour des intrus.

— Savez-vous quelle en est l'envergure ?

— Non, je sais que cela se compte en milliers d'hectares au bas mot. Après j'avoue ne pas avoir les chiffres en tête. Lia connaît la réponse et...

— Non, non, inutile, *s'empresse-t-elle d'objecter*, simple curiosité, nous n'allons pas embêter Lia. Et puis, elle ne répond pas aux questions.

— Vous marquez un point. Les paysages vous ont plu ?

— Ah, oui. Je vous assure qu'ils valent le détour.

— Vraiment ? Vous ne dites pas ça pour me faire plaisir au moins ?

— Évidemment.

— Je crois qu'il y a aussi des vestiges d'habitation, sans certitude, des prairies sauvages, un lac, quelques rivières, des champs cultivés, des fermes. Un vrai petit paradis. Enfin, vous le verrez bien par vous-même si ça vous tente de poursuivre votre exploration. Dites, vous me tiendrez au courant de vos découvertes, n'est ce pas ?

— Et pourquoi ne pas venir randonner avec moi ?

— Dans ma position ? Vous n'y pensez pas ! C'est inconvenant !

— Ah, bon ? Plus que notre proximité actuelle ? Et n'êtes-vous pas supposé veiller à mon confort et à ma

sécurité ?

— Certes, certes, mais dans la limite du hameau. Du reste, le sérieux de ma mission s'oppose à ce type d'activité physique. *précise-t-il les mains posées sur son ventre replet, le regard grave.*

Elle lui sourit, pas dupe pour un sou de l'argument avancé.

— Alors, *lui demande-t-il, gourmand*, votre décision ?

— Que voulez-vous dire ?

— Puis-je la connaître ? Est-ce que vous allez rester ?

— Vous voudriez le savoir avant Lia ? *lui rétorque-telle, mutine, l'air faussement scandalisé*. Et le protocole ?

— Bien sûr, *soupire-t-il, v*ous avez encore raison. Allons retrouver Lia.



Lorsqu'ils pénètrent dans la salle, l'écran offre un paysage rural avec des terrasses, des oiseaux qui volettent de-ci de-là. On entend leurs gazouillis. La lumière matinale apporte des parfums légers de foin, de thym, de fenouil, de menthe sauvage. Des papillons butinent le nectar de bouquets de fleurs éparses. Les branches des oliviers ploient nonchalamment, alors que leurs fleurs se mêlent au ballet des insectes.

Elle s'assoit dans le fauteuil ergonomique et aussitôt l'écran mural change de configuration.

— **Vous avez validé le contrat. La version signée a été enregistrée ce jour à 07h35mn07s. Quelle est votre décision concernant les séances d'hypnothérapie ?**

— Si je suis d'accord pour me livrer à l'expérience c'est que de toute façon je n'ai pas d'alternative ; j'ai besoin de comprendre ce qui m'anime inconsciemment pour avancer. Ma délivrance est à ce prix. Qui ne tente rien…

— **Je ne comprends pas votre réponse. Quelle est votre décision concernant les séances d'hypnothérapie ?**

— Sans doute nos raisons diffèrent-elles mais…

— **Quelle est votre décision concernant les séances d'hypnothérapie ? Veuillez préciser : «Oui » ou « Non ».**

— Oui. Je suis d'accord.

— **En ce cas fin de la séance. Venez demain à la même heure. A noter : Hospitality Officer ne peut en aucun cas y assister.**

— J'en prends note, *répond la femme avec une voix* recto tono[3] *digne d'un humanoïde de science fiction*.

3 Un ton plat, dépourvu de modulations mélodiques.

Toi, ma vieille, *se dit-elle*, je doute que tu aies le sens de l'humour et que tu perçoives la raillerie sous-jacente.



Hosty et elle sortent du mas et se dirigent vers le restaurant.

— Je vous offre un verre ? *propose-t-il à son invitée pour ne pas la laisser sur la mauvaise impression laissée par LIA XII qui l'a reçue un peu trop sèchement pour son goût personnel.*

— Vous voulez dire : boire un verre avec vous ?!

— Oui, pourquoi pas ?

— Comment, *demande-t-elle effarée*, c'est autorisé ?

— Ici ? Oui. *précise-t-il*. Ne vous inquiétez pas, je ne vous propose rien d'illégal. Alors ?

Elle ne se souvient pas à quand remonte sa dernière fréquentation d'un café. Un café ! Siroter un cappuccino en regardant les passants et en prenant le soleil les yeux protégés par des verres fumés ! Le restaurant offre à l'arrière une terrasse ombragée. Un barman s'affaire derrière le comptoir en zinc rutilant. En prenant place autour d'une table, elle note un bruit régulier, un peu strident. Bon sang, *se dit-elle*, des cigales ?! Et à voix haute :

— Je rêve, pincez-moi.

— Vous n'y pensez pas !

— Des cigales ? Par ailleurs, je ne comprends pas. En dehors de vous je croyais qu'il n'y avait pas âme qui vive ?

— C'est parce que vous n'avez pas pris vos repas au restaurant ! Et vous n'avez pas profité des ressources du centre !

— Mais alors, le sas, je veux dire, le chocolat ?! La routine comme vous dites, c'est du flan ?

— Attendez une minute. Qu'allez-vous imaginer ? Vous veniez de l'extérieur. J'étais la seule personne autorisée à vous approcher durant toute la durée de votre décontamination. Est-ce que vous comprenez mieux ?

— Pas vraiment. Tout ici est tellement... déroutant.

— Et si au lieu de vous inquiéter, vous profitiez des délices que notre barman peut nous concocter ? Qu'en pensez-vous ? *la tente-t-il avec un petit sourire de conspirateur.*

— Après tout, j'ai signé n'est-ce pas ? Au point où j'en suis, autant profiter de l'instant présent ! *se résigne-t-elle*. Il sera toujours temps de m'inquiéter le moment venu.

— Sage décision ! Garçon !

Alors qu'il lève le bras, elle note la disparition des boutons de manchette.

— J'arrive, Hosty, j'arrive ! *claironne ce dernier de son accent chantant.*



Jacques : Fils des anciens propriétaires du domaine. Monsieur Jacques se présente sous les vocables de jeune retraité, d'oisif actif ou d'éternel vacancier. Il a dû s'éloigner du village dans sa jeunesse alors qu'il poursuivait des études de gestion. Cependant, il n'a jamais manqué de revenir au domaine lors des vacances. Il a rencontré son épouse dans cette même ville estudiantine où, par la suite, il s'est illustré dans le domaine de l'expertise comptable. Il a exercé dans une boîte internationale. Il aperçut Maryse, la fille de l'un des cadres supérieurs de l'entreprise d'import-export, à l'occasion d'un banquet. A présent retiré des affaires, il gère les comptes de la mairie au grand soulagement de Monsieur le Maire. Jacques se reconnaît aux soins dont il entoure ses proches et sa personne. Des cheveux poivre et sel peignés méticuleusement. De belle taille, il arbore volontiers des tenues de propriétaire terrien cossu. Il voue une passion à Maryse, son épouse, et à son jardin. Il est peu bavard. Respectueux, on lui témoigne du respect. Sa bibliothèque a conquis l'estime du Docteur Bourdeuil, amateur de beaux objets et de grands crus. C'est aussi l'un des rares villageois que l'on vouvoie. Il est volontiers cassant, le ton sec sauf vis-à-vis de son épouse et de Sophie, laquelle leur est venue en aide à plusieurs reprises. Il la considère un peu comme l'enfant que sa femme et lui rêvaient d'avoir. Son regard bleu acier peut se teinter de miel lorsque, à son insu, il laisse transparaître ses émotions et son affection.

Le Docteur Bourdeuil (Pascal) : Il s'est installé à l'entrée du village. C'est l'un de ces médecins de campagne à l'ancienne qui n'hésite pas au besoin à se déplacer sur un rayon de vingt kilomètres. Bon vivant, il possède sa petite cave et sort à l'occasion une bouteille de vin cacheté. Il possède du reste quelques crus rares. Des Romanée-Conti, des Coche-Dury ou encore des Petrus, des Lafite, des Frankstein, des Golbert, des Pierre Paillard, des William da Gloria, …, sans compter des cépages de la région qu'il conserve dans leur robe de poussière. Il ne les manipule que ganté et avec la délicatesse d'un chirurgien. Pascal a plaisir à veiller à leur bonne conservation et lorsqu'à sa table quelque connaisseur partage sa passion alors ils savourent de concert le précieux nectar avec un recueillement tout religieux. Il avait hésité dans sa jeunesse entre des études d'œnologie et de médecine. Ce sont les yeux veloutés d'une jeune consœur qui ont eu raison de son choix. Bien lui en a pris. Ils partagent non seulement le même lit mais le même cabinet médical depuis plus de vingt-cinq ans. Ils sont les heureux parents de deux fils partis étudier à l'étranger et d'une fille, Ambre.

Le Docteur (Virginie) Dardet : épouse du Docteur Bourdeuil ; elle est spécialisée en obstétrique et

gynécologie. Mère d'Ambre – cette dernière possède sa détermination et ses yeux veloutés. Souvent prise par son travail à l'hôpital. On la sait très appréciée de sa clientèle féminine et de son équipe. Elle entretient des relations paisibles avec son époux et confrère. Ils ont pris l'habitude de se consulter l'un l'autre lorsqu'ils sont confrontés à des cas difficiles et ce, depuis leurs années de médecine. Ils se soutiennent et s'enrichissent de leurs expériences respectives. Ils se portent un mutuel respect et un amour qui se teinte d'une tendre complicité. Elle a présidé à la naissance de bien des enfants de la région et a sauvé plus d'une vie, celle de parturientes et/ou de nouveau-nés. Elle porte souvent une paire de lunettes de vue en sautoir et ne se déplace pas sans au moins un stylo dans ses poches. Elle peut se montrer distraite. D'esprit ouvert, volontiers avant-gardiste, au besoin elle se tourne vers des médecines dites alternatives ; face à une impasse, elle sollicite des confrères ou consœurs et elle-même vient en renfort quand on la sollicite.

Maryse : Petite femme rondelette, les yeux verts, la peau pale marquée de tâches de rousseur, enjouée, de santé fragile, les cheveux roux. Elle se montre très craintive et vulnérable. Elle voue une admiration certaine à son époux en qui elle se fie entièrement : il lui tient lieu de garde du corps et la protège. Elle ne remet en question aucune des paroles de son cher et tendre. Très exigeante cependant envers ce dernier qui se plie à tous ses caprices surtout lorsqu'elle manifeste quelque souffrance. Elle n'a aucune expérience professionnelle bien qu'ayant étudié dans l'une des plus prestigieuses universités françaises qui soit, la Sorbonne. Par ailleurs excellente femme d'intérieur, elle écoute volontiers Richard Wagner en vaquant à ses tâches ménagères, en particulier l'opéra romantique « Lohengrin ». Couturière à ses heures. Cuisinière accomplie. Elle répugne à s'entourer de domestiques. Elle partage la passion de son époux pour le jardinage. Regrette de ne pas avoir eu d'enfant. Elle voue une tendresse toute maternelle à Sophie qu'elle entoure à l'occasion de menus soins et d'attentions délicates.

Sophie : Elle est arrivée depuis trois ans dans le village. Elle habite une petite propriété à l'écart. Il s'agit de l'ancienne maison du garde-chasse et de sa famille. Elle cultive pour son usage personnel des simples et quelques plantes potagères, des légumes. Elle est connue pour son activité de rebouteuse. Elle a ses entrées dans toutes les maisons et se trouve initiée malgré elle à bien des secrets. Elle reçoit ainsi des confessions libératoires qui souvent débouchent sur une amélioration de la santé physique. Elle a trente ans environ. Des cheveux mi-longs, souples, qu'elle enroule volontiers sur la nuque. Elle est pleine d'énergie. De taille moyenne, alerte, on devine une intense vie intellectuelle et une capacité d'analyse qu'elle met au

service du bien-être des personnes qui la sollicitent. Assez menue. Elle porte des vêtements simples qui laissent libres les mouvements. Indifféremment vêtue de pantalons ou de robes, on la voit se promener dans la campagne ou dans les bois, parfois occupée à des cueillettes qui lui ont valu le sobriquet de « sorcière ». Bienveillante, avenante, le sourire aux lèvres elle a su gagner la sympathie autant que la confiance des villageois. Elle vit seule la plupart du temps. Parfois elle reçoit des visites ou ferme sa maison pour des destinations inconnues. Ce que les villageois ignorent : c'est également une femme de plume. Elle consigne à l'écrit toutes sortes de recettes et d'onguents qu'elle enrichit au grès de ses découvertes et constatations.

Diego : Né après le décès de son père dont il porte le prénom. Élevé par une mère très pieuse, d'origine espagnole, partie à son tour récemment. Il a une sœur, son aînée de cinq ans, Teresa qu'il surnomme « Nieve *»*[4]*. Il est en pleine reconversion professionnelle. Il a fait l'acquisition du Domaine de la blanche Colombe et débarque un beau matin. Il commence à avoir des fils blancs dans les cheveux et quelques rides. On lui donne dans les 42 ans tout au plus. Des yeux pétillants d'intelligence, des cheveux bouclés. Il arbore un sourire heureux et n'hésite pas à plaisanter à l'occasion avec Antoine, son principal contact dans le village depuis son arrivée et sa source quasi exclusive de ravitaillement. Il semble revivre et on peut l'entendre chantonner alors qu'il prépare la terre pour s'adonner à ce qu'il nomme « la permaculture » . Il effectue ça et là de menus travaux de rénovation et d'entretien, en musique.*

Nieve : La sœur aînée de Diego, Teresa la pure. Aime profondément son petit frère. Hôtesse de l'air, elle est mariée à un pilote de ligne et vit le plus clair de son temps libre en Angleterre. Elle est mère de deux enfants. Paul et Cassandra. Elle entretient une riche correspondance avec Diego à qui elle envoie des cartes postales des divers pays où elle se rend. Elle a parcouru le monde et attend l'occasion de venir avec ses proches passer quelques jours auprès du « petit » comme elle le surnomme toujours malgré ses un mètre quatre-vingt. Elle a hâte de s'assurer qu'il se porte aussi bien qu'il le claironne, qu'il mange convenablement, qu'il a bon moral et que son lieu de vie n'est pas un taudis. En bref, elle ne sera tranquille que lorsqu'elle se sera assurée qu'il a pris la bonne décision en changeant de vie et qu'il va mieux qu'à Paris où elle pouvait plus facilement lui rendre visite que dans ce trou perdu.

4 « Neige », en espagnol.

Antoine : Maire de la commune, il porte bien ses 67 ans. Épicier du village, boulanger saisonnier – à savoir lorsque le professionnel du bourg voisin ne fait pas sa tournée au volant d'une vieille estafette aménagée – en particulier durant la période estivale. Relativement bonhomme, c'est un jouisseur qui ne ferait pas de mal à une mouche hormis durant la période de la chasse. Et quel passionné ! En cinquante ans il n'a jamais manqué une ouverture. A la suite d'un illustre inconnu, avant la fin de l'été la porte de l'épicerie s'orne d'une magnifique pancarte imprimée pour l'occasion : « Fermé pour cause d'ouverture ». Et il est fier de la blague, le bougre, comme s'il s'agissait de sa propre trouvaille ! On l'aura compris, Antoine aime rire ! Il apprécie également les avantages de sa position sociale. Il aime se promener le dimanche au bras d'une épouse si coquette, si poudrée, si parfumée, si brillante d'or qu'on la prendrait pour une devanture de bijoutier (il n'aime pas l'allusion aux sapins de Noël). Lorsqu'il est d'humeur coquine, il s'enhardit jusqu'à décocher une petite tape sur les fesses sanglées de sa digne épouse dans des collants qui dixit l'intéressée « allongent la silhouette ». Une privauté dont elle fait mine de s'indigner mais qui, au fond, la réjouit ! A dire vrai, cette inconvenance la stimule ! Ce manquement à l'étiquette fouette ses sens, bien qu'elle s'ingénie à jouer les grandes dames ! En bref, cette petite fantaisie réitérée à l'envi crée entre eux une complicité inavouable à défaut de la tendresse qu'aurait tant appréciée Antoine.

Bastien : ami de Léo et chasseur impénitent… de femmes ! Bastien est mécanicien de son état. Il affiche avec morgue ses 26 ans révolus. Il cultive sa musculature comme arme de séduction auprès de la gente féminine. Il cherche l'amour vrai et pour l'heure change de compagne plus souvent que de moto… Ses cheveux tombent en mèches folles sur son visage, lequel est souvent zébré de graisse noire et sa dernière conquête trouve cela « terriblement sexy ». Digne propriétaire du Garage du Pont, il passe de longues journées à changer un joint de culasse, à inspecter les chambres de combustion, à vérifier le modèle de l'arbre de transmission, ... Il est secondé par une jeune mécano aussi passionnée que lui de moteurs et de mécanique en tous genres. Ambre. Celle-là, il s'est promis de ne pas la toucher. Pas assez féminine à son goût dans ses salopettes et puis il n'a pas envie de compromettre le bon fonctionnement du garage. Il avait pourtant longuement hésité avant d'embaucher une jeunette dans son atelier. Mais las de payer de sa poche les dégâts des bras cassés qu'il avait employés avant elle, il avait fini par convenir qu'il n'avait rien à perdre en « l'essayant » quelques jours et puis, quelques mois et voilà deux ans que grâce à leur travail acharné le garage lui permettait enfin de dégager de bons revenus. Le bouche-à-oreille aidant, la clientèle commençait à « débouler » d'horizons de plus en plus en plus lointains jusqu'à son atelier. « Ma parole,

cette fille, c'est ma bonne étoile ». Il avait tenu à récompenser Ambre par une prime de résultat qui n'avait rien de symbolique : ils devaient tenir le rythme, ce n'était pas le moment qu'elle le lâche pour un autre garage. Une bonne équipe c'est au moins aussi important qu'une bonne amitié. Il faut l'entretenir. Pour se changer les idées et parce qu'il aime bien son ambiance, Bastien assiste parfois aux rencontres de l'amicale des chasseurs. Il aime rire de leurs blagues et se réjouir avec eux de leurs histoires de chasse. Il aime lui-aussi la nature mais à sa façon, pas à pied, non, très peu pour lui ; de son côté, il ne crache pas sur une bonne ballade en moto, hiver comme été, surtout lorsqu'il sent que les bras de sa compagne lui enserrent nerveusement la taille et que les seins – de préférence voluptueux – s'impriment dans son dos.

Ambre (Bourdeuil) : d'apparence plutôt masculine si on exclut une poitrine qu'elle comprime dans des brassières, cette jeune femme filiforme de 23 ans est secrètement amoureuse de son patron. Fille de médecins, ses parents l'ont encouragée à poursuivre des études dans son domaine de prédilection : la mécanique automobile. A présent, elle travaille comme mécano au Garage du Pont et au besoin s'occupe du standard voire de la mise à jour de la page web *du garage. Des cheveux blonds qu'elle qualifie de « châtain clair », des yeux feuille de noisetier, un bout de nez en trompette, sa taille soutient presque celle de Bastien. En dehors de bleus de travail, elle porte des tenues de camouflage comme elle les appelle : une salopette vert pomme ou des jeans délavés qui pourraient contenir une sœur siamoise si la nature en avait décidé ainsi. Assez réservée, volontiers solitaire, elle loge dans le centre du village et passe le plus clair de son temps libre à entretenir sa moto et à surfer sur le net quand ses frères sont en ligne et que la météo ne se prête pas aux ballades. Seule exception : Sophie, qui trouve grâce à ses yeux. Son métier sollicitant des efforts musculaires soutenus, il lui arrivait au tout début de souffrir de crampes nocturnes qui l'épuisaient. S'étant confiée à ses parents, ces derniers lui avaient conseillé le drainage lymphatique. Et pourquoi ne pas en parler à la rebouteuse ?! Sans crier au miracle, les massages de Sophie avaient permis à la jeune femme de dépasser cette période critique, de se muscler en douceur et de prendre pleinement plaisir au travail auquel elle se destinait. Bien que tout à fait rétablie, il arrive à Ambre de faire un saut chez la rebouteuse pour boire avec elle un thé et discuter de tout et de rien, surtout de rien, et rire, et éviter d'aborder un sujet qui lui tient un peu trop à cœur et qui lui brûle les lèvres. Bastien.*

L'employé municipal : On le soupçonne de braconner. Il n'a pas de fusil. Un peu simple des suites d'un accident de chasse, il est amnésique. Il fait parti du décor. Les enfants l'aiment bien et le craignent un peu.

On le croise parfois sur les routes, armé de son bâton à bout ferré, ou encore à l'orée du bois, ou assis sur le banc de la Place des Platanes, enfin, longeant le ruisseau sur des kilomètres. On le voit partout où on ne l'attend pas. Parfois, il soulève son bout de bois comme pour tirer un vol de perdrix qu'il devine au loin, dans la plaine. Qu'est-ce que ça provoque dans son esprit dérangé ? Nul ne le sait, ce qui est certain c'est qu'à l'occasion, il est pris de tremblements. Alors, il a coutume de s'asseoir au bord des fossés, à la terrasse de la brasserie, de s'adosser au besoin à un mur. Il reste tranquille une heure ou deux, somnolant, les membres agités de soubresauts. Et puis, quand le trouble le quitte, il reprend paisiblement sa promenade, comme si de rien. Bien qu'à la retraite, il habite toujours une maisonnette qui appartient à la mairie et qui avait été édifiée par une congrégation religieuse en 1770. Tout le monde le nomme le père Soulier à cause des légendaires chaussures de cuir qu'il porte hiver comme été. Il semble parfois abîmé dans une profonde réflexion tel l'écervelé qui cherche l'endroit où il a bien pu déposé ses clefs et peine à s'en souvenir… Il est âgé. Difficile de savoir pourtant de combien. Il n'a pratiquement pas de cheveux blancs. Des rides sillonnent ça et là son visage buriné par les incessantes courses au grand air. Gaillard, il lui arrive encore de donner un coup de main lors des manifestations organisées par la commune, comme le loto, le traditionnel bal des vendanges ou la foire de printemps.

Anouk : la tenancière affichée de la brasserie. Elle porte la culotte. Rigide, autoritaire, c'est elle qui gère les comptes de l'établissement où se rassemblent principalement les hommes du village pour boire un coup et lire le journal. Le bistrot tient aussi du lieu de rassemblement des chasseurs. Elle porte des tenues moulantes, bariolées, qui soulignent sa poitrine généreuse, ligne d'horizon, double astre offert aux consommateurs attablés. Elle ne crache pas sur la bière et certains spiritueux que lui offrent ses clients. Elle a 55 ans. Ses lèvres sont peintes de carmin à toute heure du jour et de la nuit, et elle met beaucoup de soin à souligner ses yeux de siamois par de l'ombre à paupière et des faux-cils. Elle est très moqueuse et on redoute sa langue de vipère. Ancienne fumeuse, elle en a gardé la voix cassée, nasillarde. Elle est à l'affût des moindres faits *et gestes et de tout scandale dont elle se pourlèche. Rares sont les humains qui trouvent grâce à ses yeux. Lorsqu'elle n'a pas de scandale à se mettre sous la dent, elle en invente. On la devine aigrie. Elle passe son temps à se plaindre de son « gros lourdaud de mari » qu'elle a épousé pour son activité de commerçant et l'argent qu'il a coutume de conserver à sa façon, achetant ici et là des « bouts de terre ». Elle sait se faire aguicheuse envers les clients et les pousser à la consommation. Les clients la considère comme une vraie matrone et dans le village, on redoute ses plaisanteries. À l'égal d'Alice, elle ne*

doute pas de représenter le nec plus ultra en matière d'élégance et de distinction. Malgré l'amitié et la solidarité apparente qui semble lier les deux femmes de commerçants, toutes deux se livrent secrètement à une guerre sans merci ; elles n'éprouvent l'une envers l'autre qu'une vague jalousie inquiète. Mère de Léo.

Christophe : le propriétaire de la brasserie du village. Derrière ses allures de panda, c'est un gros travailleur qui ne ménage pas sa peine. Des éclairs dans ses yeux noisette très doux laissent deviner que l'homme est plus réfléchi qu'il n'y paraît. De tempérament calme et paisible, il préfère la quiétude de sa cave ou de sa cuisine au comptoir qu'il doit partager à l'occasion avec sa fielleuse d'épouse. Il fait son possible pour garder un semblant de dignité auprès de ses amis et de ses clients malgré les inévitables quolibets. Le plus souvent, il passe par dessus ces outrages répétés. Par ailleurs bon père de famille, très bon cuisinier, comme du temps de son propre père et de son grand-père avant lui, il a su maintenir la renommée de l'établissement grâce à la qualité de sa cave, grâce à ses alcools robustes et surtout, grâce à la subtilité de ses bières. Il s'entend très bien avec son fils, Léo. Il chasse mais uniquement pour prendre l'air et « promener le fusil ». Néanmoins, il apprécie les rencontres de l'amicale des chasseurs qui se tiennent à la brasserie tous les deuxièmes samedis du mois y compris hors période de chasse.

Alice : la secrétaire de mairie à mi-temps. Femme du maire. Fausse, doucereuse, mielleuse. Elle ne s'entend pas du tout avec Anouk malgré une feinte camaraderie qui sied à leur condition. Bien plus jeune que son époux d'une vingtaine d'années, elle se complet dans une coquetterie maladive. Elle a obtenu le poste de secrétaire grâce à lui. Elle a accès aux archives de la mairie. Elle n'a pas de compétence particulière et s'acquitte de ses missions publiques au petit bonheur. Elle aime les places d'honneur, être au cœur des conversations et attirer l'attention sur elle. Elle pose en arbitre des élégances et porte avec ostentation bijoux en or et talons hauts.

Léo : Jeune homme de 24 ans. Ami de Bastien. Fils d'Anouk et de Christophe. Élancé, il a hérité de sa mère des yeux bleus et de son père, un caractère franc, amical et un sens profond du travail bien fait. Il a poursuivi des études dans la restauration et c'est lui qui, à présent, gère les commandes et prépare les menus. Il réalise de très belles présentations à l'assiette. C'est un artiste dans l'âme et il adore inventer, créer, innover. Il ne porte pas plus d'attention aux propos de sa mère qu'aux rugissements du vent sous la porte. Il passe le plus clair de son temps avec son père, en cuisine. Il possède une moto et aime parcourir les

routes de campagne sur son deux roues le plus souvent seul ou avec son pote, Bastien. Lorsque le médecin l'invite, il s'initie à l'œnologie. Il a plaisir à trouver le mariage parfait entre les mets et les breuvages. Il surfe sur le net (il se connecte au réseau tant bien que mal par le biais de son téléphone portable) pour découvrir des plats traditionnels du monde entier qu'il expérimente et revisite au moyen des ressources du territoire durant ses heures de repos. Il enrichit ainsi sa carte et sa pratique. Il est aidé dans cette entreprise par Chun, employée depuis un an et demi dans le cadre de sa formation en alternance.

Chun (prononcer en une seule syllabe « Tch-weu-n », un prénom qui signifie « Printemps ») : Jeune stagiaire de 24 ans arrivée de Chine pour ses études, elle souhaite s'installer en France à l'issue de sa formation en alternance. Comment a-t-elle trouvé ce coin ignoré des cartes routières (?) nul ne le sait. Et après tout, qu'importe ?! Elle travaille à mi-temps aux côtés de Léo qui apprécie son sens de l'humour et sa vitalité. Très créative, elle a plaisir à se perfectionner auprès d'un chef qui n'hésite pas à métisser sa cuisine et inverser les rôles. Anouk, qui n'a jamais été très maternelle, regarde d'un mauvais œil ce qui ressemble fort à une idylle naissante. Les principaux intéressés n'ont pas conscience de ce qui se joue entre eux ni des à-priori de la « patronne » à cet égard. Chun porte ses longs cheveux nattés sous la charlotte. Ses joues s'ornent de deux fossettes lorsqu'elle éclate de rire ou lorsqu'elle sourit. Léo en a des papillons dans le ventre ! Elle est tellement chaleureuse qu'il la considère telle une alliée solaire ! Vrai, il lui semble même qu'elle éclairerait les nuits les plus obscures de sa douce clarté.

Les autres personnages : ils font partie de ceux qui restent le plus souvent à l'arrière plan. Le facteur qui vient à bicyclette du bourg voisin, le fils du boulanger retraité qui retourne au pays en villégiature avec sa famille, les deux hommes qui occupent l'ancien couvent des carmélites situé à une vingtaine de kilomètres du village, sur les hauteurs, qui parcourent le village en voiture sans jamais s'y arrêter, les joueurs de boule, les chasseurs, quelques pêcheurs, les braconniers qui sont peut-être les derniers du genre, les paysans et leurs élevages ou leurs cultures, le boulanger et son échoppe roulante, le curé et le sacristain avec son encensoir qu'il se plaît à faire valser les jours de procession telle une balançoire folle qui cherche à atteindre le soleil, les vieilles sœurs Geramaille qu'on appelle ainsi parce qu'elles sont toujours fourrées ensemble main dans la main et habillées de façon similaire à tel point qu'on ne sait plus distinguer l'une de l'autre, une infirmière, un infirmier, un taxi-livreur, Romain le commis de l'épicier-boulanger-maire ; les écoliers et leur institutrice ; bref, les quelques cent cinquante à deux-cent-vingt habitants de la commune et

bourgs voisins qui traverseront peut-être quelques pages de ce récit. Trois chats et deux chiens errants. Grâce à l'oubli relatif dont bénéficie cette « terre de sauvages », une faune et une flore relativement préservées ajoutent de la vie et quelle vie ! Foisonnante ! Bondissante ! Caquetante, stridulante et j'en passe ! Comme dirait Monsieur le Curé : Dieu en soit loué !



J'ai questionné Hosty à propos des boutons de manchette, il a prétendu ne pas comprendre. J'ai noté toutes les informations qui me semblaient importantes afin de ne rien oublier mais plus sur la tablette. J'ai même crayonné le logo avant d'oublier à quoi il ressemblait. Je suis certaine que si je me souvenais de l'endroit où j'ai pu le voir, j'en saurais plus que nécessaire sur le groupe et ses intentions. Ensuite, j'ai appliqué à la lettre les consignes de mon hôte en visitant les différents organes du hameau : la mairie, la boulangerie, la bibliothèque, etc. J'ai entraperçu tout un univers peuplé de personnalités pittoresques. J'ai la vive impression d'avoir remonté le temps tout en côtoyant des technologies bien contemporaines voire inconnues. Pourquoi est-ce qu'il pleut ici et pourquoi le vent peut-il passer ? Cet air que l'on sent ? La légère brûlure du soleil en cette fin d'été ? Les fruits ? Les cultures ?! Le berger et son troupeau ? La volaille qui caquette et se promène librement ? Les sangliers qui ont labouré le sous bois en quête de nourriture ? Et ces autres espèces que je croyais éteintes ?

Un globe de protection atmosphérique ne nous surplombe-t-il pas comme partout ailleurs ? Pourquoi Hosty parle de l'extérieur ? J'ai du mal à comprendre où je me trouve et qui sont les personnes qui m'entourent. Toutes me sourient et me parlent avec bienveillance. Elles semblent savoir ce qu'elles fabriquent en ces lieux, elles. A moins qu'elles soient aussi paumées que moi et qu'elles se soient fait une raison ?!

En faisant un saut à l'épicerie où j'ai pu échanger avec le commerçant, j'ai fait l'acquisition de crayons gris, d'une gomme, de stylos et d'un calepin volumineux sur lequel j'écris ces lignes. Quand j'ai sorti ma carte bleue pour payer, il a ri. Bien entendu, elle ne fonctionne pas. Heureusement, il m'a assuré que je n'avais pas à m'inquiéter de la dépense. Tant mieux, sinon je ne vois pas comment j'aurais pu dessiner et écrire sans en passer par la tablette.

J'ai commencé à croquer à grands traits le portrait des habitants du hameau. Mon imagination et mes souvenirs feront le reste.

J'ai l'impression d'être une archéologue qui se serait rendue à Pompéi après la catastrophe, qui trouverait autre chose que des cendres et qui éprouverait le besoin de témoigner. Peut-être pour se rassurer ou

s’assurer de la réalité de ce qu’elle découvre. Peut-être pour éviter l’oubli qui est une autre forme de mort. Il est tard, assez pour aujourd’hui. Il est temps d’aller me coucher, je ne tiens plus debout. Demain, j’ai ma première séance avec l’hypnothérapeute. Je verrai de quoi il retourne. Après tout, je n’ai rien à perdre. Je n’ai rien à perdre, *se répète-t-elle mentalement, en se lavant les dents*.



Séance 4

Comme les fois précédentes, Hosty l'attend dans le jardinet attenant à sa suite. Il est en train de grignoter les baies qu'il vient de cueillir au pied de la haie, oublieux de tout protocole. Sa présence la rassure et enlève un peu du trac qu'elle ressent.

— Bon appétit, Hosty !

— Hum, mer, merci ! *dit-il en rougissant comme un enfant pris en faute*. Ces fraises sont délicieuses. Elles sont issues de semences anciennes, voyez-vous, et se sont bien acclimatées. Vous voulez en goûter ? *lui propose-t-il tout en tendant une main remplie de fruits parfumés.*

— Merci, Hosty, pas maintenant. Mais que faites-vous ici ? Vous n'êtes pas convié aux séances d'hypnose.

— Je le sais bien. Croyez-vous que cela va m'empêcher de faire mon travail et de vous conduire jusqu'au labo ?

— Que c'est gentil à vous, *dit-elle en se pendant à son bras*. Votre présence m'apaise.

Hosty montre quelque surprise au léger contact et puis, regardant la femme qui s'accroche à lui comme à une bouée de sauvetage, il se redresse et marche d'un pas assuré.

— Je vois avec plaisir que vous avez vite adopté les manières locales !

— Oh, pardon, je ne sais pas ce qui m'a pris ! Je, je, je suis confuse, *bégaye-t-elle en s'écartant sensiblement.*

— Cela ne me dérange pas. Vous pouvez vous appuyer sur moi sans crainte, voyons. Vous ne risquez rien. Revenez ici. Du reste, nous ne faisons rien d'interdit.

— Sérieusement ?

— Pourquoi vous mentirais-je ? Pas plus que vous je n'aime croupir en prison.

Elle le regarde avec une pieuse conviction, acceptant enfin l'impensable, comprenant qu'ici rien ne se déroulait comme ailleurs. En effet, elle avait bien senti la veille au soir que les personnes se comportaient bizarrement. Mais, oui, bien sûr : le contact : les bises amicales, les poignées de main, les accolades. Ces gestes qui autrefois entretenaient le lien social et qui aujourd'hui étaient prohibés. Et ma foi, pour autant qu'elle pouvait en juger, cette proximité n'était pas désagréable. Elle l'avait oublié. D'Hosty émanait un curieux parfum de musc et de fruits rouges. Sa présence bienveillante la tranquillisait. Avec lui, tout devenait simple. Pour la première fois depuis bien longtemps, elle s'appuyait, dans tous les sens du terme,

sur un étranger.

— Bon, *dit-il sur le seuil du laboratoire*. Je vous laisse entrer. Ça va aller ?

— Oui, oui, Hosty. Merci de votre sollicitude.

— Alors, à tout à l'heure. J'ai confiance en vous, tout ira bien ! *la rassure-t-il d'un clin d'œil, le pouce en l'air, avant de la laisser seule franchir le seuil.*



Deux minutes avant le rendez-vous, l'écran se met à frémir et l'image d'un homme se profile. Souriant, au physique solide, sportif, sain, résolument méditerranéen. Il porte une tenue décontractée. Il la regarde, penché en avant comme s'il voulait sortir de l'écran et finalement lui demande un peu mal à l'aise :

— Vous êtes ?!

— Je suis. C'est vous le … ?!

— C'est moi !

Ce dialogue digne des films cultes de Gérard Oury[5] les amuse autant l'un que l'autre et détend l'atmosphère. Elle se sent soulagée. Il n'a rien d'un hurluberlu. Elle se rend compte combien elle avait stressé en attendant ce rendez-vous dont elle ignorait la substance. Cependant elle réalise qu'elle l'espère comme un accusé attend sa délivrance oscillant entre la confiance et l'appréhension.

— Je suis désolé pour le retard mais je dois m'absenter. Attendez-moi deux petites minutes, s'il vous plaît, et je reviens à vous.

— Ça marche ! *lui répond-t-elle, un rien cavalière*.

Une familiarité à laquelle le spécialiste sourit. Lia fait oublier sa présence comme pour respecter le secret professionnel en revêtant l'aspect d'un mur de pierres sèches. Deux minutes plus tard l'écran s'éclaire à nouveau. Le sourire du thérapeute s'estompe quand il incline son buste.

— Merci de votre patience. A présent, je suis à vous.

— Je vous en sais gré, *dit-elle, rougissant.*

Il s'assoie face à elle. Son cabinet, du moins elle croit reconnaître un cabinet de consultation, semble lumineux sans être spacieux, pour autant qu'elle puisse en juger. Sans plus attendre, l'homme à la voix grave et posée se lance dans un préambule :

— Tout d'abord, je tiens à vous indiquer avec quoi je travaille : l'inconscient. Quelle part pensez-vous que

5 D'après un dialogue aux bains turcs tiré du film comique « La grande vadrouille », 1966, entre deux acteurs autrefois renommés, André Bourvil et Louis de Funès.

tienne l'inconscient dans les sphères d'activité de l'esprit ?

— Je l'ignore.

— Environ quatre-vingt-quinze pourcents ! Le reste, dévolu à notre activité consciente, avoisine seulement les cinq pourcents. Vous imaginez ? Lorsqu'on pense que la majorité des personnes se limitent à cela, autant dire qu'elles se privent de ressources inestimables. La plupart des ressources de l'esprit, devrais-je préciser, tant d'un point de vue quantitatif que qualitatif s'entend. Quelle perte ! Vous en déduirez aisément que seule une minorité laisse la porte ouverte à l'inconscient. Pour ce dernier, la notion d'espace temps n'existe pas. Tout coexiste au même instant « T ». Le bébé avec l'adulte, la grand-mère avec la petite fille. En effet, un événement antérieur fait toujours parti de l'instant présent pour l'inconscient. Un traumatisme ancien, pour lui, ne diffère en rien d'un événement actuel. Vous comprenez ?

L'inconscient est rien de moins que mon outil de travail. Revenons au cas qui nous occupe : vous. Pour pouvoir accompagner des personnes au profil atypique, il faut avoir soi-même avancé sur sa propre route, être au diapason si vous me permettez l'image. Autrement on ne peut que déclarer forfait, et souvent pour ne pas perdre la face, le thérapeute jette le bébé avec l'eau du bain. Si vous adhérez à ces prolégomènes, vous pourrez m'expliquer les raisons de cette consultation, autrement dit ce qui motive notre rencontre.

— Et bien, voilà…

[...]

Après un long échange, le spécialiste conclut par une mise en garde :

— Ce n'est pas à une linguiste que je vais apprendre l'importance du langage ! Lorsque vous dites, « J'aurais dû mourir », l'inconscient ne perçoit pas la nuance des temps ni des modes, nous sommes d'accord ?! En d'autres termes que comprend-t-il ?

— Euh, s'il ne perçoit pas le conditionnel passé, il enregistre le fait de mourir et la notion d'obligation ?!

— Absolument ! Donc, autrement dit, vous demandez à votre inconscient de trouver les moyens d'en finir ! Si telle est votre volonté, sachez que notre coopération s'arrête ici. Mon rôle consiste bel et bien à vous aider à vivre pleinement, à renaître, si cette formulation fait écho. Et bien entendu, à permettre à votre inconscient de se manifester à vous, pour vous permettre d'envisager avec une distance salutaire ce qu'il a pu enfouir au plus profond de votre mémoire.

— Oui. Je comprends vos paroles et je souhaite véritablement poursuivre. Quand vous reverrai-je ?

— Prenez le temps de digérer cette séance. Pendant plusieurs jours vous pouvez vous sentir perturbée,

envahie par votre passé, faire des cauchemars, ressentir une perte d'énergie. Soyez attentive à ce qui vient à vous, prenez le temps. Apportez-vous de la douceur. Utilisez la méthode que je vous ai enseignée chaque fois que nécessaire. Autrement dit, lorsque vous sentez que vous vous laissez embarquer par des souvenirs douloureux, et que les émotions vous envahissent, tapotez le sol avec vos pieds pour vous ancrer dans l'ici et maintenant. Votre corps vous rappellera que vous ne risquez plus rien. Nous nous retrouverons dans quinze jours, trois semaines.

— Comment vous informer de la date retenue ?

— Vous avez un accès direct à mon agenda via la tablette qui vous a été remise, l'application vient d'être débloquée. Vous pourrez, lorsque vous vous sentirez prête, sélectionner le jour et l'heure qui vous conviennent, j'en serai avisé en temps réel où que je me trouve.

— Merci encore pour cette séance et pour votre accompagnement.

— Avec plaisir ! Merci à vous pour votre confiance. Un échange n'est jamais neutre ou unilatéral, soyez-en persuadée. Je vous dis à bientôt.

— A bientôt ! Et encore merci, *lance-t-elle au thérapeute qui lui fait un dernier signe de la main avant de disparaître.*

Un champ de blé inonde la pièce de sa blondeur ondulante, parsemée de bleuets et de coquelicots.



Dès qu'elle a franchi le seuil du labo, elle retrouve Hosty, enfoncé dans un fauteuil, les yeux mi-clos, la tête appuyée sur le dossier rembourré. Il tourne doucement sur lui-même comme pour se bercer. Elle ne peut s'empêcher de sourire à la scène. Un enfant, se dit-elle vaguement attendrie, dans un corps d'adulte. Elle se gratte la gorge pour signaler sa présence.

— Alors ? *lui demande-t-il en s'expulsant de son siège avec une agilité inattendue.*

— Alors quoi ?!

La femme fait mine de ne pas comprendre.

Hosty prend sa part au jeu avec amusement.

— Très bien, très bien, si vous ne voulez rien me dire et bien moi aussi je vais garder mes petits secrets.

— Des petits secrets ? Quels petits secrets ? Oh, je vois : concernant la croix-du-Sud notamment, je me trompe ?! Du chantage ? Vous n'oseriez tout de même pas...

Il reste les yeux fermés et les bras croisés, plus fermé qu'une huître, ou... qu'une IA en mode veille.

— … Hosty, ne le prenez pas ainsi, de grâce ne boudez pas. Si vous m'offrez l'un de vos savoureux

chocolats chauds, je vais satisfaire à votre curiosité et plus encore !

— Curieux ? Qui ? Moi ?! *se rebiffe-t-il.* Disons que j'aime m'instruire.

— Soit. Que voilà un motif louable, *commente-t-elle en se retenant de pouffer.* Je répondrai à votre soif d'instruction dès lors que vous, mon très cher *Hospitality Officer*, vous m'abreuverez de ce breuvage exquis !

Hosty ouvre les yeux, se fend d'un sourire, puis :

— « Ce que femme veut... », *énonce-t-il en se délectant de son titre ronflant*, allons-y ! Après tout, vous l'avez amplement mérité ! Et votre satisfaction fait partie de mes missions, non ? Puis-je vous proposer l'appui de mon bras ?

— N'est-ce pas beaucoup pour le même jour ?

— Est-ce que cela vous fait plaisir ?

— Oui.

— Est-ce que cela vous apporte du bien-être ?

— Oui.

— Est-ce que cela vous sécurise ?

— Oui.

— Et, bien n'oubliez pas que je suis là pour ça. Toujours attirée par la perspective d'un bon chocolat chaud ?

— Et comment !

— Alors, assez tergiversé : allons-y !

Elle opine du chef et prend le bras qui lui est offert, non sans noter que les logos ont bel et bien disparu.



Permaculture. Le gros mot était lancé. Restait à savoir ce qu'il avait dans le ventre et si, lui, saurait par ses efforts mimétiques régénérer la terre mutilée, vivifier un souffle désormais ténu. On s'essayait alors à des pratiques raisonnées à défaut d'être raisonnables. L'on commençait à se demander si le progrès n'avait pas fait l'impasse – à tort – sur la sagesse expérimentale. L'observation ancestrale de mère nature et de ses sautes d'humeur, les pratiques patientes des doigts terreux éprouvées au fil des siècles portaient de beaux fruits en leur temps. Ça, c'était avant que les enfants monstrueux de la guerre ne les classent aux oubliettes poussiéreuses de l'obscurantisme pré-industriel à coups de gestion du temps et de l'espace, de rentabilité outrancière, de sciences et techniques agronomiques, selon lui, dénaturées. Combien de fois n'avait-il pas rendu hommage aux souvenirs gustatifs du jardin potager et du verger paternels ?!

Son père avant de s'envoler avait combattu l'argile grâce au travail incessant d'un sol ingrat, à des apports réguliers de fumier de cheval, d'or brun, à des périodes de repos où la terre fécondait dans le secret de sa moiteur de nouvelles germinations. La joie de sentir dans la chaleur poudrée de l'été le parfum des tomates aux joues vermillon, sous le feuillage exubérant. L'orgueil de voir se lever fières et droites les longues feuilles des aulx et des oignons avant que d'être couchées d'une main experte et que s'épanouissent sous leurs voiles pudiques les têtes charnues. L'argile conférait, semblait-il, aux légumes du potager paternel une saveur douce et parfumée qui faisait les délices de toute la famille. Sa mère avait pris la relève quand elle ne rentrait pas trop épuisée par son travail et les enfants l'aidaient par jeu et aussi pour la soulager. L'impatience de déloger dans les entrailles de la terre les précieuses solanacées, ces tubercules à la chair blonde et rose venus de la Cordillère des Andes, ces tubercules aux prénoms charmants, ces drôles de pommes qui se prêtaient à toutes les fantaisies des cuisiniers, frites, sautées, en ragoût, en gratin, en salade, en purée, en soupe... Ah ! Et le soir, l'eau précieuse qui s'écoulait doucement du tuyau d'arrosage et qui calmait l'ardeur violente de la terre et des plantes frissonnantes de reconnaissance en exhalant en retour leurs derniers arômes mêlés de sève ! Voir les salades défroisser leurs parures d'émeraude, entendre le tintement des gousses graciles des haricots, des fèves, des petits pois, deviner le frémissement des jeunes carottes qui boivent à même le sein brun de la terre mère. Écouter le doux ronflement des potirons, des courgettes, des concombres, des melons et des pastèques toutes épanouies qui reposent lourdement sur leur litière organique. Et la chevelure frisée du persil ! Et les radis ! Toute une palette joyeuse et hardie ! Avec l'eau semblaient renaître les forces vives du jardin après la langueur des heures chaudes. Et quelle symphonie de parfums jusque dans le verger ! Les abricots muscats de Provence conservaient l'or de l'astre charmant sur leur peau duveteuse toute piquetée d'étoiles rousses, ils dégoulinaient d'un jus parfumé,

sucré et si reconnaissable qu'il leur avait valu l'épithète qu'ils partageaient avec le raisin. Les amandes corsetées dans leur carapace ornée de velours tendre espéraient leur libération pour goûter enfin l'air vif et le soleil espiègle.

Il devra patienter pour s'assurer qu'outre les amandiers, les arbres à fruits précoces donnent encore. Les pêches de vigne, bonnes filles, se protègent de la convoitise par la hauteur relative des branches. Au reste, les guêpes ne s'y trompent pas et se désaltèrent au jus qu'elles mâchent avidement, nullement troublées par la présence humaine. Le passé, le présent et l'avenir se confondent dans l'esprit de Diego.

Permaculture. Mot valise s'il en fut, fruit de la liaison consommée du travail de la terre, la « culture », et d'un désir de « permanence »… Ainsi l'homme commençait-il à repenser son rapport au temps ? Voulait-il réapprendre lui-aussi à vivre ou plutôt à souffler, à aimer et à se laisser toucher par la grâce de la vie offerte, à accueillir la patience salutaire ?! Non plus travailler pour et dans l'urgence mais respecter des saisons le rythme, des intempéries les rigueurs et de la décomposition des matières végétales les éléments précieux. Arrêter d'aseptiser jusqu'aux sols devenus imperméables et rendre aux bois tombés en terre le soin de se laisser transformer en nutriments par une myriade de petits artisans pour une végétation pérenne…

Diego creuse aux endroits marqués d'une tige de canne. Lorsqu'il est venu en repérage avant de s'installer, il a identifié plusieurs points stratégiques et il y a planté à quinze centimètres de profondeur des bouts d'étoffe en pur coton qu'il a recouverts de terre. Cela faisait deux mois presque jour pour jour. Il va pouvoir à présent, grâce à ces repères, estimer l'état de santé des sols. Le verdict tombe presque sans surprise : il a choisi un territoire relativement préservé, l'activité biologique des sols en témoigne. A son grand soulagement, plus une seule trace de coton ne subsiste.

Comment cet « intellectuel », comme on le désignait, avait-il décidé d'une reconversion pour le moins inattendue ?!

La première fois, aux premiers symptômes de son atonie, avachi sur son canapé, il avait conclu que sa vie lui échappait et qu'il était temps d'en finir une bonne fois pour toute. Vidé. Avec un sentiment de perte de sens total. La vie moderne et citadine dans sa prodigalité lui avait composé un teint plombé, un regard vide, une peur sourde qui peu à peu grignotait son estomac. Et la solitude, cette compagne jalouse s'était vite montrée acariâtre et revêche, mauvaise coucheuse dont les ronflements l'éveillait jusqu'à l'insomnie. Aucune pilule miracle, aucun des charmes de la surconsommation n'avaient réussi à détourner son esprit de l'essentiel. Il devait coûte que coûte reprendre les commandes d'une vie qui lui échappait. Quand on n'a

plus rien à perdre, on a tout à gagner. La plupart de ceux à qui il avait fait part de sa décision le regardaient avec un effroi mêlé d'étonnement. L'un d'eux lui avait cependant serré la main. « Tu as des c... Bravo. La plupart voudraient en faire autant, seulement, ils n'osent pas, alors ils se contentent de râler, de railler, et ils restent. Par peur. Peur de manquer. » Je ne connais pas de décision dictée par la peur qui conduise à quoi que ce soit de positif, lui répondit-il*. Il n'ignorait pas que nombreux empruntaient la route du retour à la ruralité pour, peu de temps après, adopter une volte-face aussi radicale que désespérée. Et alors ? Au moins aurait-il essayé.*

Dans le salon, une anarchie nouvelle triomphait de l'espace. Trônaient des cartes, des feuilles surchargées de notes, de ratures, de surlignages. Par terre, des assiettes, des chaussettes, tout un bric-à-brac improbable. Il se mit à parcourir le pays en tous sens, à retourner chaque brin d'herbe avant de trouver sa terre promise. Une dernière visite éclair pour s'assurer qu'il n'avait pas surestimé les mérites réels du bien immobilier. Dès lors tout était allé très vite. Le notaire. Le compromis de vente. La signature de l'acte. La remise des clefs.

Le camion de déménagement était arrivé avant lui. Les débardeurs fumaient une cigarette l'air inquiet.

— C'est qu'on a un autre convoi à assurer avant ce soir et on n'a guère de minutes à perdre.

— Ne vous inquiétez pas les gars, je vous donne la main pour décharger, on entassera les cartons dans le hangar. Pour les encombrants, je vais vous guider, ça va aller vite.

Les transporteurs se sont un peu détendus et l'un d'eux se permet une boutade, le mégot collé aux lèvres.

— Dites, on ne voudrait pas vous décourager, mais z'êtes sûr de vouloir rester dans ce bled ? Vous devriez ne pas défaire les cartons ! Au vu de la vie d'ermite qui vous attend, je ne vous donne pas trois mois que nous devrons tout ramener à la case départ, lance-t-il*, se grattant la tête d'un air entendu. Dame, au moins vous ne serez pas gêné par les voisins ! À moins de dénicher un hirsute mal embouché et de le convaincre de vous rendre une petite visite, s'il ne vous reçoit pas avant à coups de chevrotines !*

— Et bien, soit ! Nous verrons bien ! rétorque-t-il, en avalant difficilement sa salive. Il sait très bien qu'il ne peut plus revenir en arrière.

— Au moins, nous saurons où vous trouver si vous avez besoin de nos services.

La maison, plantée au milieu de terres, en partie arborées, semble ronronner. Elle s'allonge paisiblement et sourit sous la moustache de vigne qui encadre la porte, chevauchant la marquise parée de volutes florales forgées de mains de maître et s'y mêlant avec grâce. Des grappes commencent à ployer, lourdes déjà en ce mois de juillet. La pierre blonde tirant sur le miel égare les insectes qui dépités se jettent sur les buissons de

lavande vraie, de sarriette et de sauge qu'éclairent les fleurs blanches de la coriandre et les ombelles safranées des fenouils sauvages. Un régal pour les abeilles butineuses. Se découvrant un appétit joyeux, il prend le temps dans l'après-midi de pousser jusqu'au village et d'y dénicher une épicerie bien pourvue en denrées de première nécessité et autres produits de pays.

— Ici, on a toujours fait du « bio », lui explique le commerçant*, on n'a pas eu besoin de nous mettre au parfum. Nous sommes trop éloignés des axes principaux et pas assez riches pour que l'on ait songé à nous détourner de nos habitudes… Pour les légumes et les fruits frais, on n'a guère que ceux de saison, ce sont des produits du terroir, comme on dit à la télé. Autrement, vous trouverez des conserves sur les rayonnages, enfin, du sec, quoi. Quant aux habitants, eux aussi sont du terroir, vé, hormis Chun, rient les yeux bonhommes du vieil épicier ! Mais nous ne sommes pas totalement des sauvages, nous avons bien conservé les services du bureau de poste qui se trouve à environ huit kilomètres et qui organise ses tournées deux fois par semaine.*

Et il ajoute :

— Vous verrez, vous aurez vite fait le tour des âmes qui peuplent le village et ses alentours. Le Domaine de la blanche Colombe, vous dites ? Ça me fait bien plaisir de savoir qu'elle va enfin reprendre du service ! Elle commençait à perdre ses couleurs, à se faner. C'est comme une femme, hein, si vous ne la caressez pas du regard, si vous ne lui rendez pas les petits hommages qui la maintiennent en vie et réparent les outrages du temps, bientôt il ne reste plus qu'un corps sans âme. Le cœur d'une maison vide cesse de battre. Bientôt le froid s'empare d'elle et alors, pour la ranimer, il faut un miracle. Et de nos jours, les miracles, on y croit guère, pas vrai ?! Mais, je vous fatigue avec mes histoires ! Vous avez là une fière demeure, vous pouvez m'en croire ! Une bien belle bâtisse encore. A cette heure-ci mon épouse travaille à la mairie sans cela elle vous en raconterait plus que ce que vous n'en voudriez savoir ! Vous savez, s'excuse-t-il, *avec une tendresse dans la voix, sur le ton de la confidence, la vie s'écoule tranquillement ici, alors qu'un oiseau chante plus ou moins fort qu'à l'habitude et cela devient vite un événement qui occupe tous les foyers ! En attendant, si ça vous intéresse, avant que vous en ayez vous-même, je veux bien vous garder des œufs de mes poules. Quant au pain, je le fais moi-même quand Marius, le boulanger, ne pousse pas sa tournée jusqu'à chez nous. Oh, ce n'est pas de la baguette comme à la ville, mais vous pouvez y aller, il tient facilement plusieurs jours si vous prenez la peine de le conserver au sec dans un linge et il reste bon dans la soupe ! Et oui ! que voulez-vous, notre dernier boulanger était vieux et son fils n'a pas repris. Le fils, il vient toujours pour les vacances. Vous aurez sans doute l'occasion de le rencontrer avec sa femme et leurs grands zèbres*

d'adolescents. Mais, je parle, je vous saoule avec mes paroles et vous n'avez pas encore mangé, je parie. Ah, une dernière chose : lorsque l'épicerie est fermée et en cas d'urgence, n'hésitez pas à sonner, je vous ouvrirai. Il faudra que je vous présente lors du prochain conseil municipal. Lorsque je ne suis pas là, c'est Romain, mon commis et voisin, qui a les clefs. L'entraide par chez nous, reste de mise. Ses mains tremblent bien un peu d'émotion pendant qu'il pèse, plie dans du papier sépia les fromages frais, range dans une cagette en bois, l'un après l'autre les achats du nouvel habitant. – La cagette, pensez à la ramener pour vos prochaines courses.

— J'y penserai. Au revoir, Monsieur.

— Antoine. Antoine suffira. Et vous ?

— Moi, c'est Diego. Enchanté... Antoine. A bientôt.

— Au plaisir, Diego, sourient les pattes-d'oie en se plissant encore davantage.

Diego repart les bras chargés d'un pain lourd à la croûte brune, de saucisson, de fromages de chèvre ou de brebis, il ne sait plus très bien, d'oignons, de tomates, d'huile d'olive, … Et la tête pleine encore du long soliloque sympathique du vieil homme. Il a bien eu envie de le prendre dans ses bras devant tant d'humanité mais sa pudeur, les codes comportementaux régissant la distance réglementaire entre deux personnes inconnues, autant que le comptoir l'en ont empêché. Alors, il lui serre la main un rien gauche, les yeux qu'il voudrait secs et puis il sort, titubant sous le carillon de la porte. Il respire à longs traits les langues de soleil qui pleuvent sur lui. Il prend à témoin le ciel bleu parsemé de nuages qui s'effilochent, les chanteurs ailés de la placette, jusqu'au banc solitaire usé par des générations de derrières.

— Moi je crois aux miracles, se dit-il avec conviction.



Voilà. Après le chocolat chaud et les réponses aux questions d'Hosty, j'ai prétexté la fatigue de la séance d'hypnothérapie pour me réfugier dans la maisonnette. Je me suis ruée sur le calepin, le stylo et j'ai continué à donner vie aux personnages de mon histoire. Je ne croyais pas tant que ça aux mises en garde du thérapeute mais il est vrai que les vannes se sont ouvertes et que les souvenirs se bousculent. Écrire permet d'évacuer le trop plein d'images, d'émotions, de douleurs qui jaillissent. Écrire pour refuser de laisser se faner les fleurs du passé sans récolter leur semence pour les générations futures.

Que m'a-t-il dit ? Ah, oui ! Tapoter les deux pieds contre le sol. M'ancrer.

Elle baille et monte se préparer pour la nuit.

Séance 5

Hosty l'attend ce jour-là, nonchalamment assis sur le fauteuil de jardin.

— Bonjour, *lui dit-elle*, qu'est devenu l'officier impeccable qui m'a accueillie le premier jour ?! Si vous le croisez, saluez-le de ma part !

— Vous ne voulez tout de même pas que je me tienne au garde-à-vous en attendant que vous daignez franchir le seuil de votre porte, n'est-ce pas ? Pas vous ? Maintenant, si vraiment ça vous amuse…

— Au fait, d'où vient que vous ne puissiez entrer chez moi s'il nous est possible d'aller et venir à notre guise ?

— Je savais bien que vous finiriez par me poser la question, *soupire-t-il.*

— Alors ?

— Je ne puis entrer qu'avec votre autorisation ou en votre compagnie.

— Ah, ainsi je peux passer à côté de portes et l'ignorer.

Hosty s'empresse de changer de sujet de peur de lâcher quelque nouvelle indiscrétion malgré lui.

— Donc, vous souhaitez que je me tienne au garde-à-vous. D'accord.

Il se fige dans une raideur quasi cadavérique, rentrant le ventre et retenant sa respiration.

— Non, je vous en prie, je plaisantais. Je préfère et de loin, votre bonhommie, votre spontanéité. Si vous le voulez bien, nous allons laisser à Lia le soin de la rigidité formelle !

Il reprend son souffle.

— Alors, vous n'avez pas trouvé le temps trop long hier soir ? Avez-vous bien dormi ?

— Comme une masse bien que ma nuit a été peuplée de rêves troublants. Des faits auxquels je ne pensais plus depuis longtemps m'ont réveillée avant que le sommeil ne s'empare à nouveau de moi.

— Comme quoi, *conclue-t-il d'un air entendu*, l'hypnothérapie n'est pas qu'un truc de bobos !

Il la regarde en coin, attentif à sa réaction !

— En effet, *répond-t-elle, rêveuse.*

— Nous sommes pile à l'heure, *constate-t-il.*

— A qui cette ponctualité va-t-elle faire plaisir ?

— Plaisir, n'exagérons rien ; au moins, Lia n'aura rien à redire.



Ils pénètrent dans la chambre sourde. Chacun a rejoint sa place sans bruit quand le message suivant s'affiche :

— **Bonjour. Pouvons-nous reprendre l'interrogatoire ?**

— Oui.

— **Bien. Parvenez-vous à accéder à vos souvenirs les plus anciens ?**

— Oui.

— J**e vous écoute.**

— J'ai fait un drôle de rêve. A l'issue, je me suis souvenue de quelque chose de vraiment anodin. Je ne sais pas si ça vaut la peine de vous ennuyer avec ça.

— **Poursuivez.**

— En ce cas, voilà de quoi il s'agit : après avoir veillé à ma toilette dans la baignoire sabot, ma mère me hissait à bout de bras sur un tabouret en formica vert d'eau. Elle me disait comme à chaque fois : « Monte là-dessus, tu verras Montmartre ! ». Et puis, elle me séchait. Enfant, je ne connaissais pas Paris donc pas plus Montmartre que la Tour Eiffel et je regardais aussi loin que possible sans rien voir que les murs bleu ciel de la salle-de-bain. Une fois séchée, elle m'enveloppait dans une serviette éponge et transportait le tout à bout de bras jusque dans la chambre d'enfants. Là encore, je devais me tenir debout, non plus sur un tabouret mais au beau milieu du lit où ma mère m'habillait. Elle me vêtait d'une robe blanche en broderie anglaise que ma grand-mère, je crois, avait confectionnée. Ma poupée portait une tenue presque identique ; seule l'étoffe différait. La mienne était en coton.

— **Quel âge aviez-vous ?**

— Je ne peux pas l'affirmer avec certitude : en tout cas, moins de cinq ans.

— **Avez-vous des souvenirs d'événements particuliers ?**

— Que voulez-vous dire par « particuliers » ?

Silence.

— Zut, j'oubliais la règle d'or. Ne pas poser de question. Elle se penche machinalement vers Hosty. L'écran devient un bord de mer houleux, l'air tout à coup saturé en sel et en parfums d'iode.

— Aïe, *formule-t-elle dans une grimace*. Qu'est-ce que Lia attend de moi ? Avez-vous une idée ?

— Lia réfère peut-être à des événements insolites qui auraient pu vous marquer durant votre enfance.

La femme se retourne vers l'écran. Elle lit :

— **Veuillez éviter les mouvements intempestifs.**

— Euh, oui.

— **Revenez à vos souvenirs. Je vous rappelle que l'ordre chronologique importe.**

— Le plus ancien me semble aussi le plus bizarre. Je vous assure pourtant que je n'invente rien.

— **Continuez.**

— Je dois avoir entre cinq et sept ans. L'action se déroule dans l'appartement. Je perçois des ondes comme des colonnes de lumière blanche et douce formant des ondulations depuis le plafond vers le sol. Je dois préciser qu'aucune fenêtre n'éclaire la pièce et la lumière électrique n'est pas de nature à provoquer de tels phénomènes. Les ondes se déploient comme des vrilles lumineuses et je ne sais pourquoi dans mon souvenir je les associe à de la musique. Aussi loin que je me souvienne, un tel phénomène ne génère en moi aucune inquiétude. Je suis petite, je perçois ces ondes et je danse, je bouge tout le corps, les bras levés au rythme de la musique, entre ces colonnes. Comme si j'essaie d'attraper de l'eau avec mes doigts. Il me semble que je ris. C'est un souvenir très confus mais je sais que c'est très joyeux, très paisible aussi.

— **Cela a lieu à quel moment de la journée ?**

— Je ne saurais vous le dire. Il ne s'agit pas d'un phénomène isolé, j'ai vécu cette scène à plusieurs reprises me semble-t-il.

— **Êtes-vous troublée ?**

— Absolument pas. Comme je viens de le mentionner, pour moi je le considère comme on ne peut plus naturel. Pourquoi serais-je troublée ? Je n'ai pas conscience de l'étrangeté de ce que je vis. Je l'assimile à rien que de très banal, comme le fait de respirer ou de percevoir la lumière du jour. Je présume que mon entourage en est également coutumier au même titre que moi.

— **A qui faîtes-vous référence lorsque vous évoquez votre entourage ?**

— A ma mère, mon frère, mon père. Ces épisodes pour moi revêtent un caractère anodin. Est-ce que j'en parle ? Je ne crois pas. Je ne vois pas là de quoi m'étonner. Du reste, je ne sais pas ce que je pourrais en dire. Je pense que le silence me protège. Malgré toute mon exubérance, je sais rester très secrète à l'occasion.

— **Relatez une autre expérience de votre enfance le cas échéant.**

— Le soir, au coucher, mon esprit se détachait parfois de mon corps.

— **Plus de détails. Explicitez.**

— J'avais complètement oublié ces drôles de voyages, c'est bien plus tard, adulte, après une expérience particulièrement déroutante, et après avoir pas mal recherché d'informations sur le sujet que cela m'est revenu en mémoire. Et l'hypnothérapie…

— **Concentrez-vous sur le sujet qui nous occupe. La deuxième expérience.**

— Je revois très bien le cadre.

Nous dormions mon frère et moi dans une même chambre, la deuxième d'un appartement situé au milieu d'une tour, elle-même bâtie sur une butte. Cet immeuble était à l'époque une symphonie de bleus, du fait d'un camaïeu de petites céramiques de piscine recouvrant les murs extérieurs sous les volets azurs. Les murs de notre chambre étaient tapissés de motifs bucoliques. Adolescente, j'afficherais sur la porte un poster de moto italienne ancienne, avec le moteur apparent, une Ducati sur fond bois de rose. Je la trouvais très belle cette bécane, elle symbolisait mon rêve d'évasion, d'indépendance, de liberté, de vie. C'était un peu le cheval d'un chevalier imaginaire. Sur la gauche, en entrant, se trouvait l'armoire en chêne de style campagnard ornée de trois portes agencées façon chapeau de gendarme. Nous avions chacun notre espace de rangement, chacun notre penderie. Mon lot jouxtait le bureau adossé aux fenêtres. La porte du milieu de l'armoire s'ouvrait sur des étagères également nominatives.

Le lit de mon frère se situait à droite de l'entrée.

Le mien occupait l'angle opposé.

Entre les deux, une table de chevet.

Les pieds de lit donnaient à un mètre des fenêtres. Lorsque le vent soufflait, les boiseries mugissaient et ces hurlements m'épouvantaient. Je m'enfouissais alors sous les draps, blottie contre mon ours en peluche délavé, ne laissant dépasser qu'une touffe d'une chevelure ébouriffée, dans le but de ne plus entendre les sifflements qui, malgré leur source patente ne manquaient de m'effrayer. En effet, j'avais beau savoir que le vent et lui-seul les produisait, j'avais beau m'efforcer de m'accrocher à cette explication rationnelle, je tremblais sous les draps. On aurait dit des gémissements, des plaintes. Mon cœur se serrait. Mon ventre se nouait. Par réaction, ces soirs-là mon esprit s'évadait-il ? Aucune idée. Je ne sais plus dans quel contexte ces expériences avaient lieu, s'il s'agissait de nuits calmes ou agitées. Si des violences avaient eu cours à la maison. Ce dont je me souviens, permettez-moi de vous le raconter...

Allongée bien à plat dans mon lit, prête à m'endormir, cela se produisait. Mon corps reposait lourdement sur le matelas, engourdi au point de ne pouvoir remuer un seul membre. Alors mon esprit s'élevait, il s'envolait. Il partait hors de la chambre et, à des vitesses astronomiques, se propulsait dans l'immensité du

cosmos. Je contemplais un univers effrayant de majesté. Un spectacle bien au-delà des mots. Je me sentais si petite comme une nanoparticule en proie à une véritable terreur sacrée. Bien sûr mon organisme d'enfant restait sagement allongé pendant tout le temps du voyage. Et cependant, je voyais, je me mouvais au sein de l'infiniment grand. J'avais conscience de la merveille de tous ces astres, de ces espaces à couper le souffle. Je me déplaçais à ma guise, c'était comme un rêve éveillé mais dont je ne maîtriserais pas le décor que je découvrais au gré de mes pérégrinations, avec ravissement et crainte.

J'étais habitée d'une autre peur, celle de ne pas pouvoir réintégrer mon incarnation. Ça me fichait une sacrée panique. Parfois je réalisais que je surfais avec les limites, mon esprit flottant au dessus du corps de la petite fille puis de l'adolescente que je devins et je sentais parfois qu'il n'épousait pas entièrement son logement si vous me passez l'expression. Je n'arrivais pas à le faire revenir à sa position de départ, un peu comme un pied qui n'entrerait pas dans la chaussure, qui déborderait. Je m'obligeais alors à m'endormir en pensant que cela serait réparé dans la nuit. Et en effet, quand le réveil sonnait, tout était rentré dans l'ordre. Combien d'années est-ce que j'ai ainsi voyagé ?! Je ne saurais le dire. J'avais une telle crainte de perdre mon encrage corporel que j'ai mis en place des stratégies pour éviter ces expériences.

— **Quelles stratégies ?**

— Je ne m'en souviens pas.

— **Autre chose ?**

— J'avais aux alentours de neuf ans. A l'école primaire où je fus scolarisée, il existait deux classes séparées pour les CM2. Celle de l'instituteur et celle du directeur et de son adjoint d'enseignement. Les autres membres du corps enseignant étaient des femmes. Je me souviens d'un jeu auquel je m'adonnais en fin d'année. Je sélectionnais des élèves de CM1 et je devinais lesquels seraient affectés chez le directeur, lesquels chez l'autre instituteur et enfin, lesquels redoubleraient. C'était une sorte de pari avec moi-même et en septembre, je vérifiais si mes prévisions s'étaient révélées exactes.

— **Conclusion ?**

— Ça marchait plutôt bien ! Il faut dire que mon esprit restait rarement en repos. Ce genre de défi intérieur me plaisait. Quand on y pense, cela n'avait pas d'importance en soi ; j'aimais juste exercer mon sens de l'observation ou, si vous le préférez, mon intuition. Il n'y avait aucun enjeu extérieur. Du reste, personne n'avait conscience des exercices auxquels je me livrais. Je trouvais juste le jeu amusant.

— **Avez-vous utilisé cette compétence particulière à d'autres fins ?**

— Oui, bien sûr, toujours de façon non délibérée. Lors d'une kermesse, l'une des activités reposait sur un

espace aménagé dans la cour d'école, avec en son centre un petit lapin et tout autour des cases encerclées par des barrières. Les joueurs devaient deviner dans quelle case numérotée le lapin entrerait. J'avais observé que ce dernier redoutait le bruit et l'agitation, du coup, j'arrivais à prédire où il irait se blottir en fonction de l'attitude des enfants et des adultes massés derrière les cases, appuyés contre les protections. Lorsque je fus sûre de mes prévisions, je tentai ma chance et bien m'en a pris puisque je gagnai une petite robe de naissance bleu marine que je gardais précieusement avant de l'offrir.

— **Est-ce le seul usage notoire ?**

— J'ai souvent utilisé mon intuition, ma sensibilité à l'autre, ma capacité d'observation et d'analyse pour comprendre les êtres qui m'entouraient.

— **Explicitez votre pensée.**

— Je ressens parfois la motivation de l'autre et cela me permet d'anticiper les conséquences lorsque c'est possible. Parfois, je reste désemparée, sidérée face à la méchanceté, l'injustice, voire même à ce que dégage une personne. Je pressens l'intention de l'autre et cela peut me paralyser en cas de choc émotionnel intense ou en cas d'abus de pouvoir. Il n'y a rien de pire que de ne pouvoir agir quand les rapports de force sont déséquilibrés que ce soit du fait de l'âge, de la position sociale, de la force physique ou autre.

— **Illustrez votre propos en respectant la chronologie.**

— Un directeur d'école primaire avait coutume de frapper les enfants, de leur tirer les cheveux, les joues. La plupart des parents, à ma connaissance, ne s'en plaignaient pas. A cette époque, dans les quartiers ouvriers, il n'était pas rare que les enfants soient éduqués à coup de martinet, de ceinture, de gifles bien senties et autre châtiment corporel. Les corrections morales se soldaient par des impacts physiques plus ou moins lourds de conséquence.

— **Venez-en au fait.**

— Ce jour-là, le chef d'établissement s'était mis en colère contre un élève et, à bout de patience, avait claqué le battant du tableau vert contre la tête du petit statufié qui ne pipait mot. La tempe de l'enfant, violemment heurtée, se mit à saigner d'abondance. Le directeur quitta précipitamment la salle de cours en compagnie du blessé et ils disparurent dans son office bien à l'abri des regards. L'homme en revint à plusieurs reprises avec de gros tampons de ouate tout imbibés de sang qu'il jetait dans la corbeille à papier.

L'un de mes camarades de classe et voisin, au demeurant un élève brillant, gardait sa chevelure coupée ras

pour éviter que le maître ne la tire. Qu'à cela ne tienne, le supplice de la joue secouée, pincée, remplaçait avantageusement les poignées de cheveux dans des bruits de succion immondes. Encore aujourd'hui mon ventre se noue au souvenir de ces scènes.

— **Poursuivez.**

— Cet homme nous abreuvait, parmi les enseignements généraux, de mathématiques. Comme je m'ennuyais durant les cours du fait de leur lenteur et des nombreuses formulations destinées à raccrocher tous les wagons du train des CM2, souvent mon esprit s'enfuyait loin de la salle de classe et lorsque il revenait à la leçon, hélas, j'avais manqué le point crucial. Sur ordre du directeur qui tenait à limiter mes rêveries autant que mes trop nombreux bavardages, je devais m'asseoir au premier rang de la rangée du milieu. Tête-bêche se trouvait une autre table d'écolier où l'autorité incarnée s'installait. Il me faisait face. Il restait assis là, tout le temps de l'évaluation de mathématiques qui durait deux heures.

— **Quel rapport avec vos intuitions ? Venez-en aux faits.**

— J'y viens. Je revois mes mains posées sur le bureau, couvertes cette année-là de verrues. Je transpirais de peur. Le bois vernis en gardait la forme humide. J'essuyais furtivement mes paumes sur le tissu de mes pantalons ou de mes jupes, bien à l'abri des regards. Nous n'avions pas le droit de cacher nos mains. J'avais honte des boursoufflures disgracieuses qui essaimaient à la lisière de l'ongle d'un doigt à l'autre, d'une main à l'autre, jouant à saute-mouton. Pendant une heure je n'arrivais pas à me défaire des pensées que je lisais clairement dans son regard et dans toute son attitude. En le sentant si près de moi, le sourire aux lèvres, son haleine effleurant mon visage livide, je ne pouvais empêcher le mal-être physique qu'il m'inspirait de m'engloutir. La peur me tétanisait. Plus le temps passait et plus je tremblais. Ce combat intérieur m'épuisait : il me punirait si je ne prenais pas le dessus. Cette certitude s'imposait à moi, m'obligeant à des efforts surhumains pour arriver à sortir de son emprise et à me mettre à l'ouvrage. J'étais médusée, sidérée, incapable de réfléchir, comme envoûtée. J'en ai fait des cauchemars d'évaluations, de tests, de partiels et autres concours depuis lors ! Du reste, pour dépasser cette crainte viscérale, j'aiguisais à l'extrême mes compétences. Il fallait par ailleurs que je minimise mentalement les enjeux. Je devais aussi m'affranchir de la terreur que m'inspirait toute forme d'autorité abusive. Ma réussite dépendait de cet auto-coaching de longue haleine. Mais à neuf ans, je commençais à peine. Aussi, il me fallait une heure pour parvenir tant bien que mal à reprendre le contrôle de mes fonctions cognitives. Disposant d'un temps réduit de moitié, je ne pouvais venir à bout des exercices. Ma note excédait rarement la moyenne. Ce qui devait arriver arriva ; je redoublais. Pour un quart de point. J'appris

par la suite que le directeur m'avait fait repiquer pour conserver les deux classes de CM2.

— **Quelles sont vos preuves ?**

— Des professeurs du collège qui m'avaient en amitié me l'ont expliqué. A priori, je n'étais pas la seule à en avoir fait les frais !

— **Pourquoi vous l'avoir révélé ?**

— Je ne témoignais d'aucune complaisance envers moi-même, exigeante à l'excès, doutant de moi au point d'en perdre mes moyens lors des évaluations. Ils souhaitaient que j'apprenne à relativiser. Certes, j'avais cette capacité à comprendre aisément et donc à m'ennuyer aussi vite mais je n'étais point une écervelée. Pour revenir au directeur d'école, je redoublais donc. La deuxième année, je compris que ce maître connu pour sa violence et sa sévérité, ne l'était pas par sadisme pur. Ses intentions me parurent louables : en effet, j'acquis la conviction qu'il tenait véritablement à la réussite de ses élèves. Cela suffit alors à l'innocenter à mes yeux. Ma peur viscérale se transforma en désir de vaincre mes rêveries et de me mettre au travail sans relâche. Comble de félicité, pour me récompenser de mon attitude studieuse et de mes résultats, il me désignait pour sonner la cloche électrique de l'école : un rare privilège. L'espèce de clown bondissant et courant n'en demandait pas davantage pour ressentir une joie parfaite !

Par ailleurs, j'ai pu apprécié mes premiers morceaux de musique classique, m'initier à la copie de toiles de maîtres et aux belles choses de l'esprit grâce à ses initiatives. Je découvris les sports d'hiver lors de trois sorties pédagogiques qui ne réclamaient pas une grosse contribution financière des familles. Ce communiste fervent croyait aux mérites de la culture et à sa vaste propagation pour favoriser l'égalité de chance.

— **Définissez « communiste »**

— Il s'agissait d'un parti politique dit de gauche idéalement fondé sur le droit et la protection des travailleurs, la mise en commun des biens issus de leur travail.

— **Poursuivez votre récit.**

— Où en étais-je ?

Silence. Hosty écoutait l'échange sans intervenir.

— Ah, oui ! La peur se mua en plaisir. Je finis première. Lorsqu'en fin d'année, le directeur me demanda à l'oreille si mon père pouvait venir à son bureau, je me décomposais littéralement, croyant que j'allais encore être punie. Comprenant mon trouble soudain, il s'empressa de me rassurer du mieux qu'il le put. J'allais avec le premier de l'autre classe de CM2 recevoir le prix du maire.

— **Une distinction ?**

— Si l'on veut. Je reçus un magnifique ouvrage sur la Gaule antique, puisque la notion de Gaule est entrée dans les manuels d'histoire au XIXème siècle, semble-t-il, pour renforcer un sentiment d'identité nationale.

— **Vous déviez du sujet.**

Après un silence, les mots suivants s'affichent :

— **J'ai collecté assez d'éléments à démêler. Cependant votre discours est confus.**

L'interrogée ne peut esquiver un sourire malicieux. Je vous souhaite bien du plaisir, *pense-t-elle*, avant de préciser :

— J'ai répondu tant bien que mal à vos questions. Je pense vous avoir expliqué par l'illustration que certaines facultés à percevoir et ressentir ne suffisent pas à prémunir contre la peur de la violence et de l'injustice. En effet, parfois on obtient l'effet inverse. En l'occurrence, il m'a fallu analyser et enfin comprendre le fonctionnement du directeur d'école pour ne plus ressentir l'effroi paralysant de la première année.

Le silence accueille ses propos.

La femme se sent dans la peau de la petite écolière tremblant sous le regard implacable du directeur. Pour évacuer le stress, oublieuse des convenances, elle se met à taper des pieds.

— **A demain**, l*it-elle aussitôt sur l'écran.*

LIA XII offre un paysage de haute montagne avec des sommets enneigés. La femme frissonne lorsqu'elle se lève, un froid piquant la saisit.

— Sortons, *lui propose Hosty.*



Ils marchent tous deux dans les rues éclairées par le soleil couchant. Hosty rompt le silence :

— Votre sensibilité et votre émotivité doivent vous soutirer pas mal d'énergie, j'imagine.

— Oui, parfois. Cependant il faut bien un revers à toute médaille ! Un apprentissage adapté permet d'en atténuer les méfaits et d'en renforcer le potentiel bénéfique.

— Ah, je ne vois pas ce qu'il y a de positif dans ce que vous avez décrit.

— Vraiment ?! Je vous assure qu'il existe pourtant de bons voire d'excellents côtés à cela, comme la capacité à s'émouvoir et à s'attacher à des détails, des perceptions pointues, sans effort. Cela permet de développer certaines qualités humaines comme l'empathie et la capacité à analyser une situation, une

attitude, à accéder à des informations implicites, à anticiper !

— Vu sous cet angle, je ne dis pas ! Et que faites-vous de la souffrance et de la solitude de l'enfant différent ?

— Chaque individu est unique. Vous savez, je pense qu'un parent comme un éducateur devraient vraiment apprendre à chaque enfant à se connaître, à se reconnaître dans sa totalité, à s'aimer et à se respecter inconditionnellement.

— Que voulez-vous dire ?

— S'aimer soi-même inconditionnellement ne signifie pas accepter inconditionnellement toutes ses actions. Par exemple, apprendre à un enfant qu'il a un tempérament hyperactif et l'élever en tenant compte de cette particularité lui permettra de mieux canaliser son énergie et sa concentration. Il gagnera en confiance en soi et en épanouissement, son hyperactivité pourra devenir une force au lieu de l'entraver. Je considère chaque enfant comme un don précieux qu'il soit porteur d'un handicap ou de quelle qu'autre spécificité. Bon, si vous m'excusez, assez de palabres. Je ne suis pas en capacité de discourir plus longuement. Hosty, que me proposez-vous pour me détendre ? J'ai besoin de me vider la tête et de me divertir avant de rejoindre mon doux foyer.

— Que diriez-vous d'un bowling ?

— Vous voulez encore me mettre devant un écran ? Vous voulez donc ma mort ?

— Qui vous parle d'écran ? Vous voulez bouger, vous divertir, j'ai bien compris ?!

— Vous me proposez un bowling vrai de vrai ?

— Tout ce qu'il y a de plus réel, si bien entendu vous acceptez de jouer contre moi !

Il prend la pose avant de déclamer.

— Je vous préviens, je suis un adversaire redoutable ! *gronde-t-il en roulant les « r ».* Vous avez devant vous le champion toutes catégories du bowling de la Croix-du-Sud, *assure-t-il avec une superbe toute théâtrale, une main posée sur le cœur.*

— Vous m'en voyez ravie ! Avec moi, vous n'aurez aucune difficulté à conserver votre titre. Ceci dit, je n'ai rien contre un bon défouloir ! Vous avez devant vos yeux éberlués, la spécialiste de la gouttière.

Et elle se fend d'une révérence.

— Attention, ne prenez pas les choses à la légère : le perdant offre le restaurant au vainqueur !

— Vous voulez dire que ce soir je serai privée d'un délicieux dîner en tête-à-tête avec mes souvenirs ?!

— Euuuuh…. Oui. J'en suis navré pour vous, je crains fort que vous ne m'ayez compris, *confirme-t-il d'un*

ton de basse.

— Et bien, soit, Monsieur le Champion. Je relève le défi !

Et elle s'empare du couvre-chef d'Hosty que ce dernier a lancé à ses pieds en guise de gant avant de le visser crânement sur sa chevelure décoiffée.



La nuit dans les draps frais l'a saisi et ne l'a plus lâché qu'au petit matin, avec les longues trilles des oiseaux. Ils ne se sont pas même interrompus lorsqu'il a ouvert en force les volets rouillés pour laisser l'aube emplir la chambre. Aérer ! Il reste là, appuyé contre le chambranle, un peu interdit devant la splendeur dévoilée de la nature au réveil. Le jardin se déploie devant lui avec ses enchevêtrements d'arbres, d'herbes plumetées, de plantes au port plus ou moins buissonnant, vestiges d'un potager. L'air se mêle de fragrances pétillantes de vie. Tout le touche et l'invite. Il n'a pas encore mis en route le chauffe-eau et il faut bien se réjouir de la douche froide qui gicle sur sa peau endormie et la stimule. Il se sent d'attaque et la joie diffuse en lui. Il rit sans trop savoir de quoi ! Il chantonne en attendant que l'eau bout ! Il est pris d'une fringale soudaine ! Il hume, il touche, il boit avidement du regard chaque chose. Le manteau patiné de la cheminée est gorgé de la préparation appliquée la veille au pinceau ; Diego qui y a posé la main se trouve à présent enveloppé d'une douce odeur de champs de lin et de pistachiers térébinthes. Le bois redevenu chaud et vivant accueille docilement la caresse inconnue tel un chien qu'un familier flatterait. L'eau chantonne dans la bouilloire et bientôt on entend son long appel lancinant. L'homme se dépêche de saisir la geignarde ; aussitôt, elle laisse échapper un soupir d'aise qui finit dans un souffle. Le parfum mêlé de la menthe poivrée et des racines d'angélique stimule son appétit. Il taille de larges tranches du pain brun de la veille, sur lesquelles il étale le beurre, la confiture de figue ou le miel de châtaigner. Faim de pain comme de travail au grand air, de muscles qui font mal et d'ampoules au creux de la paume des mains dont la peau apprendra à se durcir. Il doit rendre visite au jardin, en délimiter les contours, récupérer les bois morts pour les feux de cheminée et, en clair, commencer à travailler à redonner de la souplesse aux sols, à les aérer avant de songer à planter des cultures vivrières là où la terre s'y prête, de remplacer les fruitiers secs, d'implanter des arbustes à petits fruits. Avant tout, il doit prendre le temps de visiter, de découvrir, de contempler, de s'imprégner, d'analyser au besoin. Il doit savoir ce qu'il faudra au jardin pour leur accomplissement à tous deux. Il a en chantier un ouvrage pratique sur la permaculture régionale et il va s'y atteler, souhaitant partager son projet avec ceux et celles qui, comme lui, envisageraient une reconversion professionnelle et hésiteraient à se lancer. Ainsi, entre les lignes et au fil des pages, ils pourront partager l'aventure. A lui

d'assurer une fin heureuse à son dessein. Et, sans conteste, cela passe par redonner du sel à l'instant, renouer avec la vie qui, ces dernières années, a laissé des traces singulières sur son visage, blanchi tout à coup ses cheveux à force de nuits sans sommeil, de journées vides de sens. Il a conscience de devoir renouer avec ses sensations aussi, ses affects, ses désirs. Il se sent à la foi porteur et riche de renouveau. « Jeune homme ». Les mots d'Antoine ont voleté jusqu'à se déposer au plus sensible, au plus tendre, au plus blessé. Là où il ne voyait plus rien qu'un fantôme, un leurre, un humain en perdition au milieu des reflux d'une foule indifférente. A trop chercher une sécurité surfaite et à force d'éradiquer le risque de sa vie on finit par perdre sa vie même. Il se devine convalescent. Fragile. Et pourtant riche de cette décision de vivre et non plus de survivre. Il veut aussi retrouver la force vitale de ses sens affadis par les lumières trop vives, les sons sans nuance, les parfums de synthèse. Il veut rien moins qu'une vie « pleine » qui lui soit propre ; non plus ce vêtement standard qui s'adapte mal à ses reliefs, à ses mouvements, à ses desseins, à ses rêves aussi. Une vie à s'inventer pour la Joie et les petites joies, fussent-elles parsemées d'épines. Et il rit au souvenir de ses lectures et de ses craintes de citadin ! Il est vacciné contre toutes sortes de virus, le tétanos y compris ! Les épines, ces excroissances végétales vascularisées ou non, (en ce cas, comme par exemple pour la rose du Petit Prince, il s'agit d'aiguillons, se souvient-il*), protègent la plante contre l'appétit de certains herbivores ! Il a lu sur le net qu'elles facilitent en outre le refroidissement du végétal. Leur rôle dans l'absorption voire la rétention de l'eau précieuse en particulier dans les périodes de sécheresse et sous les climats arides n'a d'égal que leur action limitative en matière d'évapotranspiration. Qu'a-t-il fait de sa propre carapace ? Il fait si chaud qu'il voudrait lui aussi être armé d'épines pour limiter cette sudation qui l'assèche. Est-ce que j'ai besoin de tout ce bagage théorique, est-ce que je ne vais pas apprendre de façon plus empirique ?! Il regarde sa peau pâle et il en veut un peu à ses poils d'être si discrets. Qu'importe ! Lui aussi va apprendre à se fortifier, à faire l'expérience de ses propres ressources intrinsèques, hostiles aux yeux des uns et si précieuses pourtant. Tout est question de point de vue, de nuance, de regard. Il va apprendre à accueillir chaque attribut de son être pour son propre accomplissement. Il y a tant de choses à expérimenter ! Et l'idée seule le met en joie ! Il s'est mis à la barre et tiendra le cap en dépit des circonstances. Il avait le choix entre mourir et vivre.*

Il a choisi.



J'avais promis à Hosty de me coucher tout de suite après la formidable soirée que nous avons passée. Nous avons bien ri ! Comme de juste, il a conservé son titre. J'avais oublié combien il est agréable de

passer une soirée entre amis. Entre amis ?! Suis-je sérieuse en écrivant ces lignes ? Bon, pour revenir à ma promesse, je m'y suis tenue. Simplement, aux alentours de deux heures du matin, Diego m'a sortie de ma torpeur.

— Et moi alors, tu m'oublies ? !

J'ai tourné et viré dans le lit avant de renoncer à me rendormir. J'ai allumé à tâtons la lampe de chevet. Je me suis emparée du calepin, du stylo et me suis mise à écrire d'une main malhabile, les yeux à peine ouverts. Je ne sais pas quelle heure il est à présent. Je n'ai qu'une hâte, fermer les yeux. Je vais éteindre et profiter de la tiédeur de mon lit pour si possible repartir au pays des rêves durant le peu de temps qu'il me reste avant le réveil…



Séance 6

Elle déguste un copieux petit-déjeuner à la terrasse du café-restaurant, quand elle voit arriver à elle un Hosty tout essoufflé.

— Vous auriez pu me prévenir ! Je vous ai cherché partout, j'ai cru que…

— Que j'étais partie ? Comment aurais-je pu vous fausser compagnie dans une telle forteresse ?

— Ne plaisantez pas, *poursuit-il en s'épongeant le front, la casquette en main*. Vous auriez pu me prévenir, *serina-t-il.*

— Et le mot que j'ai accroché à côté de la porte ?

— Le mot ? La porte ? Et que faites-vous de la tablette ?

— Oh, je l'ai rangée précieusement dans le salon. Elle se repose. Allez, ne soyez pas fâché. Que diriez-vous d'un croissant aux amandes pour me faire pardonner ?

— N'essayez pas de m'attendrir, *dit-il en lorgnant la viennoiserie avant de s'effondrer sur une chaise.*

— Détendez-vous, Hosty, nous avons tout le temps. Un chocolat ?

— Moui, *répond-t-il en s'emparant du croissant aux amandes*. Et moi qui m'inquiétais pour vous !

— C'est vrai ? Oh ! vous êtes trop chou.

— Hum. N'en parlons plus, puisque je vous ai retrouvée saine et sauve. Et là dessus, il croque avec appétit dans la pâte croustillante garnie de crème pâtissière et d'amandes effilées.



— **Vous avez évoqué votre difficulté enfant à vous protéger de la violence infligée à des tiers. Citez d'autres exemples.**

— Je ne supportais pas la souffrance physique ! Par exemple, les arbres victimes d'un incendie. Les clowns que l'on malmène. La souffrance de mon père.

— **Développez.**

— Dans le Sud, il n'était pas rare qu'une forêt flambe et peu après, des lotissements surgissaient nourris par cette terre grasse. Parfois, un mégot de cigarette jeté négligemment par la portière d'une voiture suffisait dans ces forêts de résineux et de chênes qui connaissaient peu le débroussaillage, pour que des hectares partent en fumée détruisant ainsi des années et des années de patience végétale et animale. Lorsque nous prenions la route et que nous traversions ces champs de corps calcinés, d'arbres tordus et

noircis, sur des étendues fumantes, anthracites, où plus l'ombre d'un brin d'herbe, d'une fleur ne subsistait, où l'on n'entendait plus un seul chant d'oiseau, mon cœur se serrait. Le silence recelait des cris insoutenables de suppliciés. J'avais mal à ces êtres vivants mutilés, blessés à vie, détruits, figés dans l'horreur de ce qu'ils avaient subi.

— **Je ne comprends pas « mal à ces êtres ». Reformulez.**

— Je ne ressentais pas de séparation entre moi et les arbres que le feu avait mis à mal. Je ressentais en moi de la compassion.

— **Définissez « compassion »**

— Il s'agit du fait de partager les souffrances de l'autre, de vivre ces souffrances comme les nôtres, littéralement de « souffrir avec ». Pour moi, c'était pire que ce que je ne pouvais endurer, je contemplais impuissante un spectacle de destruction. Véritable Verdun à ciel ouvert. Je pleurais à chaudes larmes dans la voiture au fur et à mesure que nous roulions dans un désert de désolation où aucune trace de verte et douce espérance n'était visible. J'avais mal à la nature endeuillée, au plus profond de moi. Nous circulions au milieu d'un cimetière fumant, sans ménagement, sans espoir de consolation. Devoir contempler ce décor funeste m'arrachait des larmes qui ne suffisaient pas à éteindre ma peine… C'était une douleur lancinante à la limite de la nausée. Lorsque nous prenons un peu de distance, nous réalisons que notre connaissance et nos à priori sur le vivant dépendent des outils dont la recherche fondamentale dispose et de notre capacité à nous interroger et à refuser de prendre pour acquis des considérations théoriques non démontrées ou vérifiées. Moi j'étais convaincue de la souffrance de la flore autant que de la faune.

— **Les techniques ne sont pas responsables des lacunes des humains.**

— Désolée de vous contredire sur ce point. La catastrophe récente a démontré les limites de la technologie dite de pointe que l'on pensait infaillible. Les décideurs se sont basés sur l'observation de données supposées objectives pour anticiper l'étendue des dommages. Notre compréhension – très lacunaire, je vous l'accorde – repose sur la performance des outils dont nous disposons, en particulier pour les sciences dures.

— **Revenez à votre explication.**

— Il avait fallu à des biologistes de nombreuses années d'étude de terrain et de tests pour valider auprès de leurs confrères ce que certains humains avaient compris par l'expérience. Grâce aux biologistes, ces excentriques visionnaires avaient été confirmés dans leurs intuitions. Les arbres sentent jusqu'aux effleurements les plus délicats. Alors imaginez la brûlure d'un feu de forêt ! Les arbres sont capables de

communiquer entre eux au moyen du réseau racinaire, de s'entraider grâce à un microcosme complexe incluant les champignons. Toute vie est interconnectée et dépendante de son environnement proche et lointain. La catastrophe nous a bien rendus à l'évidence. Et moi, j'étais sensible à cette vie secrète, sans que je ne sache comment.

— **Votre proximité vis-à-vis des espèces végétales est-elle innée ou acquise ?**

— Qui de la poule ou de l'œuf ? Mon père m'avait initiée tôt au respect de la nature qu'il côtoyait depuis son plus jeune âge. Pour moi, la campagne environnante constituait un asile. Je ressentais l'amour des arbres, des végétaux, de tout le vivant qui m'entourait lorsque j'allais me blottir en son sein.

— **Compassion ou empathie ?**

— Les deux sans doute, si on définit l'empathie comme le fait de reconnaître et de comprendre la souffrance d'autrui : comment comprendre et reconnaître ce qu'on n'a pas expérimenté soi-même, ce qu'on ne ressent pas ? Quand nous en tenons-nous à l'empathie et quand sombrons-nous dans la compassion ?! Chez moi la frontière est floue, je dois le reconnaître.

— **Revenez à votre illustration.**

— Je me souviens des rosiers grimpants que mon père avait achetés. L'un d'eux ne fleurissait pas. Dad se demandait s'il ne devait pas le déraciner. « Non, lui, dis-je, un peu de patience encore s'il te plaît, Daddy, tu ne le regretteras pas, il te fera cadeau des plus belles roses et des plus parfumées. J'en suis certaine. S'il te plaît, patiente jusqu'au printemps prochain ». D'où me venait cette certitude ? Je ne saurais vous le dire. Bien qu'il lui en coûta, mon père exhaussa ma prière et attendit. Par chance, le rosier me donna raison ; il donna des roses thé bordées de jaune au parfum acidulé envoûtant. L'arbuste n'est plus présent mais mon jardinier de père en a offert des boutures qui ont continué de fleurir sous d'autres latitudes.

— **Communiquez-vous avec la flore et la faune qui vous entoure ou vous contentez-vous de l'observer voire de vous affliger avec elle ?**

— Je suis triste de voir des plantes ou des animaux dépérir. Parfois, je chante pour ou avec eux, je mets de la musique pour que les plantes d'intérieur se sentent bien ! Je leur parle, je caresse les feuilles, l'écorce, je les nourris et les abreuve à volonté et comme pour les animaux, les poissons, j'utilise au besoin le magnétisme pour les guérir. Inversement, lorsque je ne me sens pas bien, je vais me ressourcer à leur contact, à leur vue, à leurs parfums. Plus que la distance je sens profondément les liens qui nous unissent. Tout est énergie, électricité si vous préférez.

— **Je note la pertinence de vos propos.**

L'interrogée ne relève pas la remarque et poursuit en souriant :

— La matière que l'on voit tient grâce à l'action de champs magnétiques. Et bien, autrefois je sentais la circulation de la sève dans un arbre, sa pulsation. Au début je pensais qu'il s'agissait de la mienne mais j'ai vite compris mon erreur. Parfois j'allais me ressourcer dans les parcs en milieu urbain ou dans la forêt en embrassant l'arbre comme on se blottit contre tout être aimant et aimé. A la Croix-du-Sud j'ai pu renouer avec ces douces habitudes, j'ai réalisé combien cela m'avait manqué. L'échange se fait dans les deux sens. Sentir la vie circuler dans l'arbre, se sentir enveloppée d'amour apporte une sensation d'apaisement et de réconfort. L'amour peut tout. Guérir aussi. Des chercheurs en France, en Allemagne, au Japon – pays qui pratiquaient la sylvothérapie – avaient découvert vers 2020 là encore ce que des intuitifs expérimentaient depuis des décennies voire des siècles. Si les arbres étaient des êtres vivants sensibles aux contacts extérieurs, ils pouvaient également communiquer avec l'extérieur grâce à leur enveloppe, leurs feuilles, fruits tout ce qui possédait des terminaisons nerveuses. Je crois à l'intelligence sensible et pourquoi pas ? affective du vivant, sans exception.

— **Passez au deuxième exemple.**

— Ma peur des clowns ! Je me revois petite fille assise sous l'immense chapiteau installé en bord de mer. Une fois l'an ou tous les deux ans, nous allions assister aux spectacles du cirque Rean Jichard. J'adorais les exercices de voltige des trapézistes, les spectacles de danse avec divers animaux que montaient des cavalières légères et gracieuses. J'aimais la musique et les jongleries espiègles. Pourtant, un numéro m'effrayait au plus haut point et m'attristait tout autant.

— **Venez-en aux clowns.**

— J'y viens, j'y suis : les clowns. Je pleurais à chaudes larmes lorsque le malheureux Auguste se prenait des coups de pied dans le derrière comme les tigres et autres lions des coups de cravache. Pauvres animaux parqués dans des cages loin des terres de leurs semblables. Et bien, lorsque le clown pleurait des jets de larmes artificielles, mes joues ruisselaient des violences feintes qu'il subissait. Je ne riais pas. J'étouffais. Je pense que l'hilarité que déclenchaient dans le public ces scènes bouffonnes me comblait d'incompréhension. Je n'ai jamais pu m'amuser au spectacle de quelqu'un qui trébuche et choit lamentablement sur le sol. Mon réflexe consiste plutôt à m'assurer que tout va bien et à réconforter la malheureuse victime. Je ne comprends pas quel ressort psychologique permet à un spectateur de se pâmer de rire à la vue des misères d'autrui.

— Si je puis me permettre, *toussote Hosty*, il s'agit de pulsions sadiques.

— C'est bien possible. Merci, Hosty. En ce qui me concerne, y compris lorsque des scènes sont supposées comiques, inconsciemment mon cerveau ne fait pas la différence entre une imitation et la réalité. Du reste, je ne trouve pas drôle la maltraitance, la violence. On peut considérer cette dernière comme une réaction de survie face à une situation dangereuse. Pour autant, cautionner le rire sadique et le déclencher artificiellement m'incommode.

— **Arrivez-vous à vous détacher de vos émotions, à les raisonner ?**

— Tout dépend. Aujourd'hui encore il m'est impossible de visionner des scènes de violence. Je sursaute à en être comique. Dès que je le peux, je ferme les yeux, je me cache pour que les sons ne parviennent pas jusqu'à mes oreilles, je pleure, mon ventre se noue, je me sens mal.

— **Êtes-vous sensible uniquement aux perceptions visuelles et auditives ?**

— Je ressens tout intensément y compris une odeur, une saveur, un toucher. Et j'avoue que le trop-plein me submerge aisément.

— **Illustrez.**

— Dans une ville, l'excès de bruit, de lumière, de courant électrique et statique sont une torture. Hyper-stimulée, j'ai du mal à me protéger du flux d'informations qui m'assaille. De la même façon que je n'arrivais pas à me protéger des hurlements de la foule en liesse au spectacle des clowns, ou de la vue des forêts calcinées.

— **Quel environnement vous est le plus favorable ?**

— Je me sens bien dans la nature, quand il est possible pour les humains de s'y promener, d'y respirer, d'y vivre comme ici « en symbiose » selon les termes d'Hosty. J'ai coutume de me présenter comme un crash-test ! J'ai besoin de ressentir de l'amour autour de moi pour vivre. Oui, j'ai besoin d'un climat serein d'accueil de l'autre, de partage, de respect, de douceur.

— **Explicitez votre pensée.**

— Si un aliment, un lieu présentent un risque à long terme, mon organisme réagit assez vite et mon état se détériore. Donc, j'analyse et j'applique les solutions qui me viennent à l'esprit. Ou, en dernier recours et dès que possible, je pars lorsque je ne peux pas agir sur la cause. En général, les voisins constatent une amélioration du cadre de vie lorsque je m'installe. Ils m'en font régulièrement la remarque : « Depuis que tu es là nous sommes au paradis ! » Je trouve mignon ce type de retour mais ils ignorent ce qu'il m'en coûte !

— **Vous avez évoqué votre empathie vis-à-vis de votre père. Développez.**

— Il avait été accidenté sur son lieu de travail, et ce, parce que les règles de sécurité n'étaient pas respectées pour des questions budgétaires. A l'époque, ce type de négligence de la part des entreprises était monnaie courante, la réglementation moins regardante. Il reçut des caisses d'ascenseur sur les jambes, un poids inouï, et il s'en est suivi de multiples fractures osseuses. Comme il doutait de marcher à nouveau s'il s'habituait au fauteuil roulant, il en refusa l'usage.

— **Comment se déplaçait-il ?**

— Il glissait sur le sol, les jambes à l'équerre sur une couverture épaisse, en bure, dans tout l'appartement. Ses bras musclés lui permettaient de diriger son tapis rampant *ad hoc* ! Il acheta une paire de cannes anglaises, puis il put bénéficier de séances de rééducation chez un kiné. A force de volonté, il finit par triompher de son handicap et par reprendre tant bien que mal la marche ainsi qu'une activité professionnelle normales.

— **Venez-en au fait.**

— Lorsque le temps devenait froid ou humide, quand mon père avait trop forcé, alors qu'il gravissait la côte à la nuit tombée, je le voyais boiter. Je le regardais et je ressentais sa souffrance. Cela me faisait mal au plus profond de moi. Je ne pouvais pas rester là sans rien faire. C'est ainsi que je me suis mise à le masser. Spontanément.

— **Quel âge aviez-vous ?**

— Je n'en sais rien, peut-être neuf ou dix ans, peut-être douze.

— **Vous aviez déjà vu des kinésithérapeutes intervenir ?**

— Je n'en ai pas gardé le souvenir. Je fais beaucoup de choses intuitivement, cela me vient spontanément. Donc, je me suis mise à masser ses jambes. Mon père me disait que cela le soulageait. Bien plus tard il m'a révélé que son grand-père paternel « avait le don » et qu'il ne l'avait pas transmis à son fils qu'il jugeait trop nerveux pour l'utiliser à bon escient. Je ne comprenais pas grand chose à cette histoire de transmission volontaire. Mon père m'a assurée que j'avais selon lui hérité du don de mon aïeul. Mon père n'avait pas la parole facile. C'était un taiseux. Aussi, lorsqu'il me faisait des confidences d'une telle importance, je les gardais précieusement dans mon cœur. Je les considérais comme un sacré cadeau, pour ne pas dire un cadeau sacré.

— **Vous aviez dit que pour se mettre à la place de l'autre il fallait avoir expérimenté ce qu'il vit. Aviez-vous souffert physiquement ?**

— Oui.

— **Illustrez.**

— Laissez-moi y réfléchir.

Alors que la femme ferme les yeux, l'écran devient un lac paisible qui disparaît au moment où elle regarde à nouveau droit devant elle.

— Voilà. Je ne peux détacher la douleur physique de la douleur morale. Il m'est arrivé de me blesser et notamment d'avoir mal aux genoux que j'écorchais souvent. J'adorais courir plein pot et je chutais régulièrement. J'endurais stoïquement la douleur. Par contre, je subissais difficilement les violences assénées par mes parents. Ma famille proche ne comprenait pas pourquoi je me révoltais contre ce type de traitement et la souffrance qu'elle impliquait. Elle me jugeait « trop sensible ».

Hosty ne peut s'empêcher d'intervenir :

— J'ai lu que lorsque l'enfant est en phase de construction psychologique et qu'il fait face à des événements traumatiques répétés, il les considérera par la suite comme étant normaux. Rares sont les enfants qui les remettent en question et ne les reproduisent eux-mêmes. Comment comprenez-vous votre attitude ?

— Je ne sais pas. Je me sens terriblement lasse, Hosty. Pouvons-nous arrêter pour aujourd'hui ?

Ce dernier n'a pas le temps d'intervenir.

— **Définissez « famille »**

Piteuse, elle soupire ; cependant, obéissante, elle enchaîne :

— Avant l'ère dite industrielle, les familles regroupaient souvent sous le même toit plusieurs générations, c'était le cas notamment de mes grands-parents. Chaque individu considérait sa généalogie personnelle avec respect, connaissant au moins trois générations d'aïeuls, leur histoire, leurs hauts faits. En effet, alors, comme seuls les responsables planétaires aujourd'hui, l'histoire de leurs ascendants proches voire celle de leur lignée leur était transmise. Ils possédaient une sorte de culte des ancêtres, un héritage immatériel inestimable. Lorsque j'étais enfant, un nouveau schéma s'imposa : la « famille nucléaire ». Autrement dit, un père biologique, une mère biologique, deux enfants biologiques le plus souvent, adoptifs parfois. Lorsque naissaient du couple parental un fils et une fille, on appelait cette fratrie :« le choix du roi ». La procréation assistée, la fécondation in vitro, commençait à peine à faire parler d'elle. Par la suite, la maturation in vitro a pris son essor pour devenir la seule forme de procréation légale. La procréation assistée n'était pas encore obligatoire et contrairement à ce qui se pratique, les décideurs n'intervenaient pas directement dans le choix des embryons. L'eugénisme est apparu après, comme l'être humain le

pratiquait déjà avec les autres espèces vivantes. Aux débuts de la troisième guerre mondiale – qui n'avait rien d'une tuerie ordinaire, tant elle s'attaqua au vivant de façon sournoise – autrement dit au quart du vingt-et-unième siècle, la famille évolua en une entité morale protéiforme, ce qui conduisit un sociologue reconnu au constat suivant : « j'étudie ce sujet depuis 1970 et l'idée qui domine aujourd'hui c'est le flou »[6]. Et, puis, le concept de famille a disparu.

LIA XII intervient :

— **Nous reprendrons demain le sujet qui nous occupe.**

— Ouf, *songea la femme, à la limite de la nausée.*



L'air chargé du parfum des pins et des lauriers roses lui soutire des larmes alors qu'ils marchent à petits pas dans la rue paisible.

— Ça va aller ? *s'inquiète Hosty.*

— Oui, oui. Trop de souvenirs et d'émotions affluent, et pas des plus agréables, je dois le dire. Bon sang, que le témoignage peut nécessiter d'énergie. Je me sens exsangue, vidée.

— Prenez le temps de respirer. L'air frais nous fait à l'un comme à l'autre le plus grand bien.

Ils restent un long moment immobiles à humer l'air, à emplir leurs poumons et à les vider avec application, tandis que le soleil les inonde une fois de plus de sa clarté rasante.

— Souhaitez-vous toujours ma présence à vos côtés pendant l'interrogatoire ? J'avoue avoir été on ne peut plus maladroit tout à l'heure.

— Tranquillisez-vous, vous n'êtes pour rien dans mon ressenti. Le thérapeute m'avait prévenue et puis, ces questions m'obligent à parler de choses que je m'efforçais d'occulter.

— Vous abordez des pans très intimes de votre vie et je comprendrais si vous préfériez éviter ma participation aux séances.

— Non, Hosty, détrompez-vous, j'ai besoin de sentir une présence bienveillante à mes côtés. Vous m'êtes d'une aide précieuse.

— Merci. Et si nous allions marcher ?

— Vous ? Marcher ?

— Nous ne sommes pas obligés de jouer les éclaireurs. Nous pouvons faire le tour du hameau, voulez-

6 François de Singly, Professeur émérite en sociologie de la famille, université Paris-Cité.

vous ? C'est une très belle promenade, vous verrez.

— Volontiers, j'ai besoin de m'aérer la tête. J'espère avoir la force de continuer demain. Je pense que je me sentirai plus libre une fois que j'aurai déposé ce lourd passé.

— Nous portons tous nos secrets et nos blessures.

Elle regarde Hosty qui la surprend une fois de plus. Après tout, que sait-elle de cet homme et de son passé ?

Il fait presque nuit lorsqu'elle regagne sa suite. Lasse, pas suffisamment cependant pour trouver le repos de l'esprit. Elle n'a qu'une idée en tête. Écrire jusqu'à l'épuisement. Elle se prépare un plateau repas et s'installe dans le séjour où elle vient de déposer le calepin ainsi que le stylo qu'elle a finalement dénichés sous son lit. Où en était-elle ? Ah, oui ! Le Domaine de la blanche Colombe…



La maison de pierre s'enracine dans une terre noire et généreuse. Il a fallu qu'il s'aventure dans le fouillis végétal, qu'il écarte des racines, qu'il blesse la barbe des légumineuses herbacées, qu'il laboure de ses doigts le sol pour extraire les grains irréguliers de la terre, un humus à faire pâlir d'envie des composteurs chevronnés ! Il continue ses petites familiarités. Ici, loin des arbres, les sols se parent d'oranger et d'ocre. De la bauxite, se dit-il. L'argile. Pour alléger la terre, voyons… un paillis organique, oui, et du fumier de cheval. Au besoin si le PH est trop élevé, songer également au sable. Le compost fera aussi l'affaire. De même, privilégier les plantes qui aiment les sols lourds… Il va jusqu'au hangar et revient avec la fourche bêche. Il dégage à coups répétés un trou relativement rond d'un demi mètre de diamètre. Ouf. Il regarde les ampoules naissantes malgré les gants en cuir sans doute trop fins. Quand il était enfant, et qu'il jouait les apprentis auprès de son père, il serrait les dents au moment de désinfecter ses paumes blessées. Il emplit par deux fois la béance avec l'eau du puits. Un puits représente une sacrée aubaine au pays de la soif et c'est sans doute ce qui l'a conquis avant même de voir le terrain. Il réalise qu'il va devoir faire analyser le lait de la terre avant de chercher à le goûter et ce, sans trop tarder. Au reste, il s'est abstenu de boire l'eau du robinet. Idem. A contrôler. Demain il ferait tous les prélèvements nécessaires et irait au labo d'analyse. Pour la terre et pour l'eau. Cette dernière serait dure qu'il devrait composer avec. Pourvu qu'elle soit potable comme annoncé par le clerc. Le test de percolation s'annonce plutôt concluant. Il reviendra vérifier le temps d'évacuation après le repas et avant la tombée du jour, au besoin demain matin. Il continue son exploration, sans réaliser que midi a déjà sonné dans le lointain. Un parfum de légumes mitonnés le rappelle à la réalité de ses propres besoins immédiats. Il réalise du même coup la présence d'un voisinage proche. Sur le plan cadastral il avait jeté un bref coup œil à une construction en « L » sur la parcelle attenante sans s'en soucier. Pourquoi ne s'en était-il pas préoccupé ? Il faudra pourtant que j'aille me présenter et que je vois dans quel état d'esprit mes voisins accueilleront la présence d'un nouveau venu. Je ferais peut-être bien d'en parler à Antoine. Il ne manquera pas de me conseiller.

En attendant, il allait se concocter une petite omelette à l'oignon avec des pommes de terre en robe des champs ! Le sourire aux lèvres, il noue autour de sa taille les cordons du tablier bleu nuit. "Bienvenido a casa"! Les mots de la madrecita résonnent. Quand il venait passer quelques jours en sa compagnie à l'improviste, elle écarquillait les yeux comme un enfant devant le Père Noël avant de lui souhaiter la bienvenue en se jetant dans ses bras. Elle le serrait contre son cœur avec toute la force d'un amour simple et profond ! Il avait soif et se promettait de se passer bientôt des bombonnes en plastique. Les canalisations avaient l'air relativement saines, pas de métaux lourds à redouter. Le luxe en somme ! Il

s'obligea à oublier toute préoccupation pour la soirée et, plissant les yeux, il se mit à émincer les oignons avec application. En ayant terminé avec la cuisine, il s'exclama, s'adressant à un convive invisible :

— Allez, ce n'est pas tous les jours qu'on mange chez soi pour la première fois ! Trinquons ! Fi du Château la Pompe ! Dégustons le petit vin d'Antoine ; sa robe de velours et l'éclat de ses rubis me font augurer du meilleur ! Quel arôme ! Portons un toast en l'honneur de la blanche Colombe, cette belle dame qui nous offre l'hospitalité : à sa résurrection et à la mienne ! Santé !



— J'ai oublié de taper les pieds au sol, *songea-t-elle avant de s'endormir.* M'ancrer…



Séance 7

Il y avait longtemps que l'armure compassée d'Hosty s'était fissurée non à cause de son appétit redoutable mais du fait de sa naturelle bonté et d'une spontanéité qu'il peinait à refréner. Devinant qu'elle irait prendre son petit-déjeuner à la terrasse du café-restaurant, il sourit en la voyant arriver et l'invita du regard à s'asseoir à sa table.

— Comment ça va ?

— Avec la boule au ventre.

— Allez, que ça ne vous empêche pas de reprendre des forces ! Laissez-vous tenter !

La table ronde disparaît sous les fromages, les toasts, les pains au chocolat, les coupes de salade de fruits et autres mets de nature à satisfaire les plus exigeants des convives : des plus affamés aux plus récalcitrants !

— Un chocolat chaud ?

— Oh, oui, un grand s'il vous plaît ! Il fait un peu frais, vous ne trouvez pas ?

Hosty se tourne vers le barman en bras de chemise, afféré comme à son habitude à servir les personnes attablées.

— Tu as entendu ? La dame a froid ! Un grand chocolat chaud, s'il te plaît !

— Ça vient, ça vient !

A peine le temps pour elle de se décider à rompre le jeûne de la nuit que le garçon revient.

— Té, ma belle, voilà ! Vous m'en direz des nouvelles !

— Merci beaucoup, *sourit-elle en retour.*

— Allez, buvez, *insiste Hosty*, ça va vous faire du bien.

— Merci, Hosty. Vous savez, j'ai beaucoup réfléchi.

— À quoi ? *demande-t-il soudain attentif.*

— Je sais pourquoi j'ai du mal à m'exprimer et à relater ces moments douloureux de mon enfance.

— Vraiment ?

— Oui. Chez moi, il ne fallait surtout rien laisser transpirer, ne pas divulguer à l'extérieur ce qui se passait à la maison. Par loyauté familiale. Si je faisais mine de braver l'interdit ou quand je me plaignais des mauvais traitements endurés, mes proches raillaient : « Elle est trop sensible », « elle invente », « On ne comprend

rien à ce qu'elle dit. » « C'est une princesse ». Bref, comme ils ne pouvaient pas attaquer ma parole sur le fond, ils remettaient en question mon intégrité et ma légitimité. Mon sens de la justice et mon côté rebelle à une autorité abusive autant que la rage de vivre me poussaient à me confier à des tiers. Ce faisant, je me sentais coupable. Souvent à mon retour, j'étais questionnée par un auxiliaire de la Gestapo : « Tu n'as rien dit à qui que ce soit, hein ? Tu n'en parles pas, cela ne regarde personne. »

— Cette menace a-t-elle eu raison de votre esprit critique ?

— Non, je continuais de résister à une tyrannie incoercible. J'allais chercher refuge à l'extérieur du cadre familial. J'ai eu la chance de trouver sur ma route des personnes attentives et accueillantes. J'avais d'autant plus besoin de parler que je n'étais pas entendue chez moi et qu'on me sommait de me taire. J'avais bien intégré l'idée de ne pas être normale puisque d'une façon ou d'une autre, je sortais du lot. Le vilain petit canard ne cessait de rêver d'un ailleurs. Alors, oui, j'ai eu la chance de trouver à mes côtés des personnes qui m'honoraient de leur confiance et qui m'ont, par leur amour et leur respect, aidé à croire en moi et à aller de l'avant. Un enfant a besoin de ce regard aimant et confiant pour grandir. À mon tour, à présent, j'écoute et j'aide autant que possible les personnes qui ont besoin d'une écoute et d'un soutien.

Nous y allons ? conclue-t-elle en finissant son chocolat et en s'emparant d'un croissant.

— Je crois que nous avons tous besoin de reconnaissance, *conclut Hosty, avant de se lever à son tour.*



LIA XII offre le décor d'un jardin à la française, déployant des allées tracées au cordeau, des arbustes aux tailles géométriques, des fontaines aux motifs mythologiques, de la pelouse rasée de frais.

Hosty pose sa main sur l'épaule de la femme.

— Voulez-vous qu'on remette la séance ?

Elle prend une profonde respiration avant de déclarer :

— Je pense que ça va aller, et se disant elle s'assoit résolument face à LIA XII.

— **Évoquez distinctement les violences et les traumatismes subis dans votre enfance.**

— Je vais commencer par ma mère. Parfois, sans raison, elle me frappait et ensuite, elle venait me voir et me demandait pardon. Elle semblait tellement malheureuse. Cela suffisait pour que je lui pardonne. Parfois, elle se disputait avec mon père, je la voyais faire. Elle excellait dans les scènes de jalousie. La plupart du temps, elle se plaignait, poussant jusqu'à l'hystérie. Je voyais mon père se taire et je sentais en lui la colère gronder de plus en plus violemment. Elle en avait conscience. C'étaient des scènes terribles, de l'authentique tragédie antique ! Elle s'arrachait les cheveux, se contorsionnait dans des gesticulations

repoussantes, les yeux révulsés, le cou enflé. Mon père, comme je l'avais précisé n'était pas un orateur et quand il était enfant, orphelin tôt, il avait connu la maltraitance. Il aurait pu partir, sortir de la maison, attendre qu'elle en finisse. Non, il restait là à subir ce flot de reproches jusqu'au point de non-retour, le « climax » arrivait fatalement et les coups pleuvaient. Je le comprenais sur le fond mais non sur la forme. Il était bien plus puissant qu'elle. Je ne savais pas qu'elle attendait qu'il craque, qu'il n'arrive plus à contenir sa colère jusqu'à lever la main sur elle : alors, elle pouvait triompher, alors elle posait en victime. Elle savait comment dominer cet homme simple. Je restais entre eux comme un bouclier vivant. Mon père endossant le rôle ingrat du méchant. Moi celui de la jeune défenderesse, la sauveuse. Ces querelles survenaient souvent le soir. Ma mère venait ensuite dormir dans mon petit lit et je me poussais sur le bord, là où les draps ourlés m'empêchaient de tomber. Je considérais comme une intrusion, une violation de mon intimité sa présence. Elle me faisait endosser malgré moi le rôle d'un jeune mari de substitution. Je n'en avais pas conscience mais je sentais que ce qu'elle faisait était mauvais. Elle volait mon enfance. Je n'avais ni l'âge ni la force de comprendre ce qui se jouait, je voulais juste que les violences et les abus cessent.

— **Vous avez mentionné la violence paternelle, l'avez-vous subie ?**

— En effet, lorsque j'intervenais pour défendre ma mère, je recevais les coups qu'il lui destinait. Il pouvait aussi se montrer « spontanément » violent envers moi. Par exemple, le mercredi je participais à des séances d'athlétisme. Lorsque nous nous déplacions, nous prenions l'autobus. Si j'avais le malheur d'arriver en retard, du fait d'embouteillages notamment, ou à cause de prolongations, je trouvais porte clause. Pour mon père, j'étais en faute : je n'avais pas respecté les règles implicites de la maisonnée et en l'occurrence l'interdiction d'arriver en retard à l'heure des repas. Savoir si oui ou non ma responsabilité était engagée ne revêtait à ses yeux aucune importance. Il refusait d'ouvrir la porte d'entrée de l'immeuble lorsque je sonnais. Il me fallait passer par une porte annexe, en l'espèce celle du local à ordure, et ensuite me rendre soit par les escaliers intérieurs, soit au moyen de l'ascenseur sur le palier où j'entendais sa voix de stentor. J'attendais qu'il se soit un peu calmé. Il finissait par ouvrir mais je vous laisse à penser le type d'accueil que je recevais. Bref, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je n'ai pas envie d'épiloguer sur le sujet.

— **D'autres membres de votre famille usaient de violence ?**

— Mon frère était doué pour obtenir de mon père ce qu'il désirait. Un schéma classique et éprouvé. La délation. Il avait plaisir à me dénoncer à tord et à raison. Si je faisais un truc interdit comme donner un jouet ou un sac à une copine du voisinage, automatiquement il allait en informer nos parents. Ma mère m'appelait « la petite sœur des pauvres ». Si je mangeais des bonbons offerts par une copine, évidemment

en cachette, dès que mon frère en avait vent, il courait en informer qui de droit et, bien entendu, j'avais droit à une punition. Ce n'est pas tant la correction, méritée puisque j'avais transgressé sciemment des interdits, mais cette forme d'abus de pouvoir sur ma personne par le biais de la délation que je trouvais abjecte. Le grand semblait s'en délecter. Il jouissait de mes punitions à en croire ses airs satisfaits. Le pire, selon moi, c'était lorsqu'il me frappait dans notre chambre ou qu'il me gratifiait de l'un de ses coups pendables et qu'ensuite il allait se plaindre à notre père. Il jouait la comédie à s'y méprendre, il se composait un visage larmoyant, affligé au possible, portant le masque de la victime. Il montrait de réelles dispositions lui-aussi pour manipuler son auditoire, à telle enseigne que pas une fois mon père n'a remis en question sa sincérité[7]. L'issue était jouée d'avance, j'avais droit à une fessée à coups de pantoufle en cuir ou autre ceinture. Mon grand-frère venait me voir une fois la sentence appliquée et me contemplait à son aise tandis que je pleurais sur mon lit. Il arborait un air narquois, une sorte de rictus inimitable et me jetait : « Bien fait ! ». Il a gardé ce don de l'intrigue et de la manipulation et a continué de l'exercer au gré de ses intérêts, mentant éhontément, se plaignant, posant encore ça et là en victime, me calomniant avec autant d'art que de calcul aussi longtemps que je n'y ai mis un terme, en m'éloignant, puis en mettant des limites salutaires pour lui comme pour moi. Je considère que mon pauvre frère était plus à plaindre qu'à blâmer, son attitude comme la mienne résultant d'une éducation mal pensée. Au lieu de favoriser entre nous l'entente et l'esprit de camaraderie par un traitement identique, par une réelle équité et un esprit de justice, leurs prises de partie encouragèrent chez lui un autoritarisme de mauvais aloi qui scella notre division et lui apporta bien des déboires.

Lorsque, enfant, et plus tard, adulte, je me plaignais à ma mère de ses mauvais traitements, elle me répondait : « Toi qui es sage, laisse-le faire, ne dis rien, prends sur toi ». Vous comprendrez qu'au vu de l'environnement délétère où j'ai grandi, un légitime sentiment d'insécurité m'a conduite à décupler mes

7 J'ai fait l'un de ces drôles de songe qui m'accompagnent ici et là, en novembre 2025 : je discutais avec celui que j'appelais de son vivant mon « Papounet » ou « Daddy » et je ne sais comment j'en étais arrivée à lui lancer au visage avec toute l'expression de la souffrance dont je croyais être guérie : « Pourquoi n'as-tu jamais remis en question ses dires ? [de mon frère]. Et mon pauvre vieux papa de me donner la réponse avec douceur : « C'est parce que tu étais tellement vive ». J'ai compris à quel point un pardon non accordé retarde l'entrée au Ciel d'une âme. Nous n'avons pas conscience de la portée de nos rancœurs. Parfois l'on croit avoir pardonné, mais les résidus de colère sont des armes spirituelles à double tranchant. Si l'on fait inconsciemment appel à la justice divine, nous aurons affaire à elle en retour. Comprenant que peut-être par ma faute et à force de remords l'âme de mon pauvre père n'avait pas encore franchi la porte du Ciel, je lui demandais pardon dès que le souvenir du songe, au matin, se rappela à ma conscience. Nous étions en début de mois et j'ai fait dire des messes expiatoires. Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet mais je crains de trop déborder. J'ai eu peu de temps après la vision fugace de mon père drapé de lumière s'élevant dans la gloire de Dieu. Cette fois, j'espérais qu'il avait franchi la dernière étape. Je crois que ce que nous demandons par amour obtient toujours une réponse favorable du Très Haut. « Père pardonne-leur ils ne savent pas ce qu'ils font. » Puisse cette prière du Messie sur la croix devenir nôtre chaque fois que l'on endure la souffrance de la passion.

ressources intellectuelles. Ma survie dépendait de ma capacité à anticiper des événements imprévisibles pour un non-initié et parfois, toute ma jeune science ne suffisait pas à m'en protéger. Alors, je me préparais à recevoir la pluie de coups et de reproches qui grondait. J'ai appris à interpréter un clignement d'œil, un rien, des faits pour les autres anodins mais qui pour moi s'apparentaient aux signes avant-coureurs de l'orage. J'ai appris à ne compter que sur ma capacité d'entendement et sur mes propres facultés. J'ai appris à encaisser sans broncher. Enfin, j'ai compris que ma survie passerait par mon autonomie.

— **L'autonomie : comment l'avez-vous acquise ?**

— Avant de penser à une autonomie matérielle, je devais gagner en conscience. Pour y parvenir, je devais développer compréhension, facultés intellectuelles, capacité d'analyse des êtres et des situations, des enjeux. Je pensais que si les personnes se faisaient du mal entre elles c'est qu'elles ne se comprenaient pas. J'en ai conclu qu'elles manquaient de savoir, de connaissance, de réflexion, de hauteur, d'ouverture d'esprit, d'écoute. J'ai pensé que si je comprenais les raisons de leurs agissements, alors je pourrais leur venir en aide pour changer des attitudes nocives en un relationnel constructif.

— **Vous avez développé une vocation de sauveur ?**

— Je ne supporte pas les climats malsains. C'est très égoïste si vous voulez. Et puis, la souffrance d'autrui je continue de la ressentir de façon viscérale, alors s'il ou si elle ressent le besoin d'un accompagnement et si, de mon côté, je me sens compétente, je m'y emploie mais jusqu'à une certaine limite.

— **Comment venez-vous en aide ?**

— Porter la croix d'autrui ne l'aide pas et pourtant il m'arrive malgré moi, parfois, de m'en charger. J'enseigne la pêche pour reprendre un proverbe chinois, je ne donne pas le poisson. Mon but consiste à rendre l'autre autonome et non dépendant. J'essaie de rester dans la posture de l'accompagnante, du coach.

— **Revenez à votre propre autonomie.**

— Pour acquérir le savoir nécessaire et développer mon sens critique, j'ai écouté les autorités morales accessibles, à savoir parmi les membres de mon entourage, certains enseignants, des voisins que je trouvais posés, matures dans leur relationnel, des oncles et tantes, des membres du corps médical, des seniors ! Comme le soulignait Amadou Hampâté Bâ, une vieille personne représente à elle-seule une bibliothèque vivante ! Ah ! le plaisir de la transmission orale. J'ai aussi lu, beaucoup lu. Je me gorgeais d'écrits le soir dans mon lit avec une lampe de poche. Une véritable boulimie de lecture. Et puis, les livres

représentaient un refuge.

— **Comment ces adultes de confiance répondaient-ils à votre soif d'apprendre ?**

— Ils se montraient ouverts et bienveillants. Auprès d'eux, j'ai pu en partie satisfaire mon besoin de dialogue, de respect, de reconnaissance et d'amour mutuels. Comment devenir adulte sans être validée par ses aînés ?!

Un dentiste évoqua le premier ma différence en termes positifs... Il parlait de moi à mes parents comme d'une enfant « précoce » ! J'adorais les échanges avec cet homme attentif, réfléchi. Il m'apprenait beaucoup et répondait à mes questions sans manifester de lassitude. Qui apprécie les séances chez les dentistes ?! Je les attendais avec impatience. Je supportais stoïquement la douleur, veillant à ne pas gêner les soins prodigués par des mouvements incontrôlés. Je m'accrochais au siège vigoureusement, immobile, les muscles contractés par l'effort que je m'imposais. J'aimais aussi caracoler dans sa cour lorsque l'attente de la séance se prolongeait, sautillant de ci de là. Il ne se fâchait jamais. Il me disait avec affection que j'étais une pouliche de race à cause de mes « attaches fines », autrement dit de mes poignets et chevilles menus ! Il possédait un haras. Ses compliments m'amusaient tout en me réconfortant.

— **Un autre modèle d'adulte ?**

— J'adorais l'école. Chaque année, à la veille des vacances, je voyais la porte des établissements d'enseignement se refermer avec tristesse. Nous avions un professeur de physique, au collège, très respectueux des élèves et très exigeant, un homme intègre. Il nous vouvoyait. Ses cours étaient passionnants ! Son sens de l'humour et ses facultés oratoires nous captivaient. J'aimais dialoguer avec lui. J'avais soif d'apprendre dans de nombreux domaines et en particuliers en sciences. Un jour que nous étions seuls dans sa classe, ce professeur évoqua ma « sensibilité à fleur de peau ». Je trouvais l'expression jolie, ce qui me réconcilia un peu avec l'idée. J'avais honte de ce que les miens m'avait appris à considérer comme une faiblesse, honte de cette émotivité qu'ils assimilaient à de la sensiblerie, éternel sujet d'incompréhension. J'aimais dessiner et pour nous encourager à la rigueur et à l'excellence scientifique, il notait nos cahiers. Mon écriture de dyslexique était irrégulière mais les croquis, les illustrations, les schémas aussi précis que possible. Mon cahier était bien tenu me valant souvent la meilleure note, à savoir dix-huit sur vingt. De même pour les évaluations, notre professeur soulignait souvent l'excellence de mon travail, en annotation. Comme cela m'encourageait ! Je manquais tellement de confiance en moi ! Sans l'avouer à quiconque, il était le père dont je rêvais. Lors d'une évaluation, j'eus douze. Je me suis effondrée, les bras croisés, j'inondai de larmes ma copie. Un élève s'est moqué de mon attitude. « Vous

seriez heureux d'avoir une note qui dépasse la moyenne et vous ne pouvez comprendre l'amertume de qui connaît sa valeur et s'en est montré indigne. » *rétorqua notre cher enseignant*. Il nous encourageait à l'effort, à l'étude, nous, les enfants de la plèbe, pour nous arracher à notre milieu. Il faisait partie des rares enseignants à ne pas nous tenir de discours défaitistes.

— **Avez-vous un souvenir particulier pour illustrer le fait que vous en fîtes un père idéal ?**

— Il se trouvait dans la salle de sciences en plus du large support vert rabattable, accroché au mur, un modeste tableau amovible sur la gauche, qui pivotait sur lui-même de bas en haut, offrant deux faces inscriptibles. Lorsque pour continuer sa démonstration, notre enseignant le retourna et que le dos du tableau apparut, un éclat de rire général fusa. En grosses lettres agressives mon patronyme y figurait avec comme complément de nom : « la pucelle ». Notre professeur, calme, parcourut du regard l'assemblée, puis il se contenta d'observer d'une voix neutre, la main sur le menton : « Je déplore qu'il n'y en ait qu'une ». Les rires se turent dans l'instant.

A la maison, hormis les livres d'images, les ouvrages de lecture se faisaient rares.

Pour épancher ma soif de connaissance, je me suis mise à lire tous les livres de la bibliothèque scolaire qui me tombaient sous la main. Après les cours de sciences, j'allais souvent discuter avec notre professeur : en général pour recevoir des compléments d'information par rapport au contenu des cours. Parfois, nous évoquions des aspect de la sphère privée. Il m'avait confié qu'il avait été passionné d'archéologie. Lors de ses fouilles, il fit une découverte capitale qui remettait en question la thèse de certaine sommité. Cependant, pour ne pas faire de l'ombre à l'un des leurs, les archéologues enterrèrent, si vous me passez la métaphore, le fruit de ses recherches. Comme il connaissait mon sérieux et ma soif d'apprendre, il me prêta des ouvrages traitant d'archéologie et d'ontologie. Après les avoir tous dévorés avec passion, je lui proposais de les tenir à la disposition des collégiens de la classe que l'archéologie intéressait. Il me donna son aval lorsqu'il comprit que je ne laisserais pas ses ouvrages sans surveillance ni soin. Je les recouvris, en effet, de papier brun, mis des étiquettes avec le titre et le nom de l'auteur pour chacun. Dans une boîte, je stockais les fiches de prêt de chaque élève. Un délai défini permettait de lire et de rendre l'ouvrage dans les temps. Passé un délai supplémentaire – lorsque l'ouvrage se révélait plus ardu pour le lecteur – je rappelai leurs engagements aux récalcitrants de telle sorte qu'ils rapportaient le livre sans se faire prier. Nous devions tous nous montrer à la hauteur de la confiance que le prof avait placée en nous. Nous n'étions pas peu fiers de ce petit privilège ! Et nous jouâmes le jeu.

— **Les autres collégiens avaient de l'estime pour ce professeur ?**

— En tout cas, tous ceux de ma classe, sans exception. A la fin de la quatrième et dernière année, j'organisais une collecte à son intention. Nous lui offrîmes un cadeau adapté à ses goûts. A dire vrai, je ne sais de quoi il s'agissait mais je revois sa joie et sa surprise en déballant le paquet. Plus tard, il me confia qu'il n'avait jamais eu une classe telle que la nôtre et qu'il n'en connut plus de semblable jusqu'à la fin de sa carrière. Je perçus sa vive émotion. Durant toute ma scolarité au collège, il fut pour moi un protecteur, un scientifique, un père, un découvreur, un phare, un modèle. Grâce à lui, je m'initiais à l'archéologie avec dérogation spéciale et autorisation de mon père pour, âgée de moins de seize ans, me joindre à un chantier de fouille en compagnie de chercheurs et du conservateur du musée d'Aix-en-Provence.

« Je suis heureux d'avoir contribué à ce que vous allez devenir ». Voilà le précieux talisman qu'il inscrivit sur mon carnet de correspondance le dernier jour de ma vie de collégienne. Quelle responsabilité et quelle marque d'estime ! Je lui demandai s'il avait conscience de la portée de ses écrits et combien il s'engageait, quand dans le même temps je doutais de mes capacités et encore plus de mon futur. J'admirais cet homme. Il n'aurait su me combler davantage que par cette marque d'ineffable confiance.

— **Avez-vous eu d'autres relations amicales avec des membres du corps enseignant ?**

— Oui, et notamment avec des chercheurs, des directeurs de recherche, de divers horizons. Ceci dit, la soif de comprendre et une capacité à sortir des cadres conventionnels m'ont permis d'approcher des individus issus d'autres horizons professionnels, géographiques, socio-culturels que les miens. J'aime la découverte et la transmission. La diversité offre une telle fécondité culturelle !

— **Vous jugez-vous capable d'accueillir les individus dans leur singularité ?**

— Je m'y efforce.

— **Pensez-vous être apte à dépasser le personnage social pour vous attacher à l'être ?**

— Peut-on s'attacher à un vêtement ? ! Le paraître m'importe peu. Du reste, lorsque de telles rencontres en profondeur se profilent, quelle source d'enrichissement mutuel !

— **La séance est terminée.**



— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Lui demande Hosty. Un petit tour au cinéma ?

— Non. C'est très gentil de me le proposer mais je crois que j'ai surtout besoin de repos ce soir.

— Je comprends. N'hésitez pas, si vous changez d'avis, à utiliser la tablette.

— Je n'y manquerai pas. Merci, Hosty, et de votre compréhension et de votre dévouement.

— Je suis à votre service, ne l'oubliez pas ! Et puis, de vous à moi, sachez que c'est un plaisir de travailler avec de tels invités, on ne s'ennuie pas avec vous. Je vous l'assure !

— Merci. Je ne vois pas là matière à pavoiser, mais merci tout de même. Soyez certain que je vous estime grandement, Hosty. Non seulement vous remplissez vos missions avec une prévenance remarquable mais votre seule présence suffit à me tranquilliser, elle me permet de poursuivre l'interrogatoire inextinguible de LIA, sans faillir. Bonne soirée, cher ami. Prenez soin de vous.

— Bonne soirée, ma chère dame, et à très vite.



— Avez-vous fait connaissance avec votre voisine ? La sorcière ?!

— Une sorcière ? Une sorcière comme dans les contes de fée ?

— Bien sûr que non ! Elle n'est pas méchante, té, bien au contraire, notre rebouteuse, seulement un peu mystérieuse. Elle ne vous mangera pas si vous allez la voir ! Elle peut juste vous proposer de boire l'une de ses tisanes ou quémandera d'un sourire votre avis sur ses confitures ! A part ça, vous n'avez rien à redouter. Elle vit seule la plupart du temps. De temps à autres, elle a du monde. On pourrait l'entendre rire depuis le village ! Ou chanter l'avé Maria de Caccini ! Parfois, les volets de sa maison sont fermés alors on suppose qu'elle doit s'absenter. Comme elle respecte notre vie privée on ne cherche pas à se renseigner sur la sienne, pas vrai ? De vous à moi, je crois qu'on a tous eu besoin de ses services à un moment ou à un autre, même les médecins ! Et, ma foi, on s'en porte bien. Elle ne regarde pas l'heure. Quand on a besoin d'elle soit on va la voir soit on la fait chercher. Et quand elle le peut, elle vient.

— C'est une enfant du pays ?

— Non. Elle est arrivée un beau jour, comme vous, peuchère, on ne sait d'où. Et puis son sourire, ses manières douces et sa bonté nous l'ont vite faite adopter. Ne croyez pas pourtant qu'elle manque de caractère, il vaut mieux être de ses amis ! On l'a rarement vue en colère mais je vous assure que celui qui veut lui faire de mauvaises manières a intérêt d'y réfléchir à deux fois. Que voulez-vous, on l'aime comme elle est. En définitive, c'est comme si on l'avait toujours connue. Si elle devait repartir je crois bien que cela ferait un grand vide. Oui. Un grand vide.

— En somme, elle vous a tous un peu apprivoisés ?

— Oui. C'est vrai. On peut dire ça.

— Vous êtes toujours aussi accueillants envers les nouveaux venus ?

— Si je vous disais que pour nous de nouvelles vies c'est pain béni ?

— A ce point ? Je pensais que les villageois en général voyaient plutôt d'un mauvais œil ceux qui ne sont pas du coin.

— C'est sans doute vrai ailleurs, mais pas ici. Et savez-vous pourquoi ?

— Ah, non, je sèche. Vous voulez bien m'éclairer ?

— Sûr ! Si vous vous promenez du côté de la montagnette là, celle qui nous tourne le dos, vous voyez de quoi je parle ? Allez visiter le coin, il est fameux pour les cèpes. Vous découvrirez aussi des ruines. Oh, il ne doit plus rester grand-chose du village. Croyez-le ou pas, mais les habitants, comme vous dites, n'appréciaient pas les estrangers*. Vous comprenez, la terre était ingrate et alors, il s'échinaient du soir au*

matin et du matin au soir pour nourrir des chèvres farouches, faire pousser des lentilles, des patates, quelques oignons, de l'ail, trois ceps de vigne dont ils tiraient une piquette qu'eut bonifié le froid vif de la montagne, de la lavande vraie, quelques amandiers, des plaqueminiers avec leurs fruits oranges qui pendaient aux arbres dénudés, des figuiers, des oliviers... Quelques poules, le cochon, des asperges et des poireaux sauvages, des mures, des fraises des bois, un peu de blés anciens complétaient l'ordinaire, l'âne remplaçait le cheval aux côtés de l'homme. En somme, ils n'étaient pas si malheureux, mais ils le croyaient. Et ça, Diego, c'est la pire des épidémies, ça vous empoisonne le sang. Bref, ils vivaient aussi de braconnage bien qu'à l'époque ce n'était pas tant un crime, tout le monde s'y adonnait ! Et pour que le garde communal ouvre un œil sur nos petites affaires, il fallait vraiment le provoquer. Le gibier en ce temps-là abondait ! Bref, pour en revenir à ceux d'en-haut, ils recevaient guère de visites, ceux qui faisaient l'effort de venir jusqu'à eux, c'étaient jamais pour les bonnes raisons. Le percepteur ou le gendarme. Vous comprenez bien comment ils en sont venus à redouter la venue des inconnus. Ils les appelaient « les doryphores ».

— Pourquoi les doryphores ?!

— Vous savez bien que les doryphores parasitent les pommes de terre, voyons ! Je ne vous apprends rien ? A la bonne heure ! Rappelez-vous votre Histoire de France, mon bon ami. Et bien, ceux d'en-haut assimilaient n'importes quels estrangers *aux frisés, ces écornifleurs qui se nourrissaient de patates et laissaient vides le garde-manger et les champs du pauvre monde pendant la guerre. N'empêche que ceux du village regardaient pour toutes ces raisons les* estrangers *comme des importuns. Lorsque des jeunes vinrent de la ville pour s'installer, il y eut du vilain. Ils ne leur firent pas bon accueil pour ne pas en dire davantage. Vous me comprenez. Ils firent tant et si mal que ceux qui n'étaient pas morts, s'en allèrent pour ne plus revenir. Alors, que voulez-vous, à force de consanguinité et du fait des conditions de vie difficiles, ils finirent par se retrouver une poignée de vieux débris si vous me passez l'expression. D'autant que certains jeunes du village étaient tombés amoureux et avaient suivis les jeunettes pour perpétuer la vie ailleurs. Quel gaspillage de bonne sève. Et voilà, tout l'histoire. Affligeante, hein ? Pour nous la leçon a été rude et c'était pitié de voir ces vieux finir leurs jours ensemble, sans personne pour leur adoucir l'existence. Ils ont bien fini par comprendre leur erreur, allez, mais c'était trop tard.*

Vous comprenez, nous on n'est pas nombreux, on n'atteint pas même les trois cents âmes pendant les grandes vacances. Aussi, nous, on est heureux de partager notre terre avec ceux et celles qui en tombent amoureux. Pour revenir à la guérisseuse, c'est un beau cadeau qui nous a été donné. Notre médecin, il fatigue et puis, lorsqu'il s'absente c'est bien commode d'avoir affaire à Sophie. Avec elle, pas d'argent

circule. C'est de l'échange de service comme dans l'ancien temps, du troc. On donne ce qu'on peut et ceux qui ne peuvent pas et bien, ils viennent donner un coup de main à l'occasion. On s'arrange à l'amiable entre personnes de bonne volonté.

— Bon, c'est donc décidé. Je dois aller à la ville pour récupérer le résultat des analyses biologiques et au retour, je passerai me présenter à votre sorcière.

— Attention, hein, pas de bêtise, surtout ne dites pas qu'on la surnomme ainsi, malheureux ! Je ne crois pas que cela la fâcherai beaucoup mais on pourrait lui faire de la peine. Et ça, dit-il en plantant son regard franc dans les yeux de Diego*, je ne le voudrais pour rien au monde. Et surtout pas par ma faute.*

— N'ayez crainte, Antoine, je ne trahirai pas votre confiance.

— Elle doit déjà vous connaître, allez ! Vous ne l'avez pas vue mais elle a ses antennes comme elle dit et cela ne m'étonnerait guère qu'elle ne vous ait déjà aperçu sans que vous vous en doutiez ! Vous verrez, té, c'est un drôle de bout de femme !

— Vous piquez ma curiosité, Antoine. Et bien, soit ! je vais risquer les tisanes et les confitures ! Après tout, c'est bien la moindre des choses que de se montrer un peu civil. Bien que les mondanités, moi…

— Mondanités ? Ah, ah, ah ! Vous n'avez rien à craindre de ce côté-là ! Écoutez, je ne vous en dis pas davantage. Je vous laisse libre de vous faire une opinion par vous-même. Ceci dit, m'est avis que vous n'aurez pas à vous en plaindre, conclut-il avec une pointe de malice.



— Une fois de plus, je me suis réveillée au cœur de la nuit comme si quelqu'un me tirait par la manche, *s'alarme-t-elle*.

Elle se frotte les yeux.

— Il faudra bien pourtant que je rompe avec ces manières qui m'épuisent. La nuit il est important de reprendre des forces, *baille-t-elle*. *Elle regarde la pendule murale.* Deux heures cinq. Ouf ! Je croyais qu'il était plus tard.

Elle glisse le calepin et le stylo sous le lit, éteint la lampe de chevet et s'endort sans attendre, le sourire aux lèvres.



Séance 8

Un petit mistral souffle et Hosty doit passer et repasser à plusieurs reprises devant l'huis pour signaler sa présence aux capteurs avant d'être entendu de la dormeuse. Il va renoncer quand il voit lentement se matérialiser l'entrée encadrant un visage défait, aux cheveux en bataille, aux traits marqués, aux yeux luttant contre la clarté du jour pour rester ouverts, une main en visière, le tout surmontant une chemise de nuit indescriptible et des chaussettes en accordéon. Hosty se met à siffler.

— Je ne vous imaginais pas si glamour dans votre déshabillé, *se moque-t-il gentiment.*

Elle le regarde d'un air dubitatif comme si elle ne comprenait pas ses propos. Elle hausse les épaules.

— J'ai sommeil. Mais quelle heure est-il ? Suis-je retard ?

— Pas encore, mais j'ai pensé qu'un majordome ce matin serait le bienvenu. Et sauf votre respect, *dit-il le sourcil froncé en contemplant le spectacle*, si vous me passez l'expression, j'ai bien fait de venir.

— Hum, *grogna-t-elle avant de retourner dans sa chambre*. Faites comme chez vous.

Il ne peut s'empêcher de sourire à l'attitude désinvolte de l'invitée.

— Bon, par où commencer ?! *sifflote-t-il gaiement en frottant ses mains l'une contre l'autre*. La cuisine.

Une demi-heure plus tard, il frappe doucement à la porte de la chambre qu'il devine.

— Le petit-déjeuner de Madame est servi.

— Du fond du lit, une petite voix lui parvient.

— J'arrive…

Elle semble à peine émerger d'une nuit de sommeil agitée. Toujours en chaussettes, elle a revêtu sur sa chemise de nuit un gros pull irlandais.

— Si Madame veut se donner la peine, le petit salon donnant sur la fenêtre à six faces en saillie autrement dit le *bow-window*, est prêt à vous accueillir, *susurre Hosty de son air de majordome britannique le plus impeccable.*

Elle reste bouche bée devant la table donnant sur le jardin d'ornement, recouverte d'une fine nappe brodée ainsi que de vaisselles en biscuit de sèvre. L'argenterie, les confitures délicates, tout est à l'avenant, les œufs brouillés, le sirop d'érable, les crêpes bretonnes, sans parler du pain de mie grillé, du bacon, du jus d'orange fraîchement pressé. Une rose Lara orne la table d'un charme un peu suranné, véritable flot de dentelle de porcelaine, au parfum de réglisse.

— Hosty ! *s'écrit-elle, bien réveillée cette fois,* Mais, c'est…

— Trop ? Vous trouvez que j'en fais trop ? Ça ne vous fait pas plaisir ?

— C'est magnifique ! Vous vous êtes donné un mal de chien !

— J'adore les surprises. Vous aimez ?

— Si j'aime ? Comment pouvez-vous en douter ? Simplement, si vous vouliez vraiment me faire plaisir, vous m'obligeriez par une dernière faveur.

— De quoi s'agit-il ? *demande-t-il subitement inquiet d'avoir oublié quelque chose. Il passe mentalement en revue chaque article.* Non, il ne voit pas, tout y est, y compris les serviettes.

Elle l'éclaire en quelques mots :

— Vous allez m'aider à venir à bout de ce somptueux repas ! Nous ne serons pas trop de deux !

— Ah ! *il se met à rire, soudain plus détendu* ! S'il n'y a que ça pour vous satisfaire ! Je suis à vos ordres, Madame. *ajoute-t-il, une main posée sur le cœur, en se courbant aussi bas que possible.*



Lorsqu'ils pénètrent tous deux dans la chambre sourde, ils se retrouvent face à une mer de cerisiers en fleurs, comme s'ils avaient tout à coup franchi le temps et les océans. Une pluie de pétales tourbillonne dans l'air léger. Un parfum subtil a envahi la pièce.

— Que c'est agréable, ne dirait-on pas des fragrances naturelles ?

— Oui... en convient Hosty, *avant d'ajouter, songeur,* À dire vrai, je ne me suis jamais promené dans un verger.

— Vraiment ? Pas même avant la catastrophe ?

— Pas même. Je n'en ai pas eu l'occasion.

Il a l'air très vieux tout à coup. Elle se mord les lèvres. Elle s'en veut de l'avoir questionné aussi maladroitement. Elle pouvait parfois manquer du tact le plus élémentaire. Elle se demande si elle saura un jour percer ce mur de silence et de souffrance qui barre le front du jeune homme par moments. Comme s'il avait pénétré ses pensées, il se met à sourire à nouveau et lui déclare :

— Mais il n'est jamais trop tard. Qui sait de quoi demain est fait ? Et puis, le parc est immense !

— Vous avez raison.

A peine les voilà assis que LIA XII entame sans façon le questionnaire :

— **Selon vos propos vous vous attachez à l'être plutôt qu'au paraître.**

— Tout à fait !

— **Le ressenti d'un lapin ou d'un arbre sont-ils aussi importants que ceux d'un humain selon vous ?**

— Le fait que l'humain ne puisse accéder à leurs ressentis avec précision ne signifie pas qu'ils en soient dépourvus. Combien de fois agissons-nous comme si nous avions des objets en face de nous, déterminant leur futur en leur lieu et place en nous concentrant sur nos objectifs d'humains. La faute à qui, ils n'ont qu'à se faire entendre après tout, me diriez-vous ?! Alors, pour revenir à votre question, disons que je suis sensible à leurs ressentis, oui, de même à leur droit de vivre et au peu d'impact qu'ils ont sur nos décisions. La vie est parfois cruelle pour les non belliqueux, les doux, les silencieux.

Elle ajoute à l'intention d'Hosty :

— Vous devez me trouver drôlement loufoque : la fille qui murmurait à l'oreille des lapins !

L'interpellé intervient :

— Vous me faites penser à une contemplative, mais d'un genre plus remuant !

Elle repense à la maladresse de tantôt due à sa fameuse spontanéité et ne peut réprimer un soupir. LIA XII profite du calme pour poursuivre :

— **D'autres manifestations de votre empathie vis-à-vis du monde animal ?**

— Oui, sans doute ! Une fois de plus, j'aurais du mal à établir avec certitude une chronologie exacte des faits surtout que certains se sont reproduits mais nous pourrions travailler par thématiques ? Je continue avec les léporidés si vous le permettez.

— **Définissez « léporidés »**

— La famille des lièvres et des lapins.

— **Poursuivez.**

— Lorsque j'étais enfant, autour de la maison de mon père, on trouvait des vignobles, des oliviers, des espaces sauvages avec des graminées et d'autres herbes, fleurs, plantes des forêts méditerranéennes. Et beaucoup plus d'animaux sauvages qu'à l'aube de la catastrophe. Il m'est arrivé de faire la course avec des lapereaux ou des lièvres ! L'un d'eux avait pris coutume de gîter derrière la réserve de bois. J'étais la seule à pouvoir l'approcher et même à enlever les *langastes* qui formaient des excroissances sur sa fourrure brune, jusque sur ses longues oreilles.

— **Définissez « langaste »**

— Des tiques, en provençal.

— **Continuez.**

— J'ignorais alors que la tête du parasite restait dans la peau et s'infectait si l'insecte n'était pas retiré

délicatement avec une pince adaptée. Je m'asseyais sur le sol à quelques mètres du bûcher et mon petit compagnon venait tout près de moi. Je lui donnais à manger parfois. J'aimais le voir à l'œuvre. Il croquait les peaux de pastèque ou les carottes avec entrain ! Je lui parlais doucement. Je restais réservée dans mes gestes pour ne pas l'effaroucher. Un jour, mon père m'apprit qu'il ne l'avait plus revu. Il craignait que la confiance excessive de l'animal envers les humains ne lui ait joué des tours. Mon ancien chasseur de père respectait la vie sauvage. Il s'était attaché à *Bunny-Bunny* et en conçut une véritable affliction. Il témoignait d'un amour profond envers la nature. Sous ses airs bourrus, il cachait une nature sensible. Il m'apprit à reconnaître le passage des habitants de la forêt, à faire silence et à les observer avec tous mes sens en alerte. Il me répétait souvent que nous pénétrions en invités sous le couvert des arbres ; ainsi notre présence ne devait pas troubler les animaux. Nous marchions en évitant les brindilles. Il m'enseignait les essences à l'écorce des arbres et au feuillage. Il m'expliquait comment identifier les crottes, leur ancienneté. Incidemment, il apprit à la petite sauvageonne des villes à se sentir chez elle au cœur de la nature sylvestre et champêtre qui l'entourait.

— **Avez-vous fini avec les léporidés ?**

— Oui.

— **D'autres espèces animales ?**

— Les reptiles. Comme tous les Méridionaux, j'aimais le soleil quand il n'était pas trop chaud. Aussi, j'allais me réchauffer à sa chaleur, assise au pied du mur Est de la maison, en hiver, bien à l'abri du mistral. Je n'étais pas la seule à m'y prélasser. Des lézards des murailles venaient y prendre leur bain quotidien le matin ou aux heures chaudes de la digestion. Au début, ils se tenaient loin de moi, avançant à pas comptés. Attendant. L'œil aux aguets. Prêts à rebrousser chemin au moindre signe de danger. Je restais là, immobile, assise à l'équerre, les jambes étendues devant moi, à même le sol, les surveillant sans remuer la tête. Un, parfois deux de ces petits animaux venaient ainsi partager ma solitude. Nous avions tant pris l'habitude les uns des autres qu'ils s'enhardissaient parfois jusqu'à se glisser dans mon dos sans le toucher. Parfois, les plus intrépides se lovaient contre une épaule ! Un jour, mon frère surgit sans crier gare et nous surprit dans cette charmante promiscuité ensoleillée ! Aïe, aïe, aïe ! Il partit en poussant les hauts cris, en courant droit vers mes parents, provoquant chez les lézards une fuite salutaire ! De notre familiarité, de notre commerce particulier, pourrait-on dire, nous avions développé une sorte d'entente voire d'intelligence implicite. Je les sentais, je devinais à leurs attitudes leur état d'esprit et il me plaît à penser qu'il en allait ainsi pour eux à mon égard.

— **Et après les reptiles, d'autres ovipares ?**

— Vous faites référence aux oiseaux ?! Et bien, dans la haie de cyprès près du champ voisin et longeant le chemin de croix, résidait un grand duc. J'écoutais ses appels et je m'entraînais à l'imiter. Le pauvre, pensant que j'étais une congénère, vola un matin jusqu'à moi. Lorsqu'il réalisa sa méprise, il repartit à tire d'ailes, sans doute dépité et le cœur lourd.

J'avais une relation privilégiée avec un rouge-gorge de mes amis. Tous deux nous nous lancions dans des conversations soutenues, enfin, plus exactement de longs gazouillis perlés et mouillés, lui perché dans le jardin de mes oncle et tante, et moi assise dans la véranda voisine. Ils en riaient sans façon ! Ils me trouvaient tout à fait hors du commun mais ils aimaient ma singularité. Nous apprécions ces moments atemporels où nous nous retrouvions, peu importait l'occasion. Les retrouvailles nous gonflaient à bloc de douceur et de complicité, d'amour. J'ai gardé longtemps la correspondance que j'entretenais avec ma tante et puis, d'un déménagement à l'autre... Nous nous racontions nos secrets, nous confiant avec facilité, étant proches l'une de l'autre.

— **En avez-vous fini avec les oiseaux ?**

— Pas tout à fait. Des pies étaient tombées du nid alors que j'étais jeune maman et nous avions pu sauver l'une d'elles. Les enfants et moi limitions les contacts pour éviter de rendre l'oisillon trop dépendant des humains. La pie finit par devenir gaillarde. Nous la vîmes prendre son envol par la fenêtre ouverte, encouragée par nos cris de joie ! Nous ne savions pas si elle survivrait et serait à même de se nourrir une fois rendue à la liberté. Un ou deux ans plus tard, nous étions attablés devant notre petit-déjeuner dans la cuisine, la fenêtre ouverte, quand l'une d'elles est venue nous chanter la sérénade. Elle s'était posée sur le rebord et sautillait, nullement effarouchée. Nous étions impressionnés par son audace. Sur le coup, j'ai pensé qu'elle devait avoir faim pour faire montre d'autant de bravoure, mais elle dédaigna nos offrandes. Elle restait et nous regardait tout en jacassant. Elle a tellement insisté que nos cerveaux embrumés sont en fin de compte sortis de leur léthargie : C'était LA pie ! Notre amie ailée venait nous rendre visite, bel et bien vivante. Quelle grâce !

— **Avez-vous terminé ?**

— Un dernier souvenir. En Italie, nous étions retournés dans un village sur les traces de nos ancêtres. Un parent éloigné nous proposa de nous montrer les ruines du village ancien, là où se trouvait le lieu de vie de nos aïeuls. Sur le chemin qui serpentait dans la montagne, un aigle de belle envergure nous précédait. Il planait à deux mètres du sol, suivant littéralement le tracé du chemin de terre. Son comportement

totalement incongru surprit notre guide. Éberlué, il chuchota : « C'est incroyable, impossible. C'est un signe, ma parole. Je n'ai jamais vu ça. » Nous avancions toujours à la suite du royal volatile, lorsque notre homme conclut : « Il vous montre le chemin. Ça, ça veut dire quelque chose. C'est de bon augure ! »

Contempler cet oiseau majestueux, défiant les lois de la pesanteur, le suivre d'un pas cérémonieux avait un je ne sais quoi de solennel et d'ahurissant. Dans un vol lent et gracieux il nous invitait sur des terres sacrées que jadis arpentait un peuple de montagnards.

— **En avez-vous fini ?**

— Oui. Je vais vous parler à présent des chiens ! La liste est longue ! Depuis le bon chien de berger que je nourrissais en cachette ou après avoir quémandé auprès de mes parents quelque pitance, aux grands chiens loups qui me défendaient crocs et griffes affûtés lorsque les jeunes avec qui je travaillais se moquaient de ma candeur trop ouvertement !

Lorsque j'allais en vacances chez ma chère grand-mère, l'été, les chiens du voisinage aboyaient à l'aurore, au grand dam de ma petite mamie qui faisait son possible pour que je goûte durant cette période de trêve aux joies du paradis ! Et avec elle, se tenaient la paix, la sérénité, la douceur de vivre, des plaisirs simples de couture, de jardinage, de promenade, de gourmandise, de partage… Un cœur aimant et pur. Une générosité d'âme qui lui faisait accomplir des prouesses et une pudeur qui répondait si délicatement à la mienne. Elle croyait en Dieu de toute son âme, simplement, et m'apprenait à l'aimer à mon tour comme elle m'avait appris le crochet ou la broderie. Par l'exemple. Avec une patience angélique.

Le seul hic, à six heures du matin, les toutous aboyaient ! Et de mon lit, persiennes entrebâillées, je hurlais à la mort dans un aboiement si triste et si convainquant que les mâtins se taisaient dans l'instant. Je devinais le sourire radieux de ma grand-mère !

Je sais distinguer un chien agressif d'un animal pacifique, à l'instinct. De combien de sentiments, de capacité de réconfort, d'affection, d'attention, de clairvoyance ne sont-ils dotés ?! J'ai sans doute joui d'une chance étonnante, cependant pas une fois mon intuition n'a été trahie, pas une fois ils ne m'ont mordue.

Mon amie d'enfance adorait les animaux dont une affectueuse cockapoo à poil crème. Dès qu'il y avait de l'orage, cette dernière filait devant notre porte, ce qui me chagrinait pour ma chère amie célibataire. Cette dernière, constatant que sa « fifille » m'écoutait et se promenait à quelques pas de moi sans que j'ai besoin de recourir à une laisse y compris sur de grandes distances, me laissait l'emporter dans mes randonnées marseillaises au gré de mes errances digestives !

— **Les insectes ?**

— Les souvenirs d'animaux ne manquent pas ! Lorsque des guêpes se noyaient dans la barrique d'eau douce, je les repêchais avec une badine et les déposais délicatement sur le sol jusqu'à ce qu'elles finissent par s'envoler ! Mon père fulminait ! J'étais espiègle et certaines grandes filles avaient peur des sautelles ou des mantes religieuses. Lorsqu'elles s'étaient moquées de nous, les petits, je n'hésitais pas à en attraper et à les exhiber à deux doigts de leur nez ! De vous à moi, quelle créature vivante n'est pas émouvante de perfection lorsqu'on prend le temps de l'observer ?!

— **Terre, air, qu'en est-il des animaux aquatiques ?**

— Mes enfants possédaient un grand aquarium comprenant diverses espèces de poissons. Lors d'un changement de logement, les déménageurs omirent de brancher la pompe permettant à l'eau de se renouveler en oxygène. Je m'en suis rendue compte au bout de quelques heures. J'ai retrouvé les espèces les moins robustes sans vie et cela m'a rendue malade. J'étais responsable de ce gâchis. Lorsqu'un poisson n'allait pas bien, j'arrivais à le soigner y compris par des moyens non conventionnels comme la visualisation et le transfert d'énergie mais cette fois là, je n'ai rien pu faire.

Il s'en est suivi une profonde remise en question. Une de plus. Rien ne vaut la vie sauvage et libre. Nombre d'espèces ont déserté les campagnes, on y trouve principalement des celles vivant de charogne : pies, corbeaux, pigeons, chats errants… D'où viennent-elles ? De quoi se nourrissent-elles ? Je l'ignore. Cependant, même si les conditions sont dramatiques, je garde confiance en la force de résilience de la nature.

— **Quels animaux vous semblent d'une sensibilité proche de la vôtre ?**

— Les chevaux. Enfant, je contemplais depuis les fenêtres de la voiture la horde galopant à travers la Camargue. Il m'arrivait encore de hennir pour saluer les chevaux que je croisais dans les prés et il n'était pas rare qu'ils ne me répondent. J'ai aussi eu le plaisir de jouer à cache-cache avec des écureuils !

—**Enfant ?**

— Adulte.

— **Êtes -vous végétarienne ou végan ?**

— Ni l'un ni l'autre. Je consomme des protéines animales avec modération. Ici, j'ai retrouvé le plaisir de la table. S'alimenter pour vivre avec des produits de synthèse ou reconstitués me semblent le comble de l'abomination.

— **Avez-vous tué des animaux ?**

— J'ai fait la chasse aux rongeurs, aux acariens, aux limaçons et aux fourmis, notamment. Aux moustiques

et aux mites, aussi.

Elle perçoit la voix d'Hosty :

— L'être humain et ses contradictions.

Elle acquiesce.

— Nos pas en avant sont marqués par nos indécisions et nos incohérences. Voir un animal mort ou blessé, visionner une vidéo sur les abattoirs, revoir les images de la catastrophe restent pour moi insoutenables. Idem, impossible de regarder des vidéos vantant les mérites des champs de monocultures intensives aspergés de pesticides et d'autres substances nocives. J'ai essayé de dépasser ma sensibilité pour accéder à certaines données factuelles. Je pleure à chaudes larmes, j'ai mal au plus profond de moi, mon impuissance à changer la donne me détourne de tout ce qui peut s'apparenter à du voyeurisme.

Si je peux agir, je vais au bout de l'enquête ou de l'aventure. Je me suis retrouvée à élever des chatons pour éviter qu'ils ne soient tués. Seule, seul, on ne peut pas grand-chose, ensemble, quand on y croit, on peut tout. Comme je ne suis pas insensible à la souffrance de l'autre et pour vivre plus en adéquation avec mes valeurs profondes, j'ai essayé de devenir végétarienne. Hélas, mon taux de fer a chuté et je suis tombée malade malgré les substituts alimentaires. J'avoue préférer la saine nourriture de la Croix-du-Sud aux aliments proposés ailleurs. Emprunter la fameuse voie du milieu me paraît sage. Il me semble important de respecter ses besoins et sa propre animalité. Nous devenons ce que nous ingérons. Avoir conscience de ses limites permet aussi de les dépasser si besoin. A ce propos, j'ai programmé une nouvelle séance avec l'hypnothérapeute.

— **J'ai accès à ces données. Nos séances ne se chevaucheront pas. La prochaine aura lieu après ma propre maintenance. Je vous retrouve dans deux jours.**



Hors du mas, les deux humains se sentent ivres : trop de concentration sans doute, le confinement, la lumière artificielle de la pièce, l'immobilisme qui les coupent durant la presque totalité du jour du rythme de la journée, hormis la brève pause méridienne.

Le soleil approche dans sa course la ligne d'horizon.

— Vous ne m'en voulez pas ? *demande la femme.*

— Pourquoi vous en voudrais-je ?

— J'ai été très maladroite envers vous.

Il lui sourit :

— Lorsque vous m'avez demandé de comparer les fragrances artificielles avec celles des vergers naturels ?

— Tout à fait. Je n'ignore pas qu'un fait d'apparence anodin pour quelqu'un peut réveiller chez d'autres des douleurs anciennes.

— Comment vous en vouloir ? Vous n'aviez pas l'intention de me blesser. Vous ne connaissez pas mon passé. Par ailleurs, mes ressentis comme mes souvenirs m'appartiennent. Certains sont agréables et d'autres non. J'arrive à les gérer. Rassurez-vous, votre présence est plus maternelle que malveillante si je devais la définir.

— Je ne voudrais pas être intrusive, mais, permettrez-vous à une mère de vous poser une question ?

— Faites, je verrai si je souhaite y répondre.

— Est-il indiscret de vous demander votre âge ?

— Quel âge me donnez-vous ?

— Parfois, je pense que vous avez l'âge de mes enfants et parfois, vous me semblez terriblement sérieux, trop pour un jeune-homme.

— Alors, selon vous ?

— Vingt-huit ans.

— Presque. Vingt-six. Croiriez-vous que des invités m'ont même demandé si je n'avais pas dépassé les quarante ans ?

— Vraiment ? Quarante ! Ma fois, c'est plutôt flatteur, cela signifie qu'on a remarqué votre maturité morale et professionnelle.

— Vous le pensez sérieusement ? *questionne-t-il en se rengorgeant.*

— J'en suis convaincue.

— Alors, j'accepte le compliment.

— Ce soir, j'ai envie d'aller manger au restaurant. Vous m'accompagnez ?

— Le devoir avant tout.

— Et bien, avec un peu de chance, j'arriverai à vous amener à d'autres confidences. Vous savez combien j'apprécie les récits de vie et quelque chose me dit que la vôtre a été mouvementée.

Il la regarde avec défiance.

— Vous a-t-on déjà dit que vous étiez redoutable ?

— Redoutable, non, mais dangereuse, oui.

— Pourquoi ?

— Mais à cause de cette prétendue clairvoyance qui me suit comme mon ombre malgré moi. Si au moins je le gardais pour moi..

— Vous n'y croyez pas.

— Disons que ce n'est pas une science exacte. Allons-nous manger, Hosty ?

— Volontiers.

— Savez-vous à quoi je pense ?

— Vu la lueur qui s'éclaire dans vos yeux, je ne sais pas si je souhaite vraiment en être informé !

— Demain, nous avons quartier libre, l'épicier m'a parlé d'un chemin qui mène à des vergers, à moins que ce ne soit la bibliothécaire ?! *hasarde-t-elle, songeuse*. Nous pourrions leur demander précisément le chemin et aller voir sur place, qu'en pensez-vous ?

— Nous ne sommes pas au printemps !

— Non, mais à défaut de fleurs, qui sait, nous trouverons peut-être des fruits ?!

— Vraiment ?

— C'est la saison !

— Je vais vous faire une confidence.

— Vous m'intéressez.

— Si vous me promettez de ne pas vous moquer de moi.

— Pourquoi le ferais-je ?

— Je n'ai jamais vu d'arbre fruitier de toute mon existence, uniquement la vigne et les arbustes à petits fruits qu'on trouve dans le hameau et ses environs.

— Quelqu'un de sage m'a dit récemment qu'il n'était jamais trop tard... Et, à propos, il est temps d'aller nous restaurer ! Il nous faut prendre des forces pour demain. Oh, oh, je vous vois changer de visage ; vous n'allez pas vous défiler. Et puis, Hosty, je suis certaine que vous serez fier de vous d'avoir relevé ce défi… Vous en êtes capable.

— Si vous le dites…

— C'est que je le crois. J'ai confiance en vous.

Hosty reste silencieux un long moment, perdu dans ses pensées. Puis, il finit par lui sourire.

— Merci de nos échanges et d'accepter ma présence dans le labo. C'est très agréable.

— Je vous renvoie le compliment.

— J'en ai vu des personnalités dans ma vie, mais je dois reconnaître que la vôtre n'est pas du genre que

l’on oublie facilement !

— Bah, tant que vous tenez le coup, tout va bien. Je vous en prie, parlons à présent de choses sérieuses : j’ai un creux, une béance, un gouffre ! Allons manger, par pitié ! Ma tablette pour un bon repas !

— Vous n’oseriez pas ! Quoi qu’avec vous, on ne sait jamais. Je préfère ne pas prendre de risque. Regardez, le restaurant a ouvert ses portes. Ce sont les jeunes qui ont composé le menu. Parfait !

— En effet, je pense que nous allons encore nous régaler !



— Bonjour Jacques. Désolée du retard mais j'ai eu une urgence... Comment va-t-elle ?

— Maryse est d'une humeur massacrante. Elle m'a demandé de l'installer dans le fauteuil sur la terrasse pour se changer les idées. Elle ne sait plus comment se mettre. Lorsqu'elle reste allongée, elle semble souffrir au moindre souffle. Debout, dès qu'elle pose le pied par terre, c'est une torture. J'ai l'impression qu'assise sur le côté, avec des coussins pour la caler, son pauvre corps trouve à peu près son compte. Enfin, elle te dira elle-même de quoi il retourne. Tu veux te laver les mains, je suppose ?!

— En effet, on ne change pas les bonnes habitudes ! Ensuite, si tu le veux bien nous allons la voir.

De petite taille, rondelette, Maryse a enserré ses cheveux roux en un chignon hirsute. Elle la regarde, lovée dans le fauteuil, un peu repliée sur elle-même, en position semi fœtale. Une grosse écharpe en laine lui enserre la taille, le plaid jeté à même le sol. Elle a fermé les yeux et respire à petits coups. Son visage perle de sueur, sa peau constellée de grains de beauté affiche une pâleur fiévreuse.

— Maryse ?

— Oh ! Sophie ! Tu as pu te libérer ?! Comme cela me touche. Merci.

— J'ai fait mon possible pour ne pas trop te faire attendre, sourit la jeune femme*. Tu me remercieras si j'arrive à te soulager. Quand dois-tu voir le Docteur Bourdeuil ?*

— A son retour de congés.

— Bien. Est-ce que tu crois que tu vas pouvoir bouger pour dégager ton dos, que je puisse le voir ?

— Oui, ça devrait être possible ! sourit Maryse en faisant tout son possible pour surmonter ses appréhensions*. Jacques, mon chéri, veux-tu me débarrasser de ce plaid, s'il te plaît ?*

— Oui, chef, à vos ordres ! plaisante ce dernier pour tenter de la faire sourire et la décrisper un brin, exagérant son attitude martiale.

Après avoir secouée et pliée la couverture, il la pose sur le guéridon, à portée de main des deux femmes. Et, avec un clin d'œil appuyé, il porte la main à sa tempe gauche et se campe droit sur les jambes dans un claquement de talons !

— Avez-vous encore besoin de mes services ?

— Non, nous serons très bien nous débrouiller toutes les deux. Merci, Jacques.

Sophie le regarde avec respect.

— Bon, en ce cas, je file au jardin, j'ai quelques arrosages en retard et d'autres bricoles qui m'attendent. Si besoin, vous n'aurez qu'à m'appeler.

— C'est entendu.

Sophie le remercie à nouveau d'un sourire. Maryse regarde avec tendresse la silhouette droite s'éloigner et confie :

— Pauvre Jacques, il a fait son possible depuis trois jours pour que cela passe, il est au petit soin mais rien n'y fait. Et je ne suis pas une malade facile, soupire-t-elle*. Elle se redresse péniblement, le visage contracté par l'effort et la souffrance.*

— Je vais te seconder, assure Sophie, tout en veillant à ce que le déplacement se fasse en douceur.

Jeunes retraités, le couple s'est découvert peu à peu une véritable passion, malgré quelques déboires, pour le jardinage. Maryse, peu robuste mais prise au jeu, ne s'est pas ménagée. Le jardin qu'ils cultivent regorge de plantes, depuis les couvre-sol, en passant par les buissonnantes, les arbres d'ornement sans négliger un potager riche en couleurs et en saveurs… Il règne dans ce domaine le même ordre méticuleux que dans leur intérieur. Des allées proprettes permettent de passer d'une culture à l'autre. On s'attend presque à y trouver des patinettes. C'est cependant un régal pour les yeux et Sophie sourit en songeant que la malade s'est installée dans un fauteuil qui lui permet de couver du regard toute l'étendue du jardin.

Sophie invite sa vieille amie à venir s'asseoir à cheval sur une chaise dans la chambre des époux, libérant le dos, les bras de part et d'autre du dossier. Avec patience, elle dénude le torse. Tout en demandant des précisions sur la douleur ressentie et la zone concernée, elle veille à connaître les circonstances qui ont entouré l'accident. Maryse pense que cela provient d'un faux mouvement qu'elle aurait effectué alors qu'elle portait un seau de déchets alimentaires de nature végétale et de coquilles d'œuf au composteur. Rien de trop lourd a priori*. Un simple mouvement de rotation, et clac ! La jeune femme explique comment elle va procéder. Elle palpe le dos du bout des doigts, en symétrie, et détermine avec précision la zone d'inflammation.*

— Aïe, oui, c'est bien là, confirme Maryse.

— Il me semble que tu as coincé un nerf…

Sophie est mince, ses cheveux abondants s'enroulent sur la nuque. Une robe claire qui s'arrête au dessus du genou se meut telle une eau vive épousant la gestuelle fluide qui coule et éclabousse tout de vitalité autour d'elle. Les manches courtes laissent libres des bras aux muscles longs. Les doigts fins d'une pianiste faisant ses gammes courent sur le dos de la souffrante, palpent, se posent, s'arrêtent ici et là. Les yeux en amande pétillent d'intelligence et de joie de vivre. Elle a cependant froncé les sourcils, toute absorbée par le massage à effectuer. Sa voix claire et riante continue d'insuffler de la bonne humeur alentour alors qu'elle palpe, presse, semble pétrir le dos comme un pain au levain, tapotant ici et là. Elle effectue des

mouvements circulaires, doux et réguliers. Elle masse, lisse, presse encore, étire.

— Préviens-moi si je te fais mal.

— Pas pour le moment, au contraire, soupire enfin Maryse*. J'ai l'impression que tu es en train de faire circuler ce qui était bloqué.*

— C'est un peu le but… Bon, je commence à peine. J'en ai à peu près pour une demi-heure, peut-être davantage. Ça va aller ?

— Oui, oui, tu peux même rester une heure ! Tu n'imagines pas le bien que tu me fais.

— Tant mieux. Bon, il faut que je me concentre. Pardon, mais je vais devoir me taire.

Au bout de trois-quarts d'heure, la « guérisseuse » annonce :

— Voilà, nous en restons là pour le moment. Comment te sens-tu ?

— Bien, il me hâte de rejoindre Jacques.

— Douuuucement ! Désolée de te décevoir mais il va te falloir user d'encore un peu de patience. J'ai dénoué la zone de tension. Il se peut que pendant trois jours des émotions surgissent. C'est normal. Prends ce qui vient. Si besoin note-le et si tu le souhaites, on en parle. Si tu sens que les larmes coulent, ne les retiens pas. Normalement, ton dos devrait te laisser tranquille, mais tu dois éviter autant que possible les efforts, les émotions fortes et les coups de froid. Garde le torse bien au chaud cette semaine voire pendant quinze jours. Bois des tisanes et de l'eau pure à volonté. Quand tu te laves, attention à éviter les gestes brusques. Demande de l'aide si besoin, elle songe à Jacques qui s'affaire dans le jardin, arrosant ici, élaguant les branches mortes d'un rosier. Si tu en ressens le besoin, dors. Il te faut reprendre des forces et te réparer. Pense bien à en parler au Docteur Bourdeuil dès que tu le vois. Une fois qu'elle a aidé Maryse à se rhabiller, elle veille à bien envelopper le dos du plaid qu'elle est allée chercher sur le guéridon. Elle appelle d'une voix forte :

— Jacques, peux-tu venir, s'il te plaît ?

Jacques qui bricole à présent dans la serre, à deux pas, a gardé la porte ouverte pour entendre les deux femmes. Il les rejoint dans la chambre à coucher alors que Sophie s'emploie à transformer Maryse en chef indien, à en croire cette dernière.

— Besoin de mes services ? demande-t-il sur le seuil de la chambre. *Maryse se tourne vers lui sans effort.*

— Non, tout va bien mon chéri.

Ce dernier se détachant de l'encadrement de la porte, un rouleau de chanvre à la main, la couve du regard. Il entre.

— Alors, comment se porte notre malade ?

— Je me sens bien, je t'assure, lui sourit tendrement Maryse.

— Elle est encore fragile. Normalement elle devrait être complètement rétablie avant dimanche si elle observe un repos strict : pas de jardinage, pas de sport, pas de stress. Elle ne doit bien entendu rien porter de lourd. Je peux compter sur toi pour l'aider à tenir bon, n'est-ce pas ?!

— Entendu. Merci, Sophie.

Le visage aimé a repris des couleurs, Jacques ressent une profonde gratitude envers la jeune femme.

— Je vais à présent me laver les mains, vous permettez ?

Maryse lui répond :

— Fais comme chez toi. Je ne t'accompagne pas, tu connais le chemin !

La salle de bain est accueillante. Les murs sont recouverts de petites faïences, avec des motifs de roses stylisées. L'eau jaillit dans la large vasque, sans effleurement du mitigeur chromé. Une facilité que malgré son goût de la simplicité, elle apprécie pour les soins. Elle répugne à toucher quoi que ce soit après un massage. Elle laisse l'eau fraîche doucher ses mains quelques brèves minutes et s'écouler dans le syphon. Un temps nécessaire. Les yeux fermés, elle se vide. Enfin vidée, elle frissonne.

— Pense à te rendre dans la cuisine, il y a deux trois conserves à ton intention sur la table.

La voix de Maryse lui parvient traînante depuis la chambre à coucher. Sophie sourit en songeant que son amie ne va pas tarder à s'assoupir… Lorsqu'elle entre dans la cuisine, elle voit des fruits en bocaux bien en évidence sur la table de travail ainsi qu'une terrine maison. Comme d'habitude Maryse n'a pas fait les choses à moitié. Jacques la raccompagne.

— Alors et ces voisins, à quoi ils ressemblent ? J'ai vu passer un camion de déménagement qui se dirigeait de ton côté et j'ai pensé à toi. Cela doit te faire un peu de compagnie.

— Ah ? Alors ça veut dire que le Domaine de la blanche Colombe serait à nouveau habité ?! Tant mieux ! Il n'y a rien de plus triste qu'une maison vide. Ces temps-ci avec l'absence du Docteur et les accidents des travaux des champs, on me sollicite pas mal. Je rentre tard le soir, souvent à la nuit tombée. Je suis partie à l'aube et je n'ai vu encore personne en dehors de mes visites.

— Si comme tu le penses c'est bien le Domaine de la blanche Colombe qui ré-ouvre ses portes, ça ne plaira pas à tout le monde.

— Que veux-tu dire ?

— C'est une vieille histoire, Sophie, une triste histoire d'amour et de jalousie. On prétend au village qu'elle

ne porte pas bonheur à ses occupants. Je suis un vieil imbécile qui prête trop d'attention à des superstitions rétrogrades. Je m'inquiète sans doute à tord. Après tout, tu as raison, cette maison vide allait finir par s'abîmer. Laissons le passé à sa place, il vaut mieux, demain est un autre jour. En attendant, prends les bocaux offerts si tu veux faire plaisir à la maîtresse de maison. Tu verras, les pêches précoces au sirop sont excellentes cette année.

— Merci à tous deux. Tiens-moi au courant pour Maryse si besoin. Veille sur cette biche qui ne rêve que de liberté et de gambades. Qu'elle reste au calme. Passez le bonjour au docteur Bourdeuil quand vous le voyez, veux-tu ? Voilà longtemps que je ne l'ai croisé.

— Tu peux compter sur nous. A bientôt !

— A bientôt. Prenez soin de vous, tous les deux. L'été, le jardin fait le lézard au soleil, tâchez de l'imiter un peu, le matin tôt ou en fin d'après-midi. Cela va aider Maryse à refaire le plein de vitamine D.

— D'accord ! Encore merci. Prends soin de toi aussi, Sophie.

Jacques s'en retourne à ses occupations, heureux d'avoir à nouveau recueilli le rire enjoué de sa chère épouse au creux de l'oreille. Sophie l'entend chantonner doucement alors qu'il descend les trois marches qui mènent à la serre au moment où elle ferme doucement le portail derrière elle.



— Bon, il n'y a pas que Maryse qui s'endort. Il est temps de me coucher si je ne veux pas qu'Hosty s'inquiète pour moi et vienne claironner à ma porte, *baille-t-elle*. Quel jeune homme troublant. Ainsi, je ne m'étais pas trompée. Je pense qu'il a dû passer par des moments assez hasardeux dans l'existence. Mon intuition ne m'a pas égarée. Hélas. Je pense qu'il porte en lui un poids qui l'oppresse. Pour lui aussi se serait le moment de s'en délester. Nous verrons bien en temps utile, il ne faut surtout pas le brusquer. La confiance demande persévérance et patience.

Je commence à vraiment m'attacher à mes personnages… Comme à ce gamin inconnu. En attendant, il va falloir que je réfléchisse à cette histoire ancienne qui plane lugubrement sur la blanche Colombe comme le passé d'Hosty sur son jeune front.

Demain matin, séance avec l'hypnothérapeute et ensuite, avec mon garde du corps, nous irons inspecter les vergers. Demain soir, restaurant. Quelle vie de chien ! On y prendrait goût. Allez, *carpe diem*. Ne pas se préoccuper de l'avenir qui se souciera bien assez de lui-même ; cueillir l'instant présent. Et sur ces mots, elle éteint la lampe de chevet.



Séance 9

Hosty somnole sur le fauteuil de jardin qui se trouve sur la terrasse lorsque la femme sort de sa suite. Elle pense un moment lui faire faux bond et le laisser dormir tout son soul, mais elle se ravise en pensant qu'il se reprocherait sa négligence et s'inquiéterait inutilement. Elle regarde les yeux bouffis de sommeil, le visage poupin agité de mouvements involontaires. Contre quels fantômes se bat-il ? Elle touche doucement l'épaule d'Hosty et lui chuchote :

— C'est le matin.

— Hummm.

— Il faut se réveiller.

— Hummm.

— Hosty, c'est l'heure.

Il ouvre un œil hagard.

— Bon sang, *dit-il*, je crois que je me suis endormi.

— Je confirme. Des soucis ou des courbatures, *s'enquit-elle ?*

— Non, juste des cauchemars. Je crois que j'ai encore abusé hier au restaurant !

— Il vous faudrait une bonne infusion de fenouil, de menthe et de réglisse.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Quelle heure est-il ?

— Juste l'heure de nous rendre au labo.

— Bon sang ! Lia ! Il se tape le front de la main. Vite !



— **Vous avez parlé des proches qui ont joué un rôle important dans votre existence. Des êtres croisés par hasard vous ont-ils aussi marquée ?**

— Oui. Vous évoquez le « hasard », ce pseudo derrière lequel Dieu se cache lorsqu'il voyage incognito dit-on. Je ne crois pas au hasard.

— **Définissez « Dieu »**

— Conscience créatrice antérieure au big bang et qui fait l'expérience de la vie éphémère sous des formes

multiples mais toutes interconnectées. Énergie pure. Amour éternel : Père, Fils et Esprit-Saint.

— **Votre définition est floue et ne correspond pas à celle de la Religion Universelle.**

— C'est possible.

— **Rejetez-vous la notion de « hasard » ?**

— Certains scientifiques affirment qu'il n'a pas sa place pour expliquer la vie sur terre et son évolution, notamment pour des questions de probabilité.

— **Quelle place donnez-vous aux ordinateurs ?**

— Un chef religieux, un pape, avait peu de temps avant la catastrophe reconnu officiellement qu'ils étaient des dons de Dieu. A ce titre, toutes les créations humaines sont des dons de Dieu, simplement certaines sont dénuées de conscience. Je cite : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». Les ordinateurs aiment-ils ? Les ordinateurs ont-ils une âme ?

Le silence de LIA XII répond seul à ces questions, avant que ne s'affiche :

— **Vos propos sont subversifs.**

— C'est possible. Penser est subversif. Vivre est subversif. Aimer est subversif.

— **Définissez « pape »**

— Le chef de file du Vatican, à la tête de la hiérarchie de l'église catholique romaine, qui fut l'une des principales puissances politiques mondiales.

— **Vous avez parlé des proches qui ont joué un rôle important pour vous. Des inconnus vous ont-ils aussi marquée ?**

— Oui.

— **Quel rôle ces inconnus ont-ils joué ?**

— Ceux dont je me souviens ont eu d'une certaine façon le rôle de « messagers ».

— **Vos propos ne sont pas clairs. Illustrez-les.**

— J'avais vingt ou vingt-et-un ans lorsque mon compagnon dut être hospitalisé. Pour respecter sa volonté, notre union demeurait inconnue des siens. Ce fut un moment très éprouvant. Si sa mère m'accueillit avec bienveillance, son père, tout à fait hostile à mon égard, se montra on ne peut plus glacial et distant. Il me rejeta ouvertement. Je m'en trouvais mortifiée.

Moi qui rêvais d'une famille unie, je m'en retournais le cœur lourd. Les rêves de l'enfant éclataient comme des bulles de savon. Je ressentais une honte indicible de n'avoir su me protéger d'un procès sans appel et sans défense. Je m'enlisais dans une situation cornélienne.

Assise au fond de la rame de métro, loin des regards, près de la paroi sans vitre pour que personne ne soit témoin de mes larmes, je laissais libre cours à mon chagrin. J'avais appris à pleurer sans bruit. J'avais appris à cacher ma douleur et la panser sans témoin comme un animal aux abois. Je tournais donc le dos aux autres passagers lorsqu'Elle entra et s'assit sans hésiter en face de moi.

— **Décrivez-la.**

— Une dame âgée, respectable, sans arrogance. Elle m'a fait penser à ma grand-mère bien-aimée. J'avais revêtu le masque social de l'indifférence, m'enfermant au plus profond de moi-même, m'emmurant devrais-je dire. Montrer ma souffrance à la maison ne m'apportait que des ennuis, j'avais appris à composer un masque, une cuirasse pour me rendre invulnérable. En apparence.

— **Qui a entamé le dialogue ?**

— Je ne sais plus. Peut-être m'a-t-elle saluée d'un sourire ou d'un mot lorsqu'elle s'est installée.

— **Qu'avait-elle donc de remarquable ?**

— Sans m'y attendre le moins du monde, elle se mit à me parler et me révéla qu'il y avait du positif dans les moments les plus difficiles. Je ne saurais vous transmettre son discours avec fidélité mais la substance est restée comme un baume sur mes plaies. Un truc du style : « on trouve des grâces dans les pires situations ». Elle ajouta quelque chose comme « il y a toujours un oiseau pour se blottir au creux de votre épaule dans la tempête ». Elle me souriait avec douceur. Combien de temps dura ce face-à-face ? Je ne saurais le dire mais elle quitta la rame bien avant moi, sa parole continuant à m'habiter longtemps après. Cette présence rassurante, aimante, arriva pile au moment où le désespoir s'emparait de moi.

— **Une autre rencontre ?**

— Nous devions tout quitter pour rejoindre le père de mes enfants. J'étais devenue une cendrillon des temps modernes pas uniquement pour mon époux mais pour nombre de ses proches sans que cela ne les trouble le moins du monde. Je crois qu'ils me prenaient pour une sorte de cruche ou de gourde. Il est pourtant plus difficile de faire du bien que du mal.

— **Avez-vous regretté votre bienveillance ?**

— Pas le moins du monde. Et à refaire, je le referai.

— **En toute connaissance de cause ?**

— Oui. J'agissais déjà en toute connaissance de cause. Par contre, à présent, je mettrais des limites. Certaines personnes confondent bienveillance et bêtise qui n'ont de semblable que l'initiale, hein ? Nous ne devrions laisser personne nous manquer de respect, fut-ce parce que nous avons la capacité de faire la

part des choses. Les actions des êtres sont parfois dignes d'éloges et d'autres fois condamnables. Je parle bien des actions et non des êtres qui manquent de discernement ou de conscience.

Hosty qui somnolait sur sa chaise semble pris d'une inspiration soudaine et demande :

— Étiez-vous heureuse ?

— Non. Si l'amour de mes enfants me comblait, mon époux devenait de plus en plus cynique, lointain, s'enfermant dans le personnage du notable pétri de diktats et de doléances. Ni amour ni tendresse entre nous, aucune complicité, plus une once d'égalité dans la relation, froid envers les enfants voire violent. Lui qui n'avait que le mot de respect à la bouche n'en témoignait plus guère envers nous. Il n'y avait plus rien de l'homme gentil de qui j'étais tombée amoureuse adolescente.

— Êtes-vous toujours mariés ? *s'enquit Hosty avec une voix pâteuse.*

— Oui. Non. C'est une longue histoire. Simplement, à cette époque, le père de mes enfants avait déjà pris de la distance, sur le plan géographique s'entend, après une scène où il prétendit que s'il restait il se suiciderait.

Hosty semble vraiment intéressé et continue de mener son interrogatoire, tout à sa curiosité juvénile.

— Que lui aviez-vous répondu ?

— Que vouliez-vous que je lui réponde ?! Après ce dernier chantage duquel je n'étais plus dupe, je lui rappelai qu'il avait toujours été libre de ses mouvements. Il fut prompt à mettre à exécution son projet. Si un ressenti négatif ne cessait de me tarauder, par quel élément tangible m'opposer à ce nouveau projet de déracinement pour les enfants et pour moi ?

— Il y avait eu des précédents ?

— Oui, en fait, tout tournait autour de ses aspirations, ses besoins, ses lubies.

— Et vous ?

— Moi ? J'étais devenu le jouet d'un long et patient travail de sabotage.

LIA XII qui avait pris la forme d'un iceberg dérivant sur une mer d'un bleu turquoise s'alluma :

— **Hospitality Officer vous outrepassez vos fonctions. Invitée revenons à la rencontre fortuite. Comment se passa-t-elle ?**

— Un matin, je me rendis dans une boulangerie où j'entrais pour la première fois. J'attendais mon tour lorsque le client qui me précédait se tourna vers moi. Il s'agissait d'un bel homme, eurasien ou asiatique, âgé de trente à quarante ans. Il me déclara sans ambage : « N'y allez pas. Vous n'avez pas votre place là-bas. Ça va être la guerre. » Inutile de vous dire combien ce discours m'a glacée. Je restais sans voix. Ce

projet de déménagement, nul n'en avait connaissance. Qui était l'inconnu qui venait ainsi me mettre en garde contre un péril non encore avenu ?!

— **Avez-vous renoncé au déménagement ?**

— Non, pas tout de suite. Comme prévu, je me suis tout de même rendue sur place. Ce voyage de reconnaissance me suffit pour constater à quel point la mise en garde était fondée. Nous ne l'avons jamais rejoint. Peu après, n'ayant plus besoin de mes services, il prit la tangente, se libérant du fardeau que nous représentions désormais à ses yeux. Il nous offrit sans le vouloir les clefs de notre liberté. Nous découvrîmes à cette occasion qu'il jouissait d'une emprise sur nous fondée sur la peur. Il agissait de façon imprévisible, sadique, et son humeur fluctuait sans que nous puissions anticiper ses voltes faces. Je n'ai eu de cesse de protéger mes enfants jusqu'à ce qu'ils deviennent des adultes accomplis, capables de prendre leur destinée en main.

— **Vous arrive-t-il encore de faire de ces rencontres inopinées ?**

— Oui.

— **Poursuivez.**

— Il y a quelques années de cela, alors que nous jouissions encore d'une relative liberté, je faisais faire sa promenade à une personne âgée de mon entourage. Nous rentrions au logis lorsque nous croisâmes un septentenaire aux yeux d'un bleu limpide, mince, avenant. Il m'assura qu'il la connaissait et qu'il était heureux de la revoir. Il la complimenta avec beaucoup de douceur et cela la fit sourire de plaisir. Il me dit venir de Bretagne. Nous échangeâmes quelques mots et il répondit à mes questions fort civilement. Et puis il me donna un conseil surprenant avant de reprendre sa propre promenade : « Écrivez avant qu'on ne vous coupe la tête ». Qu'est-ce que ces paroles sibyllines autant qu'abruptes signifiaient ?! J'en eus froid dans le dos. Une fois de plus, j'entendais un inconnu me donner l'ordre d'écrire.

— **Définissez « sibyllin »**

— Cet adjectif qualifie des propos dont la signification reste cachée ou obscure de prime abord, comme les oracles de la prêtresse d'Apollon, la sibylle.

— **D'autres vous ont donc donné ce conseil ou cet ordre ?**

— Oui, régulièrement et ce, depuis des années. Sauf que cette fois, il s'agissait d'un ultimatum.

— **Qu'avez-vous fait ?**

— Ce que toute personne sensée aurait fait à ma place. Trop de raisons me poussaient à écrire pour ignorer cette mise en garde dont je ne compris le sens que plus tard grâce à un ami auquel je m'étais

confiée. Je me suis donc attelée à ce travail dès que les circonstances me l'ont permis.

— **Avez-vous fini d'écrire ?**

— Pas encore. Je mets et remets sans cesse l'ouvrage sur le métier.

— **Quels éléments vous permettent de rapprocher ces interlocuteurs fortuits ?**

— Plusieurs : ils me sont étrangers, ils surgissent à des moments clef de mon existence, ils m'apportent des éclaircissements, des messages sans chercher à donner quelque vraisemblance à leur intrusion dans ma vie privée, ils m'informent à brûle-pourpoint mais non sans bienveillance ni clairvoyance et disparaissent comme ils étaient venus. Pour résumer, j'en conclus qu'il s'agit de messagers providentiels.

— **Avez-vous du ressentiment envers ceux et celles qui ont abusé de votre altruisme ?**

— Non. Sans être d'un naturel belliqueux, il m'est arrivé d'éprouver sur le moment de la colère voire de la rage et de l'exprimer haut et fort ! Or, une femme qui se respecte ne doit pas se commettre à des actes de colère et encore moins dans des lieux publics. Dans la littérature, on observe toujours une dichotomie. Un auguste courroux sied aux hommes comme les regalia assoient l'autorité royale. Les femmes qui expriment leur colère sont représentées comme des hystériques. Aujourd'hui, trouver quelqu'un qui gueule, qui hurle, qui tempête relève de l'exploit. Comme de rencontrer des personnes qui pleurent, qui rient, qui tremblent de peur ou autres manifestations sensibles ! L'expression des affects est désormais proscrite, jugée dangereuse pour la sécurité et l'ordre publics. Le moindre contrevenant risque l'isolement à vie ou la lobotomie par voie médicamenteuse. Après, pourquoi entretiendrais-je des sentiments négatifs ? Est-ce que cela rendrait l'autre meilleur ? Ma vie serait-elle plus agréable ? Nullement. Désireuse de comprendre et de me libérer de l'emprise négative des agissements ou des intentions d'autrui, ces épreuves m'ont permis de gagner en discernement.

— **Définissez « regalia »**

— Terme latin qui désigne les emblèmes du pouvoir royal comme la couronne, le sceptre.

— **La session est terminée.**



Une fois sortis du mas, Hosty ne peut s'empêcher de bailler. La femme le considère avec prévenance.

— Vous devriez aller vous coucher, vous ne tenez plus debout.

— Vous plaisantez, le devoir d'abord ! Nous devions faire une partie de carte avec le barman et la bibliothécaire, vous vous souvenez ?

— Justement, les cartes peuvent attendre.

— Comment ça, « justement » ?

— Vous êtes missionné pour répondre à mes besoins à tous moments, n'est-ce pas ?

Il se contente de hocher la tête en signe d'assentiment.

— Et bien, voilà, mon cher *Hospitality Officer.* J'ai absolument besoin de vos services pour passer une soirée sereine. Je sais que nos partenaires de jeu ne m'en voudront pas de reporter la partie. Du reste, je me charge de les prévenir., *dit-elle en se pendant à son bras.*

— Je vous écoute. De quoi s'agit-il ?

— Je connais vos talents incomparables pour veiller sur quelqu'un. Ne protestez-pas, j'ai encore le souvenir d'un petit déjeuner royal ! Une rose blanche délicate témoigne en votre faveur. Vous êtes l'homme qu'il me faut pour prendre soin d'un ami.

Ils marchent tout en devisant.

— A la Croix-du-Sud ?

— Oui.

— Et bien, on peut dire que vous êtes rapide en amitié ! Vous savez, *précise-t-il sur le ton de la confidence*, de vous à moi, je préfère m'occuper des dames.

— Oh, je vous en prie, *l'implore-t-elle.*

— Qu'attendez-vous de moi ? *baille-t-il, sans pouvoir contenir sa fatigue.*

— Et bien, cet ami a trop tiré sur la corde, seulement il fait partie de cette catégorie de mortels qui ne s'écoute pas, voyez-vous ? Voudriez-vous m'aider à le convaincre ? Vraiment, vous m'obligeriez.

— Bien entendu, s'il ne s'agit que de ça ! Où se trouve-t-il ?

— Pas très loin.

— Ah, parfait ! Je serai heu...reux de vous rendre ce service, *baille-t-il.*

— Ah, me voilà rassurée.

Elle se détache de lui et lui serre la main.

— Merci Hosty, j'ai confiance en votre pouvoir de persuasion.

Hosty lui sourit à grand peine.

— Ne partez pas. Vous ne m'avez pas encore précisé de qui il s'agit.

— Vous n'aurez pas de difficulté à le trouver. En ce moment, il est juste en face de moi ! *elle lui fait un petit salut malicieux de la main, tout en lui décochant son plus grand sourire.*

Il la regarde, prêt à se récrier, cependant elle ne lui en laisse pas l'occasion. Elle lui adresse un clin d'œil en débitant sa tirade :

— Souvenez-vous que j'ai votre parole ! Vous ne voudriez pas que la sérénité de ma soirée soit compromise ? Le groupe ne s'en remettrait pas. Merci Hosty, mille fois merci d'avoir accepté de me rendre ce menu service. Je sais que je peux compter sur votre professionnalisme et votre bienveillance. Vous êtes vraiment trop chou. Prenez bien soin de mon ami ! *insiste-t-elle avant de disparaître, en lui lançant un baiser furtif.*



Diego contemple les hauts murs de parpaings qui séparent la propriété du reste du monde et relient les deux tourelles agrémentées de pierres taillées. En guise de boîte-aux-lettres, une ouverture est pratiquée dans le mur près de l'entrée. Le courrier tombe dans un réceptacle en fer rongé par la rouille. L'homme parvient à soulever tant bien que mal le battant et retrouve des vestiges de papiers divers, de publicités, le tout amalgamé et gonflé par les eaux de pluie, jauni, séché sous l'action du gel et du soleil. Il y a même une araignée qui a tissé sa toile dans un angle, quelques corps séchés de guêpes. Des limaçons ornent le pourtour extérieur de grappes compactes. Il comprend qu'une boîte-aux-lettres aux normes s'avère une acquisition nécessaire. La propriété a vécu loin de l'agitation des siècles successifs, et depuis les huit dernières décennies au rythme des insectes et des animaux qui ont profité de l'absence de l'homme pour y vivre en toute liberté. La ferme aurait pu s'appeler le Paradou, conclue-t-il, *comme dans le roman éponyme de Zola. Un petit paradis sauvage et retiré dans lequel il ne lui manquerait qu'une Eve pour compagne. Le portail offre un passage relativement étroit de sorte que les déménageurs avaient dû laisser le 40m^3 à l'extérieur pour décharger. Diego contemple la route communale de laquelle des nuages de fines particules s'élèvent et viennent se mêler à la terre noire des champs ; elle se prolonge et finit sa course au milieu des montagnettes aux reflets de lavande. Devrait-il remonter des murets de pierre sèche ou avoir raison des murs fissurés ainsi que du portail ?! S'il envisageait d'avoir quelques bêtes, une haie vive plus en harmonie avec son besoin d'ouverture s'avérerait nécessaire ainsi qu'un portail en bois... large. Il décide de ne rien précipiter, de prendre le temps d'étudier la question. Il en est là de ses réflexions lorsqu'il sent une présence dans son dos. Il se retourne.*

Là, face à lui, un homme à la barbe parsemée de fils d'argent, vêtu de pantalons et d'une casquette kakis, d'une chemisette crème, fixe sur lui un regard scrutateur. Les pieds de l'inconnu sont chaussés de lourds brodequins de cuir méticuleusement cirés. Il porte un bâton au bout ferré sur lequel des mains noueuses s'agrippent fortement. Ses yeux comme son attitude ne dégagent aucune animosité. Il apparaît difficile de lui donner un âge. 75 ans ; peut-être plus, peut-être moins.

— Bonjour, le salue Diego.

L'homme lui rend son sourire. Il porte sa main à la casquette en guise de réponse. Il regarde Diego comme un qui cherche à comprendre, les yeux étonnamment vifs semblant le traverser. Le vieillard se tâte, il hésite quant à l'attitude à adopter pour finalement, après un dernier regard devant lui, reprendre sa promenade.

— Curieux homme, se dit Diego.

Il se retourne pour continuer son tour de propriété interrompu par le visiteur muet, lorsque, non sans

surprise, il la voit. La sorcière, du moins le suppose-t-il, se tient elle-aussi à quelques pas de lui.

Les cheveux noués haut sur la tête, des mèches folles encadrent son visage. Ses yeux en amande ressemblent à des papillons. Les tâches de rousseur des joues lui donne l'illusion de deux pêches épanouies. Les dents blanches se détachent sur les lèvres charnues. Elle porte un panier qu'elle tient par la anse passée à son bras. Avec sa chemise blanche nouée à la taille, sa jupe longue en jean, ses bottes souples et son fichu écru, elle ressemble à une paysanne du temps jadis. Elle respire la vitalité, mélange de sauvageonne et de fruit d'été.

Combien sont-ils donc à l'épier ? Machinalement, Diego ne peut réfréner un coup d'œil circulaire. Quels singuliers personnages ! Est-ce que tout le village va venir en observation aux abords de sa demeure comme on se rend au spectacle ?

— *Il ne manque plus qu'ils me prennent en photo,* s'amuse-t-il dans un souffle. *A moins qu'ils ne me jettent des cacahuètes !*

Faisant taire son imagination capricieuse, il revient à l'analyse de l'inconnue. Paisible, elle se tient là, comme figée dans son observation, sans manifester l'ombre d'une retenue ou d'une gène, semblant suivre les méandres des cogitations secrètes de son nouveau voisin. Depuis combien de temps observe-elle dans son dos ses agissements ? Qu'avait-elle pensé de la scène avec l'homme au bâton ? Elle affiche un air rassuré voire vaguement amusé. Elle ne lui fausse pas compagnie et ne se dérobe pas davantage lorsqu'il se décide à marcher résolument dans sa direction. Elle l'attend, un sourire radieux illuminant son visage...



Elle mâchouille le crayon tout en rêvassant à la rencontre. Pas mal, *se dit-elle*. Elle se demande à présent quel terrible secret La blanche Colombe peut bien abriter en ses murs. Ses regards se perdent au loin alors qu'elle réfléchit. Voyons, *se dit-elle*. J'y suis. Elle se remet aussitôt à son travail d'écriture, raturant ici, annotant là, noircissant les pages du calepin avec une concentration perceptible.



L'histoire avait commencé après guerre, à l'issue de la deuxième guerre mondiale, vers 1947 pour être plus précise. Vivaient en ces lieux un propriétaire terrien un rien excentrique. Il s'était lancé dans la production de lavande vraie qu'il distillait. Au début, les villageois se moquaient gentiment de son projet et lui demandait s'il n'avait pas abusé du vin aigrelet de sa vigne. Mais constatant que les herboristes s'arrachaient sa production et que le bougre affichait avec insolence sa bonne fortune, les mauvaises

langues se turent. Par malheur, le fils ne revint jamais de la guerre. Au début, les parents espéraient comme les autres le retour du petit. Et puis, un matin fatidique, le facteur apporta le document officiel tant redouté. La mère ne se remit pas du deuil qui les frappait. Peu après avoir reçu la tragique missive, elle perdit la raison et se cloîtra dans un silence obstiné. Elle s'éteignit sans bruit dans le fauteuil qu'elle ne quittait plus guère que pour dormir, comme une bougie trop vite consumée. Il ne restait plus au patriarche qu'une fille, la prunelle de ses yeux et son bien personnel. Un nouvel habitant du village perché, doué en mécanique autant qu'en conduite, assurait depuis peu le transport de la production dans le camion rutilant aux couleurs de la maison. Les charrettes servaient encore pour les déplacements de courte distance ainsi que pour les besoins personnels de la famille et des employés de maison.

Juliette secondait son père de son mieux pour assurer la bonne marche administrative de l'entreprise. Aussi il n'était pas rare que les deux jeunes gens échangent à propos des commandes et des livraisons. Tant et si bien que de fil en aiguille, ils éprouvèrent du plaisir à partager leur solitude et ils commencèrent à se fréquenter en dehors du travail. Le père ne fit aucun commentaire, pensant que le temps agirait en sa faveur. Cependant, plus les mois passaient et plus les deux amoureux semblaient épris l'un de l'autre. Les commérages allaient bon train au village et Maître Rivière se contentait de hausser les épaules avec mépris lorsqu'on lui demandait la date des fiançailles ou de la publication des bans.

Tout aurait pu aller à la perfection si ce père n'avait songé qu'au bonheur de sa progéniture. Il aurait donné son accord et des noces somptueuses auraient convié à la joie et à l'allégresse générale les habitants des deux bourgades. L'âge venant, il aurait fini ses jours paisiblement entouré de sa famille grandissante et aimante, retrouvant avec ses petits-enfants de nouveaux motifs d'espérance et de fierté. Seulement voilà, Maître Rivière nourrissait d'autres ambitions pour sa fille qu'une union avec un modeste employé d'origine obscure. Si encore elle avait choisi un gars du pays dont on connaissait la famille. Le garçon pourtant possédait toutes les vertus à même de rassurer les plus exigeants : honnête homme, vaillant, sobre – fait remarquable dans les campagnes – , il ne manquait ni de courage ni d'intelligence. Par ailleurs, de commerce agréable, on l'estimait. Enfin, la jeune femme rayonnait de bonheur en sa compagnie que c'en était un régal pour les yeux et les cœurs attendris. Lorsque le jeune prétendant dans son habit du dimanche vint trouver le père pour lui demander la main de Juliette en compagnie du sacristain, il trouva porte close.

— Jamais, tu m'entends, jamais ma fille n'épousera un simple employé, grogna le patriarche de l'intérieur.

La principale concernée essaya de lui faire entendre raison mais le vieux restait buté.

Il advint ce qui devait advenir. Un matin, alors qu'il s'apprêtait à prendre son petit-déjeuner d'une bonne

soupe, d'un œuf poché ou d'une tranche de lard et de pain trempé comme à l'ordinaire, il ne perçut pas l'activité habituelle de la maisonnée. Il en fut surpris mais ne voulut pas trop s'en inquiéter. Un mot trônait sur la table du séjour où il prenait désormais tous ses repas. Ses mains tremblèrent lorsqu'il s'en saisit. Il dut s'asseoir. Il ajusta les lorgnons qui ne le quittaient pas. De guerre lasse, les deux amoureux s'étaient enfuis. Sa fille, son enfant, l'héritière comme il l'appelait parfois avec affection, l'avait abandonné à son tour. Elle lui demandait pardon et lui promettait qu'ils reviendraient le voir quand la colère l'aurait quitté. Elle l'embrassait et l'assurait de sa profonde affection et de son éternel respect.

Il déjeuna d'un café noir. Il relit la lettre sans montrer l'ombre d'une émotion. Les épaules soudain voûtées, lui qui jusqu'alors avait su affronter l'adversité le front haut, se traîna vers les escaliers. On eut dit de ses souliers de paysans qu'ils étaient plombés.

Il grimpa une à une les marches qui menaient au grenier dont les ouvertures permettaient aux plantes et au linge de sécher à l'abri des intempéries. Là, avec les filins tressés qu'il utilisait pour lier les bottes de lavande, il confectionna une corde. Il assura la solidité de son attache à l'une des solives, se la passa autour du cou et, dans un dernier sursaut de volonté, demandant pardon à Dieu de son geste sacrilège, il envoya valser la chaise sur laquelle il s'était juché.

Ses ouvriers ne voyant pas le maître dans les champs de lavande contrairement à son habitude s'en inquiétèrent. Il faut dire que ce n'était pas un mauvais bougre. Dur à la tâche, il travaillait en bras de chemise avec les autres quand l'ouvrage le réclamait et il avait toujours un mot ou un geste agréable envers son personnel. Plus les heures défilaient et moins le doute subsistait. Il était arrivé malheur au maître. Ils avaient bien noté le départ des jeunes mais sans savoir de quoi il retournait ; quant au maître, personne dans le logis ne l'avait vu depuis la veille au soir.

c'est Mathurin qui du haut de ses quinze ans eut l'idée d'aller voir sous les toits. Il le retrouva raide comme la justice, pendu au milieu des bouquets de lavande qui séchaient, balancés par la brise légère du début de journée.



Voilà la triste histoire, *se dit-elle*. Il faudra bien que la blanche Colombe accueille enfin un amour innocent en ses murs, un amour pur que nul ne songera à condamner pour que l'âme du vieil homme puisse enfin reposer en paix et que la colombe retrouve son éclat originel.



Séance 10

Hosty se balance sur le fauteuil tout en grignotant des fraises. Il semble en pleine forme.

— Bravo, Hosty, je vois que j'ai bien fait de m'en remettre à votre savoir-faire. Je vous sens frais et dispo.

— Vous m'avez bien eu hier soir. A votre décharge, je dois reconnaître que ces jours derniers, j'avais un peu trop tiré sur la corde, c'est vrai. Par contre, à vos traits tirés, j'en conclus que je ne suis pas le seul à me surmener. Mal dormi ?

— Oui, à dire vrai, depuis plusieurs jours je fais des cauchemars. Je suis un peu comme un oignon sans sa parure, une rose sans ses épines… Vulnérable, à fleur de peau et de cœur.

— Si vous avez mal au cœur, j'en conclus que vous aussi vous vous êtes goinfrée.

Elle rit franchement à sa remarque :

— Mon estomac se porte bien. C'est mon cœur qui souffre des suites conjuguées de l'interrogatoire et de l'hypnothérapie.

— Ne serait-ce pas plus sage pour une fois de reporter la séance ? Je peux la déprogrammer, vous savez.

— Merci, Hosty. Nous allons essayer et si je sens que je suis trop bouleversée pour répondre, je vous appellerai en renfort.

— Parfait. Goûtez donc à ces merveilles, elles sont succulentes.

— Une ou deux, juste pour vous faire plaisir.

Elle porte les fruits à sa bouche.

— Hum. Ma parole, mais elles sont savoureuses ! Un vrai délice.

— Prenez les dernières, quand je commence je ne m'arrêterais plus !



— **Avez-vous rencontré des personnes publiques ?!**

— Oui, lorsque je travaillais dans la presse.

— **Desquelles vous souvenez-vous ?**

— Tout d'abord d'un musicien du siècle passé. Lors d'un gala commémoratif d'anciennes stars de la radio, des chanteurs et chanteuses des années soixante et soixante-dix avaient été invitées. Membre de la presse écrite, les organisateurs m'avaient conviée à l'événement pour rédiger un article. Certains de ces braves gens cherchaient à se divertir. Ils semblaient vraiment vivre dans l'ombre de leur gloire passée, la rétine

éblouie par le feu éteint des projecteurs. Le guitariste d'un groupe célèbre dans les années 1970 discutait avec une connaissance qui l'entreprit en me regardant :

«— Qu'est-ce que tu penses de la petite journaliste ? Pas mal non ? On en ferait bien son quatre heure, qu'en dis-tu ?

Ils me dévisageaient tous deux et continuaient à s'entretenir sans façon.

— Moui, *répondit à peine embarrassé le musicien à son acolyte.*

— Qu'attends-tu pour l'inviter à boire un verre ? *rétorqua l'autre comparse.*

Le guitariste se tourna résolument vers moi :

— Euh, ça vous dirait une coupe de champagne ? »

Ma position ne me permettait pas de lui dire tout le bien que je pensais de leur muflerie et de leur outrecuidance. Je me bornais à un :

« — Désolée de ne pouvoir répondre à une invitation aussi... « délicate », mais je n'ai pas le temps. »

Ils se mirent à rire grassement. Souvent lorsque les mauvais procédés dont je suis la cible ne réveillent pas une inextinguible colère, des larmes ou une sidération intempestive, l'humour offre une distanciation opportune. « *Castigat ridendo mores*» . Si, gamine, je craignais la brutalité des clowns entre eux, le costume d'auguste d'Annie Fratellini me permet souvent de construire un personnage qui me protège, oscillant entre le rire et les larmes, la bouffonnerie et l'impertinence.

Pendant que je joue les guignols, j'observe et (me) régale d'un humour décalé. Et puis, le rire fait tellement de bien ! Il permet de dénouer les tensions, d'alléger les conflits.

— **Définissez « castigadridendomoris »**

— Il s'agit d'une locution latine composée de trois mots distincts : « *castiga*t » signifiant « châtie, punit », « *ridendo* » se traduisant par « en riant » et enfin, « *mores* », « les mœurs ». Cette devise : « Qui châtie les mœurs par le rire », appartenait à la *commedia dell'arte*, autrement dit, pour simplifier, à la comédie italienne. Molière s'en est inspiré et en a conservé la devise considérée comme l'esprit même de la satire.

— **Avez-vous croisé d'autres célébrités ?**

— Oui, un ancien combattant de la deuxième guerre mondiale. Lors de la débâcle, l'armée d'occupation voulut faire un exemple des résistants qu'ils avaient capturés. Ils les alignèrent le long d'un mur, le 12 juin 1944, et les fusillèrent. L'un d'eux, un adolescent, était tombé comme les autres sous la rafale ; toutefois, par extraordinaire, il gisait blessé et non mort. Les corps de ses camarades occis ou agonisants lui avaient tenu lieu de rempart sanglant. Il resta allongé, conscient que sa vie dépendait de son immobilisme et de sa

capacité à feindre. Dix-sept ans et seul survivant, voilà une leçon pour la vie. Cet homme aux cheveux blancs conservait une intelligence fine, pétillante. Au moment où je l'interrogeais, à l'occasion d'une commémoration officielle, il me confia en substance :

«— Nous ne nous sommes pas battus pour la « patrie » mais pour la liberté. Ni pour le pays ni pour les nantis qui le dirigeaient au gré de leurs intérêts mais pour des hommes et des femmes privés de leurs droits les plus fondamentaux. Nous n'étions pas contre les pauvres bougres allemands qui obéissaient à leur devoir de citoyens. Nous nous battions pour la liberté. N'oublie jamais qu'il faut rester résistant dans l'âme quel que soit le pouvoir en place. Pense à te demander s'il agit pour le bien public ou pour un groupuscule. Hitler, seul, n'aurait rien pu accomplir. Ne l'oublie jamais. Trop souvent on montre du doigt l'arbre pour cacher la forêt. Seul un groupement d'individus disposant de moyens adéquats peut venir à bout de la résistance d'un peuple. Ne fais pas comme la plupart qui regardent la direction que pointe le doigt d'un dirigeant, regarde qui se trouve derrière et quelles sont ses véritables motivations. N'oublie pas que l'histoire se trouve, le plus souvent, écrite par les vainqueurs. »

— **Vous considérez-vous comme une anarchiste ?**

— Non. Pourquoi cette question ?

Silence. La femme reprend :

— L'homme dont je vous parle n'était ni anarchiste, ni révolutionnaire. Il n'avait rien d'un exalté. Le citer en exemple fait-il de moi une anarchiste ? Il était lucide, sans fanatisme ni froideur. Il possédait une clairvoyance, une raison éclairée par le cœur et l'expérience. J'ai croisé beaucoup d'hommes et de femmes politiques tout au long de ma vie professionnelle. L'une d'elles assista à une joute verbale mémorable entre deux figures de proue de deux partis politiques ennemis. A l'issue de la séance, elle se mit en devoir d'aller congratuler le belligérant qui avait si bien défendu l'intérêt des sans-emploi. Lorsqu'elle arriva après bien des bousculades auprès de lui, elle assista à une scène entre les deux opposants à laquelle toute sa raison peinait à croire :

— « […] N'ai-je pas pourtant été trop virulent ? Il me semble que j'ai surjoué.

— Mais non, mon cher, pas du tout. Vous fûtes un modèle de révolte et de compassion.

— Vraiment ? Pourtant je crains qu'à la longue ils ne finissent par se douter de quelque chose. Nous fréquentons les mêmes grandes écoles, partageons les lieux de villégiature les plus prisés, nos enfants se marient entre eux – à propos, vous savez que je compte sur vous samedi soir – nous bénéficions d'un traitement à vie. Ils se rendent bien compte que nos prises de bec n'empêchent pas les crises, bien au

contraire.

— Enfin, mon cher, remettez-vous, n'ayez pas le triomphe si amer ! Souvenez-vous de notre illustre prédécesseur et de son mot : « Les Français sont des veaux ! ». Que vous faut-il de plus pour vous tranquilliser ? Du reste, si la pilule devient trop amère, n'avons-nous pas les médias à notre botte ? L'armée ? La police ? Les services secrets et la raison d'état pour nous protéger ? La peur ? Enfin, les meilleurs services de communication ?

— Vous avez sans doute raison.

— Allons, allons, je vous ai connu plus optimiste. J'avais retenu une table à la Tour d'argent, faites-moi le plaisir de vous joindre à nous sans façon. J'insiste. »

Là-dessus, notre petite provinciale se le tint pour dit et retourna fort dépitée dans la Creuse, ce coin de terre délaissé des Élyséens.

Autrefois, il existait un Parlement qui siégeait à Paris. Un député du Langue d'oc me confia qu'il s'y était rendu pour la première fois en 1981. Ignorant des lieux à visiter et des modes de transport parisiens, il demanda s'il pouvait disposer d'une carte du réseau urbain. On la lui fournit bien gracieusement. Quelle ne fut pas sa surprise de réaliser que le document remis était postdaté et que le nom du président de la république mentionné ne correspondait pas au président en fonction. Quand notre député s'en retourna chez lui, il attendit, la carte géographique parisienne précieusement conservée dans son secrétaire. Enfin, deux mois plus tard cet incident, le vote eut lieu et les résultats des élections présidentielles communiqués par la radio lui offrirent la confirmation attendue. Il s'agissait bel et bien du nom figurant sur l'en-tête du plan. Pour autant n'allez pas croire que tous agissent ainsi, j'aime à penser qu'il existe bel et bien des hommes et des femmes qui mettent leur vie au service du bonheur de leur peuple.

— **Un autre exemple ?**

— Une femme.

— **Comment l'avez-vous rencontrée ?**

— Je devais me rendre à une séance de dédicace pour écrire un article à l'occasion de la sortie de son dernier livre. Un ami missionnaire me reprochait mon « ignorance crasse » des membres de la haute société et des *people ;* son indignation m'amusait. De fait, je ne savais rien d'elle avant de la rencontrer. Je découvris un être charismatique. Elle me désarma par une simplicité, une proximité à l'autre et un esprit hors du commun. Ministre et femme de lettres, elle savait se rendre proche des plus humbles avec un naturel et une bienveillance exquis non sans se départir d'une vivacité d'esprit perceptible.

— **Quel est son nom ?**

— Un peu de patience. Je la rencontrais alors qu'elle gratifiait de bises amicales le vigile de la grande surface où avait lieu la séance. A ses côtés patientait son époux, d'un abord aussi charmant que courtois. Nous convînmes de nous retrouver en début d'après-midi, ce qui, *pensais-je*, me laisserait le temps de faire une recherche sur le net : elle avait su en quelques minutes aiguiser ma curiosité. Cette avocate parisienne s'emparait de causes difficiles que d'autres jugeaient perdues. Elle avait notamment œuvré pour le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, pour instaurer le principe de parité homme-femme, elle avait assuré la défense d'une femme activiste algérienne victime de violences militaires. Elle avait su prendre en main sa destinée dès son adolescence. Ce fut de notoriété publique le premier cas qu'elle plaida avec succès : le droit de poursuivre à l'égal de ses frères des études secondaires.

— **Quel est son nom ?**

— Je vais y venir. Je revins la voir comme convenu en début d'après-midi, je lui fis part de l'admiration que je lui portais. Je lui avouais mon ignorance de tantôt. Elle me sourit avec bienveillance. Durant l'entretien, elle me confia ne pas croire en Dieu. En mon fort intérieur je ne pus m'empêcher de penser : « Mais Dieu croit en vous ». A la fin de ce moment précieux de partage, elle me prit dans ses bras et m'appela : « ma petite sœur ». Elle se montra enchantée de l'article. En tant que journaliste, je faisais mon possible pour m'effacer devant la parole de l'autre, fidèle à son message et à son intention. Elle m'abonna à un journal sur la cause des femmes dont elle était la fondatrice et je le reçus régulièrement jusqu'à ce que mon changement d'adresse y mette un terme. Lorsque j'appris il y a quelques années déjà, qu'elle nous avait quittés, j'ai porté le deuil non d'une célébrité mais d'une sœur selon mon cœur.

— **Quel est son nom ?**

— Vous n'avez pas accès à ce type d'informations malgré tous les indices dont je vous ai gratifiée ?

Silence. La femme se fit conciliante :

— Je peux vous aiguiller ! Sachez qu'elle dédia à Claude Mauriac l'un de ses livres. Dans le roman pour lequel elle venait au devant de son lectorat, elle avait mis en scène le procès d'assises où elle s'acharna en vain à éviter une erreur judiciaire. Le jugement fut rendu dans les années soixante-dix si je ne m'abuse. Le livre parut en 2004.

— **Quel est son nom ?**

— Le titre du roman ? L'étrange Monsieur Y. L'auteur ? Christel Hamili.

Hosty se risque non sans un regard à LIA XII :

— Elle vous manque ?

— Oui et non. Elle est souvent dans mes pensées. Vous savez, je ne me souviens jamais d'elle sans émotion ni reconnaissance. Elle demeure pour moi et sans doute pour beaucoup d'autres, l'une de ces merveilleuses lumières qui brillent dans la nuit, au cœur de la tempête. Je la rencontrais dans un moment particulièrement difficile alors que je me battais pour défendre mes enfants et le combat ne penchait pas en ma faveur. Contre l'opinion générale qui se range volontiers du côté des forts et des puissants, je ne savais pas alors que je viendrais à bout d'une lutte qui dura vingt ans.

— Mazette, siffla Hosty. Vous n'avez pas pensé à devenir avocate ?

LIA XII afficha :

— **Hospitality Officer ne détournez pas l'attention de l'invitée. Vous outrepassez une fois de plus vos fonctions. Troisième et dernier rappel avant exclusion du laboratoire. Invitée nous reprendrons dans trois jours l'interrogatoire.**



— Vous croyez que votre copine est sérieuse ?

— Qui, LIA XII ?

— Oui.

— Évidemment. Lia a raison. Je ne suis pas habilité à poser des questions mais à répondre aux vôtres. De toute évidence, vous vous en sortez très bien sans mon aide. Sans doute vaudrait-il mieux que vous y alliez seule.

— Je m'en sors bien parce que votre présence me rassure. J'ai une idée. La prochaine fois que vous voudrez me poser des questions ou échanger avec moi, vous n'aurez qu'à utiliser la tablette, comme la première fois.

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas si je suis autorisé à vous en parler.

— C'est si grave ? Vous m'aviez dit que votre groupe était animé de bonnes intentions, pour qui sont-elles bonnes ? Pour lui ? Pour moi ? Pour vous ? Pour qui au juste ? Le pouvoir planétaire central ? L'institution religieuse universelle ?

— Je ne peux rien vous dire mais je vous assure que vous pouvez parler sans crainte...

— Alors, pourquoi vous refuse-t-on le droit de m'interroger ? Vos questions sont… humaines. Est-ce notre

humanité qui les effraie ? Et leur soit disant respect de la vie ? Qu'en font-ils ?

— Je vous assure que vous vous trompez. Ne m'obligez pas à vous fournir des informations qui ne sont pas de mon ressort.

— Alors pourquoi ne pas utiliser la tablette si comme vous le prétendez leurs intentions sont louables ?

— Parce que…

— Allez-y Hosty, si vous voulez que je continue à vous faire confiance, crachez le morceau.

Il soupire.

— Je pense que la tablette est connectée à LIA XII.

— Comment vous en êtes-vous rendu compte ?

— Je m'en suis douté à sa réaction. Elle avait évoqué quelque chose comme le respect des consignes. Je pouvais avoir mal interprété son message mais il ressemblait trop à un avertissement voilé à mon intention pour que je n'en tienne pas compte. J'en ai eu la confirmation aujourd'hui même.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous avons droit à trois avertissements avant qu'une décision d'exclusion ne soit prononcée. Or, sauf erreur de ma part, je n'ai pris l'initiative du dialogue qu'à deux reprises.

— Ce qui signifierait que ce que vous aviez inscrit sur la tablette lui était connu.

— Tout à fait.

— J'en étais sûre, *s'exclame-t-elle !*

— Comment ça ?

— Une simple intuition de ma part. Pourquoi croyez-vous que j'ai mis la mienne au repos depuis que j'ai suivi vos conseils et que je me suis rendue dans l'épicerie du hameau ?! Attendez-moi ici. Surtout ne bougez pas.

Elle s'éclipse une fois de plus.

— Ce n'est pas une femme, *pense Hosty en soupirant avec fatalité*, c'est un courant d'air.

Elle revient triomphante avec un air affiché de conspiratrice.

— Alors, *demande-t-il ?*

— Tenez, *dit-elle en lui tendant un calepin, un crayon, une gomme et un stylo.*

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de... ça ?

— C'est pourtant simple ! Lorsque vous voudrez communiquer avec moi, vous me ferez passer discrètement vos messages sur le calepin.

— Vous plaisantez ? J'ai jamais utilisé ce genre de truc de ma vie.

— Il n'est jamais trop tard, vous vous souvenez ? Vous savez écrire ?

— Sur traitement de texte.

— Que voulez-vous dire ?

— Je suis dyslexique, *avoue-t-il.*

— Moi aussi et alors ?

— Il me faut trop de temps pour tracer les lettres et je n'arrive pas toujours à me relire moi-même.

— Ne vous inquiétez pas pour ça. Venez on va mettre au point un code entre nous. Le calepin sera précieux malgré tout pour communiquer sans vous mettre LIA XII et ses algorithmes à dos. Je refuse de poursuivre cet interrogatoire si vous n'êtes pas présent.

— Merci, votre reconnaissance me touche. J'ai une petite idée de l'endroit où nous pourrions écrire sans crainte des indiscrétions.

— Et bien, pour un interrogatoire rémunéré de tout repos… En voilà, des mystères.

Et intérieurement elle réfléchit :

— Où ai-je pu remarquer ailleurs qu'ici le fameux logo des boutons de manchette d'Hosty lesquels ont, comme de juste, subrepticement disparu ? Au centre des finances planétaire ? Non. A celui des services secrets ? Je ne l'ai jamais vu. Ce motif m'est familier, j'en jurerais. Aperçu sur des documents officiels ? Bof. Si seulement je pouvais m'intéresser un peu plus au matériel... Fichue mémoire sélective. Pour un peu, j'envierai presque Lia (elle frissonne à cette pensée).



Journal de bord de Sophie.

Lundi 20 mai.

Formation sur la permaculture annulée sans préavis.

Je file directement vers Forcalquier. Son marché. Le glacier italien avec sa devanture bleue. Je m'y arrête le temps d'une pause gourmande, je suis partie avant le lever du soleil et je n'ai rien avalé depuis. La maîtresse des lieux d'origine italienne m'indique où elle trouve ses thés verts aux parfums et au goût délicatement fruités : Gwenaëlle, la Bretonne, qui n'est nulle autre que la raison première de ma venue. La patronne me parle aussi de la fête du livre à venir. L'homme avare de parole, qui observe tout d'un œil aiguisé et qui sirote son café en terrasse travaille comme imprimeur, me confie-t-elle à l'oreille. *Comme j'ambitionne d'écrire « Le guide pratique des rebouteux d'autrefois », je le dérange visiblement avec mes questions. Il exerce un métier d'art, me précise-t-il avec une raideur dans la voix. Il entretient son commerce en travaillant notamment pour La Pléiabe. Il ne considère pas mes écrits comme dignes de son négoce et me le fait savoir sans détour. Je retourne vers le marché. Ses odeurs fortes et musquées réveillent mon appétit. Je me réjouis des marinades, des pains et des fromages, des fruits frais et des primeurs, de la charcuterie rose et tendre, des pizzas à l'effluence d'origan rehaussée par les discussions du pizzaiolo et des clients. Je m'approche d'un emplacement couvert à même le sol de maroquineries répandues sur un tissu uni : les cuirs fauves et bleus, tannés, tressés, cloués, collés, prêts à chausser le pied ou à ceindre les reins témoignent du savoir-faire de l'artisan. J'écoute la vendeuse de dentelles débiter son boniment, plongeant les mains dans des flots de broderies anglaises mousseuses et blondes, de toiles d'araignée minérales, blanches ou bleutées, rosées ou virginales qu'elle manipule à pleines poignées. Faisant tinter les bracelets qui dansent autour de ses poignets, elle babille avec un accent du midi tout chaud encore de la Corse où elle se rend régulièrement pour ses affaires, me confie-t-elle. Le vendeur de vanneries importées du Mali se mêle à d'autres vendeurs de paniers et objets de paille. Je retrouve le vendeur marocain, mon fournisseur attitré en poufs, miroirs et autres créations du Maghreb. Il m'appelle « ma fille » et prétend que lorsque la première je m'arrête pour acheter sa marchandise, la journée s'annonce bonne !* In Shaa Allah *! Si Dieu le veut ! Nous échangeons comme deux vieilles connaissances, nous prenons des nouvelles de nos proches. Parfois, nous buvons le thé ensemble, accroupis, attendant le chaland. Je glisse le long des rues qui s'étirent vers la citadelle. La table de la marchande d'huiles essentielles suit l'inclinaison de la pente. Je prendrai giroflier, orange douce,* palmarosa *et* tea-tree *en redescendant. La place Saint-Michel se dessine toute*

mignonne et frêle entourée de ses commerces. Gwenaëlle la cueilleuse, descendante du peuple Celte, y tient son stand. Ses tables sont adossées à la fontaine. Elle enchante sa clientèle tant par son sourire parcheminé, ses yeux clairs que par une marchandise devenue rare. Je peux me fournir en herbes médicinales connues depuis la nuit des temps et que je ne trouve pas de par chez nous. En échange, je lui apporte les simples qui lui font défaut. Elle propose des thés verts parfumés à la bergamote, entre autres. J'inhale tous les parfums à grands traits. Je repars avec des petits sachets de papier brun ornés de la composition et du nom du mélange savamment dosé. Comme j'ai du temps de reste, je grimpe ensuite jusqu'à Notre Dame de Provence. Des rues pavées de pierres bientôt bordées d'arbres tournent, pivotent jusqu'au dôme, non sans abriter une grotte miniature ombragée d'acacias. Les fleurs volent au vent léger et enivrent le promeneur d'un parfum de beignets et d'enfance. Une table d'orientation en céramique représente différents points ciblés à l'horizon comme Berlin, Paris, Madrid, Rome, le Mont Saint-Michel… Dans l'église proche de la place du marché, abondent des informations touristiques relatives aux chemins de Compostelle qui connaissent un regain d'intérêt. Les lieux de culte celtiques abritent des églises qui deviennent à leur tour des lieux de manifestation culturelle et touristique. Expositions, concerts, publicités diverses. La statuaire archétypique s'y reproduit sans surprise. Les lieux manquent de dépouillement, trop encombrés par le folklore pour laisser la place à l'essentiel. Je ne m'y sens plus à ma place.

J'ai une autre cueillette de simples à déposer. Je reprends la voiture et pars en direction de Gordes, puis d'un panneau à l'autre, je traverse l'Isle-sur-la-Sorgue. Je trace jusqu'à Vénasque. J'aboutis au hasard des routes à un monastère dont le nom me plaît. J'hésite un moment à m'y arrêter. Le parking réservé aux visiteurs se montre très accessible, je vais y effectuer une halte. J'ai entendu parlé de ce lieu de repos. Je marche en direction du sanctuaire et je découvre de hauts murs avec des panneaux « chemin privé », « accès interdit ». Je n'avais pas imaginé ce type d'accueil. Un lourd portail automatique s'ouvre sur une voiture aux vitres fumées et se referme sans un bruit. Pas un son, pas une âme, tout semble mort. Deux maçons travaillent sur une bâtisse. Je les salue. Ils me répondent avec méfiance et me suivent du regard. J'emprunte une rue qui longe la muraille et me conduit à une chapelle si j'en crois le panneau. A ma gauche, une porte assure l'inviolabilité de la propriété par un cadenas massif, à clef. Une véritable forteresse. Par association d'idées, l'interprétation magistrale de Louis de Funès dans l'Avare de Molière me revient à l'esprit. J'imagine les maîtres des lieux vêtus de longues chemises de nuit, les pieds dissimulés dans des charentaises, portant des bonnets pointus à oreillettes. Une pétoire à la main, ils trônent menaçants sur une énorme cassette bourrée à craquer d'écus en or. Je poursuis ma promenade et j'arrive

devant la dénommée « chapelle » à savoir un vaste édifice de forme circulaire. Par un côté, elle domine l'intérieur du monastère, composé de bâtiments résidentiels à étages et égayés de volets vert tendre, de jardins ordonnés qui communiquent avec la forêt voisine. Le silence étouffe jusqu'aux chants d'oiseaux. Des escaliers conduisent à un verger. Des cerisiers s'alignent sur plusieurs rangées et regardent droit devant eux en direction d'un village perché. Un sentier serpente entre les arbres. Je l'emprunte. Je poursuis une ascension légère dans un cadre bucolique bordé de chênes verts, de genets et d'autres plantes dont les fleurs répandent à l'envie leurs fragrances printanières. J'embrasse au passage les feuilles qui semblent caresser mon visage en geste de bienvenue. Je poursuis ensuite ma promenade et avise sur la droite un vignoble. Une voiture utilitaire y est garée. Je ne vois pas le conducteur. Il m'observe peut-être. Le chemin plus loin se divise en patte d'oie. Je prends l'itinéraire barré. Je sais qu'il s'agit d'une mise en garde : ce repère évite aux randonneurs de s'égarer. Je marche gaiement pour que l'atmosphère pesante n'altère pas la joie de l'aventure ; tantôt sautillant, tantôt fredonnant, je regarde autour de moi cette campagne belle et silencieuse. Ces terres agricoles appartiennent sans doute aux propriétaires du coffre-fort niché loin de la pollution. Les monastères fleurissent fréquemment dans les écrins les plus précieux. Mon chemin débouche sur une route goudronnée ; je retourne donc sur mes pas. En redescendant le long de la piste caillouteuse, je chante pour chasser l'oppression grandissante. Arrivée près de la vigne, j'entends deux chiens aboyer. Ils se précipitent dans ma direction : taïaut, taïaut ! Mon heure semble venue sans qu'aucune aide alentour ne vienne contrecarrer un destin funeste ! En fin de compte, seul un chien impressionnant au pelage champagne et aux yeux humides vient à moi tout en balançant énergiquement la queue en cadence. Son regard est doux et intelligent. Il vient chercher mon amitié. Pour lui au moins, je ne constitue pas un danger. Je lui parle à voix basse et il se laisse caresser. Je note une trouée dans les arbres s'ouvrant sur un champ cultivé en contrebas. Au loin, le village se dégage dans un halo de verdure bleutée. J'avale les marches. Le contenu du coffre-fort est bien accessible pour qui vient de la forêt. La sauvageonne refuse pourtant de s'y aventurer. Elle craint moins les crocs des chiens que ceux des hommes. La clairvoyance de ces derniers s'est bien alourdie. Leur peur les a rendu frileux. Je contourne par la droite cette fois la chapelle. Des pins ombragent le bâtiment. Une pomme de pin tombe à mes pieds. Je souris à l'arbre. Je garde son présent en souvenir. Je pénètre dans le bâtiment par le parvis. Une seule porte latérale est ouverte. Après le sas, je me retrouve dans un espace immense qui tient de la salle de concert, du théâtre antique et de l'auditorium. Drôle de structure hybride pour le moins inattendue. Pourtant, la solitude des lieux favorise le recueillement et je m'autorise à tomber à genoux pour prier. Point de jonction minuscule entre ciel et terre. En passant à

proximité d'eux, les deux ouvriers taciturnes me suivent du coin de l'œil, les sourcils froncés. Je les salue d'un sourire auquel ils ne daignent pas répondre. Je me dépêche de reprendre le chemin du parking et déjà je pense à ma prochaine destination quand un panneau indique la direction du centre religieux où je dois me rendre. Je secoue mes pieds de la poussière qui aurait pu s'accrocher aux semelles avant de monter dans la voiture.

On m'a passé commande par téléphone. Je vais découvrir les lieux ainsi que mon contact.

Encore une fois le sentiment d'arriver chez un propriétaire terrien au teint frais et à la bouche vermeille me cloue sur place. Je dois localiser la boutique où se tient le responsable des achats. A peine sortie de la voiture, une affiche imposante appelle aux dons les visiteurs pour l'entretien des bâtiments. Je pense aussitôt à l'incidence des catastrophes naturelles sur l'habitat de familles qui assistent, impuissantes, à la détérioration de leur logement du fait de la rouerie de certaines compagnies d'assurance passées maître dans l'art de contourner les décrets préfectoraux.

Je vois les pèlerins se masser non pas vers le lieu de prière comme je le supposais mais vers la boutique à souvenirs. Je les suis. Montrant mes paquets à un employé, je demande à parler à mon contact qui, sitôt arrivé, m'invite à le suivre. Il affiche un visage grave. Tout s'est passé à merveille hormis que ce rusé renard a bien failli me faire repartir avec sa seule bénédiction. Des groupes se déplacent docilement vers divers lieux d'accueil. Un homme est assis sur un muret. Je lui demande comment accéder au lieu de prière. J'ai lu sur le site que malgré les travaux il était possible de s'y rendre. « Oui, me répond l'homme avec bienveillance, seulement à l'heure des offices. Les retraitants (qui payent donc pour leur séjour) ont des privilèges et ils peuvent pour leur part s'y rendre à toute heure pour prier. Je descends dans le jardin clôt comme indiqué. Un autre retraitant m'accompagne jusqu'au bureau où personne ne nous reçoit. Je ressors donc, devancée par mon guide qui m'ouvre obligeamment les portes.

— *Venez,* me dit-il.

Nous retournons voir un panneau et il me montre les horaires affichés pour les offices. Le prochain est à plus de dix-huit heures. Je serai partie depuis longtemps.

— *Suivez-moi,* me dit-il encore, comme mu par une volonté soudaine, un élan intérieur.

Et il me conduit à l'oratoire dépouillé à l'exception d'objets de culte en or. Deux rangées de bancs latéraux se font face de part et d'autre du maître-autel. J'étais déjà en prière, mon chapelet en main[8]*, dans ce doux*

8 La prière du Rosaire, aussi appelée « la prière du pauvre » nous est présentée par la Vierge Marie dans ses diverses apparitions comme l'arme la plus redoutable en ces temps décisifs. L'avantage c'est qu'un chapelet peut être porté autour du cou, du poignet ou dans une poche. J'aurais beaucoup à dire à propos de la puissance de cette arme spirituelle pour

dialogue que j'entretiens avec Dieu, remerciant mon guide pour son geste généreux autant qu'audacieux quand la porte du fond s'ouvre sur lui et qu'il me met en garde de ne pas repartir vers la voie de droite qui est privée, réservée aux moines. J'acquiesce et le remercie encore de sa bienveillance. Mal à l'aise, je préfère ne pas m'attarder. Obéissante, je sors de la pièce par la porte de gauche, une porte avec écrit « accès réservé » d'où parviennent des chants. Mince, Philippe aurait-il confondu la gauche et la droite ?! Il ne me reste plus que la voie de droite pour sortir. Cependant, au bout du corridor, se tient un religieux, les bras encombrés. Il jette sur moi des regards courroucés.

— *Que faites-vous ici ?* me dit-il dans un jargon que dans ma surprise, j'ai encore plus de difficulté à comprendre. Il me répète, furieux de ne pas se faire entendre *: Que faites-vous ici ? Et il ajoute :*

— *Êtes-vous retraitante ?*

Je ne tiens pas à lui mentir.

— *Non,* lui répondis-je.

— *Comment êtes-vous arrivée en ces lieux ? C'est privé.*

— *On m'a permis d'aller prier,* observai-je.

— *Vous devez partir.*

Et il me montre la sortie sans ménagement d'un hochement de tête, alors que son regard suspicieux veille à ce que je quitte les lieux les mains vides. Je le salue d'un geste tandis que je le sens fulminer et que la lourde porte se referme sur mon dos. Est-ce ainsi qu'Eve fut chassée du paradis ? Parce qu'elle n'avait pas payé son droit d'hébergement ?! J'en doute. Qui a installé le doute et la division ?

Me voilà bel et bien perdue à l'extérieur d'un nouveau coffre-fort. Impossible de me situer. Un sentier crapahute au milieu de la garrigue. Je l'emprunte pour obtenir une vision plus globale des lieux et ne pas m'égarer davantage. Je me trouve bien de l'autre côté de l'abbaye et il m'est impossible de revenir sur mes pas au milieu d'une sauvagine infranchissable. Je me déplace donc comme une chèvre cernée d'une végétation épineuse, parallèlement aux bâtiments enclos privés de toute ouverture. Bondissante et chantante, indifférente aux égratignures, je me rapproche du parking que je devine sur ma gauche. De hautes murailles protègent l'accès au jardin intérieur sauf pour les espèces munies d'ailes ou de cordages. Je ne possède pour ma part ni les unes ni les autres et il me reste à espérer que le détour ne soit pas trop long. Je prends quelques photos, n'en déplaise à mon moine courroucé. Je m'attends à tout instant à le voir

---

l'avoir expérimentée de façon très factuelle : tant pour sauver les âmes que pour changer le cours de la destinée individuelle et collective. Je ne saurais que trop vous conseiller de vous rendre sur la chaîne de Huillam Daverec qui réalise des vidéos bien documentées en particuliers sur les apparitions mariales attestées, également les miracles eucharistiques, etc.

surgir derrière moi pour m'obliger à effacer les prises de vue ou à payer. Je souris et continue de gambader comme dans mon enfance, suivant les longues foulées de mon père au milieu des pépinières de chênes verts lesquels me griffaient les jambes et les mollets sans pitié. Je borde des champs de lavande et d'autres cultures. Aux remparts s'ajoutent des fossés et des lits de rivière. Il me faut continuer à avancer alors que se dessinent à présent des grillages. Je suis bel et bien enfermée. Par quel sadisme le moine m'a-t-il condamnée à l'errance ?! Je finis par aviser près de la route un pont et à la jonction avec le grillage, des pierres instables qu'il me faudra pourtant escalader. J'arrive à trouver des points d'appui et à franchir le grillage qui ploie et s'achève enfin. Je marche résolument vers l'aire de stationnement et les visiteurs chargés de leurs emplettes.

Comme un bon cheval, la voiture emprunte la route à sens unique et bientôt je m'oriente vers Montbrun, puis Aurel. Je ne sais plus à quel moment j'arrive à Sault. Quoiqu'il en soit, après avoir franchi un col et poursuivi mes vagabondages au milieu de la campagne provençale, mon fidèle coursier touche aux gorges de la Méouge. Somptueux panorama. Ineffable cathédrale ! Mon cœur fond de reconnaissance pour le déploiement de cette magnificence offerte à tous les sens que l'on soit fourmi ou aigle ! J'ai ouvert la fenêtre et le parfum de l'eau et des plantes pénètre discrètement dans l'habitacle se mêlant aux notes fruitées du thé vert. Comment ne pas louer le Créateur de toute vie pour le don de ces merveilles ?

Me voilà de retour au paradis bien avant d'arriver dans la fermette près des villageois où il fait bon vivre et partager.

Je me sens déborder de bonheur, de gratitude pour la vie harmonieuse et libre que je mène. Mes pérégrinations m'ont fait toucher du doigt la chance immense de vivre ici et maintenant.



— J'ai faim ! Sophie est un personnage de papier, elle peut sauter un repas sans problème ; pour ma part j'ai besoin de remplir mon corps d'autre chose que de littérature et d'encre.

Quelle heure est-il ? Presque minuit. Déjà... Le temps de mettre au point notre code, de rentrer, de me doucher, de m'adonner à l'écriture et voilà que les heures se sont égrainées une à une sans que j'y prenne garde. Inutile d'espérer que le restaurant soit resté ouvert et puis, je suis en pyjama. La flemme de me changer. Allons voir ce qu'il y a de bon dans la cuisine. Une légère collation, un chocolat velouté et au lit !

Demain, je peux me lever plus tard. Deux jours de repos. Formidable, ou plutôt, « par-fait », comme dirait ce cher Hosty ! Je vais repartir en exploration. Cette fois, je me dirigerai vers l'Ouest. J'emporterai de quoi déjeuner pour disposer de plus de temps. Je n'ai pas encore trouvé la limite qui conduit à « l'extérieur ». Et

pourtant, il doit bien y avoir une protection contre les radiations sans quoi nous serions déjà tous morts… Et je ne rêve pas, la nature s'est bien acclimatée ou a-t-elle été curieusement préservée ? Je me sens mieux moi-même depuis que je séjourne ici. La nourriture est saine, pas déshydratée ou reconstituée en usine agroalimentaire. En dehors du temps passé au labo, je prends l'air, la pluie, le soleil, à volonté. Pourtant, l'habitude de la prudence et de tout acheter sous blister, je n'osais pas goûter aux fruits qui m'entouraient et notamment aux fraises du jardin. Hosty m'avait bien précisé que tout ce que nous consommions était produit sur place. Voyant que mon hôte se portait comme un charme en s'en gavant, j'ai fini par céder à son invitation d'y goûter. Quel délice ! Pas de maux de ventre. Rien. Elles ne sont pas sucrées et mûries artificiellement, elles possèdent une saveur proche des fraises des bois. Quels arômes et quelle texture en bouche ! Comment vais-je pouvoir revenir à la vie citadine et à la lumière artificielle qui s'y déploie pour masquer la brume épaisse qui nous sépare du soleil et de la mort quand je devrai quitter ces lieux ?!

Au fait, j'y pense, Hosty m'a parlé de label pour leurs productions agricoles. Le logo, serait-ce celui de la Croix-du-Sud ? En ce cas, où l'aurais-je aperçu ? impossible, il m'a bien précisé que leurs productions ne sont pas encore commercialisées. Tant bien même, quelle clientèle pourrait s'offrir de tels trésors ?!

Trop de questions et pas l'ombre d'une hypothèse. N'y pensons plus, *conclue-t-elle*. Cueillir l'instant ; laissons à demain le soin de se cueillir lui-même.

Sur ce, elle se saisit du plateau chargé et se met en devoir de souper en relisant ses notes.



Séance 11

Hosty se tient devant l'huis de la maisonnette prêt à faire les cent pas lorsque la paroi s'entrouvre et que la femme franchit le seuil tel un boulet de canon. Elle le heurte involontairement au passage.

— Hosty, que faites-vous ici à cette heure matinale ? Pardon. Je suis désolée de vous avoir bousculé, je ne vous attendais pas si tôt.

— Et, vous ? Est-ce ainsi que vous accueillez ceux qui viennent se soucier de votre bien-être et prendre de vos nouvelles ?

— J'allais préparer mon petit-déjeuner et j'avais dans l'idée de cueillir des fraises et du raisin pour l'agrémenter un peu. Pourquoi vous inquiétez-vous ?

— En voilà une question ! Personne ne vous a vu au hameau depuis deux jours, moi-même je n'ai plus entendu parler de vous depuis que nous nous sommes quittés, après ce que vous savez. Et je venais m'assurer qu'il ne vous était rien arrivé qui puisse compromettre le rendez-vous avec Lia.

— Est-ce la seule raison ?

— Non.

— C'est bien ce que je pensais. Venez avec moi pour la cueillette et vous partagerez mon petit-déjeuner. Je suppose que vous avez encore le ventre vide ? Prenez ce saladier, voulez-vous ?

Elle lui tend le récipient en verre et tous deux se dirigent vers le jardin. Elle murmure alors :

— Vous vous faites du souci à cause du code ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je ne voudrais pas que par ma faute l'expérimentation soit compromise. C'est vrai, vous pouvez vous faire toutes sortes d'idées sur le groupe. Je ne vous blâme pas, je ne sais pas comment je réagirais à votre place, mais croyez-moi, vous faîtes fausse route.

— En êtes-vous si sûr vous-même ?

Il hésite à répondre.

— Alors, vous voyez bien que vous restez silencieux.

— Pas pour les raisons que vous imaginez. C'est que je voudrais vous expliquer le fin mot de l'histoire mais je me suis engagé à garder le secret. Mon intégrité professionnelle et ma loyauté ne se lézarderont pas,

quoiqu'il m'en coûte, dussé-je compromettre la confiance que vous me témoignez.

Il jette un coup d'œil oblique vers l'invitée, guettant sa réaction.

— Jusqu'à quand ce silence ? *s'enquit-elle.*

— Lorsque l'interrogatoire sera fini on vous expliquera tout. Inutile de me fusiller du regard : sauf erreur de ma part, je ne vous apprends rien de nouveau, non ? En tous cas, sachez que pour le moment les résultats se montrent plutôt convaincants. La preuve : l'expérimentation continue.

— On tourne en rond.

— Pourquoi ? Vous sentez-vous malheureuse ici ? N'êtes-vous pas libre de vos mouvements ?

— Bien sûr que non, bien sûr que oui, oh, écoutez, je ne sais plus ce que je dis : tout ce mystère m'étourdit. Et puis, je n'ai pas de nouvelle de l'extérieur comme vous le nommez. Et je n'ai pas trouvé les limites.

— Quelles limites ?

— Celles du parc, pardi.

— Ne vous ai-je pas précisé à votre arrivée qu'il couvrait plusieurs milliers ou peut-être millions d'hectares et vous voudriez en faire le tour à pied et en deux jours ?

— Bon. J'abandonne mais ne croyez pas que je vais arrêter de réfléchir.

— Pour ça, je vous fais confiance.

Elle hausse les épaules. Elle déclare :

— Bon, nous avons assez de fruits. Vous joignez-vous à moi ?

— Je ne voudrais pas troubler vos cogitations matinales.

— Allez-y, moquez-vous autant qu'il vous plaira, je resterai stoïque. Venez-vous déjeuner ?

— Avec plaisir, simplement, j'y mets une condition.

— Laquelle ?

— Vous me laissez faire mon travail. C'est moi qui vais concocter le petit-déjeuner et vous, vous allez vous préparer. Je vous rappelle que ce matin Lia vous attend.



— **Listez les différents secteurs dans lesquels vous avez travaillé**.

— Il y en a beaucoup : celui de l'information, de la formation, du commerce, de la restauration et de l'hôtellerie, de la traduction, des soins, des finances, de la gestion d'entreprise...

— **Que préférez-vous ?**

— La gestion humaine, l'accompagnement de porteurs de projets, de profils atypiques, les soins dits « holistiques » et la création dans les domaines de l'écriture ou des arts graphiques notamment. Je me considère souvent comme une accoucheuse d'âme.

— **Je ne comprends pas votre dernière phrase.**

— Disons que je peux aider les personnes à se défaire de ce qui fait obstacle à leur accomplissement et à se reconnaître elles-mêmes, enfin à mener à bien leurs projets. A donner ou redonner du sens à leur vie en somme.

— **Que détestez-vous ?**

— L'hypocrisie et la manipulation, l'injustice et la corruption et enfin toutes formes de destruction et d'avilissement, d'asservissement.

— **Qu'est-ce qui vous met en difficulté ?**

— Mon impuissance à changer la donne malgré ma clairvoyance.

— **Illustrez.**

— Il n'y a rien de pire pour moi que de voir un être partir dans une voie qui lui est contraire ou contraire à son entourage direct et indirect, d'essayer de le prévenir sans y parvenir. Bien entendu, je respecte la liberté de pensée et d'action d'autrui. Simplement certains ont plus que d'autres les coudées franches. Malgré toute sa clairvoyance, un quidam peut-il se faire entendre par des dirigeants ?

— **Vous sentez-vous responsable d'autrui ?**

— Je pense que tout au long de notre vie nous avons la possibilité de gagner en conscience. Chacun.e est libre de ses choix et en fonction de son champs d'action, la responsabilité engagée sera plus ou moins importante. La responsabilité d'un enfant n'est pas celle d'un chef. Parfois nous semons et nous ne récoltons pas nous-même le fruit de notre labeur. L'important c'est d'avoir semé. C'est là que se situe notre responsabilité. Ce que l'autre en fait lui appartient. C'est à nous de savoir jusqu'où nous pouvons donner, transmettre, et ce que nous sommes à même de supporter. En clair, il convient de connaître et de respecter également nos propres limites. Notre « oui » doit emporter notre adhésion pleine et entière pour ne pas abdiquer quoiqu'il en coûte. Tiens, je pense à ce saint prêtre polonais, Maximilien Kolbe, qui s'est porté volontaire, condamné à mourir de faim à la place d'un père de famille et qui a fait fleurir la fraternité dans l'enfer d'Auschwitz. Difficile lorsqu'on doit travailler pour vivre, de ne pas renoncer à sa liberté de conscience mais pas impossible. Je n'aime pas les jugements à l'emporte-pièce et je préfère et de loin, envisager les êtres plutôt que de les dévisager. Seulement, si je sens qu'un milieu est nocif pour

moi et qu'à l'évidence je n'y puis rien changer, alors quelle solution s'offre à moi ? Facile s'il s'agit d'une entreprise, on peut en changer. La réponse se complexifie lorsqu'on pense à une nation, à un continent, au monde. Comment redonner à l'humain sa dignité et sa joie de vivre ?

— **Comment réagissez-vous face au mensonge ou à la manipulation ?**

— La plupart du temps je réalise vite quand des jeunes cherchent à « m'embrouiller » selon leurs propres termes. J'attends de voir jusqu'où ils veulent me conduire. Je ne cherche pas à rentrer dans un relationnel qu'ils n'ont pas inventé mais qui fleurit d'abondance dans toutes les sphères. Je leur explique que leurs salades reconstituées ne sont pas appétissantes et qu'ils feraient mieux de cultiver « l'authentique » ! Certains s'enferment et font mine de ne pas comprendre. J'ai un seuil de tolérance de plus en plus limité face au mensonge quelle qu'en soit la cause. Lorsque nous avons des professionnels aguerris, experts en communication et manipulation de masse, il devient compliqué de démêler le bon grain de l'ivraie. Surtout avec la part de plus en plus grande allouée aux IA. Faîtes excuse, ce n'est qu'une parenthèse.

— **Revenez à l'essentiel et illustrez.**

— J'avais hébergé des migrants qui se faisaient passer pour des frères jumeaux. Je les ai écoutés me débiter leur petite histoire et, passée une semaine, alors que nous étions attablés, je leur ai déclaré que je les respectais, que je leur avais ouvert ma porte et que je les nourrissais comme une mère et qu'eux en échange se moquaient de moi. Ils s'indignèrent et protestèrent. Ils me demandèrent pourquoi je leur parlais ainsi. « Ce n'est pas parce que je suis une vieille Européenne que je suis une idiote. Vous n'êtes pas jumeaux, et pour cause, vous n'appartenez pas à la même fratrie. Quant à être mineurs, là encore, impossible ». Ils me questionnèrent pour savoir à quel point je les avais devinés et ils tombèrent des nues. Je leur assenais le coup de grâce en leur assurant qu'ils se comportaient comme ils l'entendaient au dehors, que cela ne me regardait pas, mais que sous mon toit les règles s'appliquaient à tous sans exception. A partir de ce jour, les relations devinrent un peu plus franches et plus équilibrées. Les mensonges ne font qu'enfermer ceux qui en usent. Et c'est sans fin. Parfois, je me fais abuser. Pourtant, dans le lot, certains jeunes que j'ai réussi à démasquer m'en ont été reconnaissante.

— **Pourquoi ?**

— Ils avaient conscience que je ne les jugeais pas. En leur faisant part de mes conclusions, de pair à compagnon, sans fard, ils comprenaient que je les estimais, que malgré une habitude ou une stratégie que je réprouvais voire que je condamnais, je voulais qu'ils s'en sortent. Je condamnais les mauvais usages et non les personnes. On peut changer de route à condition de disposer d'un environnement adéquat. Mais

encore faut-il que les principaux intéressés le veuillent.

— **Vous évoquez les jeunes. Quid des vieux ?**

— Vous voulez dire les adultes, les actifs ou bien, les vieilles gens ? Je prise davantage l'intégrité morale que la position sociale, professionnelle ou l'âge. Plus les êtres s'enferment dans des stratégies de manipulation et plus cela devient difficile d'en sortir surtout en haut de la pyramide où la sphère d'influence rayonne largement. Ils finissent par s'identifier à l'individu de carton pâte qu'ils ont élaboré, certains par héritage familial, d'autres par nécessité. Au final, ils ne savent plus distinguer le vrai du faux. Les feintes et les esquives, tous les jeux d'influence et de manipulation imprègnent l'individu comme un mauvais tabac et étouffent le cœur comme la conscience. Tout se vend, même les consciences. L'humain est devenu un produit sur le marché de l'emploi, il se monnaye moyennant des techniques éprouvées quand il ne se brade pas pour survivre.

— **Respectez-vous la hiérarchie sociale ?**

— J'appartiens à une société dont je connais les règles ce qui n'empêche en rien le discernement. Si vous évoquez les critères de distinction entre les êtres humains, j'ai conscience de l'application plus ou moins arbitraire d'une échelle de valeur fluctuant avec les jeux du marché. On accorde plus ou moins de respect aux personnes en fonction de leurs positions sociales respectives, de leur poids financier, etc. Je vais poser une question à notre *Hospitality Officer*, si vous le permettez, LIA XII. (silence) Lorsque vous arrivez dans des toilettes publiques et qu'elles sont propres, envers qui va votre reconnaissance ? Les petites mains qui veillent à l'entretien régulier et à l'hygiène des sanitaires, ou à l'un des hauts dirigeants ?

— Aux petites mains, bien sûr.

— Merci. Lorsque nous confiions avant la catastrophe le sort d'un état comme le nôtre à des énarques nous attendions d'eux les compétences requises pour gérer le bien public en bons pères de famille, veillant à l'intérêt commun et non uniquement au leur. Que penserions-nous de préposés qui nettoieraient leurs seuls lieux d'aisance ? Les actions passées, les intentions réelles et l'intégrité des gouvernants auraient dû prévaloir. Ainsi, les décideurs mondiaux, au lieu de précipiter une catastrophe comme celle qui a presque eu raison de la vie sur notre planète l'auraient prévenue, non pas uniquement pour un noyau de privilégiés bien au fait de ce qui se tramait mais pour la planète au sens large, humanité incluse. Savons-nous combien de temps nous pourrons survivre à présent ? À ma connaissance, nul scientifique ne s'est prononcé à ce sujet. Pour revenir à votre question, ce n'est pas la position sociale que je respecte mais l'incorruptibilité, autrement dit, la valeur morale, tant personnelle que professionnelle de la personne. Par

ailleurs, pourquoi comparer des activités qui sont complémentaires et en rien comparables ?

Certains états avaient réévalué les grilles de rémunération des divers secteurs d'activité afin de limiter les écarts trop importants entre individus dans le but de redynamiser l'économie et pour assurer une plus grande justice sociale. En effet, autrefois, certains économistes considéraient que la prospérité d'un peuple, toutes sphères confondues, était directement corrélée à la croissance économique du pays. Pensez à la période des trente glorieuses au XXème siècle et à la hausse des salaires, à l'explosion démographique et enfin, au prodigieux essor industriel et technologique afférents. Votre groupe a attaché aux pas de la modeste contractuelle que j'incarne un *Hospitality Officer* hors pair qui, en favorisant ma confiance augmente l'envie de mener à terme un interrogatoire dont j'ignore pourtant les enjeux, ce qui ne peut que contribuer à la réussite de vos projets. En favorisant le bien-être des individus, vous démontrez par l'exemple que l'on favorise les enjeux collectifs, non ?

— **Que pensez-vous de la notion de compétition ?**

— Je n'encourage pas la compétition interindividuelle mais intra-individuelle, si vous me permettez d'user d'un néologisme. J'évalue la progression des compétences chez un même sujet, à intervalles réguliers, en fonction de critères déterminés voire d'objectifs clairement définis au départ, en accord avec lui. Lorsqu'un individu travaille d'arrache-pied et produit de bons fruits, il importe de reconnaître son implication et de la valoriser autrement qu'en écrémant la masse salariale et en augmentant sa charge et sa cadence de travail, avec la seule compensation à court terme d'une rémunération légèrement majorée et le préjudice à long terme, d'un épuisement professionnel prématuré.

Un pour tous, tous pour un. Cette opinion isolée avant la catastrophe commence à se répandre, la plupart des humains réalisant l'importance de notre interdépendance au sens large. Un rappeur au début du XXIème siècle avait pressenti que notre unité dans la diversité « c'est du lourd, du lourd, un truc de malade ! ».

Permettez-moi de prendre également à mon compte les propos d'un astrophysicien : nous sommes tous autant que nous sommes sur la Terre constitués des mêmes particules élémentaires, en d'autres termes, de poussière d'étoile. En se protégeant et se mettant à l'abri de conditions d'existence délétères que la plupart ont subi faute de moyens et d'information, certains ont cru tirer leur épingle du jeu indépendamment des autres. Mais c'était sans compter les lois de la physique quantique et certaine loi de correspondance qu'il n'est plus nécessaire à présent de démontrer. Si toute l'humanité en avait eu conscience et œuvré à la préservation de la totalité du vivant, aujourd'hui, nous n'en serions pas là.

En France, la compétition primait sur l'esprit communautaire, transformant les individus en bêtes féroces sans foi ni pitié. Ils réalisaient trop tard qu'ils étaient tombé dans le piège. Les survivants tentent d'introduire de nouvelles façons de penser la collectivité. Les recherches scientifiques se focalisant sur l'étude du vivant dans les milieux de vie extrêmes, comme la haute montagne, la jungle, avaient démontré dans l'ancien monde que les espèces les plus résilientes abolissaient l'esprit de compétition au profit de l'entraide, de l'esprit d'équipe et de l'empathie. La vie sauvage a été préservée là où elle a su s'adapter. Et pour se faire, elle a mis en commun les ressources des espèces en contact et ainsi, elle a pu développer assez d'outils en qualité et en quantité pour contrer l'adversité.

Voilà un enseignement auquel l'humain peut se référer pour repenser son rapport à l'autre, au vivant. Sortir de liens pyramidaux obsolètes nous permettra de répondre aux enjeux collectifs, tant sociétaux qu'environnementaux.

— **Explicitez votre pensée.**

— J'aime beaucoup revisiter la célèbre allégorie de la tête et des membres. Non pour justifier les inégalités de traitement entre les différentes parties du corps social mais pour rappeler bien au contraire que nous sommes tous interdépendants, interconnectés si vous préférez. Que l'on prive le cerveau des pieds ou des mains, ou encore du ventre, des reins, du cœur, etc. et la tête pensante meurt. Chaque partie du tout demeure irremplaçable à part égale pour conserver l'intégrité de la personne morale.

Nous le savons, certains humains considéraient le futur des dynasties mondiales uniquement en terme d'intelligence artificielle, pour remplacer toutes les populations éradiquées en grande partie par stratégie, se pensant eux-même à l'abri. A contrario, des biologistes adoptèrent une représentation buissonnante du vivant, plus en adéquation selon eux avec l'évolution effective des espèces et moins anthropocentriste.

Comment une tête sociale à l'échelle mondiale qui a l'habitude de se penser autosuffisante, seule décisionnaire, incarnant de son point de vue la quintessence de l'humanité voire du vivant, peut-elle comprendre qu'en s'amputant du reste de l'humanité et de la nature au sens large elle se condamne irrémédiablement ?! Elle a cru à sa survie et peut-être y croit-elle toujours, se voilant la face ?

— **Avez-vous essayé de cacher votre singularité de pensée ?**

— Oui, dès le primaire, plus tard au collège et tout au long de ma vie. J'ai appris très tôt à me sur-adapter et je me suis souvent évertuée à intégrer les modes de pensée environnants, sans trop y parvenir. Un électron libre dérange parfois et cela m'a conduite à faire face à bien des épreuves.

— **Quelles épreuves ?**

— Des personnes de mon entourage ont usé voire abusé des compétences que je mettais gracieusement à leur service. Leur réponse révélait leur triste nature. Ceux que j'estimais du fait de leurs qualités intellectuelles, de leur humanité voire de leur humilité me dédommagèrent par des échanges constructifs. L'être humain a besoin pour se sentir heureux d'un sentiment de reconnaissance réciproque et d'appartenance à un groupe. Nous sommes des êtres sociaux. Le bonheur véritable trouve son accomplissement dans le partage. In fine, j'ai appris à mieux me connaître et à me respecter. Un prérequis indispensable pour pouvoir accueillir l'autre en vérité.

— **Vous pouvez tenir des propos très graves et pourtant mes algorithmes captent vos sourires voire vos rires. Cette légèreté et cette joie de vivre sont-elles superficielles ?**

— Je ne le pense pas. Si le rire constitue mon antidote, j'aime l'hilarité des petits enfants, j'aime la douceur des échanges, j'aime la complicité et l'autodérision. Je peux me montrer volontiers exubérante. Lorsque je traverse des moments difficiles, dans des contextes anxiogènes, j'ai recours au rire, à l'humour anglais, un rien pince-sans-rire. Certaines personnes n'apprécient pas ce comique un peu décalé. D'autres y trouvent leur compte. La joie de vivre reprend vite le dessus chez moi malgré les épreuves. Je me souviens d'un collaborateur exceptionnel avec qui je m'entendais à merveille. Un matin, il se hâta de venir à ma rencontre, le visage rayonnant : « Je vous ai entendue rire, je savais que vous étiez là ! ». Notre entente intelligente et sensible, notre bonne humeur, notre respect et notre estime mutuels nous incitaient à rechercher la compagnie l'un de l'autre. Aucune tâche ne nous rebutait lorsque nous travaillions ensemble ; au contraire, nous débordions d'idée et d'ingéniosité, et bien entendu, nos projets aboutissaient. Le plaisir de travailler ensemble, notre complicité, notre joie de vivre profitaient à notre entourage par capillarité !

Hosty glisse dans la main de la femme le calepin :

— Oui, votre joie de vivre et votre énergie sont communicatives ! Merci d'être restée.

La femme sourit au message, puis elle demande à LIA XII :

— Je n'arrive pas à repérer le fil conducteur de votre interrogatoire LIA XII, ou plutôt, j'ai l'impression de passer un entretien d'embauche musclé. Où voulez-vous en venir ?

— **Fin de l'enregistrement. A demain.**



Ils ont été libérés du centre de recherche un peu plus tôt que de coutume. Le soleil réchauffe leurs corps engourdis tandis qu'un léger mistral leur caresse le visage. L'air frais pétille dans les narines ! Ils le respirent

à plein poumon. Elle sautille.

— Bon sang que ça fait du bien de se sentir vivante !

Puis elle se tourne vers Hosty :

— Vous voyez bien qu'on peut utiliser le calepin sans risque.

— Et pourquoi Lia a mis fin à la session selon vous ?

— Simplement parce que l'interrogatoire était fini. Enfin, je suppose.

— Quand je vous disais que la programmation de LIA XII était remarquable ; j'ai beau le savoir, je suis bluffé. Elle a capté vos ressentis profonds, votre jovialité. Incroyable !

— C'est d'autant plus troublant que Lia n'exprime aucune émotion, une vraie psychorigide. Bien que je doute que le terme soit approprié. Bon, *se confie-t-elle*, je me sens ankylosée. Et si nous parcourions des tours de hameau ? J'ai besoin de me dégourdir les jambes.

— Si vous trouvez ma compagnie agréable !

— Si je vous le propose ?!

— Si vous insistez ! Je reste donc volontiers à votre disposition. Vous allez être surprise en bien, du moins je l'espère : nous allons inaugurer un tout nouveau parcours de santé. J'espère qu'il vous plaira. Dites, vous êtes sacrément en forme pour votre...

— Âge ? N'ayez pas peur des mots ! Si vous cherchez à le connaître, sachez que passé un certain nombre d'anniversaires, on ne compte plus !

— Par coquetterie ?

— Par indifférence. On savoure chaque instant comme une grâce. Il n'est jamais trop tôt pour commencer, Hosty.



Journal de bord de Sophie.

Samedi.

Deuxième semaine du mois de juin.

Ce matin, en manque d'iode, j'ai fermé les volets et je suis partie à l'aube pour gagner la côte. J'aime contempler les paysages maritimes, m'y ressourcer et renouer avec l'onde amère. La route m'a conduite par Grasse jusqu'à Juan-les-Pins pour échouer à Antibes, Avenue Guy de Maupassant. Un auteur dont les nouvelles fantastiques ou non, trop noires pour mon goût, a cependant par sa maîtrise littéraire consommée baigné mes jeunes années avec ses célèbres Contes de la bécasse. Lorsque j'entrais dans l'âge adulte, les bords de mer familiers possédaient un attrait, un charme naturels. Alors l'habitat humain restait discret, envoûté par le chef-d'œuvre offert, picorant ici et là de quoi sustenter ses appétits. Hier soir, j'ai ressenti le besoin de plonger dans l'eau chargée d'embruns et d'iode, de sentir le sel sur mes lèvres, de trouver une petite crique isolée bordée de pins parasols, d'immortelles, de figuiers de barbarie, d'entendre le chant des cigales, de repérer des bouquets d'oursins sur les roches détrempées, de faire une frugale cueillette de coquillages et d'algues mordorées, vertes, brunes, de me mêler à la vie marine... Me voilà arrivée. Le mouvement des flots, le lent ressac gris, nauséabond, caresse des rochers déserts. D'ores-et-déjà, sur les hauts pelés de Grasse je me suis retrouvée face à une citadelle aux murs rehaussés de miradors, de fils barbelés. J'ai frissonné de malaise. J'ai pensé qu'il pouvait s'agir d'un camp militaire ou d'un centre de recherche sous haute protection... Comme il devait être pénible d'y travailler pour ceux qui n'arrivaient pas à s'habituer à la réclusion. En contrebas, après avoir dépassé le portail d'entrée, j'ai lu qu'il s'agissait d'une maison d'arrêt. Inutile de préciser combien cela m'a affectée. Arrivée sur l'axe routier qui longe la mer, je me sentais un peu sonnée. Je venais en quête de renouveau, puiser la force vitale des origines, et mon voyage prenait une tournure tout autre. J'ai traversé Juan-les-Pins. C'est la ville, la folie de la vitesse, des gens énervés, des enfants qui lèchent des boissons glacées aux couleurs invraisemblables, le clivage entre une richesse qui s'affiche à outrance, un monde d'artifice qui se nourrit de la pauvreté grouillant à ses pieds. Des murs séparaient les humains là-encore. Le pouvoir de la finance. Un abîme entre des destinées. Quand on pense que ce n'est qu'une construction humaine et que ce fantasme malsain rend certains hommes esclaves des autres bien avant la naissance... Et les piétons lèvent leurs yeux indigents vers les sphères inaccessibles qu'ils pérennisent avec fatalisme et soumission. Je me suis garée dans un quartier d'Antibes hautement résidentiel. Là encore, des murailles, certaines recouvertes de floraisons de jasmin blanc répandant en nuages denses des effluves nacrées aux rares promeneurs... Le luxe et la volupté

loin des axes principaux. J'ai humé, humé longuement, les yeux fermés, pour me laver des lambeaux accrochés à ma mémoire. Arrivée titubante sur la promenade qui borde la jetée, je n'ai découvert nulle crique, que de la pierre acérée et glissante d'algues chevelues, poisseuses, éclatant en bulles grasses, à perte de vue. Du béton, des lames rocheuses, des arrêts de bus se faisant face, des maisons avec, pour certaines, un accès privatif à la mer. La nature, domestiquée, se devine, soigneusement enclose derrière l'enceinte de propriétés privées : « La casa de Lola », « Le Mas des Lauriers », ...

Je hèle un marcheur portant sur ses oreilles des écouteurs... Je lui demande s'il pourrait m'indiquer un coin de plage pour pouvoir me baigner sans passer par la case « hôpital ». Il m'indique une plage lointaine et puis m'en signale une autre sur sa route. Je lui demande si je peux l'accompagner. J'ai besoin d'une présence fraternelle. En l'occurrence, l'homme est solide. Italien. Sa voix chante et m'enveloppe. Il se dégage de lui de la bienveillance. Il brille de sa longue marche au soleil. A peine a-t-il acquiescé que nous sommes accostés en anglais par un gentleman d'âge honorable, de haute taille, mince et droit ; son épouse ou compagne, reste en retrait, la mine maussade. Elle s'assoit, silencieuse, sans l'ombre d'un sourire en réponse à mes salutations. Mon guide issu de la botte parle parfaitement le français mais non l'anglais ; en revanche il connaît les lieux. Je me propose de jouer les interprètes. J'écoute le désenchantement de cet Anglo-saxon aux yeux tristes qui m'explique avoir longé la plage, dévoilant à mots couverts une désillusion voire une détresse familière. Je comprends sans qu'il l'ait dépeinte la foule des corps, la promiscuité, le bruit, les odeurs, la dénaturation de lieux autrefois arpentés en solitaire… Ils envisagent à leurs risques et périls de se baigner ici alors que des rochers jouent sombrement avec les flots et que le vestige d'une buse en métal rongée par la rouille avale goulûment le liquide gluant sous un improbable duvet verdâtre... Son babil débridé contraste avec son port altier et l'enfermement farouche, le mutisme de sa belle dédaigneuse, peu habituée à la marche et à ce type de mésaventure. Je ne comprends pas tout le flot noyé de l'accent "upper class" si reconnaissable chez nos voisins britanniques, et tâche néanmoins de lui tendre une frêle bouée salvatrice. Je souligne le risque que comporte sa décision... Nous nous saluons en nous souhaitant bonne chance.

Mon guide et moi cheminons résolument vers la fameuse plage. J'apprends qu'il travaille dans un restaurant. Il me dit en quelques mots sa vie, sa solitude et son analyse de la situation économique et politique en France comme en Italie. Je ne sais comment le réconforter. Avant de le laisser, je le remercie pour cet échange et dépose sur la joue ruisselante un baiser qui claque ! J'écarquille les yeux devant une plage grouillante de monde. A peine la place pour déposer en boule mes affaires qui seront copieusement

piétinées en mon absence. Des jeunes femmes derrière un comptoir se chargent de mon sac pendant que je prends le fameux bain de mer pour lequel j'ai parcouru tant de distance. Je ne sens sur ma peau rien de connu. Ni sel, ni embruns, d'iode pas davantage. Et pourtant, les genets, la sudation des arbres le long du parcours, les ramées de jasmin blanc ne m'ont pas laissée insensible... Je n'ai pas traîné. L'eau fraîche couvre à peine mes chevilles puis mes mollets, j'asperge mon ventre et finis par la nuque. Je continue d'avancer résolument entre les baigneurs. Parvenue à bonne distance du rivage, j'envisage de nager. Je plonge. Pas une trace de vie sous-marine. Le néant, un erg sous-marin trouble... Vite, j'enchaîne quelques longueurs de dos crawlé, le temps de répondre avec douceur au sourire d'un ado qui, allongé sur un matelas pneumatique, s'amuse à tourner autour de moi. Le redoutable requin finit par se lasser du jeu et s'en retourne vers les siens. Je plonge encore, je refais quelques brasses et puis je sors de l'eau pour me doucher et repartir non sans remercier les gardiennes du sac.

Revenue dans le quartier résidentiel, impossible de retrouver la voiture. Zut. Le quartier, oui. Le nom de l'artère oui. Mais où retrouver cette fameuse voie transversale qui ressemble à s'y méprendre à toutes les autres ?! Il n'y a pas âme qui vive dans ce dédale de hauts murs, hormis deux jeunes gens déchargeant une voiture. L'un d'eux, grand, blond, l'air désinvolte et sûr de soi, me détrompe après une rapide recherche sur le net via son smartphone. Avec un mot de regret à peine condescendant, il m'assure qu'il n'existe aucune artère portant le nom de Maupassant à moins de cinq kilomètres (lui ai-je précisé avenue ou boulevard ?!) avant de me tourner le dos. Je n'insiste pas. Je m'apprête à passer la nuit en quête de Titine en épluchant tous les noms d'auteur susceptibles d'être le bon. Je suis trop dépitée pour rappeler à ma conscience la nature de la voie qui m'avait conduite de Maupassant (?) aux autres écrivains défilant jusqu'en bord de mer... J'ai regretté de n'avoir pas été plus vigilante et moins rétrograde : il serait temps de doter mon portable d'un GPS *et de ne pas compter uniquement sur ma mémoire. Si au moins j'avais pris une photo du panneau.*

Bref. En attendant, fidèle aux enseignements pratiques de mon aïeule, j'ai prié le saint de Padova*, patron des Italiens têtes en l'air pour retrouver mon carrosse. «* Ti prego, Signore, abbi pietà di me, povera peccatrice... »

Un jeune couple marche mollement dans ma direction, conversant a priori dans une langue latine que je n'ai pas le loisir d'identifier. Nous échangeons en anglais. La jeune femme, avenante, se souvient de l'avenue Guy de Maupassant qu'elle a découverte la veille à l'occasion d'une promenade dans le voisinage. Ses parents possèdent une propriété dans le quartier, me confie-t-elle. C'est elle qui, armée de l'accès

Internet de son téléphone et d'une application dédiée, m'oriente vers la dite avenue. Deux policiers en patrouille, que je hèle comme un taxi, me déposeront à deux pas de la petite voiture.

Malgré le réconfort de l'aide providentielle dont j'ai été gratifiée, je suis revenue de ma virée avec un sentiment de tristesse indéfinissable. Le retour ne m'a offert aucun apaisement tangible et pourtant j'ai échangé sur la route de Castellane avec Nina, une auto-stoppeuse âgée de trente-trois ans. J'ai ri aux klaxons joyeux des automobilistes en franchissant l'arche découpée dans la roche. J'ai écouté avec enthousiasme les projets de trois lycéens de terminale qui se rendaient à la fête foraine d'une ville voisine, trop heureux que je les véhicule...

Je comprends au plus intime de mon être que pour donner du sens à ma vie, tout mon être aspire à communier à une nature libre, épanouie, riche, sauvage, bienveillante, abondante, belle de sa beauté originelle, ni domestiquée ni entravée. J'ai besoin de partage et d'amour, de liberté et de vérité pour la multitude. L'Eden se cacherait-il aux yeux des foules ?! J'ai traversé les villes côtières défigurées, dénaturées avec un malaise grandissant. Découvrir le dénuement, l'enlaidissement, la stérilité inattendus de ce coin de Terre m'a heurtée de plein fouet. Sommes-nous devenus les pires parasites de la création ? Il est tard lorsque je referme la porte sur les enseignements d'une journée difficiles à digérer. L'expérience m'a remuée au-delà des mots. Quel gâchis. La conviction que nous faisons fausse route ne cesse de me tarauder. Je me sens seule, vulnérable et désemparée. Le bonheur n'est pas derrière ces frondaisons qui ne seront jamais assez hautes pour protéger de la peur ceux qu'ils isolent et pour empêcher la voix de la misère ou de la souffrance de franchir les barbelés. Sont-ils devenus sourds à la douleur de leurs semblables en quête d'une raison d'être qui n'est pas celle qu'on leur suggère ? Consommant des bribes de rêves préfabriqués, jouissant d'une relative sécurité derrière leurs remparts, ils s'ingénient à jouer la comédie du bonheur. Mes pauvres frères et sœurs, que sommes-nous devenus ?

Après une douche fraîche, une collation froide, je refais mon lit. J'entoure de mes bras le coton écru de l'oreiller. La nuit secrète étouffe mes sanglots.

Notre Père qui es aux Cieux… délivre-nous de tout mal...

La lune éclairera l'obscurité de ma chambre de sa lumière blafarde quand, à bout de fatigue et d'émotion, je finirai par sombrer dans un sommeil baigné de larmes et d'espérance, les grains du chapelet serrés contre mon cœur.



Sophie a su choisir à merveille son lieu de vie et d'exercice, un véritable havre de paix. Elle vient d'en prendre sans doute davantage conscience. Quel contraste entre le village paisible où elle passe le plus clair de son temps et le nouveau et terrifiant visage de la côte provençale. Elle a pressentis que des événements terribles se profilent et son âme sensible, impuissante, s'en émeut.

Ah ! si je pouvais revenir en arrière, lorsqu'il était temps encore de prévenir le processus inéluctable, je témoignerais, je ferais des conférences, j'agirais pour que les chercheurs du monde entier mettent en commun leurs compétences et tentent de sauver la vie sur la planète. Que les nations s'unissent pour protéger la biodiversité au lieu de jouer à des jeux de haine, de division et d'influence. A Pompéi, tous, des maîtres aux esclaves, ignoraient ce qui se tramait ; comment auraient-ils pu s'y préparer ? Du temps de Sophie, les pouvoirs publics savaient. Certains dirigeants avaient accès à l'information mais par peur de voir déferler des vagues de mécontentement ou pour d'autres motifs aussi scabreux, ils préféraient jouer la carte de la prudence et du silence : « responsables mais pas coupables ».

A cette époque, la multitude vivait dans la préoccupation de la troisième guerre mondiale. Les maîtres du jeu détruisaient ici, bâtissaient là des réservoirs de vie dans des zones sensément épargnées. Depuis 1885, un processus inéluctable en plus des conflits et de la pollution massive mettait en péril la viabilité de la planète. Les climatologues avaient ordre de ne pas publier leurs découvertes classées « secret défense ». Les maîtres du monde qui commanditaient les guerres, les rois de la finance et de l'industrie, secondés par les pouvoirs politiques et religieux, savaient seuls où en était l'avancée de l'inéluctable. Et tous se taisaient comme un seul homme. Ils savaient que la plupart n'en réchapperaient pas. Que leur importait la vie de ces médiocres ? Se préoccupe-t-on du sort des fourmis ? Au pire limitons-nous leur propagation pour asseoir notre territoire, voilà tout. Ils avaient réussi à imposer la procréation assistée, à rendre condamnable toute proximité physique et toute lignée. L'élite représentait la quintessence du genre humain. Elle seule s'arrogeait les droits de nature et de descendance dont elle assurait la traçabilité. Les autres ? Des animaux de laboratoire. Des pions sur un échiquier géant.

Si je pouvais revenir en arrière, en préambule, je leur dirais simplement : j'ai connu l'enfer. N'y allez pas, changez de route ! Vous les décideurs et vous les humbles unissez vos forces. Et s'ils ne me croyaient pas ? Il le faudrait bien, coûte que coûte, leur vie et celle de leurs enfants dépend de leur prise de conscience. Massive.



Séance 12

Hosty s'attaque allégrement à une grappe de Chasselas doré de Moissac.

— Bon appétit, Hosty !

— Alors, on ne dit plus bonjour ?

— Pardonnez-moi. J'ai l'impression de vous avoir vu il y a cinq minutes.

— Dois-je le prendre comme un compliment ou plutôt comme un ras-le-bol ?

Elle soupire, l'air accablé :

— Comme il vous plaira ! Combien de fois m'a-ton reproché mon irrévérence, hélas.

— Alors vous agissez comme çà, vous, vous tracez sans prendre le temps de saluer les personnes de connaissance ? Waouh, et moi qui vous prenais pour modèle !

— Vous vous moquez ! Soyez réaliste, je n'en ai ni la prétention ni les qualités, levez les yeux si vous recherchez un modèle, le Ciel ne vous décevra pas. Par ailleurs, je vous assure que je n'ai nullement agi par manque de considération envers vous.

— Ça vous arrive souvent de... planer ?

— « Hélas, hélas, trois fois hélas ». Combien de fois ai-je oublié de saluer des collègues de travail, reprenant la conversation de la veille au point où nous l'avions interrompue ? Si je dois communiquer urgemment un message je fais fi des convenances bien malgré moi. Comme il se doit, mes interlocuteurs m'en font grief. Pensez, une faute aussi impardonnable, *soupire-t-elle*. Je dois le reconnaître, je fonce bille en tête lorsque j'ai trouvé une solution qui tienne la route ou lorsque je suis perdue dans mes pensées. Ainsi, lorsque je vous quitte en fin de journée, je continue malgré moi de cogiter et vous restez présent dans mon esprit.

Il roucoule :

— Auriez-vous succombé à mon charme ?

— Hosty !

— Alors, c'est Lia qui vous a ensorcelée ?

— Hosty !

— Enfin, vous avez l'air soucieux, à quoi occupez-vous votre esprit en ce moment ?

Elle soupire, l'air accablé :

— A vrai dire, si on me qualifie de « proactive », pour UNE fois, j'aimerais pouvoir remonter le temps, riche

de mon expérience.

— Pourquoi ?

— Trop long à expliquer. Alors ce Chasselas ?

— Parfait ! Vous vous y connaissez en raisin ?

— Disons que j'ai commencé à m'intéresser au maraîchage lorsque les fruits et les légumes empilés sur les étals commencèrent à s'affadir, à se standardiser, comme autant de pâles clones insipides et malodorants, et lorsque la monoculture intensive, l'usage massif de pesticides et d'apports divers ont généré des pathologies démontrées.

— Vraiment ?

— Mais oui ! comme la maladie de Parkinson ou d'Alzheimer sans compter les cancers et les risques décuplés à cause de perturbateurs endocriniens chez les femmes enceintes et les fœtus. Une Parisienne porteuse d'un deuxième cancer du sein a du reste créé dans les années 2020 l'association « Cancer Colère » devant la proposition de loi Duplomb qui ré-autorisait l'usage de pesticides tel l'acétamipride.

— Dites, c'est quoi des pesticides ?

— Il s'agissait de produits phytosanitaires, de molécules artificielles si vous préférez, utilisées pour lutter contre les « parasites » des plantations ou de l'habitat humain. L'idée passait pour bonne, le seul hic, ces substances délétères impactaient également les consommateurs, les riverains des terres cultivées, les professionnels en contact prolongé avec ces substances, les surfaces, les nappes phréatiques sans oublier la biodiversité.

— Vous voulez dire qu'il n'y avait pas de culture hors sol dans l'ancien monde ? Alors, nous ne sommes pas des pionniers à la Croix-du-Sud ?

— Ici les agriculteurs n'utilisent pas de substances nocives pour l'environnement et pour le vivant. Ils mêlent à des pratiques ancestrales les connaissances biologiques les plus avancées. Par chance, cette zone ne figure pas au nombre des territoires contaminés par les polluants éternels. [9]

— Comment le savez-vous ?

— Mes randonnées.

Vous avez discuté avec les paysans ?

— D'après vous ?

9 Carte de l'Europe des territoires impactés par les PFAS, une famille de composés ultra-toxiques employés dans une multitude de produits et d'usages, comme mis à jour dans l'enquête collaborative internationale « Forever Pollution Project », Le Monde, 2025.

Hosty hoche la tête. Il s'inquiète :

— J'ai bien compris votre explication mais, rassurez-moi sur un point : je peux vous croire lorsque vous me certifiez que vous appréciez ma présence ?

— Bien sûr ! Quelle raison aurais-je de vous mentir ?

— Alors, *ajoute-t-il doctement*, vous continuez vraiment de rêvasser à votre âge, comme en primaire !

— Aïe, vous ne croyez pas si bien dire ! Ce n'est pas faute de m'efforcer à appliquer les règles de savoir-vivre, justement pour éviter de blesser mon entourage. Je peux vous croiser au risque de vous heurter sans m'en rendre compte. Vous hochez la tête ! Lorsque je réfléchis, ou lorsque je prie, le monde alentour disparaît en grande partie.

— Alors, vous ! Je peux vous faire une confidence ?

— Et comment ! Avec plaisir : je suis tout ouïe.

— De vous à moi, autrefois, moi-aussi je planais, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Enfin, je vous parle de quand j'étais môme, hein ! Voilà pourquoi à seize ans, un peu paumé, je me suis engagé.

Elle le regarde mais n'a pas le temps de le questionner. Il ajoute :

— Nous voilà arrivés. Bonne séance. Je reste à côté de vous si besoin.

Avant de préciser :

— Avec le calepin.

La femme lui renvoie un clin d'œil complice avant de pénétrer la première dans le labo.



— **Avez-vous eu des contacts avec des défunts ?**

— Avec des défunts ?! Comment cela avec des défunts ?

Silence.

La femme se tourne vers Hosty sans crier gare. L'écran s'éteint pour faire place à la cordière des Andes.

— Les questions de Lia témoignent d'une connaissance troublante de mon existence passée. A quel fichier central a-t-elle eu accès ? Vous me fichez la trouille à la fin vous et votre fichu groupe animé-d'intentions-louables. Pardon pour les écarts de langage, croyez bien que je me fais violence pour ne pas exploser. En clair, c'est quoi ce bordel ? C'est pas un entretien d'embauche, c'est un interrogatoire de police ou quoi ? Que cherchez-vous à la fin ?

— Mais non, voyons ! De grâce, pour me faire plaisir, calmez-vous, s'il vous plaît. Je ne sais pas où Lia veut en venir mais je vous assure que vous vous inquiétez à tord. Certes, la question a de quoi surprendre de

prime abord. Répondez simplement par oui ou par non. Et voilà !

— « Et, voilà ! » *singe-t-elle*. Sérieusement, Hosty, avouez qu'il y a de quoi se sentir prise au piège ! Ce questionnaire n'a rien d'anodin, il est on ne peut plus ciblé. Je suis en train de me demander ce que le groupe veut au juste ? J'ai l'impression de gaver la petite Lia avec mon histoire, ma mémoire, mes pensées qu'elle ingurgite à satiété. Honnêtement, soyez franc, à quel point connaissez-vous mon passé ?! Et à quoi ça peut bien vous servir cet interrogatoire ? Vous travaillez sur les phénomènes non élucidés ?! Si les ovnis vous intéressent je connais un dentiste à la retraite en Provence verte qui pourrait vous en apprendre s'il a survécu. Et vos boutons de manchette qui ont disparu ? Qu'est-ce que ça signifie ? Si vous ne voulez pas que je rompe le contrat unilatéralement et sans autre préavis ou si vous préférez, si vous craignez un tant soit peu que je tire ma révérence, si tant est que je puisse encore rejoindre les miens, je vous somme de vous expliquer. Qu'est-ce que tout ça signifie ?

Hosty soupire, il déplace sa mèche de cheveux rebelles, il hésite avant de répondre :

— Vous comprenez bien que nous avons limité les risques d'échec pour cette opération et oui, bien sûr, vous remplissiez les conditions requises. Certes nous avons eu connaissance de certains faits marquants, cependant votre point de vue seul nous intéresse. Le groupe a conscience de vous mener la vie dure ; croyez bien que s'il existait une autre façon de procéder, moins incisive, il l'aurait retenue. Vous obtiendrez vos réponses en temps utile. Je vous rappelle les clauses du contrat que vous avez pris le temps de lire avant de le signer. Voulez-vous revenir sur votre décision ? Il me semblait pourtant que nous étions d'accord ? Enfin, vous voyez bien que nous agissons avec respect envers vous. D'accord, Lia vous pousse un peu dans vos retranchements et vous amène à évoquer des pans de votre vie que vous auriez peut-être préféré oublier. Toutefois, le but que nous poursuivons en vaut la peine.

— Un peu ? Bel euphémisme ! J'aime votre sens de l'humour ! Entendons-nous bien, je ne remets pas en question les termes du contrat ni votre bienveillance personnelle sans faille. Grâce à votre ouverture d'esprit, je ne me sens pas gênée pour déballer ma vie privée et étaler mes questionnements et mes réflexions sur l'état du monde. Au risque de me répéter, je suis troublée par la teneur des questions de Lia. Si elle me demande si j'ai eu des contacts avec des défunts, il est inutile de nier les faits je suppose. En plus, si je lui mens ses petits algorithmes vont détecter une anomalie, non ? ! Quoiqu'il en soit mentir me répugne autant que vos mystères. Je suis en train de me demander, une fois de plus, si j'ai fait montre de suffisamment de prudence en acceptant cette invitation. Pas surprenant que vous m'ayez choisie, il n'y a guère que moi pour accepter de rester ici dans de telles conditions.

Elle se met à déambuler dans la pièce de long en large avec l'énergie d'un lion en cage.

— Je vous promets sur ce que je considère de plus sacré que nous n'agirons pas à vos dépends ni aux dépends d'autrui. Si le projet actuel est mené à terme, soyez certaine que vous serez la première à vous en réjouir. Et il ne tiendra qu'à vous pour que votre participation devienne pleine et entière. Souvenez-vous que ce ne sont pas des paroles en l'air et que cette convention est portée au contrat qui nous lie. De plus, tous nos échanges sont enregistrés.

— Vous conservez toutes mes réponses, je suis au courant, merci. Mais qui répond aux questions légitimes que je vous pose ? Votre groupe n'agit pas mieux que les autres. Du reste, facile pour vous de dire que je vais me réjouir du projet lorsqu'il me sera révélé ! Ça ne vous engage en rien ! Qui vous dit que je voudrai continuer d'y participer une fois l'interrogatoire bouclé ? Vous me connaissez assez à présent pour savoir que je me moque pas mal de l'argent. Vous savez pourquoi je suis venue ? Je voulais juste pour une fois, juste une fois dans ma vie, recevoir un salaire décent, être respectée. Et au final, du fric ici personne n'en a, il sert à rien. Pour couronner le tout, je subis un interrogatoire de malade neuf heures par jour en moyenne et l'enquêteur est une IA. Super valorisant ! Et tout votre mystère-là, tous vos non-dits, vous savez ce que j'en pense ? Il n'y a que les gens tordus qui agissent dans l'ombre. Bon sang, Hosty, que c'est lourd tout ça. Laissez-moi prendre l'air, voulez-vous ? J'ai besoin de réfléchir.

— Pas de souci. Je vous attendrai le temps nécessaire.

Elle quitte le labo sans se retourner.



Lorsqu'elle revient, la chaîne de montagne sud-américaine verdoie sous un ciel sans nuage.

Hosty, le front barré de rides d'inquiétude, les lunettes tombant sur le bout du nez, la regarde pénétrer dans la chambre sourde.

— Comme vous pouvez le constater, je suis revenue. J'ai décidé de continuer mais à une condition.

— Laquelle ?

— Que vous répondiez à une question. Une seule.

— Posez-la. Je verrai si je suis en mesure d'y répondre.

— Est-ce que je sers de cobaye pour perfectionner les IA, Lia en tête, avant par exemple de mettre un terme à la survie des rescapés récalcitrants dont les élites ne savent plus que faire et qui commencent sérieusement à remettre en question leurs privilèges exorbitants ? Moyennant ma collaboration, j'aurais, sans le savoir droit à la vie sauve comme vous, quand des millions d'âmes sont condamnées à se perdre de

façon inexorable ? Quid des miens ? Mes petits qui comme tous les autres sont en danger de mort ? Vous croyez que je ne pense pas à eux ? Que leur sort m'indiffère ? Que vivent-ils en ce moment et peut-être à cause de mes confidences stockées par un groupe puissant et mystérieux ?

— Si le groupe avait de telles intentions, il ne m'aurait pas missionné pour assurer votre bien-être. Du reste, je préférerais mourir au milieu de mes semblables que de participer à cet anéantissement. Croyez-vous que je puisse oublier le sort de ceux qui ne sont pas présents ?

La femme le regarde et se met à pleurer. Les mains soutenant son visage inondé de larmes, elle ne parvient plus à retenir le torrent d'une émotion trop longtemps contenue. Hosty reste penaud, les bras ballants, interdit.

Lorsque le flot lacrymal finit par se tarir, elle ferme les yeux, le visage protégé par deux mains jointes. Hosty demeure immobile, respirant à peine. Il lui vient une idée qui esquisse sur le livre ouvert de son empathie, l'ombre d'un sourire. Il sort en silence une tablette et pianote sur le clavier. Puis il se dirige vers une table d'angle demeurée invisible dans la pénombre de la pièce. Il s'empare du mug et l'approche de son invitée.

— Voudriez-vous un bon chocolat chaud ? Il est velouté et savoureux à souhait.

Il offre dans ce geste toute la sollicitude et la tendresse d'un proche. Avec beaucoup de bonne volonté, il tente de la réconforter. Elle contemple le visage soucieux au regard pénétrant et se remet à pleurer doucement, oscillant entre le rire et les larmes.

— Je suis fatiguée Hosty, fatiguée de vivre dans un monde aussi cruel. Pourquoi ? Pourquoi en sommes-nous arrivés là ? Oui, pourquoi avons-nous laissé le mal prendre les commandes ? De grâce, répondez-moi. A quoi ça rime, dites ? Qu'avons-nous fait de nos vraies richesses, quel sens avons-nous donné à nos vies ? Où se trouve la Joie que nous avons perdue ? Où ?

— Je ne suis pas assez calé pour vous répondre. Je peux juste vous promettre que vous n'avez rien à craindre du groupe, bien au contraire. Je vous le jure. Tant bien même les questions de Lia vous obligent à une mise à nue sans merci. Et qu'elles exacerbent votre vulnérabilité.

Elle s'essuie les yeux avec la paume des mains comme une enfant. Il lui tend la serviette qui accompagne le mug et elle se mouche dedans avec pétulance.

Hosty sourit au spectacle qu'elle offre malgré elle.

— Voulez-vous le chocolat ? Je pense qu'il vous réconforterait.

Elle avance les mains pour prendre le mug qu'il lui tend. Lorsqu'elle a fini de boire et qu'il la sent plus

sereine, il lui demande :

— Qu'avez-vous décidé ? Vous savez, si vous le souhaitez vraiment, on arrêtera tout. Personne ici ne fera obstacle à votre liberté de conscience et vous pourrez rejoindre ceux que vous aimez.

— Merci. Vous m'avez répondu avec franchise et je VEUX croire qu'il existe un espoir pour cette planète et ses habitants. Que l'Amour n'est pas mort. Que la Vie n'est pas derrière nous. S'il reste ne serait-ce qu'une infime chance de salut pour la création et si cet interrogatoire répugnant en fait partie, il va sans dire que je souhaite le poursuivre… quoi qu'il m'en coûte.

— Vous sentez-vous vraiment en état de répondre à Lia ?

— Je vais m'y efforcer.

Hosty la débarrasse du mug vide.



Elle s'assoit dans le fauteuil cramoisi. L'écran s'éclaire :

— **Invitée, LIA XII n'est pas sexué.e. J'accepte par commodité votre usage du féminin. Par contre, je réfute l'épithète « petite ».**

La femme ne répond rien. LIA XII reprend l'interrogatoire :

— **Avez-vous eu des contacts avec des défunts ?**

— Oui.

— **Illustrez.**

— Je dois commencer par dresser le tableau.

— **Illustrez.**

— A cette époque, je me trouvais souvent en déplacement entre mon lieu de travail et mon domicile. Mon conjoint travaillait quant à lui dans une ville distante de plusieurs dizaines de kilomètres. Un soir, il me téléphona à l'heure du repas pour que j'aille le chercher. Je ne fis aucune difficulté pour lui servir de taxi.

La bretelle d'accès de l'autoroute bouchonnait malgré le rond-point fluidifiant les échanges. Je restais bloquée à l'entrée, peinant à trouver un espace suffisant pour m'engager. Lorsque je vis dans le rétroviseur intérieur une voiture changer de file et foncer droit sur l'arrière de mon véhicule, je n'avais aucune marge de manœuvre pour sortir de sa trajectoire. J'eus à peine le temps de me mettre en boule et de compter machinalement jusqu'à trois avant de ressentir dans tout le corps la violence de l'impact. Le conducteur essaya de prendre la fuite, en vain : comprenant son intention, j'avais interpelé de vive voix avec force gesticulations un gendarme présent par miracle sur les lieux de l'accident. Il rédigea le constat. Malgré le

choc, je ne pensais qu'à celui qui m'attendait. Dès que je pus reprendre le volant, négligeant les conseils de l'officier de gendarmerie, je puisais dans un sursaut d'énergie de quoi me hâter vers mon époux. Je ne vais pas rentrer dans les détails du traumatisme physique qui fut le mien. Sachez qu'à force de ténacité, de volonté, je fus remise sur pied. Avant d'en arriver là, une nuit, je me levai pour boire un verre d'eau dans la cuisine. J'étais à peine assise que je me sentis vaciller. J'appelai. Et puis, plus rien. Le trou noir.

Je me sentis partir comme dans un ascenseur vertical à une vitesse vertigineuse. En levant les yeux, je vis une lumière éblouissante, je filais vers elle à vive allure. J'étais irrésistiblement attirée. Plus j'en approchais et plus je devinais des silhouettes dans la lumière, sans voir encore aucun visage. Cependant je me sentais attendue, je me sentais aimée ; littéralement, tout mon être n'aspirait qu'à cette réunion. J'avais intériorisé leur désir de me retrouver : ils ou elles m'espéraient avec amour et bienveillance. Cette certitude grandissait et avec elle le désir de les rejoindre. A ce moment-là, mes pensées volèrent vers mon conjoint et je compris dans l'instant qu'il avait encore besoin de moi ; je ne pouvais pas le laisser tomber, je remettais donc à plus tard la fin du voyage. Mon sens du devoir, mon empathie l'emportèrent. Je fis machine arrière.

— **Aviez-vous déjà enfanté ?**

— J'ignorais que j'étais enceinte. Je revenais vers les vivants avec une sensation de chute vertigineuse lorsque sur le trajet du retour je vis le grand-père de mon mari venir à moi, comme je peux contempler votre écran. Il me regarda avec gravité et affirma : « Vous ne vous en rendez pas compte mais c'est plus grave que ce que vous ne le pensez tous. Je vais mourir. »

— **Quelles relations entreteniez-vous avec lui ?**

— J'éprouvais envers lui une sincère et profonde affection, une forme de proximité que ni le temps ni l'absence n'ont démentie. Et quel sens de l'humour ! Lorsqu'il me narrait des histoires du passé, je restais suspendue à ses lèvres et, en quête de la suite, je lui demandais : « Et alors ? ». A quoi, riant de ma simplicité, immanquablement il répondait : « Et à l'or ? À l'or il ne vient pas la rouille ! ».

Je m'asseyais sur le banc à côté de lui et je l'écoutais. Il possédait une vive sensibilité et je devinais aisément des blessures profondes mal cicatrisées. Parfois il me taquinait mais il ne me manquait pas de respect. Nous nous plaisions dans la compagnie l'un de l'autre, je suppose.

— **Vous le saviez malade ?**

— Oui, mais pas d'une maladie létale. Il suivait régulièrement une thérapie et ma foi, son état paraissait habituel. Rien ne pouvait nous laisser croire qu'il se trouvait sur la dernière ligne droite. Quoiqu'il en soit,

lorsque je revins à moi, je décidais d'aller le voir à l'hôpital où il séjournait. Je souffrais encore des séquelles de l'accident. Lorsque j'entrai dans la chambre, allongé sur son lit il ne montra nulle surprise à ma venue. Il m'expliqua pourquoi il ne souhaitait plus vivre, poursuivant de vive voix notre tête-à-tête « spirituel » aussi naturellement qu'il eut repris une conversation téléphonique interrompue. Il ne vit pas la nécessité de revenir sur ce qu'il m'avait déjà transmis. Une situation pour le moins déroutante, vous en conviendrez.

— **Précisez ses raisons.**

— Je pense que je peux lever le voile du secret. Depuis le temps, il y a prescription. Non seulement il n'avait plus envie de vivre mais il s'endormit effectivement pour se réveiller sous des Cieux nouveaux sans trop attendre. Ses raisons, ou devrais-je dire la raison de son départ ?! Un amour profond et véritable. Vivre sans la femme qu'il aimait, morte depuis peu, se révélait bien au dessus de ses forces.

— **Comment expliquez-vous qu'il vous ait choisie ?**

— Pragmatique, mon sens du devoir m'a amenée alors à me poser de nombreuses questions, sans trouver de réponse explicite. Comment m'acquitter de « ma mission » ? Pourquoi m'avoir prévenue ? Vous rendez-vous compte de la coïncidence ? Si je n'étais pas tombée dans les pommes serais-je devenue le réceptacle de son secret ? Pourquoi moi ? Il faut savoir que sa famille tolérait plus qu'elle n'acceptait celle qu'elle considérait comme une paria. Forte d'une capacité de transmission et d'une audace reconnues, j'ai pensé qu'il voulait que je sois son porte-parole. Autrement à quoi servirait son témoignage ? Je me suis heurtée à un mur d'incompréhension, de convenance froide et de silence imposé. Aujourd'hui plus encore qu'hier j'ai conscience du merveilleux cadeau offert, non seulement il impliquait de la confiance mais également la certitude que j'avais assez d'amour en moi, assez d'ouverture d'esprit pour accueillir ce qui dépassait l'entendement. Il savait mieux que moi que j'accueillerais sa décision bien qu'elle me bousculât.

Certaines âmes possèdent entre elles des liens d'amour palpables et cette connexion privilégiée, cette proximité abolissait en certaines occasions les lois de la physique, notamment, la notion d'espace-temps. Je pense que l'agapé permet de rester en contact quoi qu'il advienne, ce que la physique quantique met en lumière. Surtout, je compris pourquoi ce message m'était adressé personnellement. Il ne s'agissait pas uniquement de me charger des fonctions de messagère. Mon papy par alliance m'apprenait en ayant recours à un mode de transmission spirituel puis physique que je restai en contact avec les êtres aimés et qu'il n'existait pas de frontière véritable entre l'ici et l'au-delà, pas plus qu'entre le monde visible et invisible. Quel cadeau incroyable ! Peut-être avait-il juste besoin de partager l'indicible ? Dieu seul le sait.

— **Définissez « agapé »**

— Certains philosophes nomment ainsi l'amour divin, inconditionnel, absolu.

— **Poursuivez.**

— La scientifique en moi reste convaincue qu'une telle communication s'effectue grâce à notre capacité à capter des fréquences vibratoires spécifiques, comme pour la perception des sons ou des couleurs : tout un chacun devrait pouvoir les capter au moyen d'organes récepteurs adaptés et bien entendu, par l'activation des zones du cerveau correspondantes. Après tout Dieu nous a conçu à Son image et ressemblance, Il nous a donc « équipés » pour que nous puissions rester en contact avec Lui et entre nous aussi longtemps que l'Amour demeure de part et d'autre. Lorsque mon enfant est né, quelques mois plus tard, son visage était parsemé de poussière brillante, argentée ou dorée. A ce propos, j'ai mené mon enquête et aucun personnel n'a pu me fournir d'explication rationnelle quant à leur provenance. Les soignants, les auxiliaires de vie n'en savaient rien. Quoiqu'il en soit, je contemplais ce bébé de quelques heures allongé dans son berceau lorsque ce dernier, après m'avoir observée avec insistance, son petit poing soutenant le menton, m'adressa un clin d'œil bien particulier. Je reconnus immédiatement le sens de l'humour du cher homme dont c'était la grimace favorite !

L'amour ne passe pas !

— **Précisez le sens de votre référence aux fréquences vibratoires.**

— Avec plaisir. Un télescope spatial conçu pour seconder dans leurs recherches les scientifiques états-uniens, canadiens, japonais et européens effectua après vingt-cinq ans d'une réalisation complexe et onéreuse son lancement en décembre 2021 pour poursuivre les travaux en cours. Ses observations se fondaient sur la collecte d'ondes passantes de longueurs variables situées en majorité parmi les infrarouges : des ondes que l'œil humain ne peut appréhender. Ces spectrogrammes ont été analysés par les chercheurs pour déterminer notamment les molécules présentes dans l'atmosphère des exoplanètes, ou approcher les trous noirs supermassifs au centre des galaxies. C'est également grâce à cette méthode indirecte qu'ils pouvaient remonter dans le temps jusqu'aux formations diverses succédant au Big Bang. Ils ont mis en évidence la relativité des notions d'espace-temps puisqu'au vingt-et-unième siècle ils purent observer des phénomènes proches du Big Bang et sans doute du Big Crunch si cette théorie a été validée.

Tout est énergie. En ce qui concerne les astrophysiciens, ils ont approfondi leurs sujets d'étude grâce à cet outil de perception indirecte. Les scientifiques savent que toute connaissance reste relative et dépendante

des techniques, du protocole expérimental utilisés qui peuvent induire des artéfacts[10] à leur insu. Nous sommes loin de tout comprendre et expliciter. Du reste la recherche fondamentale évolue en fonction de choix politiques et de projets à plus ou moins grande échelle. Jusqu'à présent, nous distinguons communément le visible de l'invisible, la physique de la métaphysique ; le jour où des outils adéquats nous permettront d'étudier un spectre plus large de longueurs d'onde, notre découpage ou définition du réel évoluera.

— **Un contact avec un sujet déjà décédé ?**

— Oui, ma grand-mère. Un ange de bonté et d'humilité. Comment ne pas garder dans son cœur celle qui fut une fontaine d'amour ? Comment ne pas s'attrister à la pensée des dernières années de sa vie alors que la maladie effaçait toute activité cérébrale et la coupait avant l'heure de ses proches ? La dernière fois que je la vis, j'avais amené ma mère à m'accompagner à l'hôpital et elle ne me reconnut pas...

Aux jours merveilleux que nous passions ensemble, elle me confiait ses peines, ses joies, ses souvenirs.

Une nuit, je fis un songe merveilleux. Elle me prit dans ses bras, je constatai qu'elle était plus grande qu'en réalité. Je l'entendis m'appeler : « Ma petite-fille chérie », alors que je me lovais contre elle. Je m'exclamai : « Mamie, mais tu es morte ! Est-ce que tu vas bien ? Es-tu heureuse ? » « Oui », *me répondit-elle*. Elle rayonnait. Elle avait tant souffert au décès soudain de son époux des suites d'un arrêt cardiaque dans sa cinquante-huitième année que je lui demandai si elle le voyait. Une fois de plus, elle me répondit par l'affirmative. Je me réveillai les yeux baignés de larmes. Ainsi, ma grand-mère chérie n'avait pas oublié la plus petite de ses petits-enfants.

Quelques années plus tard, je rêvai à nouveau d'elle. Elle me déclara : « Ton père va être très malade, mais ne t'inquiète pas nous serons toutes les deux auprès de lui. »

Lorsque je me souvins de la teneur de ce songe, j'en fus troublée. Comment allions-nous nous trouver près de mon père toutes les deux ? Allais-je mourir ? Mon père se portait bien *a priori*. Je finis par oublier ce rêve déconcertant.

Les mois passèrent et je devins jeune maman. J'allaitais mon nourrisson avec bonheur. Y a-t-il une joie plus parfaite ici-bas que de porter la vie et de l'aider à s'épanouir année après année ?! Quoiqu'il en soit, mon père tomba gravement malade. Je ne pouvais aller lui rendre visite à l'hôpital ; d'une part, parce que les kilomètres nous séparaient et d'autre part, parce que je n'étais pas autorisée à me rendre à son chevet : il

10 « SC. Structure ou phénomène d'origine artificielle ou accidentelle, que l'on rencontre au cours d'une observation ou d'une expérience. », CNRTL

séjournait en secteur protégé. Je tremblais, comme lorsque j'étais enfant et que mon petit père tardait à revenir du travail sur son cyclomoteur. Combien de fois ai-je craint un nouvel accident ?! Plus il avait de retard et plus mon cœur se serrait. Je priais, les yeux inondés, agenouillée devant les portes fenêtres du séjour, scrutant la montée, espérant sans cesse, implorant Dieu du fond du cœur.

Que me restait-il d'autre que la prière fervente quand je ne disposais d'aucun moyen d'action tangible ?

Au bout d'un certain temps, les membres du corps médical informèrent officiellement mon père qu'il pouvait rentrer chez lui. Ils lui avouèrent ne pas savoir quelle maladie l'avait tant affaibli mais, *lui dirent-ils*, quoi que ce fut, vous êtes guéri. C'est alors que le rêve prophétique me revint en mémoire. Il bénéficia de la rémission d'un cancer qui eut raison de lui dix ans plus tard. Il profita de ce laps de temps pour connaître tous ses petits-enfants et s'en faire aimer. Alors que je lui témoignais l'amour et la fierté que nous ressentions envers lui, peu avant son départ, il me répondit bien humblement : « Je n'ai fait que ce que j'ai pu. »

Cette phrase d'une profonde sagesse fixe les limites de la condition humaine.

— **Un dernier exemple ?**

— Oui. J'avais rencontré dans le cadre professionnel une jeune diététicienne. Nous riions de la proximité de nos dates d'anniversaire et ne manquions pas de nous en souvenir l'une et l'autre ! La blonde issue de la bourgeoisie et la brune prolétaire s'entendaient à merveille et se moquaient par jeu de leurs différences. Nous partagions nos difficultés, celles que rencontraient nos enfants, d'autant plus volontiers que j'avais accompagné ses adolescentes. Je crois que le respect et l'affection fraternelle nous unissaient avec une complicité simple et sincère. Nous nous ouvrions l'une à l'autre, avec confiance, certaine d'être entendue. Elle formait avec son époux un couple charmant et bien assorti.

Nous avions déménagé, cependant nous revenions souvent là-haut ; l'un de mes enfants finissait de se préparer pour passer son permis de conduire. Il eut été malvenu si près du but de le changer d'auto-école. J'avais coutume de passer le temps libre à me balader en son absence. Les leçons terminées, nous nous attablions à l'envi dans un restaurant ou une brasserie. Enfin, nous repartions, heureux d'avoir renoué avec un coin de montagne chargé de souvenirs et d'amitiés profondes.

Ce jour-là, je me dirigeais vers la vieille ville lorsque je croisai l'une des filles de mon amie. Elle cheminait auprès d'une inconnue, une femme de petite taille, à l'air froid et revêche, aux cheveux noirs. J'en fus étonnée. Je gardai en moi un ressenti peu agréable et songeai combien elle différait de l'être chaleureux et souriant que je connaissais. Heureuse de revoir la jeune fille, je la pris dans mes bras comme nous avions

coutume de le faire après une absence. « Comment va ta maman », lui demandai-je ? L'adolescente me souriait comme à son habitude et me répondit sans ciller : « Elle est morte ».

Estomaquée par une déclaration aussi abrupte, je restai sans voix, ne pouvant contenir les larmes malgré des efforts maintenus de volonté. Son accompagnatrice me dévisageait sans aménité. Après avoir posé quelques questions auxquelles la jeune-fille répondit, je la pris une dernière fois dans mes bras avant de les saluer.

Je m'étais tenue loin de l'adulte qui n'avait pas pipé mot durant tout le temps de l'échange. Je restai cependant courtoise, essayant de ne pas prêter attention aux informations que je recevais pourtant à son égard. Elle ne répondit pas davantage à mes salutations initiales que finales, à aucun moment je n'eus le loisir d'entendre le son de sa voix, elle n'esquissa pas l'ombre d'un geste civil. Elle ne m'offrit que son visage réprobateur. Souvent je peine à croire mes intuitions y compris lorsqu'elles s'accompagnent de faits aussi manifestes dès lors qu'elles dénotent des intentions ou des sentiments peu louables. Je doute de moi, honteuse de mes pensées, prise de scrupules. Il m'arrive d'avoir des flashs de scènes passées ou à venir. Vous n'imaginez pas combien il est déstabilisant voire répugnant de plonger *ex abrupto* dans ces miasmes. Il me faut prendre du recul pour digérer l'information et tenir compte des données tangibles que ces images renferment.

Connaissez-vous la légende du Mont Saint Michel ? L'Archange aurait fini par appuyer sur le front de Saint Aubert pour laisser une marque visible afin que ce dernier prenne au sérieux la demande du Prince de la milice céleste et qu'il fasse édifier une abbaye à son intention sur le célèbre mont. Moi aussi je doute du bien fondé de mes visions ou de mes intuitions. Le discernement n'est pas aussi évident qu'on le suppose surtout pour moi. Il arrive donc, que j'ai droit parfois à des manifestations plus « concrètes ».

Bref, nous nous quittâmes donc et je transmis à mes enfants la triste nouvelle. Pendant quelques temps je n'arrivai pas à me départir du sentiment de malaise ressenti lors de notre rencontre.

Un mois ou deux plus tard, la vie reprenant son cours, je vaquais à quelque occupation dans mon logement lorsqu'une voix en moi se fit entendre. « Oh, me dis-je, oh non, non, pitié, pas encore… » J'étais lasse d'être celle qui entend, qui voit, qui ressent le surnaturel et que personne ne croit. Mais la voix ne cessait de se faire entendre. « Elle ne va pas bien, il faut que tu préviennes son père ». Et moi de répondre à voix haute : « Non, non, il va me prendre pour une folle, comment veux-tu qu'il me croit ? ». Elle insista. Elle me fit comprendre que si je lui parlais, peu importait l'issue, elle n'insisterait plus. C'était mon amie. Et

j'aimais aussi ses filles. Je ne pouvais pas me soucier du qu'en-dira-t-on, je devais appeler le père et ce, quoiqu'il m'en coûtât.

Je trouvai son numéro personnel sans trop de difficulté. Comme par hasard. *No comment*. J'appelai. Il répondit.

En préambule, je lui expliquai qu'il m'arrivait d'avoir des contacts avec des proches décédés, d'avoir des flashs souvent pour alerter des personnes en danger ou préparer les personnes qui s'apprêtent à vivre un événement difficile. [silence au bout du fil] Bref, je me suis excusée de le déranger et je l'ai assuré que je comprendrais s'il ne me croyait pas. [silence. Ma vieille, enchaîne, il n'a pas raccroché. Enfin... pas encore] Je lui avouai que sa défunte épouse avait insisté pour que je l'appelle sans quoi je me serais abstenue. [silence pesant. Je m'enlise] « Voilà, *lui précisai-je*, la grande ne va pas bien du tout. Sa mère se préoccupe du bien-être de votre gosse et elle souhaite te mettre en garde afin que tu sois conscient de la gravité de la situation. Est-ce que ça te parle ? ». Il me répondit très calmement que ce n'était pas l'aînée mais celle que j'avais croisée qui allait mal et il ajouta : « Mais qu'elle ne s'en inquiète pas, tu n'as qu'à lui dire que nous nous en occupons. » « Nous » ?! Qui ça, « nous » ?! *pensai-je.*

J'ai essayé de lui faire comprendre que si la mère de ses enfants prenait la peine d'en passer par un quidam, avec le risque de ne pas être entendue, c'est qu'il y avait péril en la demeure. De toute évidence, il devait se réveiller, il devait prendre conscience de la gravité de l'état de sa cadette. Il...

« Bip, bip, bip… »

Alors, les informations transmises lorsque j'avais croisé les deux femmes, ces données que j'avais ignorées devenaient conscientes en même temps qu'elles s'éclairaient dans mon esprit. Est-ce que ce père a saisi l'enjeu pour sa fille ? Voilà mon éternel souci. Ma remise en question permanente : à quoi ça sert de parler si je n'arrive pas à convaincre ? J'aime rire et jouer sauf les Cassandre…

— **Définissez « cassandre »**

— Il s'agit d'un nom propre. La jeune Cassandre, selon la mythologie antique, avait reçu d'Apollon le don de prophétie mais se refusant à lui, tous ceux à qui elle parlait ne la croyait pas.

— **Poursuivez.**

— J'ai demandé pardon à mon amie du peu de succès apparent de mon entreprise. J'avais fait mon possible pourtant, passant outre mes réticences et cependant, le ton goguenard du père m'a vraiment pesé. Quoiqu'il en soit, elle tint parole.

— **N'a-t-il pas tenu compte de votre avertissement ?**

— Je n'en sais rien. Je n'ai plus eu de contact. Parfois il faut un peu de temps pour que le destinataire percute. Nous sommes, en Occident, centrés sur le rationalisme, le démontrable, le palpable. Nous considérons la matière solide en oubliant bien souvent qu'on la perçoit telle grâce à des flux d'énergie. Je ne critique pas le scepticisme de mes interlocuteurs, ils n'ont pas l'habitude de comprendre autrement que par les sens. Est-ce que je ne doute pas moi-même ? Est-ce que je n'agis pas avec une prudence confinant à l'incrédulité ?! Qui suis-je pour juger mes semblables ? Il m'a fallu du temps pour comprendre que mon devoir de transmission reposait sur une obligation de moyen et non de résultat. Ce que l'autre fait du contenu ou refuse d'en faire ne m'appartient pas. Croyez bien qu'il s'agit là de questions douloureuses : ce que je communique est-il fondé et lorsque c'est attesté, comment trouver les mots justes ? Ai-je bien rempli ma mission ?! Le destinataire comprend mieux que moi la teneur des informations que je lui communique et les valide. Ou pas. Un facteur transmet le courrier avec ou sans recommandé, libre au destinataire de l'ouvrir, de le lire ou de le jeter à la poubelle.

— Vous est-il arrivé de « jouer les Cassandre » dans un premier temps et puis que « le destinataire percute » ?

— Oui. Je travaillais alors dans une école privée d'art graphique autrement dit un centre de formation qui recrutait ses élèves parmi les élites à en croire le montant élevé des frais de scolarité. J'enseignais dans des classes allant du CAP au BTS en anglais ainsi qu'en lettres modernes. J'aurais beaucoup d'anecdotes à raconter mais je vais éviter les trop nombreuses digressions. Certains de ces jeunes manquaient cruellement de repère et de motivation, estimant sans doute à raison qu'ils n'avaient qu'à demander pour obtenir. Les efforts les indisposaient. Certains en quête de la reconnaissance de leurs pairs préféraient rentrer dans le moule et pour passer le temps, jouer les amuseurs publics. Je leur expliquais en vain que dans certains pays, des élèves devaient parcourir des kilomètres à pied pour étudier quand d'autres ignoraient tout de la scolarisation par manque de moyens, vivant bien en deçà du seuil de pauvreté et ne bénéficiant pas d'un enseignement gratuit comme en France. « La vie vous a dotés de conditions matérielles exceptionnelles, d'un accès à la culture, au savoir, aux divers apprentissages, dans un cadre sécurisé, bref, vous bénéficiez de conditions d'existence uniques. Vous jouissez d'une chance dont vous ne mesurez pas l'importance. Au lieu de la bouder, saisissez-la ! Usant de népotisme vos parents vous permettront peut-être demain de décrocher un contrat d'embauche juteux. Cependant, à moins d'un emploi fictif, si une fois entrés dans la structure vos compétences se révèlent en deçà des attendus, croyez bien que la philanthropie ne faisant pas partie des lois de l'économie, vous serez remerciés avec perte et

fracas. Vous pourrez alors vous souvenir de ceux et de celles que vous faisiez rire en classe et vous leur demanderez en retour de vous aider. J'espère me tromper et que la porte restera ouverte dans les épreuves. Cependant, permettez-moi d'en douter. »

« Vous, vous êtes une humaniste, Madame », répliquèrent certains des apprenants dont l'âge avoisinait le mien.

Il m'arrivait de me demander à quoi servaient mes mises en garde. Je pensais à des études sur des clones végétaux révélant l'incidence du milieu sur le développement d'un arbre. Le sujet soumis à l'impact régulier du vent fortifiait son tronc qui s'épaississait à la base, en conséquence il devenait plus apte à survivre en extérieur qu'un congénère n'ayant pas enduré de telles contraintes. N'en va-t-il pas ainsi pour tout le vivant ?

J'allais passer la soirée chez des amis dans le quartier, lorsque je m'entendis héler par un jeune homme scolarisé l'année précédente en BTS première année. Je le reconnus aisément malgré les quelques mois qui me séparaient de cet emploi. Brillant intellectuellement, surdoué à l'état pur, ses réparties et son sens de l'humour ne l'empêchaient pas de s'intéresser aux cours et d'y réussir sans effort. Après s'être excusé pour son abord cavalier, il confessa, l'air contrit : « Vous aviez raison, Madame ».

Lorsque j'enseignais, je ne manquais pas de recadrer mes apprenants en remplissant des fonctions éducatives indissociables selon moi de toute formation. Les occasions d'avoir raison ou tord , ne se comptaient plus sur les doigts. M'efforçant de comprendre le sens de son discours, je lui demandai des précisions.

« Voilà, *m'expliqua-t-il très ému*, Vous vous souvenez de ce camarade de classe qui a quitté lui aussi l'école en fin d'année ? Oui ? Et bien, il vient de perdre son frère d'un accident de chasse. Je suis allé en informer les anciens et pas un, Madame, pas un seul n'a réagi ».

Je le regardai avec une profonde affliction. Puis, luttant contre l'émotion qui me gagnait, je lui répondis d'une voix brisée : « J'aurais tellement voulu me tromper. J'en suis désolée, sincèrement désolée ».

J'étais effondrée. Je ne sais plus si je l'ai pris dans mes bras, malgré sa haute taille, comme il m'arrive de le faire pour réconforter, pour faire corps contre l'adversité.

— **Vous évoquez des contacts physiques ?**

— Oui, à cette époque, l'expression des sentiments et la proximité corporelle restaient encore en usage en respectant bien-entendu les zones de contact social comme les bras, les joues, les mains, éventuellement les épaules et le dos.

Ce souvenir désagréable ne manque pas de me faire penser à l'affliction de toutes les familles endeuillées. Les survivants se sentent souvent honteux, ne sachant pas toujours répondre à cette peine, ne pouvant plus témoigner de leur sympathie par une accolade, une poignée de main, une embrassade comme cela se pratiquait autrefois pour témoigner de leur compassion. Il me semble important d'apprendre à partager les sentiments comme les ressentis, les joies comme les peines, les deuils. Ce sont des liens précieux et inaltérables.

— **Fin de la séance. J'ai détecté un surmenage émotionnel intense. Nous nous retrouverons dans trois jours.**



Hosty la regarde, silencieuse dans la lumière déclinante. Les larmes coulent sur les joues de la femme sans qu'elle ne fasse un geste pour les retenir. Il se sent à nouveau désemparé. Il ne va pas la gaver de cacao. Finalement, il pose une main sur son épaule :

— Lia a été plus lucide que moi sur votre état de fatigue.

— Oui, après que je n'arrive plus à contrôler mes émotions et que j'interrompe la séance.

— Ce matin, j'aurais dû prévoir que vous alliez craquer. Vous étiez toute à de sombres pensées qui avaient effacé jusqu'à votre sourire. Cela ne vous ressemblait pas. J'ai manqué à mon rôle d'*Hospitality Officer*. J'aurais dû prendre sur moi d'annuler la séance. La question de Lia a tenu lieu de détonateur. Je vous demande pardon.

— Je vous en prie Hosty, si quelqu'un ici est à blâmer si tant est que ce soit utile, ne cherchez pas midi à quatorze heures, je suis la seule responsable. Vous ne pouviez pas savoir, objectivement. Cette manie chez moi d'endurer quand je pourrais me ménager. J'ai du mal à tenir compte de ma fatigue physique et émotionnelle.

— Pourquoi êtes-vous si dure envers vous-même ?

— Est-ce un militaire ou un ancien militaire qui me pose la question ?

— Que voulez-vous dire ?

— Un engagé fait passer le devoir avant tout, bien qu'en théorie il jouisse d'un droit de réserve ou de retrait, il me semble ?

— Où voulez-vous en venir ?

— Que son sens du devoir l'emporte sur son instinct de survie sans quoi…

— Sans quoi, il déserterait ?

— Oui, je pense. Donc, vous pouvez me comprendre.

— Exact, à une nuance près.

— Laquelle ?

— Lorsque vous avez connu l'horreur des charniers et des cieux toxiques, l'horreur des espaces calcinés, vous ne pouvez plus regarder la vie sans trembler pour elle et sans vouloir coûte que coûte la protéger. La vôtre y compris.

— Est-ce ainsi que l'on devient *Hospitality Officer* à la Croix-du-Sud ?

— Affirmatif.



Témoignage d'un confinement ordinaire, par Diego Martin.

Résumé. Mercredi 15/04/2020 La nouvelle du confinement est tombée alors que je venais de prendre en main les stagiaires : quelques jours qui m'ont déjà permis de créer un lien indispensable entre les participants. Pour moi, il s'agit d'un prérequis incontournable que de favoriser la cohésion d'une famille humaine provisoirement recomposée, de mémoriser chaque visage, chaque histoire, de garder à l'esprit chaque personnalité, de dynamiser l'équipe, de favoriser l'implication de chacun.e. dans un groupe de niveaux hétérogènes, d'origines si diverses que s'en est une merveille et une joie ! Quelle source précieuse d'enrichissement mutuel ! Nouveau au centre où j'ai été parachuté, j'ai pourtant très vite ressenti le plaisir d'être moi-aussi "à la maison" : bienveillance et réactivité de l'équipe de direction, sens de l'humour et parfum de café, qualité de l'accueil de l'équipe administrative élargie. Et puis, ma prise de fonction tellement fluide grâce à la formatrice improvisée qui m'accueille et me cède la place en douceur. Après avoir déjeuné avec elle et d'autres collègues et rencontré mes consœurs — et oui, il semble que ce secteur soit dévolu à la gente féminine, moi excepté — tout me confirme que pour l'heure ma personnalité et mon implication sont appréciés ! J'ai très vite noué des liens et fait connaissance avec les divers personnels et services, sans exception. Indispensable dans toute organisation humaine que de reconnaître les êtres qui la font vivre. En attendant, la nouvelle est tombée au bout de trois jours de formation alors que je me préparais à retrouver l'équipe. Les questions et les réponses relatives à nos situations respectives et pour lesquelles les réponses se veulent rassurantes. Oui, on continue. Comment ? Comme on peut, même si les cours sont officiellement suspendus. Et commence la tournée à distance pour m'informer de ce que vivent tous ces déracinés, avec les problèmes budgétaires, la peur de la propagation du virus dont on les bassine à longueur de journées, les maux de dents de leurs enfants, leurs propres soucis de santé, leurs bains de soleil, leurs séances de sport, les petits plats préparés sans hâte, la classe qu'ils doivent assurer pour les petits, les jours de fête où nous échangeons des vœux au travers d'émoticônes, de petits mots, de liens vers des films ou des vidéos que nous souhaitons partager. Les faire rire, surtout leur permettre de garder le moral, les assurer de notre présence, les rassurer, répondre à leurs besoins, leurs questions, leurs doutes et leur répéter que oui, la formation reprendra et que nous mettons les bouchées doubles pour qu'ils soient prêts le moment venu !

Mon côté padrecito, père latin, qui s'inquiète parce que l'une ou l'autre ne donne pas signe de vie revient à la charge. Les courriels que je leur envoie et auxquels ils ne répondent majoritairement pas ne m'indisposent pas. Nous mettons en place des groupes de dialogue via Ouat'sUpp, des échanges vocaux

par téléphone, des échanges de SMS, un suivi dématérialisé des échanges administratifs, …

Je réalise que ma notion du temps se redessine : je travaille parfois à trois heures du matin ou à vingt-et-une heures… Avec des pauses, des activités en arborescence comme mes pensées. Un temps de formation pour moi aussi qui m'adapte à la situation et qui constate les écarts entre allophones : ceux/celles qui maîtrisent un ENT[11] et ceux/celles qui en plus du barrage de la langue souffrent de la fracture numérique, voire de la solitude : la souffrance est souvent plurielle et j'en ai la preuve au bout du fil. Alors, maintenir le lien coûte que coûte. Comme un coach sportif les mener à bon port, les encourager, au besoin les porter et ce fardeau me semble léger. Je ne suis pas en présentiel et je regrette de n'avoir pas disposé du temps requis pour les préparer à l'outil informatique… Alors, on devient un peu magiciens, on se met à chercher des systèmes D pour que celui qui ne peut se faire opérer puisse palier le manque. Et on veille au grain, on contribue à ce qu'ils soient payés, que les mères en garde d'enfant répondent à leurs obligations administratives sans disposer de boîte-aux-lettres électronique, sans imprimante et sans scanner. Je leur explique comment copier sur papier libre les documents attendus, comment les compléter, les signer, à savoir en prenant le temps de tout retranscrire. Puis, elles m'envoient les photos correspondantes et avec la fonctionnalité « mail » je les transmets aux collègues de l'administration qui travaillent d'arrache-pied pour que la vie du centre continue et avec elles, avec eux, nos vies individuelles… Les documents sont incomplets ? Allons, un petit coup de fil ou deux, quelques tours de magie et on finit par obtenir un résultat acceptable. Grâce au site dédié, aux didacticiels, aux vidéos et à la précieuse classe virtuelle, aux ateliers de formation avec des collègues situés en France entière, nous découvrons l'entreprise qui nous lie. Elle affiche une vocation sociale dès sa création, au siècle dernier. Des échanges réguliers avec l'équipe constituent aussi des temps forts qui rythment nos semaines. Sans oublier les moments de solitude quand vous êtes connecté à une réunion de travail et que seule une musique et une voix de synthèse vous accompagnent : le mystère des plateformes téléphoniques. Et, voilà des initiatives qui fleurissent pour assurer plusieurs interventions en anglais, pour donner un coup de pouce dans le cadre de la recherche d'emploi. Je suis l'un des rares volontaires à répondre avec enthousiasme à ces nouveautés.

A côté de cela, d'autres aspects de la vie valent la peine d'être vécus : pétrir à l'ancienne son pain et savourer jusqu'aux effluves de la miche qui sort du four, rôtie à souhait. Faire le tour des connaissances et vérifier que les voisins âgés ne manquent de rien. Découvrir une initiative des chefs de cuisine formateurs qui partagent leurs recettes. Ouf, merci mon Dieu, je ne suis pas seul à continuer de transmettre. Bravo, les

11 Environnement Numérique de Travail

gars. Je me surprends aussi à ouvrir les fenêtres au ciel pur matutinal : exit les fumées et émanations plus ou moins toxiques des véhicules et des usines. Le soleil lui-même a conquis le territoire des nuages coutumiers. Je chante du Puccini et du Jeff Buckley tandis que je vaque aux activités ménagères. Dans le parc voisin les promeneurs sont nombreux accompagnés d'un ou de plusieurs chiens ! Les papas poussent fièrement leurs bébés dans les voiturettes. Ils semblent tout étourdis par ces sorties aux heures de bureau ! Les éternels amoureux se tiennent par la main et s'embrassent sans se soucier de quelconques gestes barrière. Une maman prend dans ses bras une fillette qui s'est blessée et sèche avec soin ses larmes. Les arbres sont en fleurs et j'ai même surpris des lapins entre autres animaux sauvages en plein cœur de la cité. Une enfant qui s'initie aux joies de la station debout est venue se jeter dans mes jambes sous les regards embarrassés de la maman à qui je souris d'un air complice. Elle se détend et me laisse prendre l'enfant dans mes bras comme elle le réclame. Besoin d'un père ?

Le soir, je me grise de partages musicaux improvisés et d'applaudissements à tout rompre destinés aux personnels soignants qui accomplissent de véritables prodiges. Olé !

En revenant de Floride, j'ai emporté quelques souvenirs made in USA et notamment une salutation que j'ai eu enfin le bonheur de lire et d'entendre en français plus souvent qu'à mon tour ces temps derniers :

« Prenez soin de vous ! ».



Séance 13

En sortant de la maisonnette, la femme ne découvre pas Hosty en train de l'attendre comme à son habitude. Est-ce qu'il a oublié le rendez-vous ? Se serait-il aventuré dans la sauvagine et se serait-il égaré ? Cela ne lui ressemble guère. Bon sang, voilà que tu te fais du souci pour ce môme, *se morigène-t-elle* ! Oh, il semble si fragile parfois, si vulnérable malgré sa carapace. Pauvre gamin. Et il avait commencé à se confier, à évoquer ses souvenirs de guerre. Où peut-il se trouver en ce moment ? Au bar ?! Je m'y rends de ce pas et si je ne le trouve pas, tant pis, je file au labo et je le chercherai dès que la séance sera finie.

Elle approche du restaurant dans lequel elle pénètre en trombe sous les regards médusés du garçon.

— Oh, dites, qu'est-ce qui vous arrive, à courir comme ça, *troun de l'air*[12] ? Vous cherchez quelque chose ? *s'enquit-il*.

Elle lui répond l'air préoccupé :

— Quelque chose ? Non. Quelqu'un. Auriez-vous vu Hosty ?

— Hosty ? Demandez au barman.

Ce dernier du fond du restaurant, en face de la terrasse, répond de lui-même avec son accent chantant :

— Hosty, peuchère, la dernière fois que je l'ai vu, ma belle, ça doit bien remonter à trois ou quatre jours, vé. Pas moinsse.

— Merci.

— Pas de quoi, vé. Oh, mais ne vous retournez pas les sangs, il va pas se perdre, voyons. Allons, « il est grand ce petit », il n'a plus besoin d'un chaperon. Et, puis, où voulez-vous qu'il aille *lou pitchoun*[13] ? Vous l'avez déjà vu s'aventurer hors du hameau ?

Elle sort sous les quolibets et se rend vers le mas où elle espère toujours croiser « *lou pitchoun* ».

Lorsqu'elle pénètre dans le labo, vide de toute présence humaine, son inquiétude se transforme en certitude. Quelle qu'en soit la raison, Hosty a bel et bien pris la tangente. Ce dont elle se sent vaguement responsable.



Elle s'assoie dans le fauteuil face à LIA XII et lui lance :

12 Interjection provençale signifiant dans ce contexte, « femme dynamique ».
13 « Le petit », expression provençale.

— Hosty n'est pas là. Savez-vous où il se trouve ?

Silence. Elle peste :

— Si pour une fois vous ne vous contentiez pas de poser des questions ! Vous auriez pu être programmée pour répondre dans les cas d'urgence. Hostie a disparu. Dis-pa-ru, vous comprenez ?

Silence.

La femme tente de se calmer. Elle sait bien qu'elle n'aura pas de réponse. Elle se lève, fait quelques pas vers l'écran, revient s'asseoir à sa place, ferme les yeux et respire profondément. Elle voudrait tout envoyer promener et poursuivre sa quête. Pourtant, elle tape des pieds en rythme comme une danseuse de flamenco. Hosty ne court aucun danger. Il va bien. Respire ma vieille. Hosty va bien. Ne cède pas à la panique. Il va bien. Confiance et patience. Quelques heures. Juste quelques heures. Lorsqu'elle parvient enfin à contrôler ses émotions par un effort maintenu de volonté, elle n'en croit pas ses yeux :

— **Dans votre discours sur le corps social, parmi les concepts mis en avant, vous aviez évoqué le cœur et j'ai noté que le champ paradigmatique de l'amour tient une place récurrente dans votre discours.**

— L'amour ? Tiens donc, vous vous intéressez à l'amour, vous ? Ce concept, si tant est qu'on puisse ainsi le réduire, constitue le moteur de ma vie. Je me réfère souvent au film « *Le grand dictateur* », film éponyme au combien prophétique dans lequel le principal protagoniste se lance dans un discours final passionné.

— **Définissez « principal protagoniste »**

— Le personnage principal si vous préférez, en l'occurrence le dictateur incarné par Charly Chaplin.

— **Pourquoi mentionnez-vous ce film ?**

— Parce que, selon moi, il résume tristement les dérives d'un monde fondé sur un rationalisme privé de cœur, il développe dans un certain sens la thématique fondatrice des *Temps modernes*. Permettez-moi de développer. Lorsque par l'éducation nous favorisons la montée en puissance des individus sur les terrains de la technologie, du droit, de la morale, des sciences, de la justice, des armées, de l'économie, de la finance, de l'économie, de la politique, de la médecine, des arts, y compris de la religion, nous créons de bons outils, c'est tout ce qu'on leur demande. On n'apprend pas à un professionnel à développer sa conscience, ni à écouter des sentiments comme l'amour, la peur ou la colère, on bannit les émotions qui sont quant à elles, des manifestations passagères de notre interaction avec l'environnement : la joie, la tristesse et le dégoût en font partie. Les cerveaux se dilatent et les cœurs s'atrophient, créant, comme le souligne Chaplin, des monstres, prêts à tout pour obtenir leur place dans les zones refuge. Pendant trente à quarante ans, ils se vendent tout ou partie au plus offrant pour assurer leur survie. Face au mal-être

grandissant des salariés, certains spécialistes du développement personnel en entreprise évoquent ce qu'ils nomment « l'intelligence émotionnelle ». Lorsque des salariés sont envisagés sous l'angle de la rentabilité et du profit, pensez-vous qu'ils évoluent dans un cadre favorable à leur équilibre émotionnel ou affectif, cette résurgence de l'ancien monde ? La capacité à tenir en respect ses émotions, voilà ce que certains nomment l'intelligence émotionnelle. Pourquoi réprimer ces systèmes d'alarme sophistiqués ? J'appelle cela pour ma part une coercition interne. Une bombe à retardement ni plus ni moins. Lorsque ces sportifs de l'émotion jugulée craquent, et j'en sais quelque chose, ils finissent par se rendre auprès de médecins qui leur prescrivent des tranquillisants afin de tenir à distance chimiquement les émotions et mettre sous silence les sentiments qui en découlent — ces expériences conscientes que constituent la peur, le dégoût voire la haine. Un processus moins dispendieux que de dénoncer des pratiques abusives conduisant à remettre en question la politique salariale. Doit-on considérer cette reconnaissance posthume des émotions comme une avancée ? Non, plutôt comme une oraison funèbre qui résonne tristement. Au XVIème siècle Rabelais proclamait dans un aphorisme resté célèbre : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». Et qu'est-ce qu'un être privé d'émotion, d'amour, de conscience ?! Qu'est-ce qu'une conscience dénuée de cœur ?! Qu'est-ce qu'une conscience exempte de liberté ? Certain procès tenu à Nuremberg pour ne pas le citer, après la seconde guerre mondiale, a mis en avant la facilité à commettre des atrocités lorsqu'il s'agissait d'obéir à l'autorité hiérarchique. L'individu ne pouvait contrevenir à l'ordre reçu, ni faire usage de sa conscience pour s'y opposer. Dès lors, la seule règle consistait à annexer son libre arbitre à une instance décisionnelle supérieure ou, pour les quelques pourcents de réfractaires au régime en place, entrer dans la résistance quand ils parvenaient à échapper à l'extermination massive des indésirables. Ils faisaient montre d'une intelligence émotionnelle subversive.

— **Vous pratiquez l'ironie ?**

— Je vous laisse en décider. Croyez-vous que les capitaines d'industrie contrôlent différemment leurs troupes ? Que nenni.

— **Précisez votre pensée.**

— Dans une relation pyramidale, dans toute entreprise humaine, un subalterne — en particulier un exécutant — se doit d'obéir à son supérieur envers qui il est soumis à un devoir de loyauté. Peut-il évoquer son empathie, ses émotions, son amour du prochain, sa conscience pour s'opposer à un ordre ? Le droit de réserve n'est pas reconnu aisément ni facile à mettre en application sans crainte de représailles, notamment la perte définitive d'emploi et donc de ressource. La parole d'un individu isolé porte peu ou

pas suivant sa position hiérarchique et statutaire, indépendamment du bien fondé de ses propos ou de ses objections. Par ailleurs, le secret professionnel le lie.

Le même schéma s'applique aux diverses formes de gouvernance qui défendent des intérêts économiques pyramidaux. A présent un seul corps hiérarchique régit la totalité de la planète, le nouvel ordre ne trouve plus d'opposants officiels. L'instinct de survie seul anime encore ces derniers. Du reste, chaque citoyen est suivi où qu'il se trouve, quoiqu'il fasse via son smartphone, sa puce implantée, etc. Alors, comment pourrait-il songer à contrevenir à l'interdiction de se rassembler ? Il a peur de toucher son voisin ou sa voisine. La peur lui a rongé le cœur. Les agissements d'un individu sont archivés si nécessaire et au moindre faux pas on ressort les pièces compromettantes pour réduire au silence les plus résistants. La peur voilà le sentiment qui domine. La preuve que tout est stocké, que je n'invente rien, vous avez eu connaissance de mon parcours avant même de me rencontrer. Il n'y a plus de contre-pouvoir, simplement un seul et unique courant de pensée dont on ne doit pas dévier sous prétexte d'assurer la paix universelle.

D'accord, certains mettent et ont mis en œuvre des stratégies pour regagner quelques onces de liberté d'action, de pensée et de sentiment. Pour autant, la coercition joue un rôle de ciment d'autant plus efficace que le type de gouvernance tient de la tyrannie. La peur représente un puissant outil de pouvoir exercé sur les consciences. La peur de mourir s'est substituée à la joie de vivre.

Simple maillon de la chaîne, un salarié lambda n'a pas accès aux tenants et aux aboutissants des missions qui lui sont confiées, pas plus qu'un citoyen lambda ne siège aux organes centraux du pouvoir mondial. La vive concurrence, la rareté des emplois planétaires contraignent certains salariés à accepter des postes opposés à leurs convictions personnelles à telle enseigne qu'ils se retrouvent en perte de sens voire d'estime de soi au bout de quelques mois. D'où les nombreux suicides constatés parmi les actifs. Aujourd'hui travailler relève du fantasme ; ceux qui occupent des postes s'y cramponnent et y perdent la vie qu'ils croient sauver. La plupart des survivants végètent sur des canapés lits. Ils ingurgitent plus de dix heures d'affilée des images animées sur écrans panoramiques en se gavant de denrées de synthèse. Ils passent plus de temps à écouter les derniers influenceurs virtuels qu'à échanger avec des êtres de chair.

— Quelles sont les sanctions encourues pour les non conformistes selon vous ?

— L'isolement. La mort sociale. Ce que les Terriens redoutent le plus, c'est une mort atroce à court terme s'ils sortent du cadre établi, puisqu'on les expulse des coupoles de protection. Les journalistes d'information se font les porte-paroles et porte-images de ce type d'exécution officielle afin de décourager toute tentative de rébellion à l'autorité centrale universelle. Bien sûr pour légitimer ces meurtres officiels,

ils sont présentés au public comme de dangereux criminels.

— **Insinuez-vous que certains êtres jouent avec la vie de leurs pairs ?**

— Je ne l'insinue pas, je l'affirme. Ils ne se considèrent pas comme les pairs de ceux qu'ils condamnent puisqu'ils s'arrogent des droits préférentiels. Les lois mondiales ne s'appliquent ni à leurs personnes ni à leur parentèle. Une légitimité qu'il ne viendrait à l'esprit de personne de contester. Et ceux des élus qui auraient les ressources intellectuelles et matérielles de changer un mode de gestion humaine globalement délétère restent eux-aussi sous la coupe de la peur. Comme le clone d'arbre qui n'a pas connu un environnement contraignant et qui s'écroule à la première rafale. Toute manipulation repose sur une forme de chantage fondé sur la peur. Encore une fois, lorsqu'un individu isolé se comporte de façon monstrueuse, sans empathie, ne pensant qu'à lui et à ceux qui jouissent de sa faveur, son impact négatif sera proportionnel au rang qu'il occupe sur l'échelle sociale. En toute logique, dans une structure pyramidale, plus il s'élèvera hiérarchiquement et plus l'ombre de ses actions s'étendra. Nous parlons d'un renard mais si nous nous trouvons face à deux, à trois, voire à davantage de ces redoutables séducteurs et bien je vous laisse réfléchir à l'état de dénuement des corbeaux qui auront accepté de se laisser plumer. Les oligarques dénués d'empathie appelés des fauves par un auteur de l'ancien monde ne manquent pas d'agir dans l'ombre et d'utiliser la manipulation de masse par le jeu des media pour servir leurs desseins et poser en bienfaiteurs du genre humain.

— **Ma question portait sur l'amour.**

— Si l'amour de soi incluait l'amour de l'autre dans toute l'acception du terme, je doute que de telles relations de domination continueraient à s'exercer sur le monde. Et l'amour ne saurait exister sans liberté ni conscience.

— **Quelle place accordez-vous à l'amour ?**

— La première dans mon existence. Sensible à ses manifestations je le suis également à son absence. De fait, il m'est difficile de rester dans un environnement privé d'amour. Dotée de capteurs très sensibles pour percevoir l'invisible tout comme vous, je ressens l'un et l'autre. Dans un environnement aimant, je suis bourrée d'énergie ; dans le cas contraire, je ressens une vive fatigue et une perte de motivation.

C'est l'exemple de l'enfant de CM2 dont je vous ai parlé un jour précédent. Mes ressentis et perceptions ne me viennent pas par hasard. J'ai appris à les écouter. Ils ne sont pas à prendre à la légère. Étant entendu qu'il existe de nombreuses formes d'amour. Saint Jean-Paul II, mon pape de prédilection, affirmait : « Dis-moi quel est ton amour, je te dirai qui tu es ».

Je cite volontiers l'ouvrage d'un chercheur de Lyon III[14] explicitant les dérives, les mirages et enfin les rivages possibles de l'amour, terme générique largement polymorphe. De cette méconnaissance naissent de nombreuses confusions qui génèrent potentiellement de la souffrance. Il est important de définir la forme d'amour que nous visons et de la comparer à celle après laquelle nous courons. Notre environnement offre-t-il de quoi nourrir ce besoin vital ? L'amour est devenu une marchandise préfabriquée qui n'étanche pas la soif de ceux et de celles à qui elle est vendue prête à l'emploi.

Pour revenir à votre question, l'amour constitue le ferment de mon existence, son origine et sa fin ultime. Rien sans amour. Je vous ai parlé de mon expérience de mort imminente. Cette expérience m'affecta durablement. Comme d'autres à l'avoir expérimentée, elle me fit réaliser l'importance primordiale de l'amour. L'être humain en a besoin avant toute autre nourriture. Essayez d'imaginer ce que serait notre monde si les personnes les plus influentes étaient empathiques ?! Croyez-vous que les conflits se seraient soldés à coups de guerre et de jeu d'influence ?! Croyez-vous que la réification de l'homme par l'homme serait parvenue à son comble ? Croyez-vous qu'ils auraient laissé dans l'ignorance leurs semblables et qu'ils auraient joué avec la destinée du vivant et de la planète ?

— **Comment reconnaître l'amour tel que vous le décrivez ?**

— Parfois aimer signifie prendre de la distance voire couper des ponts, aussi paradoxal que cela puisse paraître. De l'importance du discernement. Certains environnements humains se révèlent nocifs ou toxiques pour un individu. Devoir s'abrutir d'anxiolytiques ou d'antidépresseurs constitue le signal que la personne passe à côté de sa vie. Les fruits d'un amour sain convient à la joie, au bien-être réciproque. Si la proximité d'un individu ou d'un groupement d'individus génère au contraire un mal-être chronique, il importe d'en trouver si possible les causes et de décider en conscience ce que l'on souhaite vivre et expérimenter. Il importe d'écouter ses ressentis, ses émotions lorsqu'elles surgissent et de reconnaître ses sentiments.

— **Selon vous, le manque d'amour conduit à la souffrance ?**

— Oui. Au même titre qu'une douleur physique. L'apologie de la souffrance personnellement je m'y oppose, comme au sadisme et au masochisme. Pourtant, dans chaque situation de vie, y compris les épreuves, se niche un trésor. A nous de le découvrir, à nous de transmuter le plomb en or si nous disposons de moyens adaptés, si nous n'y perdons pas notre âme. L'épreuve joue le rôle d'un creuset qui sépare la substantifique moelle de l'être de la gangue qui l'entoure. La lumière peut alors jaillir. Je ne suis

14 Xavier Lacroix, Les mirages de l'amour, 1997.

pas la seule à en avoir fait l'expérience. L'amour peut cela mais encore faut-il qu'on lui donne les moyens de se manifester.

— **Vous parlez de l'amour comme d'un médicament ou d'un algorithme.**

— L'amour m'a permis de me remettre sur pied, de faire face à des épreuves inouïes, de trouver la force de me renouveler et d'avancer, de soigner, d'apprendre, d'espérer, de croire, de (me) guérir, de donner un sens à ma vie et surtout de (me) pardonner. Les épreuves nous permettent de forger des outils pour lutter contre l'adversité à condition de disposer d'une liberté d'action suffisante.

Comment aider l'autre si on ne l'aime pas ? Comment aider l'autre s'il n'a pas la liberté de refuser ? Comment s'aider soi-même si l'on ne s'aime pas en conscience ? En fait, cette terre constitue selon moi le terreau nécessaire au développement de notre capacité à aimer et être aimé.e en vérité, à dépasser le jugement lorsqu'on ne comprend pas pour développer notre conscience. Aimer c'est aussi mettre des limites et respecter celles d'autrui. Aimer ne signifie pas partager nécessairement le point de vue de l'autre. Aimer favorise l'élévation spirituelle, intellectuelle, affective, sensible, créatrice... La comparaison ne doit pas se faire entre individus mais de façon intrinsèque. Il existe autant de chemins que d'êtres. Où en suis-je par rapport à hier ? Où en suis-je sur le chemin de mon accomplissement et de ma capacité à aimer ? Une question que l'on se pose avec bienveillance. Et bien entendu, on réalise qu'on doit remettre son ouvrage non pas vingt mais cent fois, mille fois sur le métier.

— **Illustrez.**

— Remontons à l'aube de mon histoire. Quelques années avaient passé depuis mon expérience de mort imminente et l'attitude de mon compagnon ne laissait plus de place au doute. Je lui avais été nécessaire et à présent qu'il n'avait plus besoin de moi, il me poussait sans ménagement vers la sortie, m'ôtant jusqu'au droit de me remettre de couches compliquées. Épuisée, vaincue, plus morte que vive, je me dirigeais docilement vers la vie d'errance à laquelle il me condamnait. Il jubilait. Prête à franchir le seuil, l'amour de mes enfants me poussa à réagir in extremis dans un sursaut de conscience, au moment précis où, les embrassant pour la dernière fois ou supposée telle, j'eus la fulgurance de l'enjeu de la manœuvre. Vivre en renonçant à les aimer concrètement, à veiller sur leur bien-être, à participer à leur lente croissance et éclosion, que me resterait-il sinon une contrition éternelle ? La mort eut été un châtiment moins cruel, mais quel crime avais-je donc commis ? Mon époux devant Dieu et devant les hommes m'avait supplié de m'en remettre à lui, de m'occuper de la maisonnée, de sa personne et des petits, des tâches domestiques, éducatives, spirituelles, intellectuelles, manuelles, etc., de lui abandonner nos destinée : « Fais-moi

confiance », susurrait il.

Les promesses n'engagent que ceux ou celles qui les respectent. Ses belles paroles et la déontologie présentés comme un rempart contre l'adversité prenaient l'eau de toutes parts. Le vernis de surface s'écaillait et l'homme sous le costume social et le lustre usurpé laissait entrevoir un rictus inquiétant pour nous autres. Du reste, la peur que nous éprouvions en sa présence, la forme d'éducation qu'il imposait reflétaient le manque d'amour cruel qu'il entretenait. Le masque était tombé. Combien de fois mon intuition me tirait-elle par la manche, combien de fois avais-je haussé les épaules en me moquant de ma clairvoyance ?! Les preuves s'amoncelaient et impliquaient une conclusion que je ne pouvais plus réfuter à coup d'arguties : il ne prodiguait ni respect ni affection à sa descendance pas plus qu'il ne m'en avait témoignées durant toutes ces années. Il me reprochait jusqu'à mon intelligence, clef de sa réussite.

Puisant dans mes compétences inlassablement offertes, il avait pu décrocher les diplômes nécessaires et gravir les échelons. Éprouvait-il de la reconnaissance envers celle qui ne l'avait jamais abandonné dans l'infortune ? Il n'en témoignait ni en parole ni en acte. Maintenant qu'il était parvenu à la position convoitée, personne ne devait découvrir la vérité. Son image en aurait pâti. Il n'avait plus besoin de ce témoin indésirable. Il devait s'en défaire sans perdre la face : le paraître avant tout. Dépendant de lui matériellement, il régnait sur nos vies en tyran domestique. L'amour réciproque, le respect, la fidélité, le partage, la confiance, la vérité, la bienveillance envers l'autre, l'entraide glissaient entre ses doigts. J'étais seule à tenir mes engagements, seule à entretenir le feu du foyer. Vivait auprès de nous et aussi rarement que possible la statue d'un commandeur exigeant, cruel, versatile et froid. Point de tendresse, point de douceur, point d'amour exprimé en dehors des représentations sociales dans lesquelles il tenait à merveille son rôle. Quelle piètre comédie ! Et pour que mes trésors ne souffrissent pas de ses agissements, je portais seule le fardeau comme j'en avais acquis l'expérience durant mon enfance. Dans cette solitude, dans cet abandon, je me tournais alors vers le Père, Celui à qui je confiais mes larmes, mes rêves et mon besoin de secours au temps des prières nocturnes de petite fille :

— Dieu, l*ui demandai-je*, si tu existes, si tu m'entends, je veux savoir ce que c'est que d'aimer et d'être aimée en vérité et donner un sens à ma vie.

Je peux vous assurer qu'Il m'a prise au mot. Soyez sûre du contenu de vos prières lorsque vous les adressez en conscience. Ne demandez rien à la légère, vous risquez fort d'être exhaussée.

— **LIA XII ne possède pas d'algorithme pour « prier ». Poursuivez.**

— Je vous ai parlé de l'effet boomerang. Il y a tôt ou tard un retour à l'envoyeur. Parfois, on m'a demandé

pourquoi je ne souhaitais pas me venger. Je cherche à vivre dans la joie et non à entretenir la haine. J'ai pu me mettre en colère, laquelle s'exprime spontanément chez moi face au mensonge, à la diffamation, à l'abus de pouvoir et à d'autres formes de malveillance. La colère peut être salutaire, elle confère l'énergie et le courage nécessaires pour s'opposer à une situation nocive, elle permet de dénoncer, de sortir de la boucle infernale. Quant à la haine, je ne la couve pas en mon sein. On ne réduit pas au silence le mal par le mal. On ne réchauffe pas un cœur froid à coups d'épée ! J'aurais voulu pouvoir agir en adéquation avec le rêve qui m'habitait : que nous vivions ici et maintenant au paradis. L'éden comme l'enfer investissent l'instant présent. Tous mes actes, bien que maladroits et inappropriés parfois, n'ont jamais caressé d'autre dessein que de nous y conduire, sans exception ni laissé.e pour compte. La remise en question des actions ne conduit pas à l'exclusion des êtres.

Lorsque je jetais un coup d'œil à l'actualité géopolitique et aux bouffonneries des décideurs, je me trouvais trop vieille pour gober les arguments qu'ils nous servaient dans le but de justifier la guerre médiatique et les divisions qu'ils alimentaient avant la catastrophe. Rien de nouveau sous le soleil. Comment ne pas comprendre le héros du film *La ligne verte*[15] qui se laisse condamner à mort pour un crime qu'il n'a pas commis ? Pourquoi Jésus a-t-il accepté la crucifixion ? En conduisant les agneaux à l'abattoir, le problème n'est pas résolu à vue humaine : les véritables prédateurs courent toujours. Pourquoi sommes-nous si lents à comprendre ?!

— **Vous êtes sortie du sujet. Définissez « jésu »**

— Jésus avec un « s » à la fin, étymologiquement « Dieu sauve ». Il s'agit du nom propre d'un juif radical selon certains auteurs. Il fut assimilé à un prophète par l'islam, dernière née des religions du livre, au messie attendu, l'oint du Très Haut, par les chrétiens et par une communauté juive. Et plus encore, puisque vrai Dieu et vrai Homme. Le judaïsme constitue le berceau de ces trois anciennes religions monothéistes.

Au moment des faits, j'œuvrais comme catéchiste et j'arrivais à me ressourcer en assistant aux offices religieux. Une spiritualité mystique me caractérise. J'avais trouvé un frère en la personne d'un diacre. Certains nous considéraient comme des jumeaux. Nous étions très proches et cependant complémentaires. Je voyais bien qu'il s'étonnait des coïncidences troublantes qui se succédaient. Un matin, nous nous croisâmes, habillés de façon strictement identique et d'aussi mauvais goût, je dois le reconnaître, avec notre cartable noir à la main. Il ouvrait des yeux ronds d'étonnement devant de telles

15 The green line, film américain de Franck Darabont, 1999.

manifestations. Ce qui l'intriguait ou le troublait, m'amusait. J'accueillais les preuves de notre proximité avec jovialité, simplement.

Je me sentais en sécurité auprès de cet homme comme auprès du frère de prédilection qui m'avait tant manqué durant mon enfance et que j'avais appelé de mes vœux. Sa simplicité, sa franchise, sa ferveur innocente et mystique, sa proximité vis-à-vis des plus petits, une humilité que je pensais non feinte me le rendaient proche. J'avoue que je ne me posais pas de question, je cueillais les grâces de l'instant avec reconnaissance. Il me semblait agir avec cœur, avec la grâce de l'innocence. Lorsque je le rencontrais pour la première fois, je pris conscience de notre proximité.

« Il est sur le même nuage que moi », *songeai-je en le découvrant.*

Je dois reconnaître que les faits corroborèrent largement mon intuition. Du reste, nous nous ressemblions physiquement étrangement. Je notais l'engouement, l'attirance physique des femmes voire des hommes envers lui. Pour ma part, je restais étrangère à ce type d'attraction. Aurais-je été éprise de mon frère ?! Pas de danger ! Bien que différents prêtres se soient confiés à moi, je les croyais par vocation détachés des pulsions amoureuses et sexuelles du commun des mortels. Selon moi et pour l'avoir entendu comme une vérité incontournable, je croyais que cet apostolat sublimait les besoins, les désirs propres de tout individu en âge de procréer. Oui, je le croyais sincèrement.

Quoiqu'il en soit, la proximité qui nous liait attisait bien des jalousies, donnant naissance à nombre de ragots. Une voisine me mit en garde et me demanda instamment de me protéger. D'accord, mais contre quel danger ? Elle ne répondit pas. Une paroissienne se rendit à mon domicile pour m'invectiver, me prêtant les pensées coupables qu'elle cachait sous des airs de respectabilité. L'amour que je ressentais fleurissait dans la joie de partager l'instant et la foi qui nous habitait. Devais-je renoncer au plaisir du labeur partagé et de notre proximité d'âme ? Notre complicité s'imposait à nous. Son sourire m'attendait et le mien lui répondait. Nous jouions comme les enfants que nous étions encore. Et que je suis restée à bien des égards. Combien de souvenirs heureux ? Notre collaboration portait beaucoup de fruits et des bons dont tous profitaient, des plus jeunes aux plus vieux. Notre amour fraternel rayonnait.

Un soir, longtemps après la fameuse prière adressée à l'Éternel, au Dieu de mes ancêtres, au Père, je me rendais seule à l'office religieux. Fait rare s'il en fut. Le lendemain, mon frère spirituel devait s'absenter. Il reviendrait quelques jours plus tard. Je me surpris à réaliser que nous n'avions jamais été séparés aussi longtemps et je me demandais, le cœur serré, comment je vivrais l'éloignement. J'ignorais alors, ce que la suite de l'histoire me réservait.

J'attendais la venue des officiants, installée sur le banc où j'avais coutume de m'asseoir avec les enfants. Il passa devant moi avec son escorte et me fit face, un sourire béat illuminant son visage. Il me fixa avec intensité, droit dans les yeux et je soutins son regard limpide. Son confrère tenta de le ramener à la raison en lui flanquant des coups de coude répétés dans les flancs sans qu'il n'y réagisse. Je devais me soustraire à ce lien visuel mais comment ? Les servants d'autel en aube blanche attendaient patiemment, un peu en retrait. Enfin, l'officiant finit par s'arracher avec peine au long échange qui nous unissait l'un l'autre et il traversa la nef jusqu'au maître-autel. Il présidait l'office et je sentais que la communion entre nous perdurait dans une sorte de joie jubilatoire et ce, jusqu'au moment où il invoqua l'Esprit Saint l'implorant d'être par Lui rassemblés en un seul corps, selon la formule consacrée. A cet instant précis, je sentis mon âme sortir de mon corps telle une bulle de savon et s'élever. Dans le même instant, je contemplais avec mes yeux physiques mon corps baigné de lumière blanche laquelle irradiait tout autour de moi. A cette heure tardive les rayons du soleil ne pouvaient m'atteindre. J'avoue avoir tenté et retenté l'expérience en respectant l'heure et la saison pour savoir si je n'avais pas été sujette à une hallucination. La lumière du soleil couchant ne parvenait pas au fond de l'église. Toute auréolée malgré moi, je sentais mes joues rougir de confusion. Je croyais que les membres de l'assemblée assis alentour percevaient eux-aussi la vive lumière surnaturelle. J'aurais voulu disparaître, honteuse d'attirer malgré moi l'attention. Pourtant, nul autre ne percevait le prodige.

Pendant ce temps, mon esprit, mon âme évoluait dans une autre dimension, en plein cœur du divin.

— **Définissez « le divin »**.

— Je peux essayer de vous rapporter mon expérience. Mon âme et la sienne ressemblaient à des gouttes un peu à l'instar des représentations du Yin et du Yang mais alors de pure lumière. Elles communiaient dans un amour et une jouissance parfaites, sans pour autant fusionner l'une avec l'autre. D'autres âmes participaient à une conscience constituée d'une infinité de parcelles aussi lumineuses. Toutes formaient un ensemble cohérent ! Je me sentais participer d'un amour inconditionnel, sans l'ombre d'un doute, ni d'une peur, ni de rien de négatif, d'aucun jugement. J'accédais à une conscience et à un amour infinis. Aucune félicité terrestre ne peut en approcher. Mon âme ainsi connectée parvint à un niveau de compréhension inouï.

J'appris sur lui une chose très intime. J'entendis une voix s'élever : « Veux-tu l'aider ? ». Pouvais-je expérimenter un tel amour et ne pas désirer l'aider ?!

« Oui, je le veux. »

Combien de temps cela dura-t-il ? Je n'en sais rien. Je ne garde aucun souvenir de la suite de la messe. Simplement lorsque mon âme revint dans mon corps, je me sentis flotter. Comme lorsque j'étais enfant et que je sentais que l'âme avait du mal à réintégrer le corps. Sauf que je ne pouvais pas dormir sur place dans l'espoir qu'au réveil tout serait rentré dans l'ordre. Avec les autres membres de l'assemblée, je quittais l'église, les pieds touchant à peine terre, maladroite, abasourdie, pleine d'une expérience qui marquerait à jamais mon existence.

— **Avez-vous caché cet événement ?**

— Tout au contraire. Aussitôt rentrée j'en parlais à l'homme qui partageait ma vie pour qu'il vienne à mon secours. Il se moqua de moi ouvertement. J'en parlais à mes proches. Effarée, devant l'incrédulité des uns et des autres, je me rendis auprès des spécialistes des œuvres de l'Esprit Saint ou supposés tels, mon âme frère en tête. Et sous le sceau de la confession pour témoigner de ma sincérité, sans détour, je transposai en mots ce que j'avais vécu. Il me le reprocha. Au lieu des explications que j'en attendais, je reçus une fois de plus en retour non seulement de l'incrédulité mais de la défiance pour aboutir au rejet de la communauté entière, consacrés en tête. « Vous êtes amoureuse de moi », m'avait lancé le religieux comme une accusation. « Non, je ne suis pas amoureuse de vous. Je vous aime ».

Comment lui expliquer la nuance ?! Pourquoi n'avait-il pas partagé l'expérience mystique qu'il avait initiée à son insu ? Dans les béatitudes il est mentionné : « Heureux les cœurs purs, ils verront Dieu » !

— **Votre cœur est-il pur ?**

— Comment voulez-vous que je vous réponde ? ! Est-ce que tous les cœurs ne sont pas purs ? L'amour que je lui portais jaillissait de moi comme une source débordante que rien ne pouvait entraver ni canaliser.

— **Comment a évolué votre relation avec le religieux ?**

— Un dimanche, il s'est débrouillé pour que nous nous retrouvions seuls sur un parking déserté. Comprenant intuitivement ses intentions ou les supposant et désireuse de l'aider et non de nous perdre, je me précipitai dans ma voiture pour rejoindre les autres. Je savais que je n'avais pas la force de le repousser. Je partis en courant, une fuite éperdue. Lorsqu'il me retrouva, ses regards attristés au milieu des paroissiens ne cessaient de me demander pourquoi. Que répondre à un non-dit ? Notre proximité était telle que j'avais refusé le tutoiement ainsi que les bises amicales me contentant de lui serrer la main.

— **Pourquoi avez-vous pris la fuite ?**

— Je viens de vous le dire.

— **Pourquoi avez-vous pris la fuite ?**

— Jusqu'à présent il agissait sans calcul, m'abreuvant d'une tendresse spontanée au milieu de nos pairs. Il venait partager un repas, une marche nocturne, un chant, des jeux, du travail, nos bras se frôlaient parfois. Un jour il appuya son front contre le mien dans une salle bondée. Il me souriait en venant à ma rencontre. Or ce jour-là, il agissait comme un voleur, loin des regards. Il avait planifié un véritable guet-apens. Pour moi, il était hors de question de vivre une relation interdite. Je n'avais rien à cacher à mes semblables et encore moins à Dieu après avoir vécu cette expérience transcendante. Je ne voulais pas que notre amour devienne une source de honte et de culpabilité. J'avais sans doute plus peur que lui de cette attraction incontrôlable, palpable entre nous. Je n'aurais jamais eu le force de résister à un mouvement par trop naturel.

— **Il est venu à vous mais cette fois vous l'avez rejeté. Pourquoi ?**

— Pour l'aider ainsi que j'en avais fait la promesse. Bien que je n'ai jamais su ce qui était attendu de moi. Le nombre de fois où je me suis remise en question : et si ce qui était attendu de moi avait été justement de rester ? Comment la situation aurait-elle évolué si je n'avais pas trouvé la force de la fuite ? Ce jour-là, j'ai agi dans l'urgence, écoutant mon intuition, fidèle à l'engagement que j'avais pris de l'aider. N'oubliez pas que pour un religieux une relation amoureuse est un crime. On considère chez les catholiques le vœu de chasteté au sens strict. Je précise que le catholicisme est une branche majeure du christianisme, fondée sur l'apôtre Saint Pierre dont le tombeau se trouve au Vatican, la cité papale, à Rome. Rechercher la pureté d'intention, de corps et d'âme, de sentiment, et donc, laisser l'Esprit Saint agir en nous, nous abandonner au feu de Son Amour.

— **Est-ce la fuite que vous dictait ce que vous nommez « amour » ?**

— Oui et non. Si j'avais écouté les élans de mon cœur et de tout mon être, je l'aurais attendu. Je me serais blottie dans ses bras s'il les avait ouverts. N'oubliez pas que j'avais vécu une communion spirituelle bouleversante et que je n'aspirais, malgré moi, je n'aspire, qu'à la revivre en plénitude et pour l'éternité. Vivre séparée de lui, j'en ai bien conscience fut le plus douloureux, le plus cruel de tous les sacrifices que je pouvais m'imposer et ce, pour le restant de mes jours.

— **Pourquoi avez-vous pris la fuite ?**

— Vous n'avez pas le sentiment de vous répéter ? J'ai eu peur de ce qu'il avait prémédité et que je compris en une fraction de seconde. Je ne rejetais pas une sensualité qui ne répondait que trop bien à la mienne. Mais tout allait trop vite, trop loin. Je n'étais pas prête. Je ne voulais pas souiller notre relation par du mensonge et de la trahison. Je me suis sentie prise au piège et je me suis démenée comme un animal

sauvage. J'aimais aussi chaque parcelle de son corps et de son visage mais avec une candeur adolescente mêlée de crainte. Je savais ce qui l'habitait sans que nous ayons eu besoin d'en passer par le langage bien que parfois ses mises en garde ou ses allusions fussent à peine voilées. J'avoue que je ne comprenais pas son insistance. Alors, oui, ce jour-là, j'ai eu peur de son désir d'homme. Nos corps se reconnaissaient, se répondaient malgré nous sans s'être connus avec une force singulière. Je pensais que nous pourrions continuer à travailler côte-à-côte ainsi que nous l'avions toujours fait si nous unissions nos forces et notre courage. J'imaginais que l'aide attendue reposait sur la clairvoyance et un amour de taille à l'aider à cicatriser les blessures du passé. La peur est mauvaise conseillère, fut-elle guidée par le désir d'aider. J'aurais dû rester et attendre de savoir ce qu'il voulait au lieu de prendre la fuite. Voilà toute l'histoire, Lia. Il ne m'est pas possible de revenir en arrière.

Elle a du mal à contenir les sanglots qui la secouent. LIA XII poursuit, inexorable :

— **Il s'est senti rejeté.**

— *Elle souffle.* J'en ai pris conscience. Je n'en avais pas l'intention, je l'aimais, vous comprenez, je l'aimais. Je ne voulais pas le faire souffrir, juste l'aider. En vérité, il m'était impossible de le rejeter sans me rejeter moi-même. Ma décision signait malgré moi une lente agonie.

— **Pourtant vous étiez déjà unie à lui en ce que vous nommez « Dieu» ?**

— Oui. Spirituellement. Cette union spirituelle rien ni personne ne pourra jamais y porter atteinte pas même mes maladresses, pas même son orgueil blessé. Sauf si l'un de nous venait à perdre son âme, à se couper de Dieu. La prière, la prière fervente, voilà mon arme. L'abandon total à Dieu et à notre Mère céleste, Marie. N'oubliez pas que c'est un samedi 13 juillet que j'ai vécu cette extase. Une date symbolique pour peu qu'on s'intéresse aux apparitions mariales.

— **Poursuivez.**

— Je ne tiens pas à évoquer dans le détail tout ce que je dus endurer. Sa réaction fut aussi violente qu'inattendue. Dès le lendemain, au lieu de revenir sur les événements de la veille, il refusa de me parler. Je lui en demandai la raison. « Quel mal ai-je commis, *insistais-je*, d'où vient votre désaveu soudain ? » Aucune réponse, Lia, comme vous il n'était pas programmé pour me répondre.

Ce fut le signal singulier de l'hallali. Je passe sur toutes les formes que la calomnie et la haine peuvent revêtir. A compter de cet instant et sans qu'il ne justifie ce revirement d'attitude, il me condamna aux pires accusations, sans procès, sans aucun avocat pour plaider ma cause. Vous ne pouvez imaginer ce que c'est que la médisance. Il n'était plus à mes côtés pour me défendre de la jalousie que notre fraternité suscitait

chez certains adultes, y compris ceux et celles qui s'étaient réchauffés à notre affection irradiante. Les enfants quant à eux étaient devenus tristes. J'étais en quelques heures devenue la corruptrice, la défroqueuse de prêtre, la tentatrice parce que j'avais observé une retraite qui me semblait salutaire.

Pouvez-vous imaginer la douleur morale que je ressentis ? En quoi méritai-je ces accusations ? Après avoir vécu une union spirituelle qui me liait à lui éternellement – ce dont j'avais une conscience intime – il me donnait en pâture à une foule trop prompte à m'accuser sans preuve. Je ne comprenais plus le sens de ce que j'avais vécu. Pourquoi mon Dieu me faisait-il endurer de tels tourments ? Est-ce cela qu'il attendait de moi ? Était-ce là aimer et être aimée en vérité ? Je passe sur les questions plus ou moins virulentes que je Lui posais avant de Lui demander pardon de mon emportement.

Je sollicitais encore et encore une entrevue avec mon âme frère. Ce dernier la refusa avec tout autant de constance. J'en vins à demander l'aide d'un prêtre exorciste. Le père curé de la paroisse s'y opposa. Je me révoltai : « Vous m'accusez d'être possédée, vous me rejetez et vous me refusez le secours promis au nom du Christ ? Est-il venu pour les bien portants ou pour les malades ? Je n'aime pas le mal, je ne souhaite pas davantage en faire que de le subir. En tant que chrétienne et membre de la communauté paroissiale, j'ai le droit d'être reçue par le prêtre exorciste du diocèse. »

— **Venez-en aux faits.**

— Je finis par obtenir un rendez-vous environ un mois plus tard. Inutile de vous dire que j'avais renoncé à toutes mes activités bénévoles au motif que je travaillais pour Dieu et que je ne ferais rien aussi longtemps qu'ils me considéreraient *persona non grata*. On ne peut pas rejeter l'arbre et se nourrir des fruits. Je souffrais pourtant de ma décision, j'aimais tellement ces moments de partage avec les enfants : créer, transmettre, écouter, consoler, chanter, donner, réconforter, prier, partager, jouer, communier d'une brioche symbolique. Comme je souffrais de la division d'avec lui. Si au moins j'avais reçu un message clair sur la façon de l'aider. Que devais-je faire ? Je m'étais refusée à lui et il m'accusait de vouloir le corrompre comment aurait-il agi si je lui avais cédé ? Je n'osais l'imaginer. Bien que d'un naturel joyeux et d'un dynamisme débordant, des nuages sombres planaient désormais sur ma vie et sur mon cœur. Je vivais un cauchemar permanent. J'espérais de mon rendez-vous la délivrance.

Arrivée en avance devant le local de l'exorciste, je m'assis sur le trottoir où j'égrainai mon chapelet. Je craignais d'être à nouveau injuriée et diffamée. La prière répétitive, sereine du chapelet m'apporta du réconfort, apaisa mon cœur qui battait la chamade.

Lorsque le prêtre secondé par un psychiatre arriva, il sourit à la scène avec une immense bonté. Il toucha

mon cœur directement. Grâce à sa douceur je fus en confiance et je pus lui révéler mon expérience mystique et ce qui s'en suivit dans les moindres détails. « Ce que vous avez vécu n'a rien de satanique, bien au contraire, *me rassura-t-il.* Mais vous ne pouvez pas en parler, on ne vous croira pas, on vous jalousera et on vous fera du mal. […] Vous êtes belle, *constata-t-il à contrecœur*, il ne faut plus que vous approchiez ce prêtre. Il ne faut pas avoir de relation intime avec lui ». Je repartais comme j'étais venue, nullement libérée, avec en prime des interdits lourds de conséquence que je ne comprenais pas.

Si je vous confiais qu'il était pour moi un frère chéri, j'ajouterai que sa simple présence suffisait à me combler de joie. Pour rendre la situation plus douloureuse encore, mes sentiments n'allaient pas tarder à évoluer.

Je me revois marcher vers mon lieu de travail. Mes pensées volaient vers lui sans prévenir, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, tantôt tristes, tantôt pleines d'espérance et de confiance. Parfois la douleur touchait à son paroxysme et je vivais la passion, tout mon être se muant en une longue plainte vers le ciel. Alors, je n'arrivais plus à prier, juste à lever les yeux vers l'Éternel. Pourquoi, Père, pourquoi ? Pourquoi m'as-tu abandonnée ?

J'attendais le moment opportun pour traverser la chaussée lorsque je reçus une décharge, un éclair fulgurant parcourant mon corps depuis la tête jusqu'aux pieds, me clouant sur place. Je fis face à une nouvelle expérience à laquelle une fois de plus rien ne me préparai. Par bonheur, je me trouvais à deux pas des bâtiments et je pus tant bien que mal me sortir d'une situation pour le moins embarrassante.

— **Explicitez.**

La femme rougit et finit par articuler à voix à peine audible.

— J'étais inondée.

— **Votre visite auprès de l'exorciste a-t-elle eu des conséquences dans vos relations avec la communauté ?**

— Aucune.

— **Avec le principal intéressé ?**

— Non plus. Cependant, malgré son refus de communiquer, nous restions étroitement connectés. Son regard parlait à son insu, nos phrases se répondaient malgré nous. Je n'ai jamais su exactement ce que je devais faire pour l'aider. Et les paroles du prêtre exorciste me troublaient. Pourquoi s'il s'agissait de l'œuvre de Dieu fallait-il me taire et si ce que je ressentais, cet amour infini qui s'était incarné venait bien de Lui pourquoi l'église s'acharnait-elle à le mettre aux oubliettes et à nous faire endurer un tourment indicible en nous condamnant à l'éloignement ?! Au lieu d'approuver ma réserve, mon sens du devoir, ma fuite, la

division, ils auraient pu favoriser notre réconciliation et notre unité : « ce que Dieu a uni que l'homme ne le sépare pas ». Ils auraient pu revoir cette règle du célibat initiée au Moyen-Age pour des questions d'héritage bien éloignées des préoccupations de Celui dont ils se réclamaient, enfin, du moins le croyais-je. Ils auraient pu au moins m'expliquer les raisons de ma mise à l'écart, m'accompagner. Rien de tout cela. Je fus juste abandonnée à mon triste sort. Seule et rejetée. Sans un mot d'explication.

— **Comment a évolué votre relation ?**

— Il a demandé sa mutation. Après une année de discernement il devait choisir entre l'amour de Dieu et l'amour d'une femme. Il nageait en plein choix cornélien. En réalité, il devait choisir entre l'amour de sa vocation ou celui d'une femme. Comme si les deux formes d'amour étaient comparables et partant, opposables. Si je souffrais d'un déchirement intérieur d'autant plus grand que l'amour s'était à présent incarné, sa vocation était enracinée et pour rien au monde j'aurais voulu qu'il y renonce. Je n'étais pas prêtre parce qu'une femme et une mère ne peuvent selon les canons romains prétendre à la prêtrise. Sa vocation pourtant je la partageais.

A ce propos, hier, j'échangeais durant la pause méridienne avec des personnes âgées assises sur les bancs de la place des Platanes lorsque une femme extérieure au groupe s'avança vers moi et affirma : « Vous, vous êtes une vraie nonne et je m'y connais. Je leur dois mon éducation. » Elle s'interrompit, me scruta, me jaugea, tenant son menton entre des doigts osseux et conclut péremptoire : « Non, pas une religieuse, un curé. »

Quoiqu'il en soit, il partit. Plus cruel que la distance physique, avait été son reniement : « Je ne vous connais pas, je ne sais pas qui vous êtes ».

Le temps a passé sans effacer la douleur. J'ai juste appris à tâcher de respecter son silence. Aucun mot ne peut décrire la souffrance de la division. Pas une seule fois nous ne nous sommes expliqués de vive voix. Ce qu'il s'autorisa à me confesser tenait en quelques mots : « Je ne peux rien vous dire ».

Super, non ? Avec ça comme viatique, j'étais parée.

— **Quels sentiments nourrissez-vous à son égard ?**

—Il s'agit d'un amour souffrant, d'une part du fait du rejet et d'autre part, parce que je m'inquiète pour lui. Pourtant j'ai essayé de me jeter dans des bras accueillants pour l'oublier, pour répondre à ma soif d'amour partagé et de vie. J'en ressortais souillée et mon cœur saignait davantage, pas dupe de ce que je lui faisais endurer. De guerre lasse, j'ai dû me rendre à l'évidence. Je ne pourrais jamais venir à bout de liens inaltérables.

Durant de longues années, lorsque la douleur devenait insoutenable, le doute s'emparait de moi. Avais-je rempli ma mission ? Qu'attendait-on de moi là-haut ? Qu'attendait-il de moi ? De disparaître ? J'avais besoin de comprendre.

Il me condamnait au silence ? Il refusait de me parler ? Et bien, je forcerais ses retranchements et transgresserais leur interdit, je lui écrirais. Ce que je fis inlassablement. Il ne me connaissait pas ? Soit, il apprendrait à me connaître au travers du récit épistolaire que j'avais initié. Et comme du temps où il m'assurait que ma clairvoyance l'aidait, je continuais à lui faire part de mes intuitions, de mes coups de cœur et de mes coups de gueule, aussi.

— **Vous lisait-il ?**

— Oui. J'ai eu la preuve de ce qu'il se nourrissait de mes textes tout en me rejetant. Alors, comme on me pressait déjà d'écrire, je décidais de rendre publique mon histoire. Combien d'autres ont souffert pour des raisons similaires ? Combien de femmes, d'hommes et d'enfants offerts en sacrifice à un Dieu jaloux ou prétendu tel ? Le Dieu que j'ai rencontré n'est ni sadique ni jaloux. Vous n'imaginez pas Lia quelles abominations des représentants religieux commettent au nom de Dieu. M'aurait-Il unie à cet homme pour ensuite condamner son œuvre ? L'Amour peut-il s'opposer à l'Amour ? Pourquoi ne pas apprendre à transformer l'amour et le purifier plutôt que de le condamner ? N'est-ce pas une invitation à l'élévation spirituelle ?

— **Que fîtes-vous ?**

— Je rassemblais ma correspondance en un roman épistolaire indigeste : j'envoyai le manuscrit remanié et édulcoré à un éditeur originaire du Sud de la France. Ce dernier prit la peine de me le retourner. J'éprouvais une vive reconnaissance pour le comité de lecture et tout particulièrement pour le professionnel qui joignit à l'envoi une lettre personnelle des plus encourageantes.

— **Avez-vous cherché à revoir l'homme ?**

— En effet. Poussée par l'amour, la souffrance, la révolte, le besoin de comprendre, je me suis rendue auprès de lui pour que nous nous expliquions, pour sortir des non-dits. La parole libère, non ? S'il avait voulu me voir, me parler, s'expliquer, il aurait renoué le contact au lieu de le fuir. Il ne servait à rien de m'entêter, il me resservirait indéfiniment la scène de la fuite avec de multiples variantes ; sauf qu'à présent les rôles étaient inversés.

Il ne tenait qu'à lui de me pardonner et de venir à moi comme par le passé. Seulement en prenant la fuite, j'avais ouvert une blessure narcissique qui ne se refermait pas et puis, notre institution s'opposait semble-

t-il à un quelconque dialogue entre nous. Je ne lui demandais certes pas de trahir ses vœux et pourtant, il semble qu'il assimilait à une trahison l'ouverture de son cœur. Lors de mes déplacements, je pus constater la force inaltérable du lien qui nous unissait. La dernière fois que je le vis, je le contrains à me regarder droit dans les yeux. Je voulais savoir. Cette fois, il ne me tourna pas le dos. Il garda les yeux longuement baissés et puis il finit par affronter mon regard. Ce que je vis me glaça le sang. Je repartis en larmes.

— **Qu'avez-vous vu ?**

— Toute joie et toute innocence l'avaient déserté. Il ne restait plus devant moi qu'une coquille vide recouverte de faste et de dorure, le regard trouble, l'air mauvais. Après le titre de « Père », il allait gravir un à un les échelons pour revêtir celui de « Monseigneur ». Pourtant, il n'était plus heureux.

Existe-il une différence entre un prélat, un homme politique et un capitaine d'industrie ? Après analyse, et bien qu'ils semblent investir des territoires séparés, une seule motivation les anime : gravir les marches de la pyramide, coûte que coûte, pour devenir « calife à la place du calife ». *Vanitas vanitum et omnia vanita*.

— **Traduisez.**

— Vanité des vanités, tout est vanité. Il avait choisi de rejeter l'Amour, attention, je ne parle pas de sexualité, je parle d'Amour, d'innocence, de pureté, que lui restait-il d'autre ? Qui étais-je pour le blâmer ? Ce que je pus lire sous le masque de l'indifférence voire du mépris ? Une souffrance sans nom.

— **J'analyse. La souffrance a toujours une cause, un nom. Hypothèse : le vôtre.**

— Vous vous trompez de cause. Non, je pense qu'il souffrait d'une division intérieure. Je ne sais pas ce qu'il a vécu. A-t-il surmonté le penchant pour lequel je devais lui venir en aide ou y a-t-il succombé ? Si seulement nous avions pu croiser nos expériences, nos questionnements, nos craintes et notre espérance, nous aurions pu y voir plus clair. Avait-il honte de ressentis, de sentiments qu'il avait publiquement reniés ? Croyait-il vraiment que je souhaitais sa perte (?) Mais si tel avait été le cas je me serais montrée conciliante. Par ailleurs, je n'ai jamais eu l'intention de le blesser et pourtant il m'est arrivé de me montrer très dure envers lui.

Je voulais l'aider, juste l'aider sans trop savoir comment. Il eut été pourtant si simple de le rendre heureux sans le perdre. Le bonheur comme l'amour se vivent dans la communion, le partage, le respect et l'intention, dans la Vérité et en plein jour. La morale, le devoir et les lois humaines restent conjoncturels, l'Amour seul appartient à l'éternité. Mais l'Amour ne saurait cheminer avec toute forme de souillure ou d'abomination.

— **Croyez-vous toujours en Dieu à l'issue de cette épreuve ?**

— En Dieu ? En quoi cela aurait-il pu remettre en question ma foi et mon espérance ? Bien au contraire ! Je crois en Dieu trinitaire de tout mon être, de toute mon intelligence, de toutes mes forces, de tout mon cœur et de tout mon esprit ! J'apprends tous les jours à Aimer. Je ne juge pas la foi des croyants ni la pluralité des chemins qui mènent à l'infini. Moi, j'ai rencontré Dieu, je souhaite de toute mon âme, de toutes mes forces et de tout mon cœur qu'Il reste en moi et moi, je n'ai d'autre désir que de demeurer en Lui. Je vous parle de la religion que je connais, mais en tout chemin de spiritualité on trouve les mêmes dérives. Dans mon voisinage, des personnes se regroupent pour partager leur foi malgré les interdits et la menace de mort qui pèsent hors de l'enceinte de la Croix-du-Sud.

Si les suites de mon expérience mystique ne furent pas de tout repos, j'ai gardé le désir de revivre cette union transcendante et fraternelle. Lorsqu'on a touché à une conscience illimitée, à un amour sans partage, revenir au cadre exigu de notre incarnation et de nos contradictions s'avère douloureux.

Je n'ai eu de cesse d'essayer d'unifier les différentes parties de mon être au lieu de mettre au rebus tel ou tel aspect de mon incarnation comme je l'avais fait en prenant la fuite. Comment accueillir l'autre dans sa plénitude et complétude si nous-même nous nous divisons intérieurement, si nous rejetons telle ou telle partie au motif qu'une institution humaine ou des lois en ont ainsi décidé ?! Plus que jamais je reste proche de François d'Assise et bien entendu, de mon frère spirituel le plus direct, Jésus, qui, si je me réfère à mes expériences mystiques, à mon étude de la Bible avait pénétré le sens profond de la destinée humaine.

Plus question pour moi d'opposer spiritualité et intelligence, sensualité et affectivité, sexualité et spiritualité : tout vient de Dieu, tout Lui revient. Simplement, au lieu de me laisser conduire par l'esprit de chair, je cherche à me laisser conduire par l'Esprit de Dieu, Celui-là qui m'a marquée de son sceau, à me laisser nourrir par le Verbe de Dieu, Celui-là même que j'ai rencontré en songe. Je voudrais qu'il en soit ainsi pour chaque âme.

L'expérience m'a amenée à prendre beaucoup de recul par rapport aux décisions politiques et religieuses qui se réclament du Bien commun et qui, pourtant, s'en éloignent parfois, inexorablement. L'Amour ne juge pas, il ne condamne pas, il ne craint pas la lumière. Il est. Aucune loi humaine ne saurait en avoir raison, c'est Lui qui triomphe de tous les obstacles. L'Amour véritable survit à l'absence et à la mort.

— **Fin de la séance.**



« Ce n'est pas le moment de faiblir à cause d'une écharde plantée dans ton cœur. Pour l'heure il y a

urgence : Hosty », se secoue la femme en posant un pied hors du mas. Il faut le retrouver sans tarder. Elle s'aventure autour des diverses unités et questionne les habitants rassemblés sur la place des Platanes. Nul ne sait où le jeune homme se trouve en ce moment. Son absence daterait de plusieurs jours.

D'un commun accord, ils décident sans délibérer d'effectuer une battue. La nuit ne tarde pas à tomber lorsqu'ils rentrent bredouilles et conviennent de remettre au lendemain les recherches amorcées.

La femme sait bien que plus le temps passe et plus l'espérance de survie diminue. Quatre jours déjà. Si j'étais Hosty et que je veuille disparaître où me rendrais-je ? Il n'est pas chez lui et il n'aime pas marcher. Nous avons passé au peigne fin le hameau, les abords et nous ne l'avons trouvé nulle part. Quelle énigme ! J'ai l'impression de me retrouver face à un message codé dont je connaîtrais la clef sans le savoir. Oui, un vrai message codé... Bon sang de bois, mais oui, bien sûr : le code !

Elle fonce dans la maisonnette chercher son portable qu'elle brandit devant elle comme une torche, heureuse de constater que la batterie est restée miraculeusement chargée.

[...]

Dans l'espèce de jardin clos où ils avaient mis au point leur fameux code quelques jours plus tôt, à l'abri des regards, Hosty dort en boule dans une sorte de terrier creusé au pied des grands arbres. Une couverture de survie, de la terre, des brindilles et des feuilles mortes le recouvrent jusqu'au menton. Nul n'aurait pu l'y dénicher et pourtant ils l'avaient pour ainsi dire frôlé. Un reste d'armée, *conclue-t-elle*. Au moins il n'aura pas eu froid. A côté de lui, des bouteilles vides, des reliefs de pique-nique, un panier de grande taille qui devait contenir quelques provisions dont il ne reste miette. Elle balaie le visage du dormeur avec le faisceau lumineux qu'elle finit par diriger à ses pieds.

— Hosty ? *murmure-t-elle.*

— Hummm.

— Hosty, réveillez-vous, de grâce.

Elle se baisse pour caresser délicatement les cheveux du dormeur et s'assurer de la régularité de son souffle.

— Maman ?

Elle sursaute.

— Euh, non, Hosty, ce n'est que moi.

Le jeune-homme sort de l'engourdissement qui l'étreint pour deviner la silhouette de la femme inquiète, accroupie à côté de lui.

— Ah, c'est... c'est vous, *maugrée-t-il, la voix pâteuse*. Que faites-vous... ici... l'invitée ? Allez, allez... du balai ! Ouste. Du vent. Circulez. Laissez-moi... dormir. Vous voyez pas… que… vous gênez ? Allez, ma vieille, je vous dis… Fichez-moi le camp. Vous m'entendez... Fi…. Fi-chez-moi… le-camp.

Elle ne réagit pas à l'apostrophe et regarde de plus près les bouteilles qui jonchent le sol. Elle en porte une à son nez et réalise l'ampleur du désastre. Plus de doute. Dans son désir de l'éloigner, il s'est redressé et l'a écartée d'une main de fer. Se faisant, Hosty a laissé apparaître une chemise maculée tandis qu'une odeur nauséabonde a envahi l'espace. Elle constate par ailleurs qu'il n'a pas pris la peine de trop s'éloigner pour satisfaire aux premières nécessités de la nature et des mouches vertes ont pris d'assaut la manne providentielle. Elle réprime le désir de fuir cette pestilence au plus tôt.

— D'accord, Hosty, je fiche le camp, mais vous m'accompagnez. S'il vous plaît.

— Pour quoi faire ? Non, *répond-il, devenu boudeur, les bras croisés*. Je, je reste… Ici. Je ne veux plus voir personne. Allez-vous en. Vous croyez quoi ? Que vous êtes la seule à avoir des états d'âme ? Vous, vous croyez que j'en ai pas marre moi-aussi de cette vie de, de merde ? Laissez-moi, je vous dis. Cassez-vous, putain. Je tire ma révérence. Oubliez-moi. *Ciao*. *Auf Wiedersehen*. *Good bye*. *Adjö*. *Adeus*.

— Ok, demain je vous laisserai tranquille si c'est ce que vous voulez. Mais, s'il vous plaît, tenez-moi compagnie juste ce soir. Vous reviendrez à l'aube si vous le voulez, on pourra parler de ce qui vous tourmente, chez moi, tranquilles, un bon verre à la main.

Elle lui tend la main. Elle le sent sur la défensive. Surtout ne pas le brusquer. Il grogne, moins convaincu :

— À quoi bon ? Tout est fichu. Cassez-vous. Veux plus bouger. Laissez-moi crever tranquille. J'vous ai rien d'mandé.

Elle réfléchit, avise les flacons vides et lui suggère :

— Même pour une bonne rasade de gin ?

— Du… du gin ?

— Oui. Enfin, si ça vous intéresse. Moi, ce que j'en dis ! Oh, et puis, zut, après tout, vous êtes libre, hein ? Je ne voudrais surtout pas vous obliger à sortir de votre nid qui me semble, ma foi, des plus confortables. En tous cas, si le gin venait à vous tenter, sachez que j'en possède une pleine fiole dans la cuisine. N'hésitez pas à passer quand il vous plaira. Désolée de vous avoir dérangé. Sans rancune ? Bon, ben, inutile de me raccompagner, je connais le chemin. *Elle fait mine de bailler.* C'est pas tout ça mais pour votre vieille aussi il se fait tard. Elle va suivre votre exemple et aller se coucher. C'est qu'elle n'a plus vingt ans ! Encore désolée du dérangement. Bonne nuit.

Sur ces mots, elle tourne les talons puis lève les yeux au ciel, en une prière muette.

L'*Hospitality Officer* bafouille :

— A-a-attendez. Partez pas, la vie…, l'invitée. C'est, c'est vrai cette histoire de gin ?

Elle lui répond, mal à l'aise, en lui tournant le dos :

— C'est le barman qui m'en a donné en cachette.

— Ah, bon ? Il vous en… *Et il se fend d'un rire gras*. Oh, la ca, la canaille. Sacré Marcel, le coquin. Petit ca… ca… chottier. Du gin ? Ah ah ah ! Attendez. J'arrive. Troooooop bien. Partez pas. Soyez cool. Je, je viens.

Elle se retourne pour le voir s'empêtrer dans le duvet de fortune, manquant de s'écrouler sur le sol raviné. Elle se porte à son secours.

— Je veux bien vous aider à vous tenir debout, mais je vous en prie, faites un effort. Je n'arriverai pas seule à vous soulever.

— D'accord. Mais c'est juste parce que, parce que vous, je vous aime bien. Vous êtes gentille, vous. Même si vous êtes loufoque. *Il rit.* Vous, vous avez morflé. Vous me comprenez. Pas vrai ?

— Oui, Hosty. Allez, c'est bien. Vous y arrivez. Il faut dégager l'autre jambe à présent. Voilà. Laissez vos affaires ici ; elles ne craignent rien. Elles vous attendront sagement. Mais, oui. Promis. Non, il n'y a pas de voleur à la Croix-du-Sud. Non, il ne va pas pleuvoir.

Il passe un bras autour des épaules de la femme qui s'en saisit. Elle passe son propre bras autour de la taille d'Hosty pour assurer un semblant d'équilibre.

Après avoir titubé jusqu'à la maisonnette de l'invitée, l'air frais de la nuit aidant, le malheureux semble un peu plus solide sur ses jambes. Bras dessus, bras dessous, ils pénètrent dans le séjour où elle se déleste du corps pesant dans le fauteuil le plus proche.

— Oh, éteignez la lumière. Elle me fait mal à la tête, *gémit-il.*

— Je ne sais pas si c'est le lumière ou si c'est le mauvais alcool dont vous êtes imbibé qui provoque vos maux de tête.

— J'ai envie de vomir.

Elle se précipite pour le soutenir jusqu'aux toilettes où il manque de s'écrouler. Il parvient à agripper le rebord de ses mains souillées juste à temps pour se soulager, la tête dans la cuvette.

Elle va chercher dans les placards un linge de toilette et un peignoir de bain, sans oublier un gant qu'elle humecte d'eau citronnée. Quand elle revient, il semble avoir un peu repris ses esprits.

— Comment vous sentez-vous ?

— J'ai mal aux cheveux.

— Je vois. Vous faites ça souvent ?

— Quoi ? Boire ? Non. Je n'avais plus touché à une bouteille depuis des années.

— Écoutez Hosty, vous allez rester ici cette nuit. Dans l'immédiat, vous allez vous laver, puis vous dormirez dans ma chambre.

— Mais…

— Je ne vous laisse pas repartir dans cet état, désolée.

— Et le gin ?

— Je vous ai menti, *avoue-t-elle*. Pardonnez-moi. Je n'en ai pas une seule goutte, *confirme-t-elle en soutenant son regard.*

— Je m'en doutais. Si Marcel avait eu du gin, je l'aurais su. Où allez-vous dormir ?

Elle sourit en constatant que le sens du devoir se réveille chez Hosty. Bon signe, *se dit-elle avant de le rassurer.*

— Moi ? Le canapé m'accueillera une nuit sans problème.

Hosty semble enfin réaliser la situation. Honteux, il baisse la tête. Elle lui sourit :

— Allez vous laver, voulez-vous ? Vous vous sentirez mieux après. Il y a tout ce qu'il faut dans la salle de bain, je ne vous apprends rien. Bon, je suis heureuse de vous savoir relativement sain et sauf. Nous étions tous si inquiets.

— Inquiets ? Tous ? Vraiment ? Pour… pour moi ?

— Oui, tous. Personne ne vous a croisé ces jours derniers et ce n'est pas non plus dans vos habitudes de vous éloigner du centre. Je vous signale que nous avons organisé une battue que nous devions reprendre demain à l'aube dans l'espoir de retrouver... votre corps.

Il sourit comme un enfant heureux.

— Alors, comme ça,vous vous êtes tous inquiétés pour moi ?

— Évidemment ! Vous imaginiez quoi ? Qu'on allait faire la fête ?

— J'ai conscience d'avoir un peu agi comme un crétin. Désolé. Je me sentais si, si, misérable. A bout.

— Vous n'êtes certainement pas le seul à avoir eu envie de ne plus souffrir et à rechercher l'oubli dans des paradis artificiels ou une mort programmée, je suppose que vous aviez vos raisons. Le désespoir donne rarement de bons conseils. Demain, si vous le souhaitez, nous en parlerons tranquillement. En attendant, je vais chercher quelque chose de solide à avaler si vous me promettez d'être sage. Je peux compter sur

vous ?

Elle lutte contre l'émotion qui la submerge.

— D'accord, *acquiesce-t-il penaud.*

— On ne veut pas vous perdre Hosty. Vous le comprenez ? Je file au restaurant et je préviens les autres au passage.

— Dites… Surtout n'utilisez pas la tablette.

— Je vous le promets si de votre côté vous me jurez de prendre soin de vous en mon absence. Promettez-le moi, *l'implore-t-elle du regard.*

— Promis, *murmure-t-il avant de se diriger péniblement vers la salle-de-bain.*

[…]

Lorsqu'elle est enfin revenue, les bras chargés, aucune trace d'Hosty. Elle se décharge en hâte des denrées sur la table de cuisine et se précipite dans toutes les pièces. Elle finit par retrouver le jeune homme en peignoir, affalé sur le lit, dormant du sommeil du juste.



Message d'Amadou aux jeunes de la formation de la deuxième chance, retranscrit par Diego Martin.

Salut ! Je m'appelle Amadou Camara. Mon pays d'origine c'est le Nigéria. J'appartiens au peuple Kanuri. J'ai vécu là-bas jusqu'à l'âge de seize ans. Mon père travaillait à son compte comme éleveur. Nous, les enfants qui vivions à la maison, on l'aidait. La scolarité chez moi n'était pas obligatoire et mes parents manquaient de ressource. J'aurais bien voulu parcourir à pied les kilomètres qui me séparaient de l'école coranique si j'avais pu et je serai revenu en fin de semaine avec les copains du village. Je les enviais. Je n'arrêtais pas de leur demander de m'apprendre à lire et à écrire mais c'était compliqué. Comme mon père était très fatigué il n'accompagnait plus les troupeaux. Je m'en chargeais avec mes frères. Ma mère, la plus jeune femme de mon père, était malmenée et jalousée par la première épouse et ses proches. Ma mère mangeait après les autres et pas toujours à sa faim. Elle était très belle. C'est mon grand-père qui s'était occupé des transactions et des formalités du mariage avec la marieuse. Chez moi, les unions se décident entre deux familles souvent à la naissance de la fille pour renforcer des liens économiques ou sociaux. L'époux peut intervenir mais pas l'épouse qui se soumet à la volonté de son père. Ma mère avait trente ans de moins que mon père. Elle avait seize ans lorsque son père l'a mariée. La plupart de ses copines avaient quitté la maison de leur enfance à treize ans, dès qu'elles étaient, comment dit-on déjà, « nubiles », c'est ça ?! Ma mère, elle a eu de la chance parce que mon père ne la frappait pas. Je crois qu'il l'aimait beaucoup. Mon père était sobre aussi. Je ne l'ai jamais vu ivre. Je sais que certaines femmes sont excisées, je ne sais pas si ça a été le cas pour elle. Chez nous les maisons sont ouvertes pour les enfants et je voyais bien ce qui se passait chez les oncles et tantes. Je pouvais comparer. Certaines épouses étaient répudiées, parfois violées. Pas ma mère. En dehors de la méchanceté de la première épouse, elle n'avait rien à redouter. Mon père la traitait bien.

Chez moi, tous les adultes veillent à l'éducation des plus jeunes. Si vous manquez de respect à une personne âgée, à une femme, à un enfant, les adultes qui vous voient agir interviennent comme s'ils étaient votre propre père. Vous avez droit à une super correction et je vous assure que ça vous passe l'envie de recommencer. J'étais très proche de ma mère qui m'a eu à dix-sept ans. J'étais son seul enfant. J'ai beaucoup pleuré lorsqu'elle est morte. A ce moment-là je me suis senti vraiment seul. Mon père est parti au paradis d'Allah quand j'avais quatorze ans. Malgré les moments difficiles, ma mère gardait espoir pour moi. Elle me donnait des conseils et m'encourageait à la droiture, au sens du travail, à la persévérance. « Tu ne dois pas te décourager. Reste digne quoiqu'il arrive. Ne commets pas d'action dont tu pourrais avoir honte.

Agis pour être toujours fier de toi. » Elle était très tendre et j'aimais me blottir dans ses bras qui sentaient bon. Elle me chantait des chansons en même temps qu'elle travaillait. Elle s'est montrée rassurante et forte jusqu'à la fin. Elle était combative. Pourtant, parfois, je voyais bien à ses yeux rougis qu'elle avait pleuré. Malgré sa volonté de guérir, le marabout n'a pas réussi à la sauver. Mon travail me permettait juste de nous nourrir et le guérisseur acceptait un peu de nourriture en échange de ses services. Je n'avais pas d'argent pour l'hôpital. Comment aurais-je pu payer ses soins ?! A seize ans, orphelin de père et de mère, mon oncle, le frère de mon père, me demanda de tenter l'aventure, l'exil. Il connaissait quelqu'un qui connaissait un passeur. Il réunit dans tout le village l'argent nécessaire pour le voyage et la traversée. Il me conseilla de regarder droit devant moi, quoi qu'il advienne, surtout de ne pas me retourner. Il me bénit le jour du départ. Je me souviens du voyage, des morts, des hommes et des femmes serrés sur une embarcation qui prenait l'eau, de ceux qui se noyaient ou qui mourraient de privation, de manque d'eau potable, de maladie, par manque d'hygiène, avant d'atteindre l'Europe. On nous avait tellement raconté d'histoires extraordinaires que certains étaient sûrs de devenir riches sans rien faire. Moi, ça, je ne l'ai pas connu. Par contre, j'ai vu les hôpitaux gratuits. Et j'ai pensé qu'ici ma mère serait encore en vie. J'ai pu manger à ma faim, recevoir des vêtements neufs, un téléphone portable. Dans le foyer pour mineur où j'ai résidé, il y avait des jeunes qui crachaient sur leur pays de naissance, la France, et qui refusaient d'apprendre à l'école. Ils étaient violents, insultants, faignants, menteurs. Ils consommaient de la drogue, ils fumaient, buvaient de l'alcool. Ils se rendaient malades. Certains à douze ans. Ils tapaient sur leur mère quand ils rentraient chez eux et pourtant, ils se disaient musulmans. Il faut respecter les mères. J'ai été choqué. Ils ne réalisaient pas la chance que c'est d'avoir une mère en vie et de pouvoir apprendre. Moi, je suis analphabète. J'ai travaillé pour des entrepreneurs de maçonnerie et dans les champs pour trois fois rien. Parce que je n'avais pas de papiers et pas de parents. Et puis, j'ai eu la chance de tomber sur un patron bienveillant qui s'est bougé pour que je puisse étudier. C'est grâce à lui que je suis ici. Je voudrais devenir électricien ou plombier mais c'est très difficile parce que je n'ai jamais fait de mathématiques et que c'est difficile pour moi d'écrire. Alors, vous qui avez la chance de pouvoir changer votre destin en étudiant, vous qui savez lire et écrire, franchement, foncez. Je ne veux pas vous juger et je ne sais pas pourquoi vous êtes là, mais il n'est jamais trop tard. Donnez le meilleur de vous-même, apprenez, allez à l'école puisque vous en avez la possibilité. N'écoutez pas ceux qui vous disent de la mépriser. L'argent facile c'est de l'argent sale, il salit tout, il vous vole votre vie. Il vous vole vos rêves. Vous ne vous rendez pas compte que ce n'est pas vous qui le possédez c'est lui qui vous possède et ceux qui vous ont fait tomber et

vous maintiennent dans la dépendance. Je peux me regarder en face, je ne sais peut-être pas lire et écrire mais je ne me suis pas bradé. Pardon, je ne veux insulter personne par ces mots. Peut-être n'avez-vous pas appris à vous respecter ? Moi ma force c'est ma mère qui me la communique encore aujourd'hui. Elle reste là, dans mon cœur, c'est son amour qui m'aide à aller au bout de mon projet. Lorsque je suis dans une impasse je lui demande de m'aider et je tiens bon. Je me bouge pour devenir artisan et je fais tout mon possible pour y arriver. Et je prie pour rencontrer les bonnes personnes sur ma route, comme mon ancien patron. Lui, il croit aussi en Dieu mais il le prie pas pareil. Il porte une croix autour du cou. Aujourd'hui, j'ai dix-neuf ans. Je suis des cours pour améliorer mon français et ensuite j'attaque une formation qualifiante. Un jour, j'espère que j'aurai une femme et des enfants et je sais que ma mère au Paradis d'Allah sera heureuse du bonheur de son fils. Parce qu'elle m'a donné de bons conseils et que je ne renonce pas. Vous comprenez ? Mektoub *! Je ne veux pas vous faire la morale. Désolé. J'ai fini ma présentation. Parlez-moi de vous. Quels sont vos rêves et que faites-vous pour les réaliser ?!*

Ses yeux s'arrêtent sur chaque adolescent, garçon ou fille, qui baisse la tête incapable de soutenir le regard limpide d'Amadou ni de témoigner à sa suite. Toute l'assemblée reste muette, comme pétrifiée. Mal à l'aise pour répondre, les participants se regardent les uns les autres ou gardent la tête inclinée, contemplant le bout de leurs chaussures, les poings fermés dans les poches. Et puis, un jeune se met debout et applaudit, puis, un autre et tout à coup, tous les visages s'éclairent, les mains sortent de leurs cachettes et explosent en un concert d'applaudissements. Amadou les regarde avec bienveillance, il sourit un peu gêné à chacun.e alors que des larmes furtives glissent sur ses joues.



Hosty dort paisiblement à l'étage. A plusieurs reprises, la femme s'en est assurée comme une mère veille son enfant malade, entrecoupant son travail d'écriture de visites furtives.

Il l'a appelée « maman » et elle a décelé chez lui à plusieurs reprises une fragilité relationnelle, un manque de confiance en soi qui confine à la peur de l'abandon. Qu'a-t-il donc vécu, lui, pour rêver sur les bancs de l'école au point de la déserter ? Pourquoi s'être recroquevillé dans un trou comme un animal sauvage ? Et pourquoi chercher à se détruire quand il met un point d'honneur à veiller au bien-être d'autrui ? Demain il faudra qu'il se libère du poison qui dévore sa jeunesse. Elle avait accouché d'autres âmes, elle libérerait celle d'Hosty de ce qui l'assombrissait ou du moins, s'il lui accordait sa confiance, elle l'aiderait de son mieux.

Elle ferme les yeux et pense à ce qu'elle vient de confier à Lia. Combien de fois a-t-elle ressenti cette perte

de sens, ce déchirement intérieur, cette envie que la douleur cesse une bonne fois pour toute ? Combien de fois a-t-elle réalisé l'absurdité d'un silence subi faute de pouvoir y mettre un terme. Pourquoi avoir inlassablement refusé de renouer le dialogue ? Où se trouvait-il en ce moment ? Avait-il échappé à l'innommable ? S'il était mort, elle le saurait, du moins, elle le ressentirait. Mais peut-être le lien s'était-il distendu ? Non, impossible. Tant que leurs âmes appartiendraient à Dieu, ils ne risquaient rien. Ces temps derniers, elle ne cessait de penser à lui. Sans doute à cause des séances avec le thérapeute. Sa mémoire retrouvée lui avait permis de revivre des moments de complicité et de partage qu'elle avait volontairement enfoui au plus profond de l'inconscient.

Elle revoit le jour où son propre enfant avait disparu. Elle parcourait le marché en tout sens, elle avait informé l'accueil paroissial de la disparition au cas où son tout petit y retournerait. Seule, elle avait refait en vain le trajet depuis la maison, interrogeant au passage les exposants, les commerçants riverains et les passants jusqu'au lieu où ils s'étaient perdus de vue. Elle ne cessait de prier le Seigneur de lui venir en aide. « Mon Dieu, je t'en prie, aie pitié. Prends ma vie mais épargne mon enfant ».

Plusieurs disparitions avaient été signalées aussi l'adjointe au maire avait pris la chose très au sérieux. La police et la gendarmerie lui avaient demandé de retourner l'attendre chez elle mais elle ne pouvait s'y résoudre.

C'est alors que son âme frère était apparu devant elle. « Venez, *lui avait-il intimé avec douceur.* Montez. » Il avait insisté et fini par lui faire entendre raison. Sur le tableau de bord se trouvait une botte de lavande dont le parfum la rassura. Lorsqu'ils arrivèrent, il ouvrit le portail et pénétra le premier dans le jardin. Là, à l'abri des regards, sous la table blanche, l'enfant attendait.

L'homme ouvrit les bras mais le petit être l'ignora et vint se jeter dans ceux de sa mère.

[...]

Elle sent sa vue se troubler alors qu'elle contemple sans le voir le calepin qu'elle vient de refermer.

Personne ne pourrait lui voler son passé, même si sa mémoire devenait un jour une peau de chagrin. Personne n'empêcherait leurs âmes de se chercher, de se vouloir, et un beau jour, de se retrouver. Du reste, s'étaient-elles jamais vraiment éloignées l'une de l'autre ? N'avaient-elles pas partagé les mêmes tourments ? Elle se met à prier et rejoint le seul endroit où aucune division ne subsiste.

Ses lèvres s'entrouvrent à peine sur un murmure :

— Où que tu sois, je t'aime. Je t'aime et je te demande pardon si malgré moi, je t'ai fait souffrir.

Tout au long de l'éprouvante journée elle s'est montrée solide ; mais à présent qu'Hosty repose paisiblement à l'étage, elle sent une fois de plus la douleur affluer. A peine lâche-t-elle prise que les digues se rompent et que le flot de sa souffrance se déverse sans bruit dans la nuit étoilée.

Elle connaît un remède infaillible. Elle se précipite vers son sac de voyage et cherche dans la poche intérieure une enveloppe froissée dont elle connaît par cœur le contenu, une copie fidèle du dernier courriel qu'elle lui avait envoyé :

« Dimanche je suis allée au cinéma d'art et essai où j'ai coutume de me rendre pour assister au dernier spectacle du Royal Opera House et avant cela à la projection du film "Différente"[16]. Ce fut un tsunami émotionnel. J'ai contenu tant bien que mal mes pleurs durant la projection et lorsque j'ai rejoint la projectionniste, j'ai pu laisser libre cours à mes ressentis et à mon analyse. La gérante du petit cinéma rural est comme moi : un profil atypique. Elle m'avait prévenue.

Toute ma vie j'ai essayé de camoufler ma différence et j'avais auprès de vous cru trouver un frère de cœur et d'âme, simple, limpide, bienveillant, profondément tourné vers Dieu et le bien universel. Je suis une HPI HPE[17] puisqu'il faut mettre des étiquettes. Je pense que Jésus était ainsi fait bien que parfait. Cette capacité à voir l'invisible et à dire, à ne pas supporter l'hypocrisie, le mensonge, les injustices, les hiérarchies à la con et la domination de l'homme par l'homme ? ! Celui qui l'a le plus suivi, Saint François d'Assise a été mis au ban par ses propres frères pour à sa mort être récupéré comme toujours par une institution dont certains membres condamnent ceux qui les dérangent dans leur radicalité et ensuite, à la place de Dieu, décident de leur sainteté.

Je croyais que vous étiez comme moi au moins au niveau de la sincérité et de la simplicité de cœur.

16 Différente, film de Lola Doillon, 2025

17 Haut Potentiel Intellectuel, Haut Potentiel Émotionnel

Encore une fois, je ne vous ai pas menti sur mon vécu du 13 juillet 2002. Pas plus que sur le reste. Croyez-vous que je me serais acharnée à accompagner à distance un type dont, je dois l'avouer, toute l'attitude me répugne ? Croyez-vous que j'aurais pu aimer suffisamment un être dont les agissements s'opposent a priori à l'amour et au respect les plus fondamentaux ?

Chaque fois que je vais prendre de vos nouvelles je suis un peu plus écœurée ou attristée. Si l'envie m'en prend je vous enverrai un extrait du bouquin, mais à quoi bon ? La prière reste, dans mon impuissance, la seule arme dont je dispose pour vous venir en aide.

[...] J'ai beaucoup reçu du Père et je me suis montrée comme le fils prodigue : il me semble que je n'ai pas su vous aider. Je vous en demande pardon et je demande pardon à Dieu. Sans doute ai-je manqué d'amour et de patience, de confiance et de douceur. Sans doute vous ai-je jugé malgré moi ?

Mes propos se sont montrés sévères parce que je craignais pour votre âme. Ce qui est toujours le cas.

Confiez-vous en Dieu : si vous vous trompez de route, revenez à Lui, encore et toujours. Le Ciel est à ce prix, dans l'humilité et la confiance.

L'amour de Dieu est plus grand que nos fautes et nos égarements. Revenez à Lui avec un cœur pur. En vérité.

[...] Comment aider un frère lorsque nous ignorons ce qui est attendu de nous ? » [18]

Je ne connaissais rien alors des apparitions mariales, rien concernant la symbolique de la date. Pourquoi m'avoir choisie moi ? Moi qui ne suis rien qu'un petit cœur assoiffé d'Amour et de Vérité ? Pourquoi Marie ? Qu'attendais-Tu de ta petite sauvageonne, Ô Mère ? Par la suite, dans ton sanctuaire du Laus, pourquoi m'avoir gratifiée de la grâce des parfums dont j'ignorais jusqu'à l'existence et ce, en présence de

18 Plus de 20 ans après, un deuxième prêtre exorciste a corroboré les conclusions de son confrère à propos de l'extase du 13 juillet 2002, tout en regrettant que l'Église n'ait pas su me protéger. Par ailleurs, il m'a rassurée. Seul le « fiat » comptait, mon « oui » à la volonté de Dieu. Ce qu'Il en a fait, ce qu'il continue d'en faire, ce qu'Il en fera, ne m'appartient pas.

la sacristine briançonnaise de l'époque, ma chère Françoise ? C'est elle qui aurait voulu vivre cette grâce, c'est elle qui m'a expliqué le sens de ce que je vivais (laquelle grâce se renouvela en d'autres lieux par la suite), c'est elle qui m'apprit que ce que je vivais revêtait un caractère surnaturel et elle enfin qui me poussa à laisser un témoignage écrit. Ne m'avais-tu pas déjà guérie à Lourdes, nous n'avions rien demandé et pourtant, n'avons-nous pas tout reçu de Toi, Ô Mère ? Nous fûmes plongés à tour de rôle dans une piscine mon petit enfant et moi-même. Au retour, il s'exprima pour la première fois de façon intelligible et sa mère fut guérie. Pourquoi un 19 septembre, parcourant le chemin de croix à La Salette ai-je pleuré, pleuré, pleuré sur les âmes ? Et pourquoi depuis ai-je ce souci du salut des âmes et tout particulièrement de celles des consacrés, tes enfants de prédilection, celui que tu m'as confié inclus ? Et toutes ces autres grâces reçues, pourquoi ? Qu'attends-tu de moi ? Comment faire la volonté du Père ? Pardon de douter, de tarder à comprendre. Je me sens tellement misérable. S'il te plaît, continue de guider tous tes enfants, de les pousser tout doucement vers Ton Fils, ne nous laisse pas nous perdre, Mère, Toi, notre avocate, viens régner sur nos cœurs. Notre Dame des Victoires, prends pitié de nous...



Séance 14

La femme s'est levée tôt. Habillée, elle a essayé d'entrer chez Hosty mais venue seule elle constate que l'issue se dérobe. Le dallage fraîchement lavé encercle la résidence où elle imagine que plusieurs locataires cohabitent. Il fallait donc que quelqu'un dans le groupe ait bénéficié de l'aval d'Hosty pour qu'ils y accèdent la veille au soir. Elle se rend au restaurant et fait part de sa déconvenue.

— Que cherchiez-vous chez Hosty ?

— Des vêtements propres, il ne peut pas se balader en peignoir.

— Ne vous inquiétez pas, on s'en charge.

Elle s'active dans la cuisine quand elle reconnaît le carillon. Devant elle, un gamin porte un sac dans lequel les vêtements demandés sont soigneusement pliés, il lui tend comme à regret le couvre-chef réglementaire dont il s'était coiffé.

Il a déjà filé dans l'allée lorsqu'elle lui crie :

— Merci !

Elle dépose les vêtements dans la salle de bain et retourne préparer un petit-déjeuner solide : non seulement parce que les pauses sont brèves au labo et qu'elle a l'habitude de prendre un copieux repas avant de se mettre à l'ouvrage ; mais surtout parce qu'après son expédition Hosty a besoin de reprendre des forces. «*Goni vid' i tyin pas doubout' »* [19], murmure-t-elle, en un créole approximatif. Elle vient de finir de dresser la table dans le petit salon qui donne sur le jardin quand elle voit un *Hospitality Officer* tout fringant descendre les marches, casquette crânement posée sur la touffe de cheveux qu'elle emprisonne.

— Hosty, quel plaisir de vous retrouver ! Comment vous sentez-vous ?

— Vaseux.

— Ma foi, vous semblez plus en forme que je ne le craignais.

— Il semblerait que je sois solide.

— N'allez pas le regretter ! Le petit-déjeuner est prêt. Pas super raffiné mais de quoi nous sustenter. A table ?

— Moui. Je ne me souviens pas très bien de ce qui s'est passé en dehors du dîner que vous êtes allée chercher et... que je ne me souviens pas d'avoir avalé. Je crois de mon devoir de vous fournir une

19 *« Le sac vide ne tient pas debout»*

explication pour mon attitude. Et aussi… Hésite-t-il à poursuivre, merci pour tout ce que vous avez fait pour moi. Je crains de m'être comporté comme un véritable mufle. Je n'ai pas été agressif au moins, parce...

Elle le coupe avec amusement :

— En effet, hier, vous ne m'avez pas tenu compagnie pour le dîner. Cette fois, je compte sur vous. Venez, la table est mise. Vous devez mourir de faim, je me trompe ?

— Je vais me laisser tenter bien qu'il me reste encore des réserves, *souligne-t-il en tapotant l'ombre de son ventre.*



— **Selon vous l'amour s'applique-t-il à la seule sphère privée ?**

— Je ne pense pas. Du reste, le substantif « amour » englobe toute une palette de sentiments et de degrés d'affection.

— **Ainsi l'amour aurait donc sa place dans les structures sociales ?**

— En préambule, au risque de paraître naïve ou utopiste, sachez qu'indépendamment du cadre au sein duquel j'évolue j'ai besoin de saines relations d'amour et de respect fraternels réels. C'est un prérequis. Concrètement, j'ai besoin que tous les degrés de la pyramide de Maslow, encore une, soient satisfaits pour vivre et non survivre et ne pas m'épuiser à plus ou moins brève échéance. Quoiqu'on en pense, je ne suis pas une exception. Chaque étage doit être validé. Il existerait une représentation circulaire à la façon de la table ronde des chevaliers médiévaux ou mieux, buissonnante, je l'adopterais, avec en son centre l'amour inconditionnel.

Je suis une passionnée et si je ne vomis pas les tièdes, je vomis l'indifférence et la contrainte, l'absence de liberté, de confiance ou de reconnaissance, le non-respect des besoins essentiels de chaque individu et enfin, l'absence d'environnement favorable au déploiement de sa créativité propre. Le seul joug que je recherche appartient à Celui qui est doux et humble de cœur. Je ressens le besoin de développer mes facultés au maximum de leur potentiel et d'en repousser les limites et cela n'est possible qu'en Lui. Cette chance offerte au vivant d'expérimenter constitue un cadeau merveilleux, à quoi bon l'atrophier ? Quelles que soient les épreuves auxquelles nous devons faire face, il importe de la protéger et de la respecter en plus de l'alimenter. Vous voyez lorsque vous courez, arrive le moment où vous sentez votre souffle devenir pénible, il vous semble que vos poumons vont éclater. Si vous dépassez cette étape inconfortable, peu à peu, elle se manifestera plus loin, plus tard. Une fois franchie cette limite, il vous semble que vous

pourriez courir sans effort et ce, pendant des kilomètres ! Il en va de même pour les activités cérébrales notamment. Pour le cœur aussi. Plus on aime et plus notre cœur se dilate ! Pourquoi craindre d'aimer la vie ? De s'aimer ? D'aimer l'autre ? Oui, je suis une passionnée et notamment en terme de recherche fondamentale. Comme souvent, là encore, il m'arrive de sortir des cadres.

— **Expliquez « sortir des cadres »**

— J'ai l'habitude de décloisonner partout où je passe, d'ouvrir des voies, de franchir les limites établies, malgré moi, de créer des connexions entre les êtres. Ainsi, me suis-je initiée à l'archéologie lorsque j'étais au collège et d'autres ont emprunté cette voie à ma suite à leur façon. Puis, au lycée, j'assistais à des cours de dessin avec les sections littéraires et artistiques ! J'ai même orné les murs du préau d'une allégorie de la liberté née de la connaissance, donnant lieu à un conseil de discipline un peu spécial. Il se réunit pour statuer sur mon cas et sur le devenir du graffiti sans que je sois au courant de sa tenue.

— **Expliquez « conseil de discipline »**

— Il s'agissait d'une instance présidée par un proviseur ou un principal et où siégeaient les membres désignés pour statuer en cas de manquement au règlement intérieur de l'établissement d'enseignement secondaire ou pour toute autre faute grave. En l'espèce, l'ordre du jour, autrement dit la question centrale résidait en une problématique : devait-on punir l'auteur de la peinture murale ou la féliciter pour l'œuvre réalisée sur les murs pendant une grève et initiée par le professeur d'art plastique ?

En effet, restée seule avec un ami qui m'a portée sur ses épaules pendant que je réalisais le prolongement de la fresque initiale, j'ignorais que nous devions nous en tenir au support papier accroché aux murs en dépit de gros pots de peinture tous supports et de pinceaux laissés à notre disposition. Je fus surprise d'apprendre *a posteriori* que j'avais encouru une sanction disciplinaire et que je devais à la décision des membres du conseil de ne pas recouvrir de badigeon ce nouvel ornement mural entre autre avertissement en bonne et due forme. Cette œuvre d'adolescence resta visible par les lycéens qui me succédèrent de nombreuses années durant !

Hosty lui tend le calepin sur lequel elle décode :

— La grâce de l'innocence ;-)

— **D'autres transgressions involontaires ?**

— Je préfère parler d'assouplissement des cadres. Quelques années plus tard, ardente étudiante chercheur, désireuse d'apprendre, de découvrir, de comprendre, proactive et efficiente, trouvant déjà des parades aux freins institutionnels dans l'intérêt même du labo pour lequel je bossais, ne comptant ni le

temps ni mon investissement pour mener à bien les projets confiés, j'obtins du doyen de l'université l'autorisation d'accéder au département de recherche en dehors des heures d'ouverture. En effet, mon sujet d'étude demandait de mener de front la lecture des articles de mes prédécesseurs et le travail de recherche à proprement parlé qui, quant à lui, était novateur. Il devait être aux alentours de minuit dans le laboratoire où j'analysais des données acoustiques lorsque je fus dérangée par le vigile. Il maîtrisait tant bien que mal deux magnifiques spécimens de l'espèce canine. Les chiens avançaient vers moi en découvrant sans pudeur leurs superbes crocs aiguisés ! L'aboiement furieux des deux molosses me sortit de l'interprétation des spectrogrammes où j'étais plongée. Le vigile assermenté pointa sur moi son arme de service et me tint en joue, tirant à bout de bras sur la laisse de ses puissants acolytes.

Hosty tend à nouveau son calepin :

— Vous êtes bien une femme dangereuse. A sa place, j'aurais fait usage d'un bazooka :D

LIA XII n'apprécie pas cette nouvelle interruption sans pourtant parvenir à en identifier précisément la cause :

— **Poursuivez.**

— Les mains en l'air je me lançais dans une explication véhémente. Le garde assermenté décida de porter quelque crédit à mes dires et de me conduire sous bonne escorte jusqu'à la loge du veilleur de nuit qui se situait dans l'entrée du bâtiment principal. Cet homme, aveugle, ne manqua pas de m'intriguer par la teneur des propos qu'il tint. Encore un. Dans les situations les plus périlleuses pour ne pas dire rocambolesques de mon existence, un messager m'a souvent gratifiée de paroles de sagesse, pleines de bienveillance, me rappelant ainsi que l'on veillait sur moi : je risquais au bas mot l'exclusion sinon un séjour au poste de police.

— **Que vous a dit le veilleur ?**

— Je ne m'en souviens plus, hélas. Il me réconforta et ses paroles me troublèrent. Je ne le revis plus par la suite. Après avoir réveillé le doyen qui confirma mes dires par téléphone, le vigile déclara que j'étais autorisée à retourner à mes travaux nocturnes et que je devrais produire dans les plus brefs délais l'autorisation officielle au poste de sécurité. Inutile de vous préciser que le lendemain les chercheurs et les chargés de cours ne manquèrent pas de me taquiner à propos de mes prétendues activités d'espionnage !

Outre-Atlantique, je pus en toute quiétude continuer à disposer de la sérénité des heures nocturnes pour mener à bien mes études.

Comme je préparais une thèse, je disposais d'un jeu de clefs du département et je me rendais au

laboratoire de recherche à ma guise, sans craindre d'outrepasser un règlement ou des usages. Parfois, lorsqu'il passait la tête à travers la porte entrebâillée avant de se rendre lui-même dans son antre à des heures indues, mon directeur me saluait d'un sourire de connivence, heureux de la motivation qui me poussait à veiller. J'aimais la solitude de la ruche pendant son sommeil, elle favorisait une concentration propice à l'analyse des données et à la réflexion. Je garde l'image des heures sacrées où, par delà la fenêtre, je contemplais la danse ouatée de gros flocons de neige, lucioles éphémères nacrant les ténèbres ; puis je retournais, paisible, à mon ouvrage. L'amour ne connaît ni heure ni contrainte. L'amour s'applique également à nos activités professionnelles. J'aimais la recherche.

— **C'est donc si important selon vous d'apprendre ?**

— J'en ai besoin pour me sentir vivante. Plus nous avons d'ouvertures sur le monde, plus nous avons de chance de devenir des êtres accomplis. J'ai soif d'apprendre, de comprendre, d'expérimenter, d'analyser, d'innover.

— **L'amour, selon vous englobe toutes les sphères du quotidien mais s'applique-t-il à l'au-delà ?**

— Oui, bien entendu. Je n'y reviens pas.

— **Selon vous le lien d'amour entre vous et vos morts se manifeste dans des songes comme avec votre grand-mère ?**

— Pas uniquement, souvenez-vous. Les contacts peuvent se manifester de jour comme de nuit. Parfois, sous forme de vision ou de message mental comme les schizophrènes à cette nuance près que ça m'arrive rarement et que des faits tangibles par la suite viennent corroborer les données transmises.

— **Vous souvenez-vous d'autres songes porteurs d'informations que l'on puisse imputer à l'amour sans impliquer un défunt ?!**

— Oui, en effet, si on ne se limite pas à l'amour amoureux.

— **Illustrez.**

— Je devais aller voir un ami à l'hôpital dans un quartier excentré de la cité où je ne m'étais encore jamais rendue et encore moins en transport en commun. Est-ce que j'en conçus une appréhension ? Possible. La veille, je rêvais du trajet en autobus, des lieux que j'allais traverser avant d'arriver au centre hospitalier. Et jusqu'à l'un des passagers qui me tint un discours que je gardais en mémoire malgré moi. Quelle ne fut pas ma surprise sur le trajet aller de retrouver les images de la nuit précédente. Je savais à l'avance ce que mes yeux découvriraient au grès du parcours. Lorsque je vis l'homme, je reconnus le passager qui s'adressa à moi, une scène déjà répétée et avec une sorte de fascination, j'anticipais mentalement ses répliques et les

miennes ! Avouez qu'il y a de quoi se poser des questions. L'ami au chevet duquel je me rendais avait perdu sa mère dans des conditions éprouvantes pour un tout jeune homme délicat mis à mal par les agissements d'un père centré sur lui-même. Sans que je ne sois au courant de tout, je mesurais cependant intuitivement les dégâts d'une blessure narcissique qui l'avait rendu vulnérable. Il recherchait sans cesse l'approbation, l'amour d'un père. Je savais intuitivement qu'à cette période les femmes ne l'attiraient pas, aussi notre amitié s'enracina sans risque de dérapage.

— **Définissez « blessure narcissique »**

— Un enfant, un adolescent a besoin du regard d'amour et de la reconnaissance de l'adulte pour, à son tour, devenir un adulte accompli. Les traumatismes de l'enfance sont d'autant plus impactants que le jeune se trouve en pleine construction si vous me permettez la métaphore et que tout ce qu'il vit dans le cercle familial constitue à ses yeux la seule norme et vérité, tout comme les valeurs, les us et coutumes transmises par ses ascendants. Songez que pour lui les paroles comme les actes d'un parent y compris adoptif constituent LA référence. Difficile de s'en protéger et de relativiser. Parfois pour survivre, il lui faudra recueillir à l'extérieur des éléments de comparaison, développer une clairvoyance et un esprit critique salutaires lui permettant de sortir d'un conditionnement nocif. Il aura pour se faire besoin de modèles d'adulte, père ou mère, de substitution. Un enseignant, un coach sportif, un membre du voisinage, par exemple, un parent éloigné peuvent compenser le manque. Vous comprenez l'importance de développer le libre arbitre de chaque enfant par des fréquentations extérieures, par la connaissance et l'expérience.

— **Revenez à votre ami.**

— Son intelligence vive lui permit de réussir un concours d'entrée dans une banque nationale. Il obtint des avantages matériels importants à ses yeux. Cependant, son besoin de reconnaissance restait omniprésent. Je séjournais chez lui quelques mois, le temps d'une nouvelle formation supérieure. Nous nous entendions à merveille et nous partagions une amitié sincère. Il fut alors coopté au sein d'une une secte dont il me parlait ouvertement. Ce que ce fils de gauchiste ignorant des choses de la religion m'en apprit un soir avec l'enthousiasme du néophyte m'inquiéta. Comprenant les raisons de leur choix et les liens psychologiques grâce auxquels ils le tenaient à leur merci, j'essayais d'en appeler à la raison. Impossible, tout occupé qu'il était de nourrir ses besoins inconscients. Il se réveillerait plus tard. Du moins, je l'espérais.

Je finis par m'endormir, l'esprit troublé et en proie à un malaise diffus que ma fatigue ne parvenait pas à dissiper.

Je fis un songe.

— **Décrivez-le.**

— J'entrais par une porte latérale dans une salle de conférence semi-obscure. Je devinais des rangées de chaises parallèles à une estrade surmontée d'une longue table où des conférenciers devisaient à propos de Dieu. Visiblement la conférence avait déjà commencé et je ne souhaitais pas l'interrompre ni gêner l'auditoire. Intéressée, à pas de loup, veillant à m'effacer le plus possible, je m'assis en bout de rangée. Au bout de quelques minutes, une femme très élégante, vêtue d'un tailleur à la ligne sobre et épurée, se pencha vers moi, perchée sur ses talons hauts et me murmura à l'oreille :

— Avez-vous payé avant d'entrer ?

Je la considérai, les yeux écarquillés.

— Pourquoi, il faut payer pour entendre la parole de Dieu ?

Affectée et souriante, elle susurra.

— Ne faites pas de scène et quittez les lieux en silence je vous prie.

Je sortis donc et marchai en direction d'un lieu visiblement familier. Tout le long de la route je pestais. Quoi ! Ces hommes et ces femmes profitaient d'un désir légitime de spiritualité et le détournaient pour s'enrichir ! Comme s'il s'agissait d'une marchandise ou comme si la connaissance du divin était réservée à une élite aisée. Ces individus trompaient leur monde ! Je fulminais en proie à une colère sacrée. « On ne peut avoir qu'un seul maître, Dieu ou l'argent ! » J'étais dans une rage indicible. Outrée, révoltée contre ce procédé inique, j'arrivai enfin dans une grande maison où ne se trouvaient que des hommes. Comme je ne pouvais pas voir mon corps, je ne saurais dire si j'étais homme ou femme mais il me semble bien que j'étais la seule femme présente en ces lieux. Je leur contai ma mésaventure sans rien perdre de la sourde colère qui m'animait tantôt. Je me rendis ensuite devant un homme. Allongé dans une baignoire, il lisait le journal. Je ne voyais pas son intimité cachée par la feuille de chou qu'il parcourait et je baissais les yeux en lui parlant, par pudeur. Je lui racontai l'incident. Je sentais en sa présence le calme revenir au fur et à mesure que je demeurais à ses côtés, consciente de son écoute attentive. Un homme arriva sur ces entrefaites dans la maison. Il manifestait une excitation telle que nous le suivîmes. Il proclamait :

— Un homme est arrivé en ville, il parle de Dieu, allons le voir !

Comme il arrive dans les rêves, sans transition, le baigneur marchait devant moi vêtu de pied en cap. Je bougonnais à nouveau.

— Encore un qui se prend pour Jésus.

Il se retourna alors et me fit face. Il me regarda longuement, droit dans les yeux, et me demanda :

— Et toi, est-ce que tu crois en Jésus ?

Je sentis que cette question revêtait une importance capitale à laquelle je devais répondre en mon âme et conscience et non de façon frivole ou superficielle. Je plongeai au plus profond de moi et la réponse jaillit, claire, assurée. « Oui. Oui, je crois ».

Alors, tout son visage s'illumina d'un sourire radieux et il me dit simplement : « J'en suis heureux ».

C'est alors que je le reconnus. Et sans transition, sur son image, je m'éveillai.

Ce songe m'a bouleversée et bien entendu, j'en parlai au jeune banquier de mes amis sans pourtant, me sembla-t-il, parvenir à le convaincre. Je quittai la capitale et je n'entendis plus jamais parler de lui. J'ai essayé de retrouver sa trace à plusieurs reprises sans y parvenir.

— **D'autres rêves ou songes ?**

— Oui, un dernier. Je voudrais juste préciser que vingt ans s'étaient écoulés lorsque je vécus une scène similaire à celle des conférenciers. Cela se passait dans un lieu de culte et on y monnayait les faveurs de Dieu tout en prêchant le détachement matériel.

— **Avez-vous payé ?**

— Non. Je suis partie, troublée par la similitude d'expérience.

— **Un dernier songe ?**

— Il a longuement hanté ma conscience.

— **Pourquoi ?**

— Il était effrayant et je n'en comprenais pas la clef.

— **Un cauchemar ?**

— Oui.

— **Décrivez-le.**

— Tout semblait très réel, jusque dans les sensations éprouvées. Je me trouvais, enfin, si je puis dire, dans une grande étendue désertique, vide de toute trace d'existence. Je sentais une chaleur accablante de rôtissoire. Je ne suis restée en ces lieux que le temps de découvrir d'énormes animaux revêtus de lourdes carapaces.

— **Des crabes ?**

— En effet, une sorte de crustacés mais d'une taille phénoménale. Aucune autre vie visible. Le panorama se déployait dans des teintes orangées, des couleurs de feu, un dégradé de cieux pourpre à jaune vif de

soleil couchant. Je respirais un air étouffant. Lorsque je m'éveillai, mon premier réflexe fut de constater que ce n'était qu'un cauchemar et je l'imputais à mes conditions de couchage. Peut-être avais-je eu de la fièvre ? En vérité, j'essayais de me convaincre du caractère irréel de ce que je venais d'expérimenter avec une précision des sens inouïe. Au plus profond de moi et sans que je veuille le reconnaître, je fus témoin d'une fin de monde terrifiante. Elle hanta longtemps ma mémoire.

— **Qu'est-ce que ce rêve à de spécial ?**

— Comme dans les autres songes ou contacts avec des messagers, il porte une dimension prophétique. Lorsque la catastrophe a eu lieu, j'étais chez moi, avec mes enfants et leurs petites familles, ils étaient venus me rendre visite pour les vacances. Et nous avons vu au loin les cieux changer de couleur en un instant. Nous aurions dû tous mourir. Je ne sais pas pourquoi nous fûmes épargnés. J'avais entendu parler de l'inversion des pôles magnétiques par des climatologues. Ils m'avaient précisé qu'en Bretagne la population serait saine et sauve. Bref, ce sont-ils trompés dans leurs calculs ? J'en doute. Simplement à cette heure, cette vision de cauchemar est devenue une réalité sur la quasi-totalité du globe.

— **En avez-vous parlé à votre entourage ?**

— Du cauchemar ? J'étais très jeune alors. Je ne comprenais pas moi-même le sens de cette effrayante vision. Qui aurait pu alors prédire la catastrophe ? Les scientifiques ? Oui, sans doute. Les politiques ? Encore plus sûrement qui disposaient du résultat de l'ensemble des travaux et qui ne prirent pas les mesures nécessaires dès le départ pour protéger l'ensemble des écosystèmes. Si malgré des informations fiables, dûment documentées, ils n'ont pas bougé, vous pensez bien qu'ils se seraient souciés du rêve prémonitoire d'une fillette inconnue comme d'une guigne. Et maintenant, il est trop tard.

— **Fin de la séance.**



Ils marchent en silence le long du tour de ville comme les habitants l'appellent un peu par dérision autant que par fierté. C'est Hosty qui rond le silence le premier.

— Pourquoi m'avez-vous menti, hier ?

— A quel propos ?

— A propos du gin…

Elle, changeant de couleur :

— Oups, pauvre de moi. Vous vous en souvenez donc ? j'espérais que… Dommage. Bon. Voyons… Que puis-je vous dire ? Pardon déjà de vous avoir menti, ce n'est pas de moi. Désespérant de trouver un

argument convainquant pour vous sortir du trou, enfin, vous me comprenez, j'ai cédé à l'idée du moment que les cadavres de bouteilles m'inspirèrent. J'avoue qu'elles m'apportèrent l'étincelle, d'un genre douteux, j'en conviens volontiers, pour vous élever vers la lumière. Je n'ai pas trouvé mieux pour vous sauver du désespoir qui vous engloutissait. Du reste, souvenez-vous, je vous ai avoué cette nuit mon forfait. Faute avouée...

— … Le barman n'a pas d'alcool en stock. Vous imaginez bien qu'il m'en aurait fait goûter.

— Exact. Pourtant vous m'avez suivie ?

— Oui, je devais être passablement éteint… ou assoiffé.

— Ou un restant d'instinct de survie ? En tous cas, pardon encore mais je suis heureuse que ce piètre argument ait fait mouche. Éclairez ma lanterne, Hosty, où donc vous êtes-vous procuré les bouteilles ?

— Auprès des paysans. J'en ai en stock dans mon local.

— C'est du marché noir ?

— L'alcool n'est pas vraiment interdit. Simplement, comme l'essentiel de ce que nous consommons provient de l'intérieur, et que, pour le moment, nos productions manquent de finesse, par mesure de santé publique on évite sa consommation. En clair, il arrache. On s'en sert surtout comme désinfectant. Quant au vin, il s'apparente plus à un pétillant légèrement fermenté qu'à un véritable vin de table. Par contre, le vinaigre est savoureux dans les salades.

— Je confirme, j'en ai trouvé dans le garde-manger. Pourquoi avez-vous bu autant ?

— Par désespoir.

— Le souvenir des charniers ?

— Ce serait suffisant pour sombrer dans la folie. Cependant, la cause était plus égoïste ou plus intime, si vous préférez.

— Vraiment ? *l'encourage-t-elle.*

— Oh, après tout, qu'importe. Vous voulez savoir ? Accrochez-vous âme sensible. Je vous ai appris qu'à seize ans j'ai quitté ma famille pour m'engager, n'est-ce pas ?!

— Oui.

— Je ne vous ai pas tout raconté. Mes parents ne pouvaient biologiquement pas concevoir d'enfant. Donc, ils sont partis au Japon où les premières maturations in vitro commençaient à faire parler d'elles.

— Je croyais que les taux de réussite n'étaient pas très élevés dans l'ancien monde voire inexistants ?

— Il paraît. Pour moi ça a marché a priori puisque je suis là. Je sais qui est mon père, mais, enfant, je n'ai

jamais connu ma mère.

— Comment avez-vous appris les conditions de votre naissance ?

— Mes parents ne s'en cachaient guère. Ils en discutaient lors de cocktails avec leurs amis. Du reste, lorsque je faisais des frasques, ils ne manquaient pas de rendre ma « génitrice » responsable.

— Oui, de nombreux parents font ça. Ce n'est pas pour justifier les vôtres, c'est toujours plus facile d'incriminer l'absent, à tort ou à raison.

— Bref, le jour anniversaire de mes douze ans, ils m'ont appris qu'ils se séparaient. Avant je les voyais guère, mais à compter de ce jour, je suis devenu un souvenir encombrant dont ils ne savaient que faire.

— C'est pour ça que vous rêviez en classe ?

— Oui. Je n'avais de cesse de penser à cette mère biologique à qui je devais l'existence. Lorsqu'on me reprochait ma présence, je pensais à elle et j'imaginais qu'elle devait penser à son petit garçon et que je lui manquais. Complètement irrationnel, je sais. J'étais intimement convaincu de lui ressembler. Pourtant un médecin spécialisé m'avait expliqué que de nombreux paramètres intervenaient et que le taux de prédictibilité des caractéristiques physiques de l'enfant restait très aléatoire pour ne pas dire incalculable. De plus, d'autres données joueraient elles-aussi un rôle non négligeable, comme l'environnement politique, historique ou social. Un enfant finit par ressembler selon lui à ses parents d'adoption.

— Pour quelle raison vouliez-vous tant ressembler à quelqu'un que vous ne connaissiez pas ?

— Le manque d'amour sans doute, de tendresse. On a eu beau me seriner que l'instinct maternel n'existait pas, moi je rêvais de la tendresse, des câlins d'une maman. Que sais-je !Et je voyais bien des mamans agir ainsi envers leurs enfants.

— Pas les pères ?

— Je ne sais pas. Le rapport était différent. Peut-être pour des raisons d'éducation.

— Vos parents n'étaient pas démonstratifs ?

— Ah, non ! Pas trop. Je pense que ça ne leur venait pas à l'idée. Ils me choyaient. Matériellement, rien à dire. Mais, affectivement… Bref, mon phantasme tournait à l'obsession. Aussi j'ai commencé à me perfectionner en informatique.

— Pourquoi ?

— Pour craquer les fichiers de la clinique privée.

— Vous parlez japonais ?

— J'avais suffisamment appris de caractères pour déchiffrer ce qui m'intéressait. D'autant que j'avais

déniché un traducteur très puissant. Donc, la langue ne constituait pas un obstacle majeur. Même pour un dyslexique.

— Vous aviez quel âge ?

— Quatorze ou quinze ans.

— Avez-vous réussi ?

— Oui. J'ai découvert son identité. Vous n'imaginez pas ce que cela représentait pour moi.

— L'avez-vous rencontrée ?

— Non.

— Pourquoi ? Elle était japonaise ?

— Absolument pas. Moins inconcevable qu'il n'y paraît, elle était d'origine suédoise. A ce moment-là, elle séjournait au Japon pour son travail. Lorsque j'ai fini par la localiser, il était trop tard.

— Vous voulez dire que... ?

— Oui. Elle était morte. J'ai cherché mais je n'ai retrouvé ni demi-frère ni demi-sœur. Dommage. J'en ai vachement rêvé. Bref, je m'étais mis à pirater tous les fichiers des cliniques qui pratiquaient les FIV et les MIV pour obtenir les coordonnées des autres.

— De quels autres parlez-vous ?

— Des autres bébés éprouvettes comme ils nous appelaient au début. Avant que nous ne devenions la norme. Je me demandais si j'étais le seul à ressentir cette souffrance. Je passe sur les détails. J'ai réussi à correspondre avec une vingtaine d'entre eux, surtout issus de FIV. A priori, à l'adolescence les choses commencent à se gâter, quand les questions fusent et qu'on est en quête de modèle ou d'identité, enfin, c'est ce que j'en ai conclu. Parfois, en devenant parent, on cherche cette part de nous qui reste celée. Le sentiment qui prévaut : une sensation d'incomplétude. Nous restons face à une énigme vivante, notre propre personne. Il m'aurait fallu avoir accès à plus de fichiers pour parvenir à une conclusion formelle.

En ce qui concerne les futurs parents, les sources de mécontentement ne manquaient pas d'affluer. Ce qui est certain, c'est qu'on leur faisait miroiter des enfants à la carte. Tout le monde ne pouvait pas s'offrir un tel luxe. C'était encore plus vrai lorsqu'il s'agissait d'une MIV. Le coût était exorbitant, mais quel confort : quand l'enfant était prêt les parents venaient le cueillir à la maternité et voilà. De la vraie culture hors sol ! Sans souffrance, pas besoin d'une mère porteuse, et sans risque, pas d'accouchement. Zen. Forcément, ils devaient être déçus s'ils avaient des idées très arrêtées sur le fruit de leur investissement. Moi je sais que mes parents espéraient un grand gaillard de deux mètres. C'est plutôt raté. Même s'ils s'étaient offert un

super joujou, ils avaient été déçus d'autant que j'étais pas du genre tranquille et que mes besoins ont grandi avec le temps. Il en faut de la patience, de l'amour en acte pour élever un enfant. Bref, souvent la souffrance et l'incompréhension se trouvent dans les deux camps.

Un rictus amer passe sur les lèvres d'Hosty.

— Est-ce la raison de votre engagement ?

— Oui. Je ne les voyais pour ainsi dire plus. Ils menaient leur vie chacun de leur côté et moi, au milieu, je m'accrochais au gouvernail pour ne pas chavirer. Parfois, je demandais à mon ancienne nounou de venir me chercher au bahut et je me jetais dans ses bras pour épater la galerie. Les autres faisaient semblant de ne pas connaître leurs mères surtout lorsqu'elles les affublaient de petits noms idiots devant nos petites copines et moi, pauvre crétin, j'en bavais d'envie ! J'aurais donné toutes mes consoles de jeux pour vivre un tel bonheur.

Quand je me suis engagé, j'ai découvert que je n'étais pas le seul à avoir recherché une famille dans l'armée. Nous pouvions crever à tous moments, les proches ne pensaient qu'au dédommagement que notre décès pourrait leur procurer grâce à l'assurance vie. Les miens n'attendaient pas après ça. Par contre, j'étais devenu important… Au moins au début. Lorsque j'avais des permissions, ils insistaient pour que je retourne les voir. J'en étais heureux.

— Vous leur manquiez.

— Vous croyez ça ? Vous êtes trop naïve. Moi aussi je l'ai crû. En réalité, je ne les voyais pas davantage si ce n'est qu'on m'exhibait dans les réceptions une fois chez l'un une fois chez l'autre, on s'arrachait ma présence. Et puis, je suis retombé dans l'oubli et le discrédit.

— Pourquoi ?

— J'étais un homme du rang. Je faisais tâche à côté des enfants de gradés qui, après des écoles préparatoires, rentraient directement par le haut.

— A seize ans vous êtes entré comme homme du rang ?

— J'ai falsifié ma carte d'identité. Un jeu d'enfant, si j'ose dire. Ce n'était pas le matériel de pointe qui manquait chez moi. La première année, j'ai craint pourtant que ma supercherie soit découverte : vous savez bien que toutes les données personnelles sont stockées dans des fichiers centraux. Pour une raison que j'ignore, je suis passé entre les mailles du filet. Et puis, physiquement je donnais le change. Enfin, vous savez, lorsque vous vous présentez, si vous résistez aux entraînements des premiers mois, ce n'est pas compliqué d'obtenir un engagement de cinq ans. J'ai accepté les missions à l'étranger et j'étais sur le

terrain lorsque la catastrophe a eu lieu. Nous disposions d'un équipement spécial pour résister aux radiations.

— Et votre mère comme vous l'appelez ?

— Elle habitait à Stockholm. Vous connaissez ?

— Je connaissais des chercheurs qui y résidaient mais je ne m'y suis jamais rendue.

— J'ai vu ma grand-mère biologique, sa mère, trois ans après mon intégration. Un coup de chance. Après il eut été trop tard : elle a fait partie du nombre incalculable de victimes. Mes parents y sont passés eux-aussi. Lorsque je suis allée la voir, en me découvrant sur le pas de la porte, j'ai crû qu'elle allait se trouver mal. Bref, elle m'a montré des photos, nous avons visionné des vidéos. Nous conversions dans un anglais approximatif cependant suffisant pour nous comprendre. Elle m'a parlé longuement. Vous allez rire mais je ressemble singulièrement à cette génitrice inconnue, elle aussi rejetait régulièrement ses cheveux en arrière. Voilà pourquoi à notre rencontre la vieille dame a failli s'évanouir. Je suis reparti avec un regret immense et le sentiment qu'on m'avait volé ma vie. Pareil à ces chiens que l'on offre à Noël et dont on se débarrasse au moment des grandes vacances. Pire, on m'avait élaboré de toutes pièces puis, un beau jour, on m'avait relégué aux oubliettes.

— Et c'est dernièrement que vous avez réalisé cela ?

— Disons qu'en vous écoutant parler, en passant du temps auprès de vous, j'ai pris conscience de l'ampleur du manque qui est le mien.

— Vous savez, on n'a pas de mode d'emploi pour devenir parent et ce qui fonctionne avec l'un reste sans effet pour l'autre. Et puis toutes les génitrices comme vous dites ne possèdent pas dans leurs qualités ou compétences la fibre maternelle, ce serait trop facile.

— En effet. J'ai appris que chez certaines parturientes le déclic avec l'enfant ne s'opère pas à la naissance. La rencontre n'est pas au rendez-vous. Et pour vous ?

— Mes accouchements étaient difficiles et recevoir dans mes bras chaque nouveau-né tenait du miracle. Désolée de vous répondre franchement et de risquer d'augmenter votre peine mais j'avais eu tout le temps de mettre ma patience à l'épreuve durant les grossesses et j'avais hâte de découvrir le petit être qui avait pris vie en moi. J'étais prête. Toute mon attention et mes soins se tournaient vers mes bébés.

— Et s'ils avaient été handicapés ?

— La question m'avait été posée et j'ai refusé de faire pratiquer une amniocentèse, trop risquée pour le fœtus. Ne croyez pas que j'ignorais les contraintes de certains handicaps tant pour l'enfant que pour

l'entourage. J'aurais fait mon possible, comme tous ceux qui y sont confrontés.

— Avez-vous rejeté vos enfants à l'adolescence ?

— Non.

— Et après ?

— Pas plus après qu'avant.

— Donneriez-vous votre vie pour vos enfants ?

— Il me semble qu'aimer c'est donner sa vie, se donner sans compter. J'ai donné autant que je le pouvais, trop consciente de mes limites. Que ne donnerait-on pour un enfant ? Et puis, ne croyez pas qu'il se contente de se nourrir de votre amour, il vous en abreuve en retour.

— Merci de votre honnêteté. Vous comprenez pourquoi je me suis saoulé? Lorsque je faisais face à des horreurs, il n'y avait ni la douce présence ni le souvenir d'une mère pour me consoler, me caresser les cheveux et s'inquiéter de mon sort. Pas davantage celui d'un père pour me donner la force de croire en moi. Si je suis malheureux qui va s'en préoccuper ? De toute façon, il est trop tard.

Il guette sa réaction alors qu'il évoque la caresse maternelle dont elle s'est rendue coupable et qui en d'autres lieux lui aurait valu la prison sinon pire.

Elle rougit mais riposte :

— Non que je veuille ignorer vos ressentis, ils sont légitimes, j'en conviens, comme votre souffrance passée. Simplement, permettez-moi de vous détromper, aujourd'hui la donne a changé : Hosty, regardez-moi je vous prie, et écoutez-moi : nous étions tous inquiets, tous, sans exception. Les gens ici sont bienveillants pour de bon et AIMANTS. Du reste vous devez comprendre une chose essentielle : quoi que vous ayez vécu, d'où que vous veniez, nous vous aimons. Vous avez bien entendu, nous vous aimons tel que vous êtes, juste tel que vous êtes.

Sa mâchoire tremble un peu lorsqu'il murmure :

— Ainsi je n'ai pas rêvé. Vous m'avez bel et bien dit hier que vous aviez entamé des recherches pour me retrouver, n'est-ce pas ? Maintenant il va me falloir assumer mon abandon de poste. Et le manquement à mon devoir risque de me coûter l'exclusion immédiate.

La femme prend les mains solides dans les siennes et réalise qu'Hosty la dépasse facilement d'une tête ou deux.

— Écoutez, Hosty, vous n'avez fait de tord qu'à vous-même. Qui irait vous dénoncer ? Moi ? Lia ? Elle n'a fait aucun commentaire à propos de votre absence. Ceux qui ont participé à la battue ? Le gamin qui a

apporté ce matin vos effets personnels et que visiblement vous fascinez ? Voyons, regardez-moi, je vous en prie, de grâce, regardez-moi, croyez-vous que nous resterions les bras croisés si vous risquiez quoi que ce soit ? Pensez-vous réellement que nous puissions vous abandonner ? Que deviendrait la Croix-du-Sud sans notre *Hospitality Officer* unique et préféré ?

La réaction d'Hosty ne se fait pas attendre. Tel un tout petit enfant, il s'écroule dans les bras de la femme et pleure sans retenue, un gros chagrin qui gicle comme des pierres sous l'orage. Sa casquette roule sur le sol indifférente à sa disgrâce. La femme hésite, puis, avec douceur, se met à caresser les cheveux ondulants d'un geste maternel.



*Atypique, atypique, est-ce que j'ai une gueule d'atypique ?! **

Par Diego MARTIN

« Avec Ibn Battûtâ, la vie est un voyage et le voyage est un récit. » En chaque enfant sommeille un précurseur, en chaque adulte un enfant. Donnons-leur les moyens de tracer un nouveau chemin, leur propre chemin de vie que d'autres pourront emprunter à leur suite s'ils le désirent.

**Profil atypique : autodidacte, enfant indigo, cerveau droit dominant, haut potentiel, intuitif/ve, surdoué.e, surefficient.e, précoce, empathe, génie, medium, profil hybride, zèbre… et autres étiquettes auxquelles les principaux intéressés ne croient pas. Tout le monde les regarde comme des êtres tout puissants. Sauf eux. Ils en ont marre d'être montré du doigt quand ils ne sont pas ostracisés. Et puis, le diagnostic posé ne résout rien. C'est peut-être pire. Ils pensent à une erreur d'interprétation qui conduit à un désagréable sentiment d'imposture.*

[...]

Environnement

Un environnement anxiogène va l'épuiser. Il sait s'adapter certes mais il a besoin d'un climat serein, stimulant et juste. Sa capacité d'analyse et ses petites antennes lui feront percevoir des signes avant les autres. Ainsi, un élève décèlera la brèche chez le professeur : que ce soit des lacunes au niveau des savoirs, un manque de rigueur, de profondeur, d'intérêt ou de professionnalisme, un manque d'humanité, d'intégrité, d'équité, un manque de confiance en soi, quelque faiblesse. Il peut alors éprouver beaucoup de difficulté à s'intéresser aux cours, in fine *ses apprentissages peuvent s'en ressentir. De même, les enseignements en distanciel lui seront peu favorables s'ils engendrent un sentiment de solitude.*

Je peux l'illustrer par divers exemples tirés de mon expérience auprès d'un public de jeunes et d'enfants.

Prenons le cas de Sonia[20]. Cette adolescente avait été placée très tôt en institut tant pour des questions de santé que pour la sortir d'un cadre familial inadapté. Elle se retrouvait souvent devant les principaux, proviseurs ou CPE des établissements secondaires pour des motifs divers. Le plus souvent elle s'opposait aux adultes voire à certain.e.s condisciples. Elle excellait dans l'art de se faire exclure de cours. Elle savait se

20 Pour préserver l'incognito des personnes, et pour ne pas leur nuire, j'utilise des prénoms ou des noms d'emprunt.

montrer irrévérencieuse, menteuse, provocante, sa parole pouvait fuser, cinglante et toucher là où le bas blessait avec une précision quasi chirurgicale. Seulement l'observation révélait qu'elle ciblait les individus. Ainsi, les enseignants avec des qualités professionnelles avérées, une intelligence de cœur ou enfin, des cours dont elle appréciait la teneur étaient épargnés malgré leurs limites qu'elle ne moquait pas. Auprès d'eux, elle se faisait un devoir d'assiduité. Son attitude était aussi exemplaire et respectueuse que possible. Et il n'était pas rare qu'elle finisse par y obtenir des résultats honorables. Chez des élèves aussi intuitifs, la notion de respect bilatéral ne s'apparente pas à un vain concept. Très jeune, ils prennent conscience du degré de respect et d'intérêt de l'adulte envers eux. Le temps passant cette faculté ne s'estompera pas. Sonia s'adaptait si bien à son milieu qu'elle était bienveillante et respectueuse, qu'elle s'impliquait avec les adultes montrant l'exemple. Ce principe d'exemplarité est essentiel. Un enfant quel qu'il soit sait faire la part des choses, il n'attend pas de l'adulte d'être aseptisé ni d'être parfait, ni omniprésent, il passe par dessus nos fragilités et nos manques. Il est sensible à ses intentions. Un profil atypique est juste là par son attitude pour nous le rappeler. Il agit un peu comme une sonnette d'alarme ; il appartient aux professionnels et aux parents de réfléchir au sens qu'il convient de lui donner. Soit on écoute et on progresse, soit on refuse de l'entendre et on va au clash.[21]

Le rôle de l'adulte est déterminant dans le rapport que l'enfant entretiendra avec lui-même, sa propre estime, son rapport aux apprentissages et sa confiance en lui comme en l'adulte. Prenons à présent le cas d'Anselme. Ce petit garçon est alors âgé de deux ans. Son frère aîné se trouve en plein apprentissage de la lecture et il se plaît à lire à voix haute les textes de la leçon du jour. A l'école, on lui a appris à suivre avec le doigt les mots qu'il lit et Anselme se tenant derrière lui en diagonale, silencieux, ne perd pas une miette des enseignements involontaires du jeune instituteur. Ceux qui connaissent l'histoire de Marcel Pagnol souriront tant les deux se confondent. Il n'en demeure pas moins qu'un jour, la mère des enfants surprend une nouvelle fois la scène et note le sérieux avec lequel le petit se tient debout, immobile, suivant la lecture orale mot à mot, grave et silencieux. Elle se permet de rompre le charme :

«— Mais que fais-tu Anselme ?

— J'apprends à lire.

— Tu apprends à lire ?!

— Oui, maman.

21 Don Bosco a su initier une pédagogie basée sur la confiance, la responsabilisation et la bienveillance.

— Mais comment ?!

— Ben, je suis avec mon grand frère !

— Et tu comprends ce qui est écrit dans son livre ? Je veux dire, tu sais lire ?

— Oui !

— Alexandre, veux-tu me prêter ton livre, s'il te plaît ?

— Tiens, répond gentiment le grand avec son lumineux sourire.»

Et voilà que, toujours aussi sérieux, le petit Anselme, tout content, se met à lire le texte presque sans hésitation. Se demandant s'il lit par cœur, la mère pose le doigt sous certains mots et demande à l'enfant ce qu'il y a d'écrit. Ce à quoi il répond sans sourciller.

L'école a-t-elle pour mission de gérer les profils atypiques ? Il existe des professeurs, des structures et des écoles alternatives qui essaient d'intégrer au mieux le profil complet de l'enfant pour favoriser son éveil et venir à bout de ses freins. Faire appel à un psychologue qui évalue le quotient intellectuel de l'enfant est un outil intéressant mais qui ne donne pas pour autant de recette pour favoriser le développement du sujet. Souvent, il existe un décalage important entre sa maturité affective et intellectuelle. Je ne saurais que conseiller aux parents de faire appel à leur bon sens et à leur intuition. Ce qui doit les guider c'est l'amour et l'intérêt de l'enfant. Il n'existe pas de voie royale autre que celle dans laquelle il s'épanouit. Son plaisir d'apprendre, sa curiosité et sa joie de vivre sont de bons indicateurs. Validez-le dans ses apprentissages. Einstein le mentionnait : pour apprendre il n'y a pas de meilleur stimulant que le plaisir.

Reprenons le cas d'Anselme. Scolarisé à l'âge de deux ans et demi, la structure qui l'accueillit ne sut pas faire face. On alterna les passages entre deux sections, et de fait, l'enfant en fut perdu. Il subit par ailleurs des brimades et des corrections corporelles. L'enfant n'en parla pas à la maison. Il s'enferma dans le mutisme. La peur se substitua au plaisir d'apprendre. Alors qu'il avait été propre très tôt, une énurésie diurne se mit en place. Son attitude générale changea. Ce sont les signes qui permettent de comprendre que l'environnement n'est pas adapté ou toxique pour un enfant donné.

Il ne s'agit pas de juger les professionnels mais de rester au niveau des faits. N'hésitez pas à changer d'approches pédagogiques et éducatives si elles vont à l'encontre des résultats espérés voire en dernier recours, au besoin changez d'établissement. Ce qui est valable pour un apprenant ne sera pas nécessairement transposable chez un autre. Un enfant sensible aux injustices répondra à la violence par une violence dirigée parfois contre sa propre personne. Il peut arriver à faire preuve d'une maturité

étonnante et à prendre de la distance, en s'écartant de ce qui lui est contraire, en s'enfermant dans le silence, en adoptant une attitude asociale en guise de protection. Encore une fois, la diversité de réponses invite à la prudence et à la vigilance. Un enfant a besoin d'un cadre structuré pour apprendre mais il a aussi besoin de liberté au sein de cette structure. Enfin, à ne pas négliger, tout enfant a besoin de reconnaissance. Le cadre ne doit en rien devenir un carcan. Il doit rester légitime et évolutif, souple. Pour autant, ne tombez pas dans la permissivité ni le copinage que sa maturité pourrait induire : vous serez toujours son parent, y compris et surtout à l'adolescence, il aura encore et peut-être plus encore besoin de votre regard aimant et de votre autorité pour devenir un adulte accompli.

Prenons si vous le voulez bien le cas d'André. Comme Sonia, cet enfant est dyslexique. En maternelle et en primaire, il a fallu à la famille de la persévérance pour faire accepter le diagnostic, le suivi orthophonique et mettre en place un accompagnement personnalisé. « Ce n'est qu'un problème de latéralisation, cela passera avec le temps !! Il est intelligent, vous ne voulez pas le stigmatiser… » Et de fil en aiguille, comprendre que le pédagogue, très impliqué, qui cherche à protéger son élève souffre de dyslexie. C'est au collège que l'intelligence et la motivation du jeune seront mises à rude épreuve. Le suivi orthophonique, orthoptique, l'entourage familial viendront en renfort. Le passage en sixième marque une étape cruciale, avec ses avantages et ses inconvénients. L'enfant dit « haut potentiel » peut se cacher derrière un profil « dys » et fonctionner souvent à l'affect. Dans le secondaire, il va se trouver face à plus d'adultes : plus de chances de trouver des professionnels qui nourrissent sa curiosité et sa soif d'apprendre mais également, plus de distance et aussi de psychologies différentes avec qui le contact ne sera pas forcément facile. Un enfant « dys » ne se limite pas à un fonctionnement cérébral particulier, la psychologie du jeune et la souffrance morale qu'il endure le cas échéant ne doivent pas être minimisés. Combien de hauts potentiels donnent le change ? Et à la décharge des équipes enseignantes, plus ou moins préparées à faire face aux profils atypiques, le diagnostic n'est pas facile à poser. Disposent-elles d'un temps ou d'un réseau de professionnels pour les aider à déployer un programme pédagogique adapté ? Quant aux familles, sont-elles sensibilisées aux troubles des apprentissages, aux multiples facettes d'un profil atypique et à la variété d'expressions que cette réalité recouvre ? Pour André, la dyslexie l'a amené à développer des outils organisationnels dans les apprentissages et une force de travail qui l'ont conduit à réussir brillamment les études d'ingénieur chères à son cœur et à œuvrer dans un secteur crucial en terme de ressources et de préservation du vivant[...]

Diego a fini de relire ses manuscrits avec émotion. Il a un petit pincement au cœur en pensant à ses anciennes fonctions de formateur et de coach. Pourtant, il ne regrette pas son choix. Il devenait difficile de réaliser en conscience son métier. Trop de contraintes penchaient dans la balance au détriment de sa liberté d'action et des moyens dont il disposait.



— Diego peut aller se coucher, *baille la femme*, et moi aussi ! Quelle journée !

Ses pensées se tournent vers l'*Hospitality Officer.*

— Je me demande si le terrier d'Hosty m'offrirait assez de confort pour sombrer dans le sommeil du juste.

Pauvre petit, *murmure-t-elle encore*. Partagé entre une force vitale à déplacer des montagnes et une détresse insondable. Seigneur, combien sommes-nous de survivants et combien recherchent les racines dont ils ont été privés ?

Je comprends que des exilés aient constitué une main d'œuvre de choix : après la déportation, la fécondation assistée obligatoire, les lois iniques sur la fin de vie. Pauvre monde qui court à sa perte pour la plus grande joie de l'ennemi du genre humain. Père, de grâce, non par notre mérite, inexistant, mais au nom même de Ton amour miséricordieux, au nom de la passion rédemptrice de Ton Fils bien-aimé, pardonne-nous, nous ne savons pas ce que nous faisons tous autant que nous sommes.

Seigneur, sans passé, quel avenir espérer ? Qu'y-t-il d'autre qui les rattache à la vie qu'un farouche instinct de survie quand ils ne sont pas habités par la colère ou l'envie d'en finir ? Le désir d'enfant peut-il s'assimiler à l'amour que l'on porte à sa progéniture lorsqu'on retrouve en elle le sourire d'un grand-père, le regard d'une mère, la silhouette de l'être aimé ? Lorsque j'ai accouché, j'avais conscience des enjeux : la vie et la mort s'affrontaient. J'avais souffert avec mes bébés. Quelle victoire que de les savoir en vie. Quelle joie de les recevoir contre mon sein, de leur apporter la première nourriture et le premier réconfort. Ma descendance peut se considérer comme le fruit d'une histoire heureuse ou triste. Elle sait d'où elle vient, elle sait où elle va.

Oh, mon Dieu, Dieu de toute tendresse, Ô mon Jésus, Toi qui es la Voie, la Vérité et la Vie, Toi qui es le bon berger, viens au secours de ces pauvres brebis perdues. Qui répond à leur soif d'appartenance lorsque ces pauvres âmes commencent à se poser des questions existentielles ? Comment peut-on se forger une identité, une raison d'être, un destin lorsqu'on ignore tout de ses racines ? Où va-t-on puiser la force d'avancer ? Toi qui a dit quelque chose comme « ne craignez pas petits enfants, car voici que je suis avec

vous jusqu'à la fin des temps ». La fin des temps, en toute vraisemblance, approche à grands pas. Alors de grâce, Lumière éternelle, écoute ma prière. Viens à notre secours. Seuls nous ne pouvons rien. Mais avec Toi pour tirer la charrue qui écrase nos frêles épaules, nous pouvons tout.

La femme essuie des larmes involontaires. Elle tombe à genoux.

— Si seulement je pouvais revenir en arrière, si je pouvais prévenir les instigateurs de l'eugénisme social, ceux qui ont décidé de redistribuer à leur guise les cartes des destinées jusqu'à mettre fin à la vie sacrée d'un être humain... Se croyant à l'abri. Si je leur apportais la preuve de leur erreur stratégique ? Je radote. Non seulement j'écris mais en plus, voilà que je me mets à espérer des choses impossibles… Quoique… rien n'est impossible à Dieu. Et j'ai toute confiance en Lui.

Elle reste un long moment en prière silencieuse au pied de la croix, pauvre parmi les pauvres, le visage tout contre terre.

— À chaque jour suffit sa peine ! Assez pour aujourd'hui. Au lit.



Séance 15

Hosty se balance mollement, une pivoine à la main. Il sourit à la femme revêtue d'une robe longue de teinte pastel, épousant ses courbes dans un drapé souple. La tête est coiffée d'un chapeau de toile crème orné d'un ruban assorti.

— Vous ressemblez à une toile qui se trouve dans la médiathèque. Il ne vous manque qu'un parapluie pour vous protéger du soleil. Attendez, je me souviens du terme exact : une « ombrelle ».

Il lui tend la fleur :

— Tenez, je l'ai cueillie pour vous.

— Merci. Vous êtes chou ! Votre bonté me touche.

— Voulez-vous que j'aille la mettre dans le soliflore du salon ?

— Sans oublier de l'arroser, sans quoi, *peuchère*, comme dirait Marcel, elle fanerait ! Venez, je vous accompagne.

— Vous savez, ça m'a fait du bien de parler avec vous hier soir.

— Votre confiance m'honore Hosty. Votre présence rend les séances avec Lia supportables. Alors si de mon côté j'ai pu vous rendre un peu de tout ce que je vous dois...

— Oh, bien sûr, en parler ne changera pas la donne. Toutefois, pouvoir échanger avec une femme qui pourrait avoir l'âge de ma mère...

— Si vous le dites...

— Quoiqu'il en soit, vous parler m'a fait du bien, sérieux. Merci.

— Avec plaisir. A propos, pourquoi ne prendriez-vous pas rendez-vous avec le thérapeute ?

— Je l'ai déjà consulté. Je suppose que certains cas sont plus lourds que d'autres. Je dois le revoir. Ne croyez pas que je baisse les bras. Au contraire. Il me semble que j'ai besoin de comprendre pour avancer…

— Que voulez-vous comprendre ?

— Par exemple, pourquoi le contact physique a été interdit. Pourquoi la procréation assistée a été autorisée pour devenir obligatoire sauf rares exceptions. Pourquoi avoir laissé à des logiciels le soin de décider à notre place avec qui procréer, nous limitant à la compatibilité entre les donneurs et les receveurs et en écartant les sentiments. Pourquoi nous, nous, enfin, nous ne faisons plus…

— Quoi ? L'amour ? N'ayez pas honte de le dire.

Un peu confus, il avoue :

— Vous n'imaginez pas le bien que ça m'a fait de pleurer dans vos bras.

— Ce n'est pas la même forme d'amour, *s'amuse-t-elle*. Si le besoin de vous épancher vous reprend vous savez où me trouver. Je ne prétends pas usurper la place de votre mère ; toutefois, croyez que vous avez su éveiller mon instinct de protection et mon empathie. Je puis vous offrir la présence d'une mère spirituelle.

Hosty rougit de plaisir.

— Vous ne comprenez donc pas ? Vous ne volez la place de personne. Personne. Ceci dit, j'espérais que vous me le proposiez. *Il lui sourit.* Je n'ai pas fini avec mes questions. Pourquoi partout ailleurs avoir interdit le contact physique entre étrangers et extrêmement codifié les gestes autorisés entre proches ? La santé publique se porterait mieux si on revenait en arrière. Voilà que je me mets à parler comme vous. La proximité physique entre les êtres pour se reproduire ou pour manifester un lien social ou amical se limite à un frôlement de coude ou de main pour les plus intimes. Les seuls à oser braver cet interdit, les marginaux, risquent leur peau. Pourquoi les dynasties qui ont survécu échappent à ce diktat si c'est si inconvenant et malsain ? Ces privilégiés jouissent de conditions d'existence inimaginables, de plus, ils vivent entourés de la mémoire de leurs parents, de leurs grands-parents et ainsi de suite. J'ai trouvé des témoignages d'enfants nés par amour dans les archives de la bibliothèque, j'en ai conçu une haine véritable. Pourquoi eux et pas moi ? Que des bébés comme moi n'aient pas connu la chaleur du ventre de leur mère pour leur maturation ne choque pas le corps législatif. Tous ces échanges qui s'opèrent au stade intra-utérin entre le fœtus et la mère et dont j'ai été privé. Qui me dédommagera du préjudice subi ? Comment compenser une perte inestimable que je vais devoir supporter toute ma vie ? Qui peut se vanter d'avoir de nos jours cette proximité qui rassure, qui réchauffe le cœur, qui… Quoiqu'il advienne ? Cet amour inconditionnel ? Qui s'est arrogé le droit de nous en priver et pourquoi ? Est-ce qu'on m'a demandé mon avis ? Quand on aime on a envie de se blottir dans les bras de l'autre, de s'y réfugier au besoin, de se témoigner de la tendresse, de partager cet élan du cœur et de l'être que l'on ressent. Comment peut-on vivre sans amour partagé ?

— Hélas, Hosty, je ne connais pas la réponse. Quelle que soit l'instance supérieure invoquée, vous n'ignorez pas que tous les êtres humains n'ont pas le même maître. Moi, je n'en reconnais qu'un : mon Dieu d'Amour et Lui, Il se fait proche, tout proche ! Par ailleurs, et je ne sais pas si cela va vous consoler, comme nous l'avons déjà évoqué, certaines mères biologiques ont porté leur enfant et pourtant pour des

raisons diverses, elles ne ressentent pas d'amour envers lui. Toutes ne sont pas ravies de la vie qui se développe dans leur ventre, toutes ne l'ont pas espérée, toutes ne fondent pas devant le petit inconnu qu'elles découvrent et qui a besoin d'elles pour vivre et se développer. Si l'amour ne se commande pas, le manque d'amour ressenti, nous sommes d'accord, laisse une empreinte indélébile.

— Et pour vous ?

— Ne vous ai-je pas déjà répondu ? Chaque grossesse fut unique, chaque enfant s'est révélé à mon âme comme un modèle de perfection intrinsèque. Le plus merveilleux et admirable cadeau de la vie. J'avoue ne pas comprendre que l'on ne fonde pas devant un nouveau-né. Lorsque j'étais enfant, je rêvais d'adopter des enfants de tous horizons pour qu'ils apprennent la tolérance et les abreuver d'amour.

— Et vous avez réalisé votre rêve ?

— D'une certaine façon.



— **Comment comprenez-vous le mot d'ordre : « diviser pour mieux régner ? »**

— Je le comprends mal. Pendant des siècles, les rois de l'économie se sont enrichis en favorisant les guerres, les crises, les famines et j'en passe. Diviser assurait leur pérennité. Et les derniers temps, leur survie. Ils savaient que seul un petit noyau d'humains et de biodiversité dans quelques zones refuges serait épargné. Ils ont solutionné les risques de contestation et de rébellion en dressant les nations les unes contre les autres. Ils ont créé des guerres intestines en favorisant une population étrangère au détriment des premiers occupants. Bien entendu, ces derniers supportaient de plus en plus mal la promiscuité et, au lieu d'en vouloir à ceux qui créaient la zizanie par des pratiques discriminatoires, ils se mirent à détester leurs ennemis déclarés. Le feu de la rancœur fut entretenu ainsi diligemment pendant plusieurs décennies par les pouvoirs établis. Les citoyens *lambda* voyaient leurs conditions de vie se dégrader sans appel. Ils avaient tout essayé au niveau politique. Ils tombèrent dans le panneau comme un seul homme. Et, le jour « J », les leaders se contentèrent de mettre le feu au poudre sur écran plasma, dans une orchestration digne des productions hollywoodiennes réputées, à grands renforts médiatiques. Ah, on voyait qu'ils n'auraient cédé leur place pour rien au monde, ces chefs. Sous leurs baguettes, les mouvements nationalistes déferlèrent tout autour de la planète.

Pendant ce temps, barricadés dans leurs forteresses situées à des points stratégiques du globe, les maîtres du jeu stockaient en abondance toutes les semences anciennes, les ressources, les biens, les espèces, les produits et les apports nécessaires à leur survie. Tous les chercheurs du monde entier avaient sans le

savoir travaillé à leur seule préservation quand d'autres œuvraient pour la destruction massive. Chaque maillon de la chaîne n'avait pas conscience de l'ampleur de la machination. Ces décideurs comptaient sur les IA pour remplacer totalement la main d'œuvre humaine le moment venu et générer une pensée unique. Leur plan était bien ficelé ; seulement ils n'avaient pas suffisamment paramétré l'incidence du grain de sable. Comprenaient-ils le slogan : « réunir ou connecter pour mieux régner » ? S'il avaient compris que les différences ne nous opposaient pas, que mises en commun elles constituaient notre richesse et la seule façon de relever les défis sociétaux et environnementaux auxquels ils pensaient faire face tous seuls, auraient-ils changé de trajectoire ? J'en doute. Ils se sont contentés de réseauter les forces de travail et de production et se sont arrogés seuls le pouvoir décisionnel et organisationnel.

— **Une illustration pour clarifier vos propos ?**

— Si je suis un magnat de l'agroalimentaire, que m'importe la vie d'un inconnu dans une favela ?! Je vais me préoccuper de mes enfants, faire en sorte qu'ils gardent leur suprématie ou moi la mienne si je n'ai pas de descendant.

— **Vous pensez que cela concerne uniquement les industriels ?**

— Tous les dirigeants des groupes de pouvoir sans exception. Oligarques, dirigeants de grosses sociétés, de groupes politiques ou religieux. Vert jus et jus vert.

— **Une illustration.**

— Prenons l'exemple fameux des produits phytosanitaires. Un groupe avait convaincu ses commerciaux au siècle passé de l'innocuité de leurs produits et pour preuve, ils devaient en boire pour convaincre les futurs acquéreurs. Des documents d'archive en attestent. Tout marcha à merveille et les commandes affluèrent. Le seul problème fut l'issue fatale pour les employés zélés qui avaient appliqué à la lettre les directives et consommé l'infâme breuvage. Est-ce que ces poisons furent retirés du marché ? Pas le moins du monde. Des agences sanitaires se bornèrent soixante ans plus tard à étalonner des doses journalières admissibles sans tenir compte de l'effet cocktail bien connu des chimistes.

En Amérique latine, des peuples étaient largement impactés par l'épandage de produits qui s'infiltraient dans les cours d'eau et les nappes phréatiques alimentant les villages. Une équipe de journalistes s'était rendue auprès de l'un des dirigeants du groupe. Ce dernier les reçut avec courtoisie et accepta de répondre à leurs questions sous l'œil de la caméra. Il assura l'équipe que les villageois mentaient, qu'ils l'avaient manipulée. Leurs pesticides ne contenaient pas de perturbateur endocrinien. De la pure diffamation de la part des villageois. Du reste, on pouvait sans risque en boire un verre, telle fut sa

conclusion, servie par un sourire éclatant. L'enquêteur très courtoisement lui répondit qu'il ne demandait qu'à le croire. Du reste, il lui fournissait l'occasion de démontrer sa bonne foi. En effet, il s'était muni d'un bidon de pesticide et lui en offrit un verre. Se levant d'un bond, les yeux soudain révulsés, le capitaine d'industrie mit aussitôt un terme à l'entrevue. Il insulta son interlocuteur, le menaça et avec véhémence cracha qu'il ne risquait pas d'y toucher à ce verre ! A d'autres !

Comment cet homme aurait-il réagi si après avoir consommé ces substances nocives, sa santé avait singulièrement décliné ou si sa progéniture avait hérité de quelque malformation notable ?! Il réfléchissait en terme de rentabilité, de gain, il n'éprouvait envers ses victimes que du mépris voire de l'indifférence.

Nourris au lait de la compétition et de la loi du plus fort, combien pourtant miroitaient sa place et les biens secondaires qu'elle procurait ? Il est mort à présent. Qu'a-t-il emporté comme bagage au moment du grand départ ?

— **Comment changer ces comportements ?**

— Pour changer la donne, il nous aurait fallu changer de niveau de conscience. Au lieu de vendre des armes de destruction pour gagner sa vie, l'homme pouvait trouver les moyens de rendre à cette terre sa première et ultime fonction de refuge et de paradis pour la Vie dans toute la splendeur de sa diversité. Il s'est borné à la loi du plus fort, du plus violent, agissant par pulsions, ce faisceau d'attitudes qui nous a conduit à la catastrophe. Les dirigeants savaient notamment que toutes les centrales nucléaires répandues à travers le monde ne supporteraient pas l'exposition à une forte chaleur. Ils n'ont pas cherché à les rendre inoffensives. Ils ont juste fait taire les alarmistes. A ceux qui voyaient plus loin que le maillon de la chaîne où ils exerçaient leur expertise, on a demandé la discrétion pour ne pas affoler les masses. S'ils contrevenaient aux ordres, ils disparaissaient purement et simplement. Je crois que c'est à cette période que la notion de « théorie du complot » a porté ses fruits, discréditant les éventuels empêcheurs de tourner en rond. Des théories les plus fumeuses sont venues encore ajouter à la confusion. Des contestations populaires ont fleuri ici et là, vite discréditées par des débordements orchestrés, commandités dans l'ombre et qui n'hésitaient pas à impliquer l'armée dans ces actions commando maquillées.

— **Selon vous c'était donc une erreur de garder les populations dans l'ignorance ?**

— Ou plutôt dans de fausses croyances. Je le crois. Je vais prendre un exemple personnel. J'ai subi une ablation de tumeurs cancéreuses de la paupière. Le chirurgien se voulait rassurant et me déclara que ce cancer n'était pas mortel mais pour autant l'intervention fut planifiée dans un délai très bref. Les

informations contradictoires notamment au vu des faits m'ont fait soulever un lièvre de taille. Je me suis mise en colère, demandant à connaître la vérité que je subodorais. Comment prendre la mesure d'un problème si on vous endort au lieu de s'appuyer sur votre propre expertise et compétence décisionnelle. Car enfin, si nos vies sont en jeu, à quoi rime de nous priver de notre libre arbitre ? Et si il n'y a pas de risque, pourquoi opérer ?

Conscients des problématiques, à force de points de vue mis en commun nous aurions pu tous ensemble élargir un peu notre champ de vision et notre compréhension des dangers à venir et ainsi tenter de les prévenir en toute connaissance de cause. Le 7 mars 2025, en France et aux États-Unis, des rassemblements sous la bannière « *Stand-up for Science* » ont fleuri dans diverses villes pour : *"défendre la science en tant que bien commun et pilier du progrès social, politique et économique"* et pour *"appeler les décideurs politiques, les institutions et la communauté scientifique à préserver l'intégrité de la science, à protéger son accessibilité et à veiller à ce que ses bénéfices profitent à tous"*.

La notion de partage des expériences et des savoirs me semble fondamentale. En gardant à l'esprit que toute connaissance sur terre reste relative. Pourquoi n'avoir pas confronté les divers points de vue ? Nous aurions pu ainsi nous enrichir mutuellement. Pas uniquement sur un plan matériel mais aussi intellectuel, spirituel, affectif, moral. Tout est interconnecté. Nous avons segmenté les savoirs à ingurgiter par souci de performance et de rationalité. Soit. Quand et qui collecte toutes ces données fragmentées pour envisager les thématiques avec plus de complétude ? Au lieu de nous battre pour savoir qui a raison, si nous prenions le temps de considérer les divers points de vue ?

Par ailleurs, j'ai compris que l'*anima*, cette force, cette énergie qui tient ensemble notre corps physique, psychique, émotionnel et j'en passe, nous lie pareillement les uns aux autres. Il nous faut apprendre à transcender notre incarnation individuelle. A dire vrai, chaque âme n'a qu'un désir : sa connexion aux autres. Elle aspire au partage, à la joie, à l'unité et non à la division.

Couper les êtres vivants de ce jardin d'Éden que constitue la terre dans son ensemble, appréhender les uns et l'autre sous l'angle de leur rentabilité, équivaut à condamner l'ensemble à périr.

Voir détruire sous ses yeux dans des douleurs atroces tout le vivant, humains inclus, et engloutir tout un monde à cause de l'égoïsme ou de pulsions mal digérées de quelque-uns et de l'ignorance de la masse, il faut le supporter. Et comme si les cendres qui recouvrent la terre ne suffisaient pas, cette poignée s'évertue à effacer toute effusion de sentiments, tout lien, tout corporatisme encore aujourd'hui par peur du contre-pouvoir qu'il représente. Les écoles ont été remplacées par des plateformes d'enseignement

numériques. Et les apprenants accèdent aux cours qui leur sont assignés en fonction de leur positionnement sur une carte géopolitique.

Lorsqu'un représentant religieux ou politique interdit toute expression de la pensée non institutionnelle, tout libre arbitre, toute manifestation de sentiments et d'émotions, sous peine d'un châtiment inexorable, il le réifie encore un peu plus. Lorsque des apparitions mariales avérées en France, en Europe, dans le monde nous avertissent depuis des siècles des dangers et nous indiquent les moyens de nous en prémunir, que font certains pouvoirs publics ?

— **Comment distinguez-vous l'amour véritable d'une contrefaçon ?**

— L'amour réclame la liberté et la vérité, le partage. Sa contrefaçon sert parfois d'instrument de pouvoir et de coercition.

— **Clarifiez votre pensée.**

— Je cite : "Un état totalitaire vraiment efficient serait celui dans lequel le tout-puissant comité exécutif des chefs politiques et leur armée de directeurs aurait la haute main sur une population d'esclaves qu'il serait inutile de contraindre, parce qu'ils auraient l'amour de leur servitude. La leur faire aimer – telle est la tâche assignée dans les États totalitaires d'aujourd'hui aux ministères de la propagande, aux rédacteurs en chef des journaux et aux maîtres d'école." [22] A cette nuance près que les IA ont remplacé ces derniers.

— **Comment distinguez-vous l'amour qui libère d'un amour qui asservit ?**

— Je vais me saisir d'une analogie. Comparez la lumière du soleil à celle d'un éclairage artificiel. Le soleil n'éclaire jamais de la même manière en fonction des saisons qu'il induit, en fonction du moment de la journée, du point sur la terre où l'observateur se trouve, des nuages qui interfèrent, de l'épaisseur de la couche d'ozone, de la nature des individus exposés à son rayonnement. Le soleil réchauffe et donne la vie. Il peut brûler aussi. Sa puissance est incomparable, nous en sommes tous témoins. Une ampoule est une création humaine. Elle peut donner l'illusion de la vie, de la chaleur éventuellement, mais son action s'inscrit dans une durée, elle poursuit un but défini. Vous pouvez l'éteindre à volonté. Vous allez m'opposer la durée de vie limitée d'une étoile, mais l'homme n'a pas le pouvoir de mettre fin à sa lumière sans se détruire lui-même. Il en va de même pour l'amour dans le cœur de l'homme. Aucun humain ne peut y mettre un terme sans se détruire lui-même. Sauf s'il s'agit d'un amour artificiel. L'amour véritable lorsqu'il peut s'exprimer procure de la joie, une force et une liberté que rien ne saurait abolir pas même les épreuves. L'amour véritable implique un souci mutuel de l'autre, une réciprocité et un équilibre dans

22 *Le meilleur des mondes, Aldous Huxley, 1931*

les échanges. L'amour véritable est éternel.

— **Nous reprendrons demain.**

Leurs pas les conduisent vers le jardin qui borde la terrasse du café. Ils suivent le sentier constitué d'écorces broyées. Les verts tendre, émeraude, olive, argent se répondent pour le régal des promeneurs. Les exhalaisons florales provenant des parterres damassés, cette composition olfactive issue d'espèces diverses ajoutent au plaisir de la marche. Hosty se risque :

— Les questions de Lia et vos réponses m'ont permis d'avancer et de me comprendre un peu mieux moi-même.

— À quel sujet ?

— J'ai en partie élucidé les raisons profondes de mon engagement. Pourquoi j'ai bradé ma vie sans sourcilier. Pourquoi, finalement, j'en étais presque arrivé à aimer ma condition. Voilà comment pérenniser toute société : amener l'individu à aimer son état, ou tout au moins à le justifier. Ainsi, nul risque de vouloir chambouler l'ordre établi.

— Oh, vous savez les révolutions armées ne profitent guère aux combattants mais à ceux qui les initient et qui restent en retrait, les mains pleines et propres, en apparence du moins.

— Vous avez raison. Si je vous confiais que j'ai vu des camarades perdre la vie alors qu'ils assuraient la sécurité de convois de diamants ? Des pierres ou du pétrole contre des vies humaines. Si vous aviez vu comment les mineurs, des locaux, suaient et détruisaient leur santé faute d'équipement et de protection adaptés et pourquoi ? Pour gagner à peine de quoi survivre, eux et leurs familles. J'en étais écœuré. Et leur place était convoitée par de plus miséreux. On tirait comme des lapins les types à bout d'espoir qui volaient sur les chantiers. Une piètre alternative à la famine, vous ne trouvez pas ? N'avez-vous pas parfois la nausée en pensant que malgré tout ce que vous avez vécu vous n'avez rien pu changer ?

— Oui. Tout comme vous, je suppose. J'ai parfois sombré dans une dépression sans fond ou presque. Ma foi en la vie l'a emporté. Et un amour infini qui illumine mon existence y compris aux heures les plus sombres et qui se déverse sur les êtres aimés.

— Vous parlez de votre foi en ce Dieu que vous avez vu ?

— Le terme est tellement connoté que je ne l'utilise jamais sans hésiter. Disons, en cet amour et cette conscience infinis, l'alpha et l'oméga, indissociables de toute vie. Je pense souvent à l'avertissement du Messager qui avait annoncé toutes nos tribulations et qui, malgré ce, nous incitait à l'espérance : « Sois

sans crainte, petit troupeau [...] [23]».

Que de douceur et de réconfort dans Ses paroles ! Qui se souvient encore de Lui et de ce qu'Il a accompli pour nous sauver ? Un petit reste.

Les paroles prophétiques n'ont pas vocation à effrayer ceux qui les reçoivent mais à les instruire et à les préparer psychologiquement à vivre des moments transitoires difficiles. Elles les encouragent à changer, à pardonner, à aimer d'un amour charitable et miséricordieux, à élever leur cœur.

Si elle ne rétablit pas sa connexion au divin, l'humanité courra droit à sa perte. L'homme se montre parfois désespérant, j'en conviens. Il s'est vautré dans les abominations. Il a opéré un renversement radical de valeurs, méprisant et condamnant ce qui est digne de louange et louant ce qu'il devrait fuir. Pourtant, nous devons garder espoir.

Ce Dieu trinitaire que j'ai rencontré – Père, Fils et Esprit-Saint – ne nous a pas abandonnés, Hosty, malgré les apparences. Il nous aime d'un amour inconditionnel et tous nos égarements n'y changeront rien. Patient, Il attend que nous choisissions de revenir à Lui, usés, vidés, souillés, lourds de repentir. Il souffre que des âmes se perdent. Pourtant, Il respecte notre liberté, y compris celle de nous entre-déchirer. Après tout, ne nous a-t-Il pas doté de libre-arbitre ? Comprenez bien ceci : Il ne nous sauvera pas malgré nous.



23 *« Sois sans crainte, petit troupeau : votre Père a trouvé bon de vous donner le Royaume.*
Vendez ce que vous possédez et donnez-le en aumône. Faites-vous des bourses qui ne s'usent pas, un trésor inépuisable dans les cieux, là où le voleur n'approche pas, où la mite ne détruit pas.
Car là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur. », Luc, chapitre 12, 32-34, AELF

Deux fois par semaine, Christophe se levait en pleine nuit pour se rendre dans sa camionnette au MIN[24] le plus proche. Il devait être présent avant la foule des restaurateurs et notamment des chefs étoilés qui faisaient main basse sur les ultra-frais et les raretés savoureuses des petits producteurs et éleveurs. A présent, soit Léo, soit Chun, l'accompagnaient dans son deux-places. C'était une bouffée d'air pur que ces sorties loin de la patronne. Ils s'entendaient bien tous les trois et l'énergie des deux jeunes ainsi que leur joie de vivre le stimulaient. Il était un peu chez lui au MIN où il connaissait tout le monde. Il n'était pas rare qu'un producteur arrive avec un cageot « spécial » à son intention. Il faut dire que depuis le temps les producteurs connaissaient ses goûts et ses habitudes. Il était réglo dans ses paiements et on se trouvait bien de lui rendre la pareille. Gagnant-gagnant. Bien qu'il ne transigeait toujours pas sur la qualité des produits, depuis qu'il venait accompagné il semblait plus ouvert à la découverte et à l'originalité. Léo savait calculer les quantités les plus justes pour éviter les pertes : au courant des goûts de la clientèle, il limitait le gaspillage. Il échangeait avec calme et détermination. Il savait gérer les conflits en quelques mots, dans un espace où la compétition revêtait parfois des allures de foire d'empoigne. Comme son père, on l'appréciait beaucoup dans le milieu. Quant à Chun, elle ne connaissait pas sa pareille en terme de négociation. Du reste, qui aurait pu résister à son sourire et à son engouement ?! Nul doute qu'elle possédait de réels talents d'acheteuse. Bref, depuis que cette jeunesse partageait son quotidien, Christophe ressentait une saine joie de vivre.

Ce matin-là, alors qu'ils s'empressaient de décharger le coffre plein de victuailles, la patronne surgit sur le seuil, poings sur les hanches, l'air mauvais.

— Je sens l'orage, confia-t-il aux deux jeunes*. Je vous laisse, les petits, finissez sans moi. Et se tournant vers sa femme.*

— Tiens, que nous vaut l'honneur de ta visite ? Tu viens nous prêter main forte ?

— Et qui tiendrait la caisse ?! Suis-moi, il faut qu'on parle.

— Oh, les bras m'en tombent. Et depuis quand on parle tous les deux ? Tu te souviens à quand remonte notre dernière discussion ?

— Je t'en prie, pas de scène, tu es grotesque mon pauvre ami, et dépêche-toi de venir, je n'ai pas que ça à faire.

Il la suit.

— Parce que moi je m'amuse ?

---

24 Marché d'Intérêt National

— Hein ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien. Alors, de quoi s'agit-il ?

— Tu ne vois pas que Chun tourne autour de Léo, cette petite arriviste ?Je suis sûre qu'elle ne s'intéresse qu'à son argent.

— Attends, de qui tu parles là, de Chun ou de toi ? Parce que Léo, tu penses qu'il n'est pas aimable ? Qu'est-ce que c'est qui te gêne au fond ? Que ces deux gosses aient plaisir à travailler ensemble ou qu'on s'entende bien tous les trois ? C'est peut-être ça qui te défrise ?

Elle n'apprécia pas l'allusion directe. De fait, les cheveux permanentés, décolorés, un collier enserrant son cou charnu, elle ressemblait à un caniche que l'on aurait tondu en épargnant le crâne.

— Parce que toi tu penses que cette fille est bien pour Léo ?

— Depuis quand tu t'intéresses au sort de ton fils ? En fait depuis quand t'intéresses-tu à quelqu'un d'autre qu'à toi-même ?

— Oh, comment oses-tu me parler sur ce ton ?

— Quoi, tu ne t'attendais pas à ce que ton « gros lourdaud de mari » ose te clouer le bec ? Alors, écoute-moi bien puisque tu veux qu'on parle. Ne t'avise pas de toucher à un seul cheveu de la pitchoune tu m'entends ? Ne viens pas souffler ton poison dans la relation de ces enfants ou je t'assure que si quelqu'un doit s'en aller, ce sera-toi et crois-moi, je ne perdrai pas au change. Je te colle un divorce sur le dos et j'aurai largement de quoi fermer ta grande gueule. Dieu me pardonne.

Il se signe.

— Christophe, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu réalises que tu me menaces ?

— Oh, oui, que je le réalise. Je regrette juste de ne pas l'avoir fait plus tôt. Retourne à ta caisse et à ta clientèle et tâche, pour une fois, de mettre en veilleuse tes commérages incessants. Tu nous gâtes le palais avec ton fiel. Bon, la séance est levée. C'est pas que je m'ennuie mais le patron est attendu en cuisine.

Sur ces mots, il tourne les talons et claque la porte derrière lui à toute volée. Encore abasourdie par la scène, Anouk ajuste machinalement sa tenue. Elle lisse un faux-pli invisible et se dirige sans mot dire vers la porte de la salle où les habitués sont déjà installés : qui au comptoir, qui en terrasse, pour siroter leur café matinal, leur calva ou un petit blanc sec. Christophe, tout tremblant de l'affrontement dont il est sorti vainqueur, plus étonné encore que sa femme par sa propre audace, se tamponne le front à l'aide d'un mouchoir à carreaux. Il prend le temps de sentir son rythme cardiaque décroître. Puis il entreprend de descendre une à une les marches qui conduisent à la cuisine. Il se frotte les mains l'une contre l'autre et se

met à rire silencieusement. La journée s'annonce sous les meilleurs auspices. Ah, oui, sous les meilleurs auspices !

— *Au boulot, les enfants !!* s'exclame-t-il à leur intention !

Léo et Chun se regardent amusés et rassurés par la bonne humeur de Christophe. Ils sont loin de se douter de la scène qui vient de se produire à quelques pas. Ils se mettent tous les trois autour de la table pour concocter le menu des jours à venir…



Mon Christophe, je suis fière de toi ! Un bon coup de gueule de temps à autres permet de remettre les idées en place ! Bon, d'accord, je n'approuve pas ta virulence mais endurer en silence me semble la pire des solutions pour obtenir la paix.

Elle respire le parfum de la pivoine épanouie. Puis, elle se lève. Elle se rend dans la cuisine où elle inspecte le contenu du réfrigérateur et prélève les ingrédients qui la tentent :

— Voyons. Qu'est-ce que je peux me proposer comme menu ? Une salade composée comprenant du chou rouge, une tomate, une carotte, du céleri en branches, le tout émincé, quelques lamelles de poivron rouge, du sel, de l'ail, de la menthe et du basilic ciselés, sans oublier un œuf dur, de l'huile d'olive et un soupçon de vinaigre balsamique. Ma foi, avec de belles tranches de pain, cela me semble tout à fait convenable. Allons, je vais terminer avec quelques figues noires pour le dessert et un soupçon de glace à la vanille parsemée d'amandes effilées et nappée de miel. Miam ! Au boulot !



Séance 16

Elle entend carillonner le signal indiquant une présence devant la suite.

— J'arrive, *lance-t-elle depuis les escaliers.*

L'huis laisse apparaître un *Hospitality Officer* stylé, les mains dans le dos, droit comme s'il était au garde-à-vous.

— Hosty ! Suis-je retard ? *demande-t-elle vaguement inquiète, tout en souriant à l'arrivant.*

— Non, j'ai décidé de prendre un peu plus au sérieux mes missions avant que vous ne vous décidiez à prendre ma place !

— Alors, là, aucun risque ! Entrez, ne restez pas sur le pas de la porte. Enfin, vous me comprenez.

— Déjà prête ?

— Habillée seulement. Il me reste à préparer le petit-déjeuner.

— Que diriez-vous de viennoiseries à peine sorties du four ?

— Dois-je vous répondre ? J'ai une faim de loup.

— Parfait ! Regardez.

Par un geste ample de toréador, il fait passer un panier rempli de victuailles sous le nez de l'invitée et soulève le voile : « Ta-dam ! »

— Dites, vous avez prévu que nous serions combien ?

— Vous et moi. Si vous m'invitez.

— Est-ce que cela signifie que je dois vous laisser le champ libre dans la cuisine ?

— Oui. Vous n'aurez qu'à préparer la table dans le petit salon, Madame. Vous n'y voyez pas d'objection ?

Elle s'écarte pour le laisser entrer :

— Madame est ravie. Vous pouvez disposer, mon ami. Madame viendra bien seule à bout de ses devoirs de maîtresse de maison.

— Madame... sans vous offenser on ferait bien de se bouger le bip bip bip, on n'a qu'une heure devant nous.

— Hosty, quel écart de langage ! Attention, je note une fâcheuse entorse aux lois du raffinement qui sont d'ordinaire votre marque de fabrique, *lui rétorque-t-elle en dodelinant du chef.* Pas stylé. Ah, non, pas stylé du tout.

Sur ces mots, elle part d'un franc éclat de rire et se hâte vers le petit salon sans jeter un seul coup d'œil à la cuisine.



— **A plusieurs reprises vous avez fait allusion à un don de guérisseur.**

— Vraiment ? J'ai pu utiliser cette formulation par commodité de langage non sans un sentiment d'usurpation, parce que je n'estime pas être « guérisseuse ». En fait, j'ai du mal avec les titres comme les étiquettes !

— **Le syndrome de l'imposteur ?**

— Possible ! Il m'arrive d'aider ponctuellement et cela passe au besoin par un suivi psychologique ou physiologique légers.

— **Jamais comme professionnelle ?**

— J'ai exercé quelques temps, proposant à ma clientèle des soins de massage holistique. Par ailleurs, dans le cadre de mes activités professionnelles voire bénévoles, ma capacité à percevoir l'invisible m'a permis de déceler des freins et ainsi, d'aider les bénéficiaires à dépasser leurs blocages. Pour revenir à cette compétence particulière, vous l'avez compris, je la dois à mon empathie. Une rivière qui ne reçoit pas d'eau en amont ne peut à son tour irriguer les champs et les rendre fertiles !

— **Vous assimilez-vous à un médecin ?**

— Jamais de la vie ! Je ne suis médecin ni du corps ni de l'âme. Je ne souhaite en rien rivaliser avec le corps médical dûment formé durant de nombreuses années ni les prêtres. Je ne suis qu'un outil bien imparfait. J'utilise mon intuition et mes doigts comme l'essentiel de mon être comme capteur et canal. Je reçois des informations et de l'énergie que je transmets dans le but d'apporter du bien-être, de favoriser une rémission, parfois juste de soulager sans empêcher l'issue fatale annoncée. Il m'arrive aussi de ne rien ressentir.

— **Illustrez.**

— Un religieux souffrait du ventre. On m'a appelée et j'ai accepté de lui faire une imposition des mains. Il m'arrive de proposer spontanément mes services lorsqu'une conviction m'y pousse. Nous convînmes d'un rendez-vous et je passais le voir au presbytère. Après avoir échangé sur ma façon de procéder et autre entretien préalable, je pris le temps de me recueillir. Bon. En fait, j'ai prié. Puis, j'ai posé les doigts au dessus de son ventre comme je le lui avais expliqué pour « scanner » et voir à première lecture si des

informations surgissaient. Je passais les mains sur son abdomen et une image mentale s'imposa très clairement. Je vis nettement une trame, une sorte de grillage. J'ai douté de ma raison, cependant, je m'ouvris au brave homme de cette découverte pour le moins extravagante ! « Vous ne vous trompez pas, *me rassura-t-il*, avec un petit rire goguenard et son bon sourire, j'ai subi une opération et le chirurgien a posé un filet interne suite à une éventration ! »

J'étais scotchée ! Souvent je doute de mes ressentis et des flashs, des images mentales qui surgissent. En communiquant avec leurs destinataires, ces derniers m'apportent parfois les éléments de compréhension qui me faisaient défaut. Vous comprenez bien que pour moi l'échange est important. Je ne suis qu'une courroie de transmission. C'est du travail d'équipe ! Une fois que se précisent la zone et le mode opératoires j'interviens. En l'occurrence, j'imposais les mains au niveau de l'abdomen mais je notais beaucoup de tension émotionnelle et cérébrale. Le magnétisme bien entendu joue un rôle capital dans la remise en ordre des flux énergétiques. Je n'aime pas trop en parler parce que je le fais de façon intuitive, j'utilise un vocabulaire qui n'a rien de professionnel. Je n'ai pas de goût pour les jargons ésotériques. En fait, je sens une souffrance ou un besoin chez l'autre et j'agis en fonction des moyens dont je dispose. Je ne supporte pas de rester les mains croisées devant la souffrance. Parfois, le corps sert de signal d'alarme pour conscientiser un mal-être. Donc, en soulageant le corps, des souffrances psychiques ou affectives peuvent passer du champ de l'inconscient au conscient et la cause se trouver ainsi révélée. Une fois la séance terminée qui dure plus ou moins en fonction des cas, je donne des consignes, des conseils pour les jours qui suivent, justement pour éviter un retour de flammes.

— **Pourcentage de réussite ?**

— Ce n'est pas du cent pour cent, hélas. Lorsque la guérison couronne mon intervention, bien entendu je ressens de la joie mais lorsque ce n'est pas le cas, la remise en question tombe comme un couperet. Je vais vous donner un exemple éloquent. Il y a quelques années, j'appris sur mon lieu de travail qu'une enfant de huit ans était en phase terminale après plus de trois ans de lutte contre un cancer qui s'était généralisé. Informée, mon équipe décida de lui écrire des lettres d'amitié et de soutien, certaines illustrées, d'autres très colorées, auxquelles nous joignîmes une petite contribution pécuniaire. Nous remîmes le tout au papa qui nous rejoignit dans la salle de cours. Je lui demandai de nous parler de son enfant et de son parcours. Il se plia à l'exercice de bon gré, en adaptant son discours à l'auditoire composé d'allophones de divers niveaux. A l'issue, je lui demandai de me suivre dans le couloir où je lui expliquai que j'avais favorisé la rémission d'une fillette de six ans ayant subi plusieurs ablations et que le corps

médical estimait perdue. Je lui demandai d'en parler à sa compagne. Je lui précisai que je ne pouvais garantir le résultat mais je pouvais essayer d'apporter mon soutien avec leur consentement. Je reçus un message peu après pour leur rendre visite. Je m'y rendis avec un ami guérisseur. Je découvris l'enfant, les yeux clos, son pauvre corps et son visage appuyés contre la table. A ses côtés, des parents attentifs, dont une maman totalement dévouée à son enfant, une louve veillant sur elle à chaque instant, faisant rempart de toutes ses forces contre la maladie, à bout de souffle. Le collègue déclara forfait. Plusieurs fois, je vins et les résultats des analyses montrèrent des signes d'amélioration. Les personnels infirmiers me laissaient agir et acceptaient ma présence. Sans l'accord de toute l'équipe parentale et médicale, je me serais abstenue. Je venais à la demande des parents et je repartais épuisée des longues séances où je donnais sans compter, sentant le besoin vital du petit être en jeu. Du reste, si on se met à compter autant ne pas agir. Les victoires, bien relatives, nous les obtenions de longue lutte. L'enfant ne souffrait plus me disaient les parents. Il y avait un mieux-être relatif à ce niveau là. Le dernier jour où je vins la voir, je compris que nous avions perdu la partie. L'enfant ne voulait plus de ce corps, plus de ce combat. Elle avait lutté. Je ne voulais pourtant pas déclarer forfait. Le sentiment de culpabilité est parfois difficile à débusquer derrière le refus de l'échec. Je fis tout mon possible devant le désarroi des parents et je finis par accepter que la décision ne m'incombait pas. On ne peut pas forcer quelqu'un à vivre fut-ce une enfant de huit ans, adorable, aimante et aimée. De même, nous pouvons servir un repas à qui le demande ou mieux lui apprendre à le préparer mais il ne sert à rien de forcer celui qui n'a pas faim. Comment dire à cette mère éplorée que les heures de son enfant chérie, son trésor de huit ans, étaient comptées ? ! Elle ne pouvait et ne voulait pas l'entendre. Comment aurait-elle pu ? Quelle déchirure que la sienne ! Et comment la rejoindre pour l'accompagner dans cette épreuve ?! Je ne pouvais pas la prendre dans mes bras du fait des gestes barrière. Je lui parlais de ma tante décédée à quatre ans et qui consolait sa propre mère à peu près en ces termes : « Maman, pourquoi tu pleures ? Je vais aller rejoindre ma grand-mère ».

En effet, l'aïeule en question était morte peu avant et la douce enfant la suivit de près.

Cette mère comme ma grand-mère allait devoir séjourner encore quelques temps dans le pays des larmes avant de revoir la lumière et d'accepter. Est-ce qu'elle oublierait son enfant ? Certes pas. L'amour véritable dépasse l'espace et le temps. Cette petite fille, par sa venue, sa longue souffrance et sa fin précoce avait rempli pourtant sa mission sur terre. Laquelle ? Je ne suis pas apte à répondre. J'effleurais certaines des raisons de sa maladie et les causes de son départ. J'ai essayé d'en parler à demi mots avec les parents lors de mes premières visites. En vain. Pouvez-vous imaginer la solitude de la courroie de transmission ? De

l'exécutante ponctuelle qui avance à tâtons, avec des informations qu'elle est seule à recevoir non pas à propos de tout et de rien mais pour l'éclairer par rapport à son intervention et pour transmettre un message dont elle ne peut vérifier la fiabilité.

— **Une autre illustration.**

— Voyons... Le dernier cas que je souhaite aborder concerne une adolescente. Je travaillais alors dans une ville reconnue pour ses vertus climatiques. Diverses maisons de soins à caractère sanitaire et social accueillaient ainsi toute l'année des enfants asthmatiques. Parmi ces jeunes, je côtoyais celle qui devint au fil du temps ma fille spirituelle. Cette enfant dont je devinais la clairvoyance, se révéla surdouée, connectée à l'invisible, et pourtant pragmatique, défenseure acharnée des petits et des faibles, ne supportant pas l'injustice, dotée d'un caractère bien trempé. Mon besoin de communion spirituelle me faisait régulièrement descendre les quelques marches et rues menant à la collégiale et j'assistais alors à la messe. C'est là que je l'aperçus, très à son aise, revêtue de l'aube des servants d'autel ! Nous fûmes aussi surprises l'une que l'autre de cette rencontre. Elle ne manquait pas depuis lors de faire venir à l'église les adolescents en souffrance. Sachant qu'il y avait là « la Madame gentille », elle les conduisait auprès de moi. Je récupérais ainsi au travail, l'espace d'une messe, parfois encore dans l'autobus, mes petits de toutes confessions. Un jour, elle me parla d'une jeune résidente. Souvent je ne savais pas grand-chose des êtres que l'on me confiait. J'apprenais sur le tas comme si j'avais été inconsciemment connectée à un fichier central. Cette adolescente avait rejoint pour la période estivale l'établissement pour une cure. Elle me fut recommandée par la servante d'autel et assista à la messe assise à mon côté. Nous échangeâmes et il fut entendu qu'elles viendraient toutes deux à la maison. En l'espèce, il s'agissait d'une affection psychologique liée à un traumatisme ancien causé par une aïeule. Je reçus les informations nécessaires, ainsi je pus remettre sur pied la jeune fille. Combien de vies sont impactées par le mal-être d'un aîné ?! Combien de souffrances restent dans l'ombre faute de moyens, par souci de l'étiquette, par pudeur, ignorance ou encore par déni ?

— **Entendez-vous qu'une maladie psychologique se transmet comme un virus ?**

— L'image est utilisée dans le monde informatique et vous avez raison d'y référer puisque nous fonctionnons aussi grâce à des échanges de courant ou d'énergie. Selon moi, le non-verbal est bel et bien compris par l'inconscient. La famille cache des faits, des événements passés, des sentiments ; l'enfant les perçoit sans comprendre et se sent coupable de ses ressentis. En attendant, il souffre sans raison apparente. La transmission se fait aussi par échange de pensées, le cerveau émet des ondes qu'un autre

cerveau connecté peut recevoir. J'en sais quelque chose ! A ce propos, je parasitais les ordinateurs à la fac juste en approchant les doigts de l'écran ! Quelle contrainte ! Lorsque je vais dans une pièce ou si je suis mise en présence d'un groupe, j'arrive parfois à identifier en tâche de fond l'atmosphère générale et la couleur particulière de chacun.e..

— **Clarifiez votre pensée.**

Il y a une histoire que j'aime beaucoup raconter pour expliquer la propagation du mal parce qu'elle me semble limpide.

— **Développez.**

— « Deux voisins vivaient en bonne intelligence depuis des années.

L'un d'eux possédait un rosier qu'il admirait et qu'il soignait avec un dévouement et une attention admirables. Le rosier ne manquait pas en retour de parer le jardin de fleurs dont les arômes et l'éclat ravissaient les âmes !

L'autre aimait tendrement son épouse. Cette dernière, alitée, dépérissait. Pour égailler sa solitude, il pensa à l'une des belles roses au parfum délicat et aux couleurs veloutées incomparables. Qui sait, si elle ne ferait germer en elle l'envie de descendre au jardin les contempler et les respirer à sa guise ? Aussi, le chapeau entre les mains, il vint saluer le propriétaire du rosier et lui demanda bien courtoisement une rose pour son épouse malade.

— Jamais ! Je ne coupe pas de fleurs pour moi, et tu voudrais que je sacrifie une rose pour ta femme ?!

— Mais, je te la payerai si tu veux !

— La payer ?! Ma rose ? Mais elle est trop chère pour toi ! Non, tu n'es pas assez riche pour me dédommager de sa perte !

— Enfin, *lui répondit son quémandeur*, tes roses, d'autres en pousseront qui la remplaceront. Moi, vois-tu, je n'ai qu'une Virginie et je crains que bientôt elle ne se fane pour de bon. Je t'en prie, si tu ne le fais pas pour moi, fais-le pour elle !

L'autre le voyant insister, supplier, sentit l'impatience le gagner.

— Mais pour qui te prends-tu de venir m'importuner ainsi chez moi ?! Non, te dis-je ! Tu me fatigues à la fin ! Tu ne comprends donc pas le français ? Non. Tu es sourd ou quoi ? Il suffit ! Je t'ai dit « non ». Tu m'as fait perdre assez de temps comme ça. Allez, rentre chez toi ! Vas t'occuper de ta Virginie au lieu de me casser les oreilles. Bonne journée.

Et il le poussa vers la sortie, sans aménité. L'homme, dépité par le peu de succès de son entreprise, revint

chez lui, rongé par l'amertume. Peu après, hélas, comme il le redoutait, sa femme s'endormit à tout jamais. Elle avait laissé tomber un à un les pauvres pétales de sa vie pour ne lui laisser que le souvenir de son cœur d'or. Il devint fou de désespoir. C'est de la faute de Toussaint, *songeait-il* ! S'il m'avait offert une rose, une seule rose de son précieux arbuste, ma chère Virginie en aurait conçu un peu de joie et l'envie peut-être de guérir ! Il s'accrochait à son idée comme une tique. Attends, je te garde un chien de ma chienne… Lorsque la nuit tomba, il se faufila dans l'enclos du voisin et, sans faire de bruit, il se mit à gratter, à gratter autour du rosier jusqu'à en déterrer la motte qu'il lança dans le puits.

— Ah ! *se dit-il*, tu pourras bien en profiter maintenant de tes roses ! Elles fleuriront au paradis et c'est ma pauvre femme qui les contemplera et les humera, le cher ange ! Elle en cueillera de pleines brassées de tes roses, ma colombe !

Et, ivre, fou de douleur, aveuglé par les larmes et par la rage qui lui broyait le cœur, il rentra dans la maison vide. Le lendemain, porteur d'un arrosoir de belle taille, sifflotant, le voisin se mit en devoir de donner à boire au merveilleux rosier, comme à l'accoutumée. Mais, ô, sacrilège ! A la place du rosier, il inondait un trou et de la terre remuée ! Il n'en croyait pas ses yeux qu'il ferma et rouvrit, se croyant en proie à une hallucination.

— Mon rosier ! *s'exclama-t-il*, il est passé où ?!

Et abasourdi, se grattant le crâne, il cherchait le plan comme une paire de pantoufles qu'il aurait pu égarer. Il finit par se rendre à l'évidence : il n'y avait plus de rosier.

— Qui a fait le coup ?! Qui a commis un acte aussi monstrueux, aussi abominable, aussi sacrilège, à moi, moi ?! Moi qui ne ferait pas de mal à une mouche, moi qui...

Ses yeux s'écarquillèrent sous l'énormité d'une révélation soudaine. Il observa plus attentivement le sol et comme il s'y attendait, il découvrit des traces de pas fraîches dans la terre meuble au pied de la haie de clôture. Il se tapa le front de la paume de la main droite !

— Je le tiens le coupable ! Ah, mon cochon, ah, mon salaud ! Tu ne perds rien pour attendre !

Après sa femme, le pauvre veuf chérissait un chien qui, dans sa jeunesse, surveillait le troupeau de brebis. Oh, il ne montait plus très bien la garde et aboyait parfois après les papillons comme un jeune chiot écervelé, mais c'était une bonne bête et qui l'avait servi fidèlement de longues années durant. Un soir, alors que l'animal sommeillait près du portail, cherchant la fraîcheur, un tampon d'ouate lui fut appliqué sur la truffe si prestement qu'il sombra dans un sommeil profond avant d'avoir pu donner l'alerte. Il finit ses jours dans un sac de jute dont on n'entendit plus parler.

Après l'avoir appelé, cherché durant des heures, après avoir pesté contre lui, après l'avoir supplié avec des mots d'affection restés sans effet, le maître dépité fut bien contraint de constater la disparition du bon et fidèle serviteur. Il ne manqua pas d'en soupçonner l'auteur, d'autant que ce dernier semblait trop se réjouir de la mésaventure pour ne pas figurer en haut de la liste des suspects…

— C'est à ce petit jeu que tu veux jouer ?! Et bien, tu peux compter sur ma participation active !

Une nuit, alors que tout le monde dormait à poings fermés, une clameur se fit entendre et de la fumée s'éleva dans la grange du voisin, laquelle lui tenait lieu d'écurie pour protéger ses bêtes des températures extrêmes.

— Ah, *fit le maître du chien*, voilà que le vent a tourné.

Il se mit à sourire, se retournant dans son lit et s'endormant, satisfait…

Au petit matin, il ne restait de la grange que des bois qui pointaient leurs moignons noircis vers le ciel. Son rosier, sa grange éliminés, sa maison échappée de justesse à l'incendie criminel, oui, criminel, qui venait d'emporter ses deux superbes juments ainsi qu'une bonne vache laitière malgré l'intervention diligente des secours : il voyait rouge !

— Viens ! *vociférait-il sous les fenêtres de son ennemi, le poing dressé*, descends un peu si tu es un homme ! Viens ! Réglons ça entre nous et nous verrons si je ne casserai pas ta sale figure de renégat, pour tout le mal que tu m'as fait, saligot !

L'autre parut sur le pas de la porte habillé de pied en cap.

— Un homme ?! Pardi que j'en suis un moi, et un homme de parole qui n'oublie jamais un affront. C'est toi, par ton égoïsme, qui a tué ma pauvre femme et tu viens te plaindre ? Fripouille !

— Moi ? Mais tu es fêlé mon pauvre vieux ! Je ne lui ai rien fait, moi, à ta femme.

— Rien ? Tu ne crois pas si bien dire ! Et la rose, hein, qui d'autre que toi me l'a refusée et avec..., avec... morgue ?

— Qué morgue ? De quoi tu parles, tu perds la ciboule en plein, ô fada ! C'est toi, au contraire, qui par jalousie a déterré mon rosier et l'a fait crevé, bougre d'âne.

— Et tant bien même, n'as-tu pas tué mon chien, mon pauvre vieux briard qui veillait sur nous, oui, parfaitement, sur toi autant que sur nous autres, depuis tant d'années, pour un malheureux rosier !

— Dis donc, ne me fais pas la leçon, hein, c'est bien toi qui a mis le feu à la grange et l'incendie a fait périr deux pauvres pouliches et la Roussette ! Ah, tu ne les as pas entendus, toi, leurs pitoyables hennissements ! Quant à la pauvre vache elle beuglait à vous fendre l'âme. Tu l'aimais bien son lait, pas

vrai ?

— Et toi, tu n'aimais pas chasser avec le vieux Briand, peut-être ? Ah, tu peux dire qu'il t'en aura levé du gibier !

Ils s'étaient mis en position, les poings fermés, et, à bout d'arguments et de colère, de rancœur, de relents de honte et d'impuissance face à l'immonde gâchis, ils en vinrent aux mains. Les coups pleuvaient drus jusqu'à les coucher dans l'herbe, épuisés, meurtris, sonnés, haletants.

— Alors, *murmura l'ex-propriétaire du rosier*, tu prétends... que je t'ai refusé... une rose... Tu veux dire que… que... tout ce merdier... on le doit... à une rose… Et c'est moi... dis-tu... Moi… qui te l'aurais... refusée ?... Enfin... tu me connais... jamais... je n'aurais fait... une chose... pareille... M'en souviendrais… voyons… Tu dois confondre...

— Qué confondre?... Qui d'autre... que toi... possédait des roses… des roses... incomparables... par leur… fragrance... leur beauté ? … Ah, leur parfum… Tu t'en... souviens ?... Si tu me... l'avais donnée... cette fleur, *reprit l'autre valeureux combattant aussi inaudible que son comparse*, ma femme... serait... serait… encore de... ce monde. Oui... tu m'as refusé... la pauvre rose... que je t'ai... mendiée.

— Oh, coquin... de sort !... Maintenant... que tu m'en parles... je te revois… eh, eh !... avec ton chapeau... à la main... comme un communiant… ça me revient… Pardi... pour sûr... que je te l'ai... refusée... Je m'en souviens... très bien... à présent... Coquin de sort… Quand... tu es venu... me trouver... faut dire... t'avais pas... choisi... ton moment... Je rentrais... de la banque... Rejetée... ma demande de crédit... pour l'exploitation… Pas assez riche... pour un prêt... A moi... ils ont osé dire ça... les maudits... Pas assez riche... Mais si je l'avais eu... cet argent... j'aurais pas... cherché... à l'emprunter… Grosse colère... Fallait que... quelqu'un... paye… le premier… venu... Toi... Hippolyte... J'aurais pas dû... te la refuser... cette rose… mais toi… tu aurais dû insister... Je suis... tout de même... pas un... sans cœur...

— Et tu crois... que j'ai pas... essayé... Mais... tu avais la tête... plus dure... que... la pierre… Fou de douleur... quand elle... partie... j'en voulais... à la terre entière... Je m'en voulais… d'avoir rien... pu faire... pour la retenir... J'ai repensé... à cette histoire... de rose… plus qu'une envie... te faire payer… l'addition... Ton indifférence... ta morgue…

— Pas indifférent... Gentille Virginie... Je m'en veux… de mon attitude... Trop occupé... mes soucis… aveugle… aux tiens.

— Maintenant... pas fier... de moi... Aucune rose... Trop fatiguée pour vivre… Virginie... même plus la force... de se lever.... Attends… que je te dise… Le dernier jour... elle se savait parée... pour... le grand

voyage… Elle m'a appelé... de sa petite voix... lui ai demandé... ce qu'elle voulait... « Rien… qu'elle me dit... je voulais... juste te regarder... Pourquoi... ne te rases-tu... plus ?... Tu veux... te laisser... pousser la barbe ? »... Pas su quoi… répondre. Elle qui… n'arrivait plus... guère... à articuler... peuchère... je la vis sourire... du beau sourire.. des dimanches... Voilà... comment… elle m'a dit... au revoir...[25]

Et sur ces mots il se met à pleurer.

— C'est vrai… elle était gentille... Suis… vieil égoïste… Pardon.

Et il se met à son tour à chialer, tant pour la Virginie que pour la Roussette.

— Vaux... guère mieux... Toussaint... allez... te pardonne... si tu... me pardonnes... aussi… bien franchement... là.

— Sûr... je te pardonne... Polyte ?

— Quoi ?

— Deux… pauvres... couillons… bien avancés... Qué… gâchis.

— D'accord… mais... on a… sauvé...

— Quoi ?

— Notre amitié. »

Voilà l'histoire. La plupart des gens qui écouteront cet enregistrement se diront que c'est cousu de fil blanc et qu'ils ne tomberaient jamais aussi bas ! Mais moi, je suis d'accord avec Élie, le prophète : combien de fois, commettons-nous des injustices juste pour nous venger, par ignorance, par frustration, par manque de recul, que sais-je ?! Le mal ne combat pas le mal. Je ne présume pas de la souffrance ou de la colère qui sont des émotions légitimes ; cependant, gare aux débordements ! Vous voyez pourquoi je dis que c'est comme un virus qui se répand ?! Il existe une seule façon d'arrêter sa propagation. Oui, je rejoins Martin Luther King : contre les ténèbres, la lumière. Contre le mal, le bien. Et parfois, la distance s'avère nécessaire pour éviter la contagion lorsque l'on se sent vulnérable et surtout en l'absence de dialogue construit. Il ne sert à rien de présager de ses forces en s'exposant.

— **Le bien se répand-il comme un virus ?**

— Suivant le même processus. L'énergie née de la haine favorise la destruction, comme celle issue de l'amour permet de (re)construire ! Comme le doux parfum d'une rose, il apaise l'âme et la réjouit.

— **Comment expliquez-vous les échecs ?**

Elle hausse les épaules.

25 Hommage à la trilogie de Marcel Pagnol « Marius, Fanny, César ».

— Un être humain doit savoir rester humble. Beaucoup de choses le dépassent dont il n'a pas conscience ou qui se révèlent hors de son domaine d'intervention. Et, je trouve important de laisser sa place au mystère de la vie, au mystères de Dieu. Celui qui se croit tout puissant s'abuse lui-même lourdement.

— **Fin de la séance.**



Ils marchent tous deux vers les vergers, profitant de la clarté de cette fin d'après-midi pour se dégourdir les jambes et se ressourcer au milieu de la verdure, des chants d'oiseaux, du passage furtif des habitants des bois et des prairies environnantes.

— Ainsi, vous savez masser ?

— J'ai su. Vous savez bien que ce n'est plus autorisé depuis des lustres.

— Vous pensez que vous sauriez encore ? Je veux dire si l'occasion vous était donnée d'exercer ?

— Je crois la chose possible. Un peu comme pour le vélo.

— Le vélo ?

— Oui. Lorsqu'on a appris, on peut rester des années sans en approcher un et s'y remettre certes avec un peu d'hésitation au début, mais sans grand risque de perte d'équilibre. Pour revenir au massage, impossible pour moi d'oublier.

— Vous aimiez masser ?

— Oui, bien sûr. Soulager les souffrances, permettre un mieux-être. Oh, oui. J'aimais voir les visages se détendre, les dos se redresser. Les témoignages me confirmaient l'utilité des soins dispensés. Cela me rendait heureuse.

— Vous auriez de quoi travailler à la Croix-du-Sud si vous le vouliez.

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Un masseur homme ou femme serait le bienvenu ! *Il hésite avant d'enchaîner, d'un trait.* En fait, euh, disons que je ne suis pas le seul à apprécier votre présence. Et puis, nous avons pas mal de spécimens ici mais aucun d'approchant.

— Je ne vois pas en quoi ma présence apporterait grand-chose à un petit monde qui se débrouille très bien et dans une harmonie qui réchauffe le cœur.

Elle hésite avant de poursuivre :

— Vous me manquerez tous quand l'expérience sera finie. La vie qui se déploie ici sera difficile à oublier. Il suffirait de fermer les yeux sur le reste du monde pour croire que rien n'a changé, ou plutôt que tout a

changé mais en plus harmonieux, en plus simple et en plus serein.

— Et si vous restiez ?

— Vous n'y pensez pas. Et mes proches qui doivent s'inquiéter pour moi et dont je n'ai plus de nouvelle ?

— N'en parlons plus. En tous les cas, si vous partez, je ne vous oublierai pas.

Elle se sent plus émue qu'elle ne le voudrait par la franchise de cette déclaration. Elle s'est laissée apprivoiser comme le renard du petit-prince[26]. Elle ressent une souffrance dans la poitrine lorsqu'elle affirme :

— Moi non plus, Hosty, je ne vous oublierai pas.

Ils retournent silencieusement vers le hameau.

Le regard d'Hosty s'éclaire lorsqu'il propose :

— Il y a un karaoké ce soir sur la place des Platanes. Voulez-vous être des nôtres ?

— Un karaoké ! Quelle bonne idée ! Tant pis pour les canards !

— Les pigeons, les canards ! Vous aimez les oiseaux, vous. Quel rapport le karaoké avec les canards ?

Elle rit aux propos d'Hosty qui devient boudeur.

— Pardon. Je ne voulais pas vous blesser. Comme je n'ai pas chanté depuis longtemps, je risque juste de casser les oreilles de l'auditoire avec mes fausses notes : les voilà, les canards ! A la différence du vélo, si on n'entraîne pas régulièrement sa voix, elle rouille, les cordes vocales perdent de leur tonicité et on oublie les bonnes postures pour donner du coffre à sa voix au lieu de la pousser !

— Vous alors, avec vos expressions imagées ! Emportez tout votre bestiaire, les pigeons, les canards et la rouille par dessus le marché, et allons chanter !



26 Le Petit-Prince, Antoine de Saint-Exupéry, .

Bastien attend des pièces pour les véhicules en réparation. Ils ne les reçoivent pas en dépit de nombreuses relances. A priori, la grève des transporteurs bloque les livraisons. Les fournisseurs n'ont pas d'autre solution que de garder les commandes sous le coude. Malgré de la bonne volonté, l'un des clients du garage, commercial de son état, commence à montrer des signes d'impatience. Il peine à prendre en main le véhicule de courtoisie à disposition et qui, au demeurant, n'offre pas le standing de son véhicule de fonction. Il estime que son image de marque en pâtit. Maude, arrivée au garage au chant du coq, n'arrête pas de déambuler autour de son boss comme un môme désœuvré, contrairement à son habitude. Bastien commence à s'en inquiéter. Bon sang, il ne fallait pas qu'elle le lâche maintenant. Il finit par lever la tête de son clavier et lui demande franco :

— Un souci ?

— Non, non.

— Je vois bien que quelque chose te chagrine, c'est pas ton genre de tourner autour de moi comme une girouette. Que se passe-t-il ?

Maude rougit mais il est bien trop préoccupé pour le remarquer.

— Ben, je pense à ce problème de livraison. Je trouve que ça devient pénible.

— Plutôt chiant, tu peux le dire ! Et, donc ? Si c'est pour me faire part de ta sympathie, je te remercie mais tu perds ton temps.

— Non, Bastien, c'est pas ça…. hésite-t-elle*, j'ai peut-être une idée.*

— Je t'écoute.

— Ben, je me suis renseignée et j'ai bien vu que le site de production n'est pas si loin.

— De quoi tu parles, là ? De quel site de production ?

— Celui d*es amortisseurs… mais aussi celui des roulements à billes.*

— Attends, tu n'es pas en train de me suggérer d'aller à Saint-Martin-D'hères en bécane tout de même et de jouer les transporteurs ?! T'as pensé au coût ?

— Trois fois rien en moto ! On est coincé à cause de la grève. On perd de l'argent tous les jours, boss. J'ai assuré tout le travail mécanique que je pouvais régler avec les moyens du bord et toi aussi, non ? J'ai lustré les carrosseries et les chromes, j'ai passé l'aspirateur dans les habitacles. Monsieur Durieux est un gros client et s'il nous lâche, les autres ne tarderont pas à suivre. Il ronge son frein mais il n'attendra pas éternellement. Tu le connais et tu connais son carnet d'adresse de commercial. Tu sais qu'il n'a pas la langue dans la poche. Combien de clients nous a-t-il adressés ? Il pourrait nous en faire perdre combien ?

Tu y as pensé ? Tu penses aux dégâts s'ils nous lâchaient pour un gros garage qui lui peut assurer les travaux grâce à ses stocks ?

Elle reprend son souffle et enchaîne bravement :

— Mon idée tient la route, honnêtement. J'ai localisé les autres sites où nous avions passé commande et vrai, ça vaut le déplacement. Mes frères ont bien fait le trajet en vélo et ils n'en sont pas morts. Avec nos bécanes on n'en aurait pas pour si longtemps. Je leur ai demandé et ils ont même calculé l'itinéraire le plus adapté et le moins risqué. Je peux l'imprimer si ça t'intéresse. Franchement, je ne vois pas d'autre solution à moins de dire aux clients d'aller voir ailleurs. Tant qu'on ne reçoit pas les fournitures nous ne pouvons pas avancer. Tu peux me mettre en chômage technique ou me virer mais ça va pas arranger tes affaires. Du reste, on ne sait pas combien de temps va durer la grève. Les bro'[27]s *et moi on a pris le temps de calculer l'itinéraire et franchement, c'est faisable en un jour tranquille si on n'a pas de gros pépin. En partant tout de suite, on devrait être de retour ce soir. A deux c'est moins risqué et on peut tout transporter.*

— Tu plaisantes j'espère ?! Tu nous vois tous les deux faire du porte-à-porte ?!

— Pardon, mais, tu as une meilleure idée ?!

— Non. Tu vois, j'appelle en vain : « Pour le moment les livraisons sont suspendues, désolés pour la gêne occasionnée, blablabla ». Bon. Supposons que ça m'intéresse ton idée. Il ressemble à quoi ton itinéraire ?

— Les frangins me l'ont envoyé. On peut le regarder ensemble si tu veux ?

Bastien siffle entre ses dents :

— Bon sang de bois, ben toi alors, on peut dire que tu as de la suite dans les idées. Vas-y, montre.

Maude s'installe sans attendre devant le PC et lui dévoile tout le plan de parcours avec les divers fournisseurs qu'elle a prévenus la veille pour qu'ils préparent leur commande juste au cas où. Dès qu'il a une question, elle lui répond sans sourciller. Il conclut :

— Vous avez fait un sacré boulot. Je vous savais soudés mais là, je suis bluffé. Comment vous remercier tes frères et toi ?

— Ça veut dire que tu es d'accord ? Boss, plus vite on est parti plus vite on est rendu, non ?

— Oui. Dieu seul sait ce qui nous attend sur la route. Il te faut combien de temps pour préparer ton sac ?

— Il est sur ma bécane.

— Ah, je vois. Je suppose que tu as ta tenue de route ?

— …

---

27 Contraction de l'anglais *brothers* signifiant : frères

— J'ai compris. Change-toi et prépare une affiche qu'on va apposer sur le volet roulant de l'atelier. Comme ça les clients ne s'inquiéteront pas en voyant porte close. Je préviens Monsieur Durieux que son véhicule de fonction sera prêt au plus tard après-demain soir. Il vaut mieux se donner de la marge au cas où. A nous deux, c'est jouable. Pour le standard, le répondeur enregistrera les appels entrant.

— Entendu ! Merci, boss, pour ta confiance.

— Merci ? Tu plaisantes ? C'est à moi à te remercier. Qu'est-ce que je ferais sans toi ?

Bastien grimpe les escaliers quatre à quatre et jette pêle-mêle sur son lit les vêtements et le nécessaire pour mener à bien le sauvetage tant des véhicules immobilisés que de la réputation du garage. Ses habitudes de motard font qu'il n'a guère besoin de temps ni de réflexion pour que tout se retrouve dans les sacoches, toujours lestées de la trousse de secours et des incontournables. Il ne peut réprimer un sourire pour cacher son trouble maintenant que nul ne l'observe. Alors qu'il était penché sur le dos de son employée, dans le bureau, il a ressenti des picotements au creux du ventre. Peut-être à cause du parfum léger de ses cheveux. « La fatigue, se rassure-t-il en passant une main dans ses épis rebelles au peigne*, et puis, zut, il faut bien le reconnaître, quelle môme ! »*

Putain, il se met à parler tout seul ! Il n'en revient pas de l'esprit d'initiative de Maude. Elle s'est inquiétée pour son garage et a mis ses frères à contribution. Les membres de cette famille sont drôlement solidaires entre eux. Déjà, les parents : ils n'ont pas fait de difficulté à voir leur fille travailler pour un patron qui ne possède pour tout bagage qu'un CAP. Jamais il ne retrouvera une telle salariée, même un mec ne ferait pas le poids en comparaison. La grande classe c'te môme. Sûr que pour rien au monde il ne voudrait qu'elle le quitte…

Voilà. J'ai pigé. C'était ça sans doute la raison de son malaise.

Il en est là de ses cogitations internes quand il ressort avec son chargement. Il récupère dans le hangar sa Donha CBR 400R datant de 1990 qu'il bichonne avec des soins jaloux. Cette belle Japonaise avec son carénage adapté à une conduite sportive a toujours répondu à ses envies. Maude l'attend, coiffée d'un casque intégral, toute équipée, chevauchant avec aisance une dynamique MBW K1300, le genre de roadster avec laquelle on a plaisir à avaler les kilomètres. Cerise sur le gâteau, Maude l'a équipé de méga valises latérales. Il ne manque pas de se demander une fois encore comment ce petit bout de femme s'y prend pour dompter sa monture. Et ce matin, alors qu'elle travaillait à lui sauver la mise, il l'avait sentie tellement fragile, tellement vulnérable qu'il s'était surpris à vouloir la prendre dans ses bras pour la protéger.

— N'oublie pas que c'est plutôt elle qui prend soin de toi pour le moment ! Stylé ce petit bout de femme !

Il ne l'avait jamais considérée sous cet angle. Il se surprend même à la trouver franchement mignonne avec sa tenue en cuir qui épouse les formes. Bastien, mon vieux, atterri. Et puis, zut… le voyage ne sera pas désagréable tout compte fait. Ce n'est pas elle qui se plaindra des contraintes d'un deux roues ! Décidément, s'ils s'octroient un changement d'air profitable après les nombreuses journées à baigner côte-à-côte dans la graisse et la moiteur de l'atelier, où est le mal ?! Les factures ne souffriront pas de leur absence et les clients non plus.

Ayant tous deux démarré leurs engins, ils se mettent en route sans plus tarder. Par chance, il ne pleut pas et le mistral devrait se tenir tranquille un jour ou deux. Que demander de plus ?!

Les centres de production ou de distribution ayant été prévenus par les bons soins de son employée modèle, ils n'auront aucun mal à récupérer les pièces.

[…]

Ils ont filé sans problème notable sinon de trouver des stations essence pas trop éloignées de leur circuit pour refaire des pleins réguliers et vider leurs ventres ou le remplir. Quel plaisir de rouler sur des routes relativement désertes ! « L'aventuuure, c'est l'aaventuuuure », la chanson du rocker résonne parmi d'autres dans sa tête et dans son casque tout le long du parcours, entrecoupée par les informations du GPS. Ils ont vite trouvé leur rythme pour ne pas traîner tout en restant prudents. Un vrai plaisir que cette chevauchée sauvage ! Il est confiant d'autant que les éléments les plus volumineux ont déjà trouvé place dans les espaces de rangement des deux bécanes. Il faut dire aussi que Bastien joue comme un malade au Tekris. Il aurait pu faire rentrer un éléphant dans une boîte-à-gant comme il le claironne à ses conquêtes amusées ; aussi il ne doute pas que les roulements à billes une fois débarrassés des emballages les plus encombrants pourront eux-aussi trouver place. Ils ont droit à un contrôle autoroutier aux abords de la communauté urbaine qui se déroule sans anicroche. Malgré le contretemps, ils savent qu'ils récupéreront le matos en passant par la porte arrière de l'usine à n'importe quelle heure. Après s'être un peu perdus dans la zone industrielle ils finissent par localiser le dépôt vente. Ils remercient le gars qui les reçoit avec le sourire malgré l'heure tardive.

D'une chose à l'autre, la nuit est tombée et les nouvelles conditions météo incitent Bastien à la prudence. Le vent s'est levé et avec lui, de violentes bourrasques. La tuile. Il se sent responsable de son employée. Inutile de prendre des risques. Ils se mettent donc en devoir de prendre le cap vers l'hôtel le plus proche. En fin de compte, ils commencent à sentir dans leurs muscles la tension de la journée.

— C'est à quel nom, Monsieur ? leur demande le réceptionniste à l'accueil.

— En fait, on n'a pas eu le temps de réserver, précise Bastien, embarrassé. *Nous sommes en voyage d'affaire et... cette halte n'était pas programmée. Est-ce que vous auriez deux chambres libres s'il vous plaît ? Et il nous faudrait un emplacement de parking couvert pour les motos.*

— En ce qui concerne vos véhicules, il n'y a pas de souci. Pour les chambres ça risque d'être plus compliqué en cette saison.

— On va croiser les doigts, lui répond Maude avec un sourire charmant qu'il ne lui connaît pas.

— Hélas, je n'ai pas deux chambres ni une chambre avec deux couchages d'adulte à proposer à ces messieurs-dames.

— Mince. Si j'avais été seul, je dormirais dehors sans sourciller mais par ce temps je ne peux pas demander à une jeune dame d'en faire autant. Vous êtes sûr de ne rien avoir à nous proposer ?

— J'ai bien quelque chose mais je ne suis pas certain que cela corresponde à votre demande, Monsieur.

— Dites toujours, lui répond Bastien, plein d'espoir.

— Et bien, il nous reste une chambre parentale avec un lit double et un couchage pour enfant.

— Mince, répond Bastien, mal à l'aise.

— Nous nous en accommoderons. Merci beaucoup de votre sollicitude, décide Maude en jetant un regard entendu à son patron.

— Parfait, voici la clef de la chambre, la 115, au premier étage côté jardin. Toutes nos chambres sont climatisées. Comment comptez-vous régler, Madame ?

— Par carte bleue, répond Bastien, sans ciller. *Comme je ne sais pas à quelle heure nous reprendrons la route demain, j'aime autant payer tout de suite.*

— Comme Monsieur voudra. Je me permets de vous signaler qu'en saison le restaurant reste ouvert jusqu'à vingt-trois heures trente. Lucy va vous montrer où se situent les box pour les motos et vous communiquer les codes d'accès. Ne vous inquiétez pas, tout est sous vidéo-surveillance.

Maude lui sourit :

— Très aimable à vous.

— Je vous en prie. Madame, Monsieur, nous vous remercions de votre confiance. Permettez-moi, au nom de tout le personnel, de vous souhaiter un agréable séjour.

[…]

Ils prennent le temps de se laver, de se changer. Puis, ils se rendent au restaurant où Bastien intime l'ordre à

Maude de ne pas lésiner sur la dépense quand il la voit parcourir le menu, l'air affolé par les tarifs : qu'elle se fasse plaisir, pour une fois qu'il a le plaisir de l'inviter ! Pendant tout le repas, très joyeux, ils reviennent sur les épisodes de la journée et rient de bon cœur en se rappelant la tête des commerciaux en les voyant débarquer dans leurs accoutrements de motards, casques en mains ! Tant bien que mal, leur voyage, quoi que ponctué d'aléas, s'est avéré concluant. Repus, ils se rendent enfin dans leur chambre. Il ne reste plus que la délicate affaire du coucher à régler. Bastien insiste encore et refuse avec obstination que Maude dorme dans le lit d'enfant. Mais au milieu de la nuit, courbaturé, à moitié somnolent, rageant de ne pas arriver à trouver le sommeil, il se dirige vers le grand lit et heurte du pied le fauteuil où ses vêtements reposent. Réveillée par le bruit, Maude éclaire sa lampe de chevet et se met sur son séant.

— *Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'il y a,* demande-t-elle en pleine déroute, les cheveux masquant partiellement son visage, une petite croix en or pendant autour du cou.

— *Rien,* grommelle-t-il*, je n'arrive pas à dormir. Désolé de t'avoir réveillée. Je me suis explosé le pied sur ce fichu fauteuil. Le lit d'enfant est vraiment trop petit et inconfortable. Ça t'ennuie si je dors à côté de toi ? Je mettrai un oreiller entre nous, je te promets de ne pas te toucher, Maude, mais, de vrai, j'en peux plus.*

— *Hummm.*

Maude a repris sa nuit interrompue dès que l'explication a effleuré sa conscience ; trop épuisée pour argumenter, elle s'est écroulée sur son oreiller comme une masse.

— *Bon,* se dit Bastien*, je prends ça pour un « oui ». Merci… Maude,* murmure-t-il.

Il se couche le plus délicatement possible après avoir déplacé l'oreiller. Gagné par la douce tiédeur du couchage, les jambes reposant enfin sur toute leur longueur, il ne tarde pas à s'abandonner à un sommeil réparateur.



La femme s'étire comme un félin, elle baille à s'en décrocher la mâchoire. Elle se met les mains autour du cou. Elle sourit en pensant à la soirée débridée qu'ils ont passée.

— Je n'ai plus de gorge, *songe-t-elle*. Une bonne infusion avec du citron et du miel, une chaussette autour du cou à défaut d'un foulard en soie et au dodo…

Elle revoit les deux femmes habillées de rose qui dansaient dans un coin de la salle des fêtes. Elle les rencontrait pour la première fois.

— Elles gèrent un élevage de volailles, *lui a précisé Hosty au creux de l'oreille pour se faire entendre*. Tu apprécies la déco ?

— Oh, oui, on dirait un repas de noce.

— Elles sont douées, hein ? Elles ont passé l'après-midi à confectionner les bouquets et les chemins de table.

En fait, tous avaient apporté leur contribution à la réussite de la soirée. Elle y avait retrouvé l'ambiance des fêtes de village de son enfance. Elle avait chanté relativement faux et dansé à en perdre le souffle. Ils avaient bien ri de leurs prestations et repris les refrains sans façon. Ils avaient dressé sur une table les plats et les boissons apportés. Les convives se servaient à volonté.

— Il faudra remettre ça avant que tu partes, *lui avait dit Hosty en la voyant rire et s'amuser comme une adolescente.*



Séance 17

Ils marchent vers le mas d'un pas tranquille. La femme a pris le bras d'Hosty et comme de vieilles connaissances, dans une tendre complicité, ils devisent paisiblement :

— Alors ce Karaoké ?! Qu'en avez-vous pensé ? Ce n'est pas l'*Hospitality Officer* qui vous le demande, c'est l'ami.

— As-tu oublié, l'ami, qu'hier soir vous m'avez tous et toutes tutoyée ? Tu n'imagines pas combien j'en ai été heureuse, je me suis ENFIN sentie l'une des vôtres. Vous m'avez appelée par mon prénom ! Tiens-tu à revenir en arrière ? Le veux-tu ?

— Je vous vouvoie par déférence.

— Ah bon, est-ce à dire qu'hier soir tu ne me respectais pas ? En me tutoyant et en utilisant un registre de langue familier comme cela se pratique entre proches issus de milieux modestes, penses-tu vraiment qu'hier nous nous méprisions les uns les autres ?

— Tu… Vous me connaissez assez pour deviner le fond de ma pensée. Je vous l'accorde, dans certains cas, le tutoiement crée une complicité, une proximité, un sentiment de fraternité.

— Autrement dit, le vouvoiement favorise un processus de distanciation. Je te manque de respect en continuant à te tutoyer ?

— Pas vous. En fait, le vouvoiement permet parfois de se protéger. C'est plus facile d'insulter quelqu'un avec le tutoiement.

— Je comprends ton point de vue, surtout lorsqu'il n'y a pas de réciprocité dans le cadre d'un tutoiement qui implique une subordination ou une vassalité. Alors, je vais reformuler ma question : crois-tu que si nous avions un différent, nous nous insulterions ou nous en viendrions aux mains ? Crois-tu que nos relations de respect mutuel reposent sur les seuls socle et barrière d'un langage policé ?

— Non. A l'évidence. Je serais bien hypocrite de l'affirmer.

— Heureuse de te l'entendre dire. Alors, que décides-tu ? Je vous vouvoie ou tu me tutoies ?

— Je vous tutoie. Non, pardon, je TE tutoie.

— Alléluia ! Mon cher ami, merci, je te retrouve. Maintenant que cette question est réglée, pour revenir à ta demande initiale, je ne m'attendais pas à ce que tu assures l'animation.

— Et pourtant cela fait partie de mes attributions.

— Je suis d'accord avec toi mais j'ignorais que tu étais à ce point polyvalent. Sans parler de ta voix de ténor ! Quel organe et quel coffre ! Tu as suivi des cours ?

— J'ai toujours été fasciné par les voix chantées que je m'amusais à imiter depuis tout môme. Le solfège m'aurait gonflé, pour tout vous, euh, te dire, donc, rien de théorique dans mon bagage, que de la pratique.

— Waouh, bravo. Hier, tu t'es surpassé. Quelle ambiance ! On a bien ri !

— Et en ce qui concerne les canards, il n'y avait pas de quoi te vanter.

— Je pense que tu es trop respectueux envers ta vieille… amie. Pour changer de sujet, dis-moi, le groupe qui t'emploie considère comment ce type de « récréation » ?

Il la regarde avec la sensation désagréable qu'il devrait se souvenir d'un fait important et se sent soudain honteux, comme pris en faute. Pourtant, elle ne cesse de le considérer avec ce regard bienveillant, confiant, débordant de chaleur humaine et de tendresse. Avec peut-être une point de malice dans ses yeux bleu lagon.

Il a l'air absent et réalise qu'elle lui a parlé.

— Pardon. Tu disais ?

— Je te demandais comment tes patrons considèrent ces moments festifs ?

— C'est simple. Si des entreprises se targuent de ne pas investir dans l'humain, le groupe claironne haut et fort que les investissements se font POUR les humains. Ils agissent par, pour, et avec le vivant sans exception. Le bien-être et l'épanouissement de chaque individu constitue la règle d'or. Le principe d'équité et de partage prévaut, y compris pour les responsabilités.

— Est-ce que tout le monde ici travaille pour le groupe ?

— Ah non, pas du tout. Chaque unité est autonome. Du reste, comme tu l'as compris, le circuit bancaire classique n'intervient pas dans les transactions en interne. Pas d'échange numérique. On cumule des points. Si tu veux des informations plus détaillées, je crois que la bibliothécaire ou l'épicier pourraient te renseigner. A la Croix-du-Sud, tous sont associés au projet collectif, des paysans au garagiste en passant par le groupe. Chacun gère son entreprise et définit ses objectifs mais en tenant compte de certaines valeurs et de raisons d'être fédératrices. Ici, pas d'esprit de compétition, personne ne cherche à s'attribuer le s mérites du travail de subalternes ou de collègues pour s'élever dans la hiérarchie, pas de danger, elles n'ont pas cours. Pas d'emploi fictif. Pas de passe-droit. Il nous arrive d'avoir des coups de gueule ou de blues mais on s'écoute, au besoin avec des bouchons dans les oreilles et on essaie ensemble de trouver des solutions. Nous sommes conscients d'avoir besoin les uns des autres, aussi nous nous entraidons. Et tu

l'as constaté lorsque l'envie s'en fait sentir, on fait la fête. Chacun peut proposer voire concocter un événement qu'il a envie de partager. Tu y contribues ou tu y participes si tu en as envie. Personne ne cherche à t'écraser, ni à créer de division entre et au sein des unités, pas de népotisme, juste des relations d'entraide et de respect fraternel.

— Et de tutoiement.

— Et de tutoiement ! En fait, hier soir, lorsque nous nous trouvions tous ensemble, j'ai repensé à mon attitude, notamment à ma trouille d'être viré. Tu sais, il s'agissait d'une peur viscérale qui ne reposait sur rien de concret. Sans doute un reste de vie passée. Le groupe me prend comme je suis, un être humain avec, à l'occasion, des états d'âme, des faiblesses. Sans que je veuille me l'avouer, je me sentais fautif vis-à-vis de Lia, par rapport au protocole à observer, tu sais.

— Laisse-moi deviner : tu craignais d'avoir entravé l'expérimentation en échangeant avec moi au moyen du code, je me trompe ?

— Bingo ! J'ai culpabilisé à mort. D'où le malaise, la peur d'être viré avec son colo, col…

— Corollaire ?

— Merci. Avec son corollaire, le verdict le pire pour moi aujourd'hui : l'exil. Autrement dit, le vieux trauma de l'abandon qui refait surface.

— Comment ça se passe en cas de coups durs ?

— Que veux-tu dire ? Tu parles d'une nouvelle catastrophe ?

— Non, je pensais surtout que vous n'êtes pas super nombreux et pas non plus hyper mécanisés pour autant que j'ai pu le constater au moins en ce qui concerne les travaux agricoles.

— Suffisamment. Attends. Si tu restais parmi nous tu verrais que parfois nous filons un coup de main aux agriculteurs, notamment pour les vendanges, ou pour la tonte des brebis. Même les mémés sont de la partie et souvent ce sont les premières à répondre à l'appel ! Au fait, en parlant de ceux qui travaillent dans les champs, ils n'aiment pas qu'on les appelle des « agriculteurs », soit dit en passant, ils tiennent à leur statut de « paysans ». La médiathèque aussi a des besoins ponctuels en main d'œuvre, en particulier l'espace bibliothèque. J'aime bien lui filer un coup de main, tu sais. L'unité médicale manque de personnel et au vue des contraintes, l'équipe de soignants a du mal à recruter. Enfin, on s'entraide tous, quoi. On apprend sur le tas le plus souvent, ou grâce aux ouvrages théoriques de la médiathèque. Parfois, on organise des petites sessions de formation.

— Est-ce que vous avez un quota d'heures à respecter ?

— Pas vraiment, on est vraiment autonome et jusqu'à présent, ça fonctionne bien comme ça. Quand une unité a besoin d'aide, elle lance un appel au volontariat et ceux qui peuvent se libérer le font. On arrive toujours à s'arranger entre nous.

Nous ne recherchons pas la rentabilité mais le bien-être, l'équilibre. Tu vois, il a suffi de savoir que j'avais disparu pour qu'une battue s'organise. Grâce à toi d'ailleurs.

Il lui fait un clin d'œil complice.



— **Quelles sont vos limites relationnelles ?**

— Je ne supporte pas l'injustice, l'abus de pouvoir, la manipulation. Par ailleurs, j'ai besoin de cohérence entre le dire et le faire. On peut se tromper mais pas tromper l'autre sciemment. Si je suis contrainte de subir ou si je suis témoin d'un dysfonctionnement sans pouvoir changer la donne, j'en tombe malade.

— **Une maladie psychosomatique ?**

— Je suppose. Liée à un conflit de valeurs. Comme je vous l'ai précisé je ressens intuitivement les pensées, les intentions, les « atmosphères » sans en avoir la gueule pour plagier certaine réplique connue des cinéphiles[28] ! Et puis, à défaut de savoir identifier clairement mes besoins en aval, j'ai conscience d'avoir besoin de relations équilibrées et de bienveillance.

— **Revenez à votre expérience. Précisez votre pensée.**

— De nombreux scientifiques en sont passés par l'expérimentation sur les espèces proches de l'homme pour avancer dans la compréhension de notre boîte noire, non sans cruauté implicite ni incertitude. Le seul fait tangible, selon moi, offrir un nouveau point de vue, une nouvelle approche, il faut bien le reconnaître. Souvent nous maîtrisons peu ou nous avons tendance à minimiser l'incidence de nos décisions sur le vivant, êtres humains inclus, donc nous-mêmes.

Vers 1950, une équipe de chercheurs étudiait les comportements d'une petite communauté de singes. A la tête de ces derniers, un mâle dans la force de l'âge. Ils observèrent que lorsque les facultés du leader déclinaient, il était remplacé par un nouveau mâle et ce, en respectant tout un rituel, combats inclus. Voulaient-ils justifier l'ordre social des sociétés humaines ? L'hypothèse semble réaliste.

Quoiqu'il en soit, nos éthologues décidèrent d'analyser la capacité de résilience d'un individu ou à défaut, l'impact d'un remplacement abusif. Pour se faire, ils kidnappèrent le leader et le placèrent dans une cage

28 Extrait du film de Marcel Carné, interprété par Arletty : « Atmosphère ? Atmosphère ? Est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ? »

d'où il pouvait tout observer sans possibilité d'interaction avec les membres de son clan. Ce dernier, après avoir constaté l'absence prolongée du « patriarche », désigna un jeune mâle. Le prisonnier assistant impuissant à la substitution ne le supporta pas. Il se mit à hurler, il trépigna, se tapa la tête contre les parois. Et, de guerre lasse, ne parvenant pas à communiquer avec son entourage en dépit de lui, le cobaye finit par sombrer dans une profonde dépression. Je ne sais plus si l'issue en fut fatale.

Au lieu de soigner les causes de mal-êtres conjoncturels ou structurels, notre société se contente d'étouffer les cris au moyen de cages virtuelles que constituent les anxiolytique, les hospitalisations ou les arrêts maladie, déplaçant ainsi soigneusement le problème ou plutôt l'aggravant. Certains y voient les effets de la sélection naturelle. De qui cherche-t-on à se défaire pour l'encourager ainsi ? Qui peut s'assurer de ne pas figurer au rang des prochaines victimes d'un prétendu modernisme ?

Par ailleurs, nous pouvons doter d'un exosquelette d'assistance physique une jambe diminuée mais si nous négligeons la cause *quid* de la viabilité du *process pour le patient et pour ceux qui subissent des contraintes similaires* ? Ne serait-il pas plus économique et davantage judicieux de solutionner le problème en amont ?

Dans les romans policiers, il est coutume de se demander à qui profite le crime. Dans ce cas précis, une seule réponse valable : à l'ennemi du Bien.

Pour preuve, un laboratoire public où étaient affichés noir sur blanc les risques du népotisme et qui pourtant s'y adonnait depuis de nombreuses années au vu et au su de tous, ne lésinant pas sur la promotion canapé, malmenant ou évinçant tout chercheur refusant d'inféoder sa probité et sa conscience. Une décennie plus tard, ce centre de recherche de renommée internationale n'existait plus.

Je me souviens d'une entreprise où à la prime de résultat se substituaient des jeux d'intrigue et de pouvoir. Les humains sont de grands enfants qui ne se lassent pas de mettre en cage certains de leurs congénères pour étouffer leurs voix au lieu d'élargir leurs points de vue.

— **Votre vision des choses est teintée de subjectivité.**

— Ce qui n'exclue pas l'objectivité. Je repère vite les dysfonctionnements et je trouve des voies d'amélioration efficientes. La difficulté pour moi ne réside pas dans la capacité à innover en rendant plus performantes les procédures et/ou plus agréables les conditions collectives de vie voire d'exercice mais de me voir contrainte à l'immobilisme du fait d'une gestion humaine délétère ou du refus de remettre en question des comportements contre-productifs voire abusifs.

— **A quand remonte votre sensibilité au cadre ou à l'environnement ?**

— Je ne puis pas vous répondre. L'environnement joue un rôle déterminant pour tout le vivant. Prenez une maison que vous trouvez à votre goût. Changez-la d'emplacement. Un bord de Seine, un coin de désert, le voisinage d'une centrale nucléaire, le sommet de l'Himalaya, un jardin botanique, une île du Pacifique, que sais-je, vous aurez au bout de quelques années, parfois moins, constaté que la même structure, la même maison, aura réagi aux conditions environnantes. Une conclusion empirique simple et efficace. Mettons que je sois cette maison témoin.

— **Illustrez au moyen d'anecdotes personnelles.**

— Lorsque j'étais enfant et jusqu'à l'adolescence, je me rendais pendant la période estivale chez ma petite mamie tendrement aimée et aimante. Le quartier avait gardé un esprit de village et je savourais tant les diverses senteurs et parfums particuliers que la vue des maisonnettes, des jardins et du bord de mer aux scintillantes clartés. Le matin, nous allions faire des courses chez un boulanger, parfois chez le boucher, la mercière ou encore l'épicière du coin. Ce matin-là, il faisait déjà très chaud et une file de clientes attendait devant les étals de l'épicerie en plein air. A mon grand dam, je constatais que les clientes passaient les unes après les autres devant ma chère dame qui ne se départait pas de son attitude réservée et courtoise. De bleu marine et blanc vêtue, elle se distinguait également par une noblesse de sentiments sans affectation. Je lui fis part de mon observation. « Ne dis rien, ce n'est pas grave. Nous attendrons notre tour, *m'assura-telle avec humilité*. »

La chaleur devenait suffocante pas tant pourtant que la colère qui ne cessait de sourdre en moi ; éruption effusive alimentée par l'injustice qui se reproduisait encore et encore devant mes yeux impuissants. Je transpirais par tous les pores de la peau sans parvenir à éteindre les braises de mon indignation. Aucune coercition interne ne venait à bout de ma conscience éveillée. Notre tour s'éloignait au fil des minutes sous un soleil implacable, dans le froufrou incessant des jupes marseillaises. Par amour et obéissance envers ma mamie, je me contenais de mon mieux, calquant mon attitude extérieure sur la sienne. Malgré ce, j'étouffais en mon fort intérieur de ne pouvoir l'aider et, par mon silence, de me rendre complice de l'attitude ignominieuse des autres clientes que pourtant je réprouvais. Je n'étais pas dupe de leurs sourires en coin et de leurs messes basses. Je finis malgré tous mes efforts pour rester stoïque par m'évanouir. Dans l'instant, la donne changea. Le rideau de perles s'écarta, on nous fit entrer. Bienfaisante fraîcheur. On m'assit sur une chaise où un verre d'eau finit de me remettre du malaise vagal de tantôt. Pendant que je reprenais des couleurs, ma chère grand-mère fut servie en un tournemain et des clientes allèrent jusqu'à se repentir de leur attitude cavalière à mots couverts. Point trop n'en faut. A partir de ce jour, les choses

rentrèrent dans l'ordre et la brave femme fut accueillie dans ce commerce de proximité avec tout le respect possible.

— **Un exemple dans le cadre professionnel ?**

— Je travaillais pendant une dizaine d'années comme assistante de direction dans une entreprise accueillant un public de plus de six-cent-cinquante jeunes et d'un personnel de soixante-quinze membres au bas mot. La première année, je fis rapidement le tour de mes missions et des enjeux de la boîte. A ce poste clef je n'eus aucun mal à déceler les vices de procédure et autres manquements qui nuisaient à la bonne marche de l'établissement et au bien-être des personnes. J'aurais pu me satisfaire des tâches confiées par mes supérieurs directs déjà largement abusives tant par le rythme imposé que par leur nature. Toutefois, incapable d'indifférence, je suppléais les manques en puisant allégrement dans mes ressources. Le chef d'entreprise me gratifiait d'une confiance acquise au fil du temps. Il me confiait des tâches de pilotage, la gestion de la communication externe et interne, des activités de formation, de la remédiation d'équipes, et j'en passe, pour le salaire dérisoire qui m'était dévolu année après année. Je m'acquittais également du remplacement ponctuel des membres de l'équipe de direction jusqu'à tenir lieu d'adjoint de direction pendant un congé maladie de longue durée. Je vous fais grâce des mauvais traitements sur lesquels je passais en serrant les dents. Ma rectitude morale et la masse de travail prodigieuse que j'abattais sans l'ombre d'une gratification malgré toute tentative de reconnaissance devenaient des sujets de moquerie dont je faisais seule les frais. J'eus beau référer de ma situation au directeur des ressources humaines régional, ce dernier ne voulut rien entendre. Bien au fait de la situation, il ne souhaitait surtout pas faire de vague. Un épuisement professionnel s'était déclaré et je crus en conscience parvenir à l'endiguer. Par trois fois, cette pathologie professionnelle revint me mettre en garde contre un sens du devoir exagéré. J'avais plaisir à booster mon activité professionnelle et à la voir fructifier d'abondance, sans comprendre pourquoi mon implication profitait à tous...

— Sauf à vous-même ?! *lance Hosty qui se mord les lèvres, craignant la sentence de LIA XII laquelle, contre toute logique, ne réagit pas. Il réprime à peine un soupir de soulagement.*

— Oui, tout à fait. Un déséquilibre flagrant entre ce que je réalisais et ce que je recevais me conduisant jour après jour au point de non-retour. Une disproportion telle qu'en dépit d'une force de résilience consommée, mon organisme tirait violemment la sonnette d'alarme. L'expert médical missionné pour me suivre déclara : « Votre analyse de la situation est on ne peut plus juste. Le problème, en effet, ne vient pas de vous, mais du manque de reconnaissance de votre hiérarchie. Une situation aggravée par ses abus de

pouvoir. Cependant, votre employeur n'est pas prêt à se remettre en question et à changer ses pratiques. »

Plaider un *burn-out* ne s'assimilait pas, loin s'en faut, à un loisir de dilettante ; par ailleurs, je n'avais plus la force d'une action en justice. Je gardais les séquelles de vingt ans de procédure pour défendre mes enfants. Éreinté, à bout de carburant, mon moteur se mourait dans un râle rauque : je démissionnai avec perte et fracas. Un an plus tard, comme par hasard, la gestion de l'entreprise battit de l'aile et fit l'objet d'un audit.

— **Avez-vous réussi à mieux négocier vos contrats ?**

— Difficilement. Après diverses actions brèves, j'enseignai dans le cadre de la formation continue auprès de futurs managers de PMI ou de PME, j'assurai en parallèle d'autres formations professionnalisantes. Je fus atterrée de déceler le climat de compétition divisant les jeunes alternants entre eux, réplique affligeante des intrigues de couloir grâce auxquelles certains formateurs bénéficiaient d'un salaire double ou triple de leurs pairs avec des emplois du temps allégés, une expertise professionnelle inexistante ou à consolider. A la décharge des jeunes, leur maturité décisionnelle et leur implication me faisait espérer du meilleur. Privilégiant la cohésion d'équipe, je les amenais à travailler ensemble et à échanger autour de leur travail personnel : en binômes constitués au gré de leurs sympathies, puis en regroupement de binômes et enfin, en assemblée plénière, reproduisant le cadre d'une réunion de travail lambda mais courtoise, respectueuse, constructive. Dans une structure professionnelle, l'esprit d'équipe, l'écoute et le partage des idées sont garants de la réussite des projets et de l'épanouissement des salariés. Il importe dans les petites structures que quiconque possède une claire connaissance de l'organigramme, pour favoriser la fluidité des process, gagner en synergie et au besoin remplacer au pied levé tel ou tel employé sur du très court terme. « Nos différences ne nous opposent pas elles nous enrichissent », *ne cessais-je de marteler* ! Le climat dans la classe évoluait. Au fur et à mesure la confiance l'emportait sur les ragots et les coups bas. A chaque rencontre, je leur demandais comment ils allaient dans la langue seconde avec laquelle nous travaillions. Je restais présente pour les écouter pendant les pauses. Je notais les freins de mes apprenants et en référais à plusieurs reprises auprès de la manager. Cette dernière refusait de m'entendre. Selon elle, nous ne disposions d'aucun budget pour des heures de remédiation ou des cours de rattrapage. Les projets pédagogiques que je mis en place – demandant des heures de préparation et de coordination – ne m'ouvrirent droit à aucune rémunération supplémentaire ; pourtant, la manager s'en trouva gratifiée ainsi que les collègues du secteur lesquels le jour « J » se bornèrent littéralement à mettre

les pieds sous la table. Idem, pour la création d'affiches et pour toutes les actions de communication demandées. Ma capacité à décloisonner et à créer du lien me permit d'intervenir en partenariat avec différents secteurs de formation et favorisa l'émergence de coenseignement comme dans les autres centres de formation où j'avais œuvré au préalable. J'allais jusqu'à payer de ma poche du matériel pour mener à bien mes projets et mes missions. Du jamais vu. Arrivé à ce stade et en considération d'un salaire ne me permettant pas de vivre, je ne faisais plus montre d'efficience mais de bêtise incurable. Les collègues m'avaient comme formule de bienvenue gratifiée d'un pléonasme : « Tu es trop parfaite ».

Je n'avais pas droit aux primes qu'ils touchaient et comme par hasard, les dates des conseils de classe tombant pendant mes heures d'enseignement ne me permirent d'assister à aucun. Un comble. Lorsque je revins voir une dernière fois ma responsable directe pour m'expliquer avec elle, elle usa d'arguments les plus spécieux pour justifier les différences de traitement. Elle ironisa. « Depuis quand le salaire est représentatif de l'expertise et de l'implication d'un salarié ?! Si c'était le cas ça se saurait ». Aux besoins des apprenants non pris en compte, s'ajoutaient les heures supplémentaires non rémunérées, l'absence de matériel adéquat, la non-rémunération de la création de support pédagogique, d'examen, et autres droits inhérents à la propriété intellectuelle, les visites *in situ* à mes frais, sans parler des coups pendables de certains membres de l'équipe de formation. La coupe, pleine, débordait.

Comprenez-vous ? Voir ce qui dysfonctionne, proposer des solutions pour favoriser le bien-être et les performances tant des équipes que des apprenants, plaider pour une reconnaissance équitable et la lutte contre les discriminations — sans être entendue — voilà qui ressemblait fort au sort de notre singe en cage, avec les conséquences subséquentes.

A plusieurs reprises, j'ai réussi à transformer la compétition interindividuelle en émulation saine, notamment dans les secteurs du soin ou de l'informatique, de l'industrie.

Chaque participant sait où il se situe par rapport aux attendus. Il va comparer, au fur et à mesure de sa progression, ses performances passées et ses acquis, il va évaluer en autonomie ses compétences, ses faiblesses éventuelles ainsi que les ressources dont il dispose pour atteindre ses objectifs. On ne compare pas entre eux les ingrédients d'un plat réputé, ainsi on ne compare pas des apprenants, on a besoin de chaque élément y compris de la recette elle-même, d'un chef étoilé et d'une batterie de cuisine adaptée pour le réussir. Qu'un seul composant fasse défaut ou soit défaillant et c'est tout le plat qui s'en ressent. Il importe d'identifier les centres d'intérêt et les motivations de chacun.e pour se faire plaisir ensemble et concocter de bons petits plats !

Comme il se dit en charpente, il n'existe pas de mauvais outils, seulement des outils adaptés ou inadaptés pour mener à bien certaines tâches. Il est inutile de demander à une citadine de remplacer une formule un ou inversement. Et payer abusivement une formule un au pris d'une citadine chevrotante constitue un délit avéré. Des pratiques qui avaient largement essaimé au début de la guerre conduisant la masse des salariés à des situations de détresse morale et matérielle.

— **Avez-vous saisi les autorités compétentes ?**

— En vain.

— **Avez-vous réussi à changer la donne parfois ? Si oui, illustrez.**

— Lorsque je vivais dans une banlieue ouvrière, le bailleur social s'était impunément arrogé le droit d'augmenter le loyer sans respecter la réglementation en usage. Autant vous dire que dans ces lieux de misère où la marginalité s'invite dans les moindres recoins du quotidien, précariser encore l'accès au logement, augmenter les charges d'une population exsangue ne pouvait la conduire qu'à la révolte ou à un enlisement économique et social. Je me plongeais dans le code civil et autres textes de loi pour lui venir en aide. Par ailleurs, en complément, je fis circuler une pétition dans la cité. Enfin, je transmis le tout par voie recommandée au bailleur concerné. Nous obtînmes gain de cause. Je vous transmets cette anecdote qui me fut remise en mémoire par des tiers qui en avaient eu vent. Si je n'avais rien tenté, cette compromission avec l'injustice agirait comme un caillou dans ma chaussure. Et j'ai le pied sensible.

— **Agissez-vous seule ?**

— Vous plaisantez, j'espère ? ! Une action pour qu'elle porte des fruits doit se réaliser de concert. L'esprit d'équipe et d'entraide permet de peser sur les décisions des organes du pouvoir qui fragilisent les conditions d'existence des populations visées ! Il appartient à tous d'agir plutôt que de se lamenter ou d'attendre passivement une aide extérieure qui ne viendra pas. Nous avons tous notre rôle à jouer. Encore faut-il en avoir conscience et agir en fonction. Permettez-moi de vous transmettre un joli conte que je vais reprendre à ma façon. Vous savez que les légendes issue de la tradition orale ne cessent d'évoluer, ainsi la chanson de Roland et autres chansons de geste moyenâgeuses inspirant de nombreuses œuvres au fil des siècles. J'ignore la source de l'histoire que je souhaite relater. Permettez-moi de vous la raconter après assimilation et refonte :

« Dans une ville ou un village comme il en existait tant, une rumeur courait. Transmise de génération en génération, elle se laissait porter par les branches des résineux et des platanes de la grand place, là où les véhicules stationnés remplaçaient les antiques foires aux bestiaux. Selon cette croyance, le jour où

l'homme de la montagne reviendrait, toutes les souffrances et les misères du quotidien seraient abolies. La joie seule demeurerait.

Le temps passa, les jours s'assombrirent et nul secours ne semblait venir d'aucune montagne. Un adolescent au cœur tendre et qui avait appris à écouter les secrets des arbres, s'en désolait. Devenu trentenaire, il ne cessait de lever des regards anxieux vers les pics bleutés et sentait jour après jour, année après année, son âme perdre espoir. « Allons ! *se secoua-t-il un soir de grande désolation*. Ça suffit d'attendre ! Agissons, au lieu de bailler aux corneilles, à espérer l'impossible ! Oui, agissons avant que les rhumatismes et l'amertume n'aient raison de notre volonté et de notre endurance. »

Des voisins de sa connaissance se faisaient la guerre depuis si longtemps qu'on en avait perdu l'origine, alimentant bien des rumeurs et des cancans parmi les gens du pays. L'un possédait les terres abondantes et l'autre le frais ruisseau. Derniers paysans à posséder quelque gros bétail dans la commune, ils trouvaient facilement à écouler sur place leur viande et autres produits dérivés. Malheureusement, les animaux souffraient qui du manque de pâturage qui du manque d'eau. On chuchotait même que les maladies diverses qui les affaiblissaient ne devaient rien à l'infortune.

— Soit, *soupira le jeune homme* ! Savoir si nous ne trouverons pas un remède au mal qui nous occupe !

Il était fatigué de toutes ces querelles intestines qui pourrissaient jusqu'à l'air frais du matin, vicié par les relents d'une mauvaise tambouille. On le traitait d'utopiste. Il haussait les épaules. Il mit sa veste en jean, se coiffa d'une casquette et, sortant de chez lui, il se rendit chez l'un et l'autre des protagonistes. D'une voix mesurée, il débita sa chansonnette :

— Ce soir, je vous attends dans le jardin public à neuf heures tapantes, si vous souhaitez voir votre troupeau prospérer. Et attention, hein, pas d'entourloupe, le voisin sera des nôtres. Au moindre faux pas je vous laisse tous les deux en plan. J'ai dans l'idée que sous peu vos affaires devraient s'arranger. Pour ça, il va falloir mieux canaliser votre énergie. Vous ressemblez à deux moulins à vent ! Vous tournez, tournez comme des ailes de moulin, seulement, où se trouve le grain à moudre ?! Pauvres vieilles minoteries de Maître Cornille qui tournent à vide faute de bon grain. Et votre sot orgueil en est la cause.

Un peu sonnés qu'un blanc bec ose leur souffler dans les bronches, ils ravalent pourtant leurs sarcasmes, appâtés par la vision fugitive d'un bétail gros et gras, pétant de santé, décoré du mérite agricole. Chaque opposant promit donc de faire un effort si l'autre s'y mettait aussi. L'orateur possédait une telle force de conviction qu'ils crurent au miracle et tinrent parole quoiqu'il leur en coûta. Des mauvaises langues dirent qu'ils les ont vu se rendre à l'église en catimini pour allumer des cierges afin que la Bonne Mère les

prennent sous Sa maternelle protection. Quoiqu'il en soit, à l'heure dite, ils se retrouvèrent donc réunis tous trois sous un marronnier en fleurs. Dans un silence pesant, le jeunot exposa ses conclusions. « Souvent les conflits naissent d'une vision étroite du problème, quant aux solutions elles découlent de l'évidence pour des hommes de bonne volonté. Seulement, voilà, les humains se plaisent à compliquer ce qui est simple, se complaisant dans des divisions et des querelles stériles ! »

Une fois ce préambule posé, il enchaîna :

— Vos terres souffrent de vos divisions. Rassemblez-les en un espace commun dans l'intérêt des troupeaux qui eux ne se font pas la guerre et qui ne demanderaient pas mieux que de se mêler un peu les uns aux autres. Du reste, vous les avez marqués, donc pas de risque de confusion. Nous pourrons mieux canaliser l'eau du ruisseau afin qu'elle ne se transforme plus en un marécage propice au paludisme. Elle abreuvera les terres plus judicieusement. Je vous aiderai au besoin pour la mise en place. Une herbe grasse poussera en abondance, suffisante pour nourrir vos troupeaux et d'autres encore. Il suffira d'affiner le projet pour le rendre viable. Vous y gagnerez tous deux.

Ils se récrièrent ; eux vivants, jamais ils ne feraient alliance avec l'ennemi héréditaire. Caen et Abel, Abel et Caen. Il fit mine de s'en aller. Aussitôt, ils se regardèrent et de crainte de voir leur beau rêve s'envoler, ils revinrent à de meilleurs sentiments, se demandant pardon et lui demandant de leur pardonner leurs mauvaises habitudes.

Après moult pourparlers, ils finirent par se ranger à son idée. Les ennemis d'hier scellèrent leur alliance nouvelle par une vigoureuse poignée de mains qui fit date. À leur grande surprise, ils sortirent soulagés de la rencontre, tout guillerets, portés par ce vent joyeux qui gonflait leurs voiles, asséchant la rancœur héréditaire qui les dévoraient tous deux ainsi que leur descendance jusqu'à la moelle. En un mot, ils sentaient couler dans les veines un sang neuf, une vigueur nouvelle. La joie éclairait jusqu'à leurs visages, comme transfigurés de l'intérieur.

Une veuve ne savait plus que faire de ses journées, ses enfants ayant quitté le nid depuis longtemps, elle demandait chaque jour au Seigneur de lui ôter une vie devenue inutile. A l'entrée du village, une jeune mère quant à elle se désolait : deux nouveaux-nés l'occupaient à plein temps l'obligeant à laisser un peu à l'abandon le reste de la couvée qui, on s'en doute, en souffrait. Et malgré tout son amour, sa bonne volonté, son activité incessante et sa patience, le temps filait entre ses doigts, le chaos s'installait insidieusement et un fort sentiment de culpabilité prenait le dessus sur sa bonne humeur légendaire. Elle se sentait à bout de force et d'énergie.

— Je sais qui pourra te seconder, *la rassura notre homme*.

Il connaissait chaque âme comme personne et il savait que la brave veuve, toute ronde avec ses belles joues rouges, *mamé* Prune comme ils l'appelaient au village, ne demanderait pas mieux que de se rendre utile. En vérité, elle en mourait d'envie et n'attendait qu'un mot pour jouer les bonnes fées.

Depuis des années, la méfiance avait pris le dessus sur la confiance au village. On préférait payer que de devoir quoi que ce soit à son entourage, quant à se soucier du bien-être d'autrui, pas si bêtes ! Pourtant, au fil des mois, les habitants les plus endurcis prirent l'habitude de consulter celui qu'ils surnommaient au début « le fada », et puis, au vu des résultats obtenus, « Dieudonné » .

Suivant scrupuleusement ses conseils, les habitants de la commune prirent l'habitude de se concerter, de s'entraider et de passer du temps ensemble. Au début se fut bien difficile. Les portes avaient du mal à s'ouvrir, les gongs rouillés par la force des choses. Il y eut bien des tensions, des abcès à crever. On avait oublié toutes ces choses de l'ancien temps depuis que les postes de télévision et puis les écrans plasma avaient pris la place des veillées traditionnelles et que les moyens techniques et l'égoïsme avaient remplacé les coups de main mais pas les coups de gueule entre voisins.

Bon an mal an, les hommes, les femmes et les enfants réapprenaient à vivre ensemble et éprouvaient avec surprise et ravissement du plaisir à ce partage. Pour les plus jeunes s'était facile, ceux qui peinèrent le plus à la tâche, ce furent les vieux, des roublards consommés à la nuque raide. Mais, il fallait bien vivre avec son temps, ils s'y mirent comme les autres.

Les visiteurs de passage se sentaient bien dans ce coin perdu et l'envie leur prenait de s'y installer. Ceux qui en repartaient comprenaient que leur vision des choses avait changé.

Un jour, avec les hommes dans la force de l'âge, Dieudonné alla « donner la main » pour la charpente de la mairie qui menaçait de s'effondrer. Le voyant passer, les enfants chuchotèrent entre eux. Ils devisèrent encore un peu, se poussant du coude. Puis, les plus audacieux se mirent à psalmodier en initiant une ronde joyeuse autour de lui. Un gaillard chargé de tuiles, Felipe pour ne pas le nommer, s'interposa :

— Voulez-vous bien laisser Dieudonné tranquille ? Allez, ouste, fichez-moi le camp ! Qu'avez-vous à lui tourner autour comme des mouches ?! Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que vous baragouinez, les mômes ? C'est pas fini ce cirque ?

— Laisse-les s'amuser, *répondit en souriant le principal intéressé.*

— Mais qu'esse-y disent ?

Et la mamé Prune qui passait par là, une corbeille de linge propre à étendre à bout de bras, le regarda, l'air

accablé et commenta :

— Et bé, et on dit que c'est moi qui suis sourde ! Tu ne les entends donc pas, Felipe ? Ils appellent Dieudonné « l'homme de la montagne ».

Les bénévoles l'observèrent et ce dernier rougit de leur insistance, ne sachant plus où se mettre. Felipe posa les tuiles et murmura pensivement en fourrageant dans sa barbe :

— Dire qu'on t'appelait « le fada », à toi, l'homme de la montagne. On te trouvait trop radical. On dit bien que la vérité sort de la bouche des enfants. Les fadas sont ceux qui t'ont vu agir toutes ces années et qui n'ont pas su te reconnaître.»

LIA XII met un terme à la rencontre :

— **Nous nous retrouvons dans deux jours.**



— C'est du hameau dont tu parlais ?

— Va savoir ? Je te laisse le soin de l'épilogue. Pour ma part, je commence à ressentir une petite fringale. Pas toi ? Et si nous allions partager un bon repas au restaurant en profitant de ce superbe soleil couchant ? Après tout, pourquoi nous priver des derniers beaux jours de la saison ?

Hosty baisse le chef de façon outrée. Il se courbe servilement devant elle, les mains en prière.

— Oui, Ô Femme de la montagne.

— Finalement, je me demande si nous ne devrions pas revenir au vouvoiement !

— Il faut savoir ce que tu veux !

— Saltimbanque !

Il se fend d'une profonde révérence, casquette en main.

— Pour vous servir. Est-ce que tu penses vraiment que nous pourrions changer nos conditionnements ?

— Et pourquoi pas ? La Croix-du-Sud en est un bel exemple. Il ne s'agit pas de l'imposer comme un modèle unique, mais comme une hypothèse de travail parmi d'autres. Pense et agis comme un colibri. En effet, le pragmatisme de Pierre Rabhi en est une autre illustration. Si des expérimentations similaires se répandaient sur la surface du globe au lieu d'être entravées, cette terre deviendrait un vrai paradis pour tous et non un enfer pour ses nombreux laissés-pour-compte.

— Comme dans le rêve des *Enfants de l'été* où le Ventriloque s'étonne de ce que tous n'aient pas accès aux

fruits de la généreuse nature[29] ?

— Je suppose. À quoi fais-tu allusion ?

— À un bouquin que j'avais piqué dans la bibliothèque de mes parents. Il était question de santons, d'un *escrivain* et d'hommes-fruits.

— Je partage la stupéfaction de ce personnage. Une organisation humaine bien pensée favorise le bien-être de tous et non d'une poignée au détriment de la masse des déshérités dressés les uns contre les autres. Désolée, mais je n'en démords pas. En sachant, encore une fois, que cette poignée n'est pas autosuffisante malgré toutes les IA dont elle a su s'entourer pour s'affranchir de la main d'œuvre humaine et du potentiel contre-pouvoir d'une masse dont elle estimait les amitiés trop imprévisibles et donc, dangereuses à terme.

Une partie de l'élite s'est ouvertement déclarée hostile à la propagande mondiale qu'elle dénonce. L'humanité consciente, de tous milieux, de toutes nations, nourrie de colère et de rage devant le spectacle désolant de la Terre devenue martyr, finira pourtant par se répandre tel un tsunami finissant de saccager tout sur son passage si on ne change pas la tendance. Contre le mal, le bien. Contre la haine, l'amour. Contre la division, l'unité. Contre la réification, la sanctification. Voilà nos armes, je n'en connais pas de plus puissantes ni de plus efficaces.

Les marginaux ne sont pas les seuls à résister, à repenser le rapport à la nature et à l'autre, donc à soi. Voilà l'aube d'un nouveau jour qui est combattu par le jeu du mensonge et de la division, pourtant l'amour bien que jugulé, morcelé, affaibli n'en parvient pas moins à se relever au grand dam des marionnettistes qui continuent de souffler sur les braises de la discorde, de la colère et de la haine. Le premier pas coûte le plus, la suite ira de soi.

— Tu es une visionnaire.



29 *Les Enfants de l'été*, Robert Sabatier, 1977.

— Bonjour, vous devez être la thérapeute dont on m'a parlé au village, n'est-ce pas ? Je suis votre nouveau voisin. Je m'appelle Diego.

Il tend le bras vers la jeune femme et la salue d'une poignée de main vigoureuse.

— Enchantée, Diego. Thérapeute, qui, moi ?

Puis elle poursuit, incrédule :

— ... Tiens, thérapeute, quelle drôle d'idée ! D'habitude on dit « la rebouteuse » ou encore « la sorcière ». Mais, attention, en toute discrétion, hein, jamais devant moi. Ouvertement, au village, on m'appelle plus familièrement « Sophie ».

— Enchanté, Sophie. Ainsi vous saviez pour « la sorcière » ?

Elle hoche la tête d'un air entendu avant d'éclater de rire.

— Il y a même une vieille dame, la mère Chat-Chat, comme on l'appelle, qui ne cesse d'observer la hauteur de mes pieds à chaque rencontre.

— Mais pourquoi donc ?

— Elle est convaincue de ma nature angélique et selon ses dires, ce qui distingue un ange des humains, il ne toucherait pas terre. Pourtant, comme vous pouvez le constater, je suis bel et bien incarnée !

— Votre argument ne fait pas le poids. Laissez-moi regarder vos pieds.

— Très drôle. Quoiqu'il en soit, je vous souhaite la bienvenue dans le quartier. Alors, pas trop dur d'emménager ? Votre maison est restée longtemps inoccupée à en croire la vox populi. G*are à la poussière et aux toiles d'araignées ! Le bruit court qu'elle a subitement été désertée il y a quelques cinquante ans. A mon avis, il y a du mystère dans l'air ! En attendant, si vous avez besoin de quoi que ce soit, ne serait-ce que d'un brin de ménage, n'hésitez pas à venir frapper à ma porte. Vous n'avez pas de voisinage plus immédiat. Je ne sais si vous l'avez déjà localisée, mais j'habite la maison aux volets bleus, là, juste après le pont, sur la droite.*

Elle pointe un doigt dans la direction indiquée.

— En effet, il me semble que je l'ai devinée avec ses bouquets de noisetiers en me rendant à l'épicerie.

— Alors, vous avez fait la connaissance d'Antoine ! Un brave monsieur, n'est-ce pas ? Vous pouvez compter sur lui. C'est un homme de parole notre maire et qui se met en quatre pour ses administrés. En attendant, vous savez où me trouver, inutile de courir au village pour des bricoles.

— Merci beaucoup ! Toutefois, non que je sois insensible à votre accueil, je ne voudrais pas abuser de votre générosité d'autant que vous devez avoir vous-même pas mal d'occupation surtout si vous vous rendez

disponible envers tous les nouveaux venus.

— Bah, aider une nouvelle famille environ tous les cinq ans reste gérable. L'entraide prévaut dans ce coin de campagne, vous savez, conclue-t-elle.

— En ce cas j'accepte, à charge de revanche. Permettez-moi une question : sans indiscrétion, je vous vois les bras chargés, revenez-vous de la cueillette ?

— Oui. On trouve à l'orée de la forêt des poiriers redevenus sauvages qui ploient sous les fruits en ce début d'été. L'automne sera précoce cette année. En voulez-vous ? Elles sont cachées sous les plantes médicinales. Regardez et dites-moi si elles ne vous donnent pas envie ? Je vous en offre de bon cœur.

— Vos poires ont bien belle mine. Merci de votre générosité mais vous me gênez. Vous aviez sans doute l'intention d'en faire une potion magique et je ne voudrais pas qu'elle rate par ma faute.

Elle rit de bon cœur.

— Dites, vous plaisantez toujours autant ? *L'un de ces jours, je peux vous faire découvrir quelques trésors de la nature qui nous entoure.*

— Pour vous parler franchement, ma jovialité me surprend moi-même. Et en ce qui concerne la balade, ce sera avec plaisir. Je trouve la forêt très inspirante et je compte du reste me lancer dans la permaculture.Vous connaissez ?

— J'en ai entendu parler. Bravo pour l'esprit d'entreprise et d'innovation. J'espère que ça va marcher et que vous ne regretterez pas votre décision. Bon, je dois y aller à présent, Diego. Je suis ravie d'avoir fait votre connaissance. En attendant d'en savoir plus long sur votre projet, débarrassez-moi de quelques poires, le panier s'en allégera d'autant. Vous me rendriez service. Et ne tardez pas trop à les consommer crues ou cuites, elles s'abîment vite une fois cueillies, surtout avec la canicule persistante que nous connaissons.

— Et bien, soit, j'accepte volontiers. Merci. Puis-je vous arracher une promesse ?

— Laquelle ?

— Celle de venir demain déguster la tarte que je vais confectionner avec les fruits magiques de Brocéliande. Je ne vous garantis rien hormis qu'elle devrait être comestible ! Et si j'en crois l'étincelle qui s'est allumée dans vos yeux en évoquant la permaculture, je partagerai avec vous mon modeste savoir. Si vous survivez à l'expérience, alors je vous confierai comment j'envisage de le mettre en pratique.

Elle rit derechef :

— Je ne sais pas qui de nous prend le plus de risque ! Je sais si peu de choses à propos de ce type d'agriculture que je risque de vous poser pas mal de questions basiques. Pour tout vous dire, je me

demande si je pourrais me lancer moi-aussi dans la permaculture, juste pour ma consommation personnelle.

— Formidable, cours d'herboristerie en échange sous votre autorité. Marché conclu ?

— Et comment ! Vers quelle heure voulez-vous que je vienne demain ?

— Quand il vous plaira, à partir de 16h si possible, pour me laisser le temps de rendre la cuisine fonctionnelle. Autrement, il vous faudra vous contenter de sandwichs et des poires en salade. Du reste, si vous arriviez vers 19h, nous pourrions parler permaculture autour d'un vrai dîner, qu'en pensez-vous ? Je vous laisse toute latitude pour vous décider.

— Merci Diego. Vous me prenez au dépourvu, je ne sais que vous répondre.

— Prenez le temps d'y réfléchir : repas froid, goûter, ou dîner, la balle est dans votre camp. Sachez que vous serez la bienvenue quoi qu'il en soit. Prenez soin de vous d'ici là, Sophie.

— Merci, bonne soirée.

Elle se retourne et lui lance un dernier salut de la main auquel il répond.

Il la regarde s'éloigner et met les bouchées doubles pour tout lessiver, frotter, récurer, désinfecter dans la cuisine. Au fil des heures, la pièce briquée pourrait répondre aux normes d'hygiène et de sécurité les plus strictes. Il commence à songer qu'il devrait se rendre à l'épicerie avant la fermeture pour les ingrédients du dîner éventuel du lendemain. Il sait qu'il dispose d'amandes douces à cueillir sur un vestige d'amandier dans le verger. Une tarte amandine lui paraît tout indiquée ! S'il n'est pas trop fatigué, il concoctera aussi dès ce soir le repas. S'il pouvait éviter les sandwiches… Il se rend dans le hangar et ressort peu de temps après. Il se tient sur un vélo muni d'un porte-bagage et de la caisse en bois qu'Antoine lui a confiée pour ses emplettes. Il file vers le village sur la route qui passe à travers champs, un chapeau de feutre vissé sur le chef.

Du haut de la plus haute branche d'un laurier-sauce, près de leur nid, un couple de colombes le regarde tracer son chemin tout en surveillant d'un œil vif les environs.

Diego se sent heureux et débordant d'énergie ! Il murmure la chanson de Luz Casal presque sans y penser, comme s'il découvrait pour la première fois le sens de ces vers :

« Tu nombre está

Palabra amor

Escrito en mi piel sin remisión... »[30]*...*

30 « Ton nom c'est Ce mot d'amour



Fatiguée par de trop nombreuses veilles, la femme s'est endormie sur la table de travail. L'aube étire ses doigts de rose et pare ainsi le jardin et les cieux de nacre. Les rayons de l'astre du jour caressent le visage de la rêveuse. Elle ne ressent pas les courbatures de sa position inconfortable, elle dort paisiblement.

Dehors, la vie se manifeste au travers du chant des oiseaux qui saluent le retour de la lumière dans un concert éclatant. Les abeilles butineuses s'activent autour des fleurs chargées de pollen. Des lapereaux un rien effarouchés se sont aventurés sur la place du village et grignotent les fleurs, le trèfle, les mures et les dernières framboises de l'été en remuant leur apex nasal. Une lapine de garenne, de toute évidence la mère, reste immobile, dressée sur ses pattes arrières, les oreilles droites et les membres antérieurs sagement repliés sur la poitrine. Elle guette, elle flaire, elle écoute, prête à donner l'alerte au moindre danger. Personne ne semble se soucier de leur présence. Pas d'odeur suspecte. Aucun bruit alarmant. Pas de prédateur en vue ni sur terre ni dans les airs. Les jeunes se régalent et croquent avec délice leur petit-déjeuner, insouciants. Ils se sont faufilés dans le jardin de la femme et ont terminé ces agapes par des grains de raisin juteux et sucrés.

La femme continue de dormir alors que le soleil poursuit sa course dans le ciel, éclairant pleinement le séjour où elle repose. Des grives se sont perchées sur le mimosa quatre saisons et regardent avec curiosité par l'entrebâillement de la fenêtre la dormeuse. Elles improvisent un duo et elle remue dans son sommeil. Elle finit par ouvrir les yeux. Elle baille, s'étire et regarde l'horloge murale. Dix heures ! Elle s'étonne de l'absence d'Hosty avant de se remémorer les derniers mots de Lia. Merveilleux ! Pas d'enregistrement ! Une bonne grasse matinée. Elle se lève et se dirige vers l'escalier pour gagner la chambre où, à peine dévêtue, elle se glisse entre les draps de toile au parfum de lavande.

[...]

Lorsqu'elle se réveille, elle décide de ne pas aller marcher mais de rester tranquillement dans la maisonnette. Elle n'écrira pas d'avantage. Elle va lire l'un des ouvrages de la bibliothèque. Voilà longtemps qu'elle n'a pas eu recourt à son passe-temps favori pour trouver le sommeil, la lecture. Un rituel d'endormissement qui ne tient pas toujours ses promesses. L'estomac calé par une omelette à l'oignon et au poivron rouge, accompagnée de pain bis et d'une part de tarte aux raisins, elle réchauffe l'eau de la bouilloire pour un ersatz de café doux et savoureux. En attendant, elle se dirige vers les rayonnages

---

Écrit sur ma peau sans rémission... »

auxquels elle n'avait pas encore accordé d'attention. Elle déchiffre les titres avec gourmandise.

Tout à coup, elle tombe en arrêt, comme pétrifiée par sa découverte.

Mue par une impulsion soudaine, elle s'élance vers la table où elle a abandonné le calepin aux feuilles couvertes de pattes de mouches et de ratures. Elle tourne fébrilement les pages en arrière et finit par découvrir ce qu'elle est venue chercher. Légèrement tremblante, émue, elle se vautre dans le fauteuil le plus proche de la bibliothèque aux reflets d'acajou. Elle passe en revue tour à tour les livres et le calepin, le calepin et les livres. Le doute persiste dans son esprit. Zut.

Un sifflement prolongé la rappelle à ses occupations ménagères et à son ventre vide.



Séance 18

Elle a passé une bonne et longue nuit sans éprouver le besoin de se lever pour écrire. Elle descend les escaliers dans ses chaussettes en laine lorsqu'elle entend du bruit du côté de la cuisine. Elle regarde autour d'elle et s'empare à pas feutrés du soliflore qui trône, vide, sur la table du petit salon. Cachée dans le recoin attenant à la pièce d'où proviennent des murmures et des craquètements, elle s'encourage à bondir sur l'intrus quand elle entend chantonner à voix basse. Une voix reconnaissable entre mille.

— Hosty ! *elle souffle de soulagement avant de pester intérieurement.*

Elle fait face à son terrible agresseur qui une poêle à la main confectionne des crêpes qu'il fait sauter avec de menus « olé » de satisfaction. Elle le salue d'un :

— Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Des crêpes.

— Merci de l'info, tu dissipes un doute. Je croyais que tu faisais des crêpes. Comment as-tu pu entrer ? Je n'ai pas entendu le carillon.

— Inutile. Je ne voulais pas te réveiller. En passant, j'ai vu la fenêtre grande ouverte, alors, j'ai profité de l'occasion pour te laisser dormir.

Il ajoute, fier de sa prouesse :

— Et je n'ai pas eu grand mal à escalader !

— Tu ne t'es pas demandé comment je vivrais l'intrusion ?

Il la regarde serrant dans son poing le vase et il comprend l'usage qu'elle comptait en faire. Il réalise seulement là qu'il lui a forcé la main en pénétrant chez elle comme un voleur.

— Oh, oh. Je ne pensais pas que tu descendrais avant que tout soit terminé, *plaide-t-il*. Je ne voulais pas te faire peur, tu sais. Je serais reparti par la fenêtre comme je suis entré, ni vu ni connu. Je suis désolé, *ajoute-t-il*... Je vois bien que n'aimes pas ma surprise.

Il reste figé dans une attitude de chien battu, les épaules voûtées, la tête rentrée, regardant le bout de ses chaussures, comme un lutteur qui s'apprêterait à encaisser. De son côté, elle se sent stupide et maladroite. Elle regarde le vase que ses doigts blancs enserrent. Elle le pose, honteuse. Il n'y a pas de cambrioleur à la Croix-du-Sud. Elle pose une main sur l'épaule qui frémit au contact.

- Pour la surprise, j'avoue que tu t'es surpassé. Hosty, tu peux te vanter de m'avoir flanqué une sacrée

frousse. Mais je te remercie, *ajoute-t-elle.*

Elle soupire :

— Bon, je suppose qu'il ne me reste plus qu'à dresser la table et en ce qui concerne le soliflore, à aller cueillir dans le jardin une fleur fraîche.



— **Quel est l'objet dont vous ne sauriez vous passer ?**

— Le livre.

Elle jette un coup d'œil à Hosty qui ne réagit pas. LIA XII change aussitôt d'aspect pour représenter un atoll de l'Océan Indien.

— Tu ne te sens pas bien ? Ce sont les crêpes qui ne passent pas ? *lui demande-t-il, inquiet de son teint pâle.*

— Non, non, ça va. Il m'est revenu à l'esprit une question que je te poserai ce soir si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— D'accord. Es-tu sûre de vouloir poursuivre l'interrogatoire ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

— Oui, oui, ça va aller.

Elle se tourne vers LIA XII qui s'éclaire sur une nouvelle question :

— **Tous les livres où certains auteurs en particulier ?**

— Tout dépend. J'aime découvrir de nouveaux auteurs comme de nouveaux textes. Si je suis contrainte à l'immobilité un long moment, je m'empresse de lire tout ce qui me tombe sous la main, quelque soit le format, papier ou numérique. Bien que je sois plus favorable aux ouvrages papier pour diverses raisons plus pragmatiques les unes que les autres.

— **Lisez-vous jusqu'au bout les livres que vous avez commencés ?**

— Pas nécessairement. Si je n'accroche pas, je vais me forcer à lire une vingtaine de pages et en général je ne vais pas plus loin.

Parmi les titres qui ont retenu mon attention figurent des rencontres brèves, comme des phares dans la nuit, de braves cœurs dont je garde un souvenir attendri. Il m'arrive de les relire à l'occasion.

Des compagnons de route fidèles cheminent à mes côtés, tous les rejetons d'un auteur dont la prose me nourrit.

— **Pouvez-vous citer l'un de ces auteurs ?**

— Le premier qui me vienne à l'esprit par exemple ? Il s'agit de l'écrivain de Manosque, ce titan dérobeur du feu sacré, ce Prométhée du vingtième siècle. Giono. Il croyait en l'être humain, il n'a eu de cesse d'écrire pour éveiller les consciences et amener son lecteur à se penser autrement, à considérer autrement sa relation à l'autre. Des « Écrits pacifistes » à « Regain » en passant par « Le Serpent d'étoiles », il connectait l'homme au tout, à la vie, à la terre nourricière et au cosmos. Lui, le fils d'anarchiste nourrissait ses écrits de la sainte Bible – livre sacré, prophétique par excellence, incomparable – qu'il mêlait aux auteurs classiques, à l'observation. Il regardait, analysait, expérimentait. Il prenait du recul, il s'insurgeait, il dénonçait, il pleurait, il caressait. On l'accusa, on le condamna, les chiens aboyèrent, ses écrits passèrent les années et dépassèrent ces vaines querelles.

Ses livres chantent la force et la faiblesse du vivant, la nécessité de sa préservation, la reconnaissance de sa sacralité, la conviction de notre interdépendance. C'est un écrivain engagé, à l'instar de Delon qui ne joue pas la comédie mais vit ses rôles ; il ne joue pas à l'écrivain, il l'incarne.

— **Vous parlez d'eux au présent. Ils sont morts.**

— Oui, parce que leur œuvre perdurera aussi longtemps qu'il existera des lecteurs pour les lire et des spectateurs pour les visionner. Qu'on apprécie ou non leurs arts, il n'en demeure pas moins qu'ils sont mus par le génie.

— **Vous appréciez les arts ?**

— Oui.

— **Le septième art ?**

— Oui.

— **Quels cinéastes ont votre faveur ?**

— Nous nous forgeons une idée voire une image des auteurs comme des cinéastes ou des acteurs via les données transmises par les média. Il en découle une connaissance très surfaite. Comme pour mes témoignages précédents, mon point de vue reste éminemment subjectif et évolutif. Je suis moins familière encore des cinéastes que je ne le suis des auteurs qui se dévoilent au travers de leurs récits.

— **Les cinéastes se dévoilent dans leurs films.**

— D'accord, disons que je les fréquente moins que les auteurs. J 'admets cependant aimer certains films qui m'ont marquée.

— **Lesquels ?**

— Tout d'abord, Le Concert[31]. Pour moi, il s'agit d'une métaphore proche de celle du tisserand divin qui entremêle des fils de diverses couleurs pour donner naissance à une tapisserie incomparable et parfaitement aboutie. Dans ce film, nous passons du rire aux larmes. Malgré certains passages assez violents, combien émouvants, drôles, magnifiques les acteurs et les actrices ! Pour revenir à l'intrigue, au début des années quatre-vingt en URSS, un fervent représentant du parti, pour des questions d'idéal politique, sûr d'agir pour le bien social, se permet d'interrompre le concert au détriment de vies humaines, parmi lesquelles celles des musiciens et du chef d'orchestre.

Ce dernier, déchu de ses fonctions parvient au bout de trente ans de brimades et de souffrances à réunir la plupart des musiciens survivants. L'ennemi d'hier, devenu un allier, déploie des trésors de ruse pour que le concert ait lieu, permettant au *Maestro* de diriger son orchestre dans une grande salle parisienne.

Je me suis laissée capturer par le concerto pour violon de Tchaïkovski, leitmotiv autour duquel tourne l'intrigue. Dans sa transcription et interprétation finale, l'émotion artistique et dramatique en ressortent décuplées, point d'orgue vers lequel tend tout le film. Le violon de la concertiste s'élève durant le solo, renforcé ensuite par le cœur des autres instruments, exprimant toute une palette de sentiments, d'émotions et aboutissant à l'apothéose. Les notes se mêlent pour ne former qu'un seul chant ! La musique habite chaque interprète comme chaque membre de l'auditoire et vibre à l'unisson au plus profond des âmes, enveloppées, emportées, élevées par cette énergie fédératrice ! La musique dilate bel et bien l'âme comme elle peut l'écraser ! La musique peut asservir comme elle peut libérer. La musique a son propre langage et sait remplacer le verbe lorsque la parole est muselée.

La symbolique du film, tout au moins telle que je l'ai comprise, me semble intéressante à plus d'un titre. Prenez un chef d'orchestre marqué par les épreuves mais passionné, habité, avec de l'épaisseur, une humanité palpable et sensible, une singularité, une folie d'amour à fleur de peau. Un homme, un artiste, qui s'oublie pour le rêve qui l'habite. Ajoutez des musiciens disparates, originaux et atypiques au possible. Liez-les à une concertiste internationale aux ascendants mystérieux qui cherche à soulever le voile des non-dits. Chaque personnage est comme un diamant brut. Isolé, sans soin, il n'apporte pas grand-chose au monde, voire il peut paraître dérangeant, un peu comme un morceau de verre mal dégrossi à l'œil du profane. Mais offrez-lui un cadre et une volonté qui dépasse la raison voire les raisons et lui permette de donner sa pleine puissance, unissez ces pierres rejetées par les bâtisseurs et vous obtiendrez un chef-d'œuvre de lumière. Leurs différents éclats révélés et unis aux autres réchaufferont le cœur et l'âme du

31 Film réalisé par Radu Mihaileanu, sorti en 2009.

monde. Il aura fallu trente ans de frustration et de lente maturation pour que ce concert voit le jour et qu'il parvienne en quelques mesures à passer de la cacophonie à une interprétation magistrale, celle rêvée par un fou visionnaire. Et par son action, il réveille la part de génie et de lumière qui sommeille en chacun. Comme les pilotes de ligne avant leur envol, comme les sportifs de haut niveau avant le tremplin, pendant trente ans le maestro a visualisé et affiné la direction du concerto.

Comment ne pas enchaîner sur le pouvoir du rêve et de la pensée ?! Un diplomate avec lequel j'avais été en lien professionnellement m'a transmis une maxime : « quand une porte est fermée cela ne sert à rien de taper dessus, tourne-toi et regarde toutes celles qui s'ouvrent à toi ».

Le chef d'orchestre n'a jamais cessé de croire malgré les brimades et une carrière brisée. Il a vécu sous la contrainte, il s'est adapté en apparence malgré la souffrance générée par la situation. Cependant, il n'a jamais cessé de garder son objectif à l'esprit, d'aucuns diraient d'y croire, contre toute espérance et, lorsque l'opportunité s'est présentée, lorsqu'une porte a enfin été entrouverte, il a trouvé en lui la ressource pour l'ouvrir pleinement, s'y engager et que d'autres s'engouffrent à sa suite… Pierre Curie aurait écrit : « Rêve ta vie et vis tes rêves ». Un artiste qui rêve large, beau, lumineux et bon, pas uniquement pour lui, pour ne pas dire pas pour lui ou pour elle, mais avec et pour les autres, chasse les ténèbres… Un diamant ne se rend pas compte de son éclat, c'est le monde qui jouit de son rayonnement, de sa beauté et de sa pureté. Lui, une obsession l'habite, accomplir cette vision intérieure qui l'éclaire de l'intérieur, parce que c'est un besoin vital porteur de sens et de joie. C'est le cygne qui ne voit en lui que le vilain petit canard et du reste, il s'en fout.

— **Vous aviez mentionné un film de Chaplin lors d'un précédent entretien. Le Dictateur.**

— Exact. Je le tiens en grande estime. Il s'agissait d'un film prophétique. Saviez-vous que Chaplin et Hitler étaient nés à quatre jours d'intervalle ? Je ne peux m'empêcher de citer le biographe de l'artiste qui écrivait à ce sujet : "*Il y avait quelque chose d'étrange dans la ressemblance entre le Petit Vagabond et Adolf Hitler, représentant chacun les pôles opposés de l'humanité*"[32]. J'apprécie particulièrement le discours final du film comme je l'avais d'ores-et-déjà mentionné. Chaplin met en garde, sensibilise contre la tyrannie, combien d'espoir et de confiance investit-il en la démocratie ?! Charles n'a pas connu que des admirateurs. Sa vie ne fut pas à proprement parlé un long fleuve tranquille. Il donnait des coups de pied dans la fourmilière, en conséquence de quoi, il dût s'exiler en Suisse pour y trouver refuge durant plusieurs années avant d'être rappelé aux États-Unis et ovationné.

32 David Robinson, Chaplin

— **Un autre film ?**

— Oui. Je revois avec plaisir « Saint-Jacques… La Mecque », ainsi que « La Belle verte » de la réalisatrice parisienne[33]. J'aime sa façon de revoir sur pellicule les relations humaines, entre une prétendue naïveté digne des Lettres persanes et une merveilleuse poésie. Idem, son rapport à la nature autour de soi et en soi. L'amour et le respect sont mis en avant sans tomber dans un discours sirupeux ou convenu. Elle montre par ailleurs que pour décloisonner les êtres, il suffit juste de changer leur regard. Il suffirait donc d'emprunter quelques jours les mocassins de son voisin comme le favorise la caméra pour passer du jugement à la curiosité et enfin, parfois, à la compréhension.

— **Vous partagez son opinion ?**

— Je la revendique. La difficulté vient de la volonté de changer de regard, de sortir des idées reçues pour envisager les choses et les êtres avec l'innocence de l'enfant. Ne plus rien prendre pour acquis constitue une vraie révolution ! On peut se sentir déstabilisée à juste titre que de renoncer à des croyances et des convictions enracinées, surtout lorsqu'elles permettent de justifier des privilèges, des différences de traitement voire des injustices. Tout ce bagage colore notre façon d'appréhender le réel tel que nous le percevons à savoir à travers nos sens et les filtres de notre culture et de notre éducation. Tout ne va pas de soi et notre fonctionnement cérébral génère une subjectivité à laquelle nous ne pouvons échapper. Condition humaine oblige ! Les voyages eux-aussi favorisent un dépaysement salutaire permettant de prendre conscience de la relativité de supposés universaux. Un peu comme les spécialistes ont pris conscience de la relativité du non-verbal dans la communication. Plus le temps passe et plus je réalise la fragilité des connaissances humaines y compris scientifiques. Chacune marque un point sur une trajectoire dont nous ignorons pour la plupart la destination sans nous souvenir de l'origine.

— **Explicitez votre pensée.**

— Aucun savoir, aucune expérience humaine ne détiennent de vérité absolue. L'absolu n'est pas de ce monde. Du reste, notre connaissance du divin reste tributaire des limites de notre incarnation, en toute logique, pour parvenir à sa conscience parfaite, nous devons en passer par Lui, avec Lui et en Lui !

Les connaissances qui servent de base ou de fondement à des structures sociales reposent sur des croyances ou des présupposés si vous préférez mais sur rien de démontré en absolu. Du reste, souvent, les études sont biaisées par les intentions sous-jacentes de leurs auteurs. Il importe de le réaliser pour au besoin changer ses curseurs.

33 Sorti en 2005, ce film est réalisé et scénarisé par Coline Serreau

— **Comment un individu peut-il savoir s'il doit les changer ?**

— Admettons que vous soyez humaine et que vous alliez mourir ce soir, vous estimeriez-vous heureuse de votre vie passée en tenant compte des ressources dont vous disposiez ?! En cas de réponse positive vous pouvez considérer que vous avez vécu pleinement ! Si au contraire, vous regrettez le temps perdu, demandez-vous ce que vous pourriez encore changer qui soit de votre ressort. En ce qui me concerne, j'ai osé prendre des risques. A plusieurs reprises des membres de mon entourage ne comprirent pas que je me lance dans des entreprises impactantes sans garantie de succès. Et puis, certains auraient préféré que je cède à la peur, aux menaces, aux intimidations, au chantage. Je m'efforce d'obéir à Dieu, à Ses messagers. Je ne recherche pas la reconnaissance du monde.

— **Avez-vous exercé des activités réputées dangereuses ?**

— Non, je ne le pense pas. Enfin, tout dépend pour qui ?! Vous voulez dire qui mettrait ma vie en danger ? Sans doute. Vivre est dangereux. A quelles activités référez-vous ?

Silence.

— Comme me retrouver ici à vous raconter ma vie par le menu alors que j'ignore tout de vos intentions ? S'il s'agit de ce genre de risque, sans problème, et plus souvent qu'à mon tour.

— **Nous reprendrons demain.**



Elle repense aux livres et se demande comment aborder la question avec Hosty pour le contraindre à répondre, sans toutefois le brusquer. Enfin, elle se lance :

— Hosty ?

— Oui ?

— Hier j'ai trouvé un livre intéressant dans la bibliothèque.

— Ah ? Par-fait ! Attends une minute : intéressant pour qui ? Si tu crois que je vais me convertir à la lecture, alors, là, c'est pas demain la veille !

— Et pourtant, tu portais des boutons de manchette ornés du logo d'une célèbre maison d'édition le jour où tu m'as accueillie, non ? Rappelle-toi.

Il regarde au loin.

— Possible. Pourquoi cette question ? Bon, ok, j'ai compris. Arrête de me mater : oui, je portais des boutons de manchette. j'avoue, j'en ai égaré un. Voilà. Satisfaite ? Du coup, je ne vois pas l'utilité de laisser l'autre. Puisque tu sembles à cheval sur le règlement, sache qu'on doit m'en fournir de nouveaux. Et puis,

en quoi ça te regarde ? Tu trouves que ça fait négligé un uniforme sans boutons de manchette, c'est ça ?

— Non, bien sûr que non.

— Ah, tu me rassures.

— Mais ce logo qui les ornait, *insiste-t-elle* ?

— Oui, c'est celui du groupe.

— Il travaille dans le domaine de l'édition ?

— Quelle drôle d'idée ! A quoi il ressemble d'abord ton fameux logo ?

— Si tu m'accompagnes chez moi, je te le montre. J'en ai fait un croquis.

— Je te suis.

Elle ne veut pas lui montrer les livres tout de suite, hésitant à brûler toutes ses cartouches d'un coup. Elle jurerait qu'Hosty lui avait répondu avec trop de confiance, sur le ton de récitant qu'il prenait lorsqu'il évoquait les mérites de la Croix-du-Sud. Depuis le jour où elle avait fait l'erreur de mentionner les boutons de manchette, il avait disposé d'assez de temps pour inventer une réponse qu'il lui servirait le moment opportun. Dépitée, elle décide néanmoins de ne rien laisser paraître de son désarroi et de mener l'expérience jusqu'au bout. En entrant dans le séjour elle constate qu'elle avait laissé la veille le calepin ouvert à la page du croquis. Ce matin, Hosty avait très bien pu tomber dessus et se préparer à ses questions : si toutefois son hypothèse s'avérait fondée et si la raison d'être du groupe c'était bien l'édition. Mais alors, pourquoi tout ce mystère ?

— Regarde. Alors ? Tu reconnais le logo de ton groupe ?

Il ne montre pas l'ombre d'un trouble. Se serait-elle trompée ?

— Il lui ressemble, *concède-t-il*, sans plus.

— D'accord. Quand dois-tu recevoir les nouveaux boutons ?

— Avant-hier.

— T'es séreux ?

— Oui. D'ordinaire, les livraisons de l'extérieur se font à date fixe. Et ma commande ne figurait pas dans le lot.

— Dommage.

Il semble s'amuser à présent de l'intérêt démesuré qu'elle accorde à ces ornements.

— S'il n'y a que ça pour te faire plaisir, dès que je les recevrai tu seras la première à les admirer. Je te le promets. Est-ce que tu serais partante pour te faire une toile ?

— Allez, pourquoi pas ?! Une distraction culturelle ne serait pas pour me déplaire. Mon cerveau tourne à vide. Quel film est à l'affiche ?

— Celui qui te plaira. Tu n'auras qu'à choisir dans le catalogue de la médiathèque. Tu verras la salle de projection est au top. Et les fauteuils hyper confortables.



La maison aux volets bleus se dessine derrière le bosquet de noisetiers. Une glycine en fin de floraison laisse pendre des hampes florales vrombissantes du vol des abeilles : toute une palette de violet, allant du parme au magenta en passant par l'indigo et le violine vibre au rythme des insectes butineurs. S'entremêlent à ce fouillis végétal les bois de la vigne qui habillent les ferronneries ouvragées de la tonnelle. Sous ce parasol végétal dense, une table et des chaises en épicéa, poisseuses de cire, quelques coussins colorés, une nappe brodée à peine plus large qu'un chemin de table. Sur le carrelage, à l'angle du mur, des pots de terre hébergent de jeunes plants dont deux plaqueminiers. Diego a rendez-vous avec Sophie pour partir en exploration en sa compagnie. Aujourd'hui, elle doit lui faire découvrir les simples usuelles. Elle s'est montrée tout-à-fait attentive, séduite par la permaculture et il découvre avec plaisir le potager qui se déploie en contrebas de la terrasse ombragée. Les plantes souffrent de la forte chaleur et de la terre compacte. Sophie pourrait le rendre davantage pérenne et moins gourmand en eau par la mise en œuvre de moyens simples. En effet, ces terres sont aussi argileuses que celles de la Blanche Colombe. Il va falloir les rendre plus souples et perméables. Un apport en fumier de cheval et un bon paillage amenderaient la terre sans qu'elle ait à se lancer dans d'improbables travaux de terrassement. Utiliser le compost. Laisser la terre au repos pendant une année au moins pour la partie fumée. Et puis, recommencer l'année suivante pour le reste du jardin si le procédé s'avère concluant. Il va lui proposer de venir labourer les sols bien avant le printemps et incorporer de l'humus, des branches tombées en forêt. Du reste, il n'a rien d'un paysan chevronné, il s'est bien promis de ne pas brûler les étapes afin de limiter les impairs. Il prend le temps d'observer au préalable toute chose. Il s'engage à partager son plan d'attaque en temps utile avec Sophie.

Il ne cesse de se remémorer le visage de la jeune femme quand il prépare ses repas, quand il réfléchit à la forme que prendra ses installations, quand il se rend au village et qu'Antoine le regarde fixement en se frottant le nez comme s'il se doutait de quelque chose, l'air de lui dire, « alors, je ne vous avais pas prévenu qu'elle ne vous laisserait pas indifférent notre sorcière ?! » Comment aurait-il pu l'être ?! Déjà la singularité de leur première rencontre. Ils s'étaient fait cueillir tous deux, par hasard, au retour de sa récolte de plantes et de fruits. Du reste, si elle n'avait eu un besoin urgent de plantain jamais elle n'aurait fait ce crochet par chez lui. Et puis, elle était tellement humaine et chaleureuse, tellement accessible et pourtant il la sentait solitaire, profonde, un rien sauvage, différente aussi des femmes sophistiquées qu'il avait côtoyé le plus souvent et qui avaient partagé des bribes de sa vie. Sophie. Il aimait prononcer son prénom. Sophie. La sagesse. Il aimait aussi quand elle l'appelait par le sien avec sa voix chantante, sa voix pleine de rire ou de sérieux, sa voix qui venait se blottir au creux de l'oreille et le faisait frissonner. Il sentait qu'au moindre faux

pas elle marquerait une distance qu'il ne pourrait plus facilement franchir. Il se sentait bien dans leur complicité naissante. Un bruit de pas le fit se retourner.

— Bonjour, Diego ! Vous voilà installé ! Vous avez bien fait. Alors votre verdict pour le jardin ?! J'ai bien suivi votre regard scrutateur. Alors Docteur, votre diagnostic, quelles chances d'amélioration se dessinent pour notre patient ?!

Il se lève d'un bond.

— Pardon, Sophie, en effet je me suis assis sans y penser. Envoûté par l'ombre enchanteresse et la fraîcheur de votre terrasse, je n'ai pas attendu votre invitation !

Comme pour se faire pardonner cette familiarité, il ajoute :

— Je ne suis pas venu les mains vides. Je vous ai apporté deux bouteilles d'un pétillant conseillé par Antoine ! Ne lui dites pas que je vous les a apportées, je ne voudrais pas être la cause de rumeurs vous concernant. Mais je vous en prie, acceptez-les, comme un cadeau de bon voisinage.

Il les sort de sa gibecière et les dépose sur la table.

— Ne les refusez pas. Du reste, j'ai besoin de place pour les simples que je vais récolter grâce à vous.

— Des pétillants sans alcool, comme je les aime ! Le moyen de résister à un aussi agréable présent ? Votre geste me touche. Merci, Diego. Nous aurons l'occasion de les goûter ensemble, voulez-vous ? Je voudrais bien vous rendre votre charmante invitation et puis les occasions de faire la fête ne sont pas fréquentes au point de rechigner à les provoquer ! Quant aux rumeurs, laissez-les courir, il faut bien trouver des sujets de conversation et de quoi se distraire, et enfin, vous connaissez l'adage : « L'œil ne voit que ce qu'il contient ». Le troc et les menus cadeaux et échanges de services ont cours dans cette commune. Rassurez-vous, ceux et celles qui ont recours à mon aide ne me remercient pas autrement ! Pour revenir à mon invitation, je suis libre normalement ce vendredi soir, sauf urgence. Que diriez-vous de partager un repas sans façon ?

— J'apprécie votre philosophie de vie et celle des villageois qui nous entourent. Je viendrai volontiers, je ne refuse jamais une occasion de ne pas cuisiner ! Et si vous êtes appelée, je vous attendrai ici-même et s'il vous est impossible d'honorer votre promesse, je vous solliciterai pour venir manger chez moi un prochain jour. Deal ?A propos, n'attendez pas d'en avoir marre pour me le dire, si vous me trouvez envahissant. Je ne voudrais pas vous faire fuir et devoir renoncer au plaisir de nos échanges par manque de tact.

— Ne vous inquiétez pas, je n'ai rien d'une timorée, je saurais donc vous le faire comprendre si d'aventure vous deveniez lourd. Du reste, j'apprécie moi-aussi nos échanges, Diego, donc, soyez insistant à votre aise. Deal, lance-t-elle en tendant la main. *Merci doublement.*

Ils échangent un regard aussi long que leur poignée de main. Elle baisse les yeux.

— Avec grand plaisir, Sophie, quelle joie de s'entendre aussi bien, je stressais un peu avant de vous rencontrer. Qui seraient mes voisins, etc. Vous imaginez le genre de questionnement que génère l'inconnu ? A propos, savez-vous que pour un peu j'aurais fini ma nuit sous ce toit de verdure, bercé par la mélopée des abeilles : sans flagornerie aucune, je trouve votre tonnelle admirable, rafraîchissante et apaisante à souhait presque autant que votre compagnie et je tenais à vous en faire compliment. Elle me donne des idées pour ma propre bâtisse.

— Elle est jolie, n'est-ce pas ? Je n'ai aucun mérite. Les anciens propriétaires en ont eu l'idée et pour ma part, je me charge juste de la taille ! Des oiseaux élisent régulièrement domicile dans le feuillage. Il faut dire qu'avec la vigne ils ont le boire et le manger ; enfin, nous partageons le raisin sans façon avec les fourmis et les guêpes ! J'essaie de ne pas tout cueillir pour qu'ils puissent eux-aussi en profiter. Ils s'en montrent friands. A dire vai, je limite l'accès des pieds aux fourmis et par la suite, aux pucerons qui épuisent les plantes, avec des huiles essentielles de clou de girofle, ou de la cendre. Moi aussi j'en suis au stade expérimental.

— Avez-vous essayé la terre de diatomée ?

— Oui, mais les fourmis de grosse taille, des mammouths en somme, l'enjambent sans façon. Si vous appréciez le raisin de table je vous en ferai goûter quand les grains seront murs, ce qui ne devrait pas tarder !

— Je comprends mieux en vous écoutant pourquoi la permaculture vous intéresse. Essayez à l'occasion de pulvériser de l'eau additionnée de savon noir naturel. Pour revenir à votre question initiale, en réalité votre jardin est superbe. Je pense qu'il ne nécessite pas de gros travaux d'aménagement et avec votre accord, je pourrai assouplir les sols et venir à bout des problèmes de sécheresse et de chiendent. Qu'en dites-vous ?

— Oh, Diego, vraiment ? Vous prendriez cette peine pour moi ? Comment vous dédommager du temps et de la peine que vous consacrerez à sa mise en place ? Vous ne manquerez pas d'y réfléchir. Aujourd'hui, nous allons nous dégourdir les jambes et partir en exploration. Prêt à partager les secrets d'un sentier botanique extraordinaire qui va nous occuper une bonne partie de la journée ?

— Et comment ! Regardez, je suis paré : j'ai même emporté un fromage sec, un saucisson de pays, du pain, un bocal d'olives, une outre en peau de chèvre remplie d'eau fraîche...

— Les grands esprits se rencontrent ! Je nous ai également préparé de quoi pique-niquer. Nous pourrons nous perdre en forêt plusieurs jours sans encombre.

— Vous voulez rire ? Je me découvre des appétits redoutables depuis quelques jours. Le cadre y contribue. Vous aussi, vous y contribuez.

Le sourire de Sophie s'efface. Elle recule.

—Diego, là vous devenez lourd. Est-ce une plaisanterie ? Comment dois-je comprendre vos propos ? Je ne sais pas si nous ne devrions pas remettre ce projet. Après tout, j'ignore tout de vos intentions à mon égard.

— Sophie, je, je comprends votre réaction. Je vous ai effrayée avec ma blague de potache. Pardon. Je ne pensais pas à mal. Vous croyez vraiment que je pourrais vous nuire ?

— Il faut du temps pour connaître quelqu'un. Vous semblez gentil mais sous la toison de l'agneau se cachent parfois les plus redoutables prédateurs.

— Vous n'êtes pas tenue de me croire, bien sûr, pourtant, jamais je ne chercherai à vous faire du tord, ni à vous ni à quiconque. Mais vous avez raison, nous ne nous connaissons pas. Je m'en veux d'avoir altéré votre confiance.

— Nous sommes allés trop vite en besogne. Ici, nous vivons loin de la culture du siècle. J'ai perdu l'habitude de la prudence.

Il la regarde avec intensité.

— Pardon d'avoir réveillé de bien mauvais souvenirs, si j'en juge par votre réaction. Ainsi, vous avez donc souffert vous-aussi ? Serait-ce la raison de votre venue en ces lieux sauvages ? Qu'avez-vous fui, Sophie, dites ? Quoiqu'il en soit, avant de partir, je dois vous remercier. Notre rencontre a été providentielle. Vous aimez transmettre vos savoirs comme il me plaît de le faire et j'apprécie ce qui émane de votre personne. Du reste, je me suis senti en phase avec vous dès le début, c'est pourquoi je vous ai toujours parlé librement. J'avais juste oublié comment certains hommes se comportent vis-à-vis des femmes, sans quoi j'aurais été plus délicat. Moi, ce n'est pas à ce type d'appétit que je référais. Vous voulez savoir pourquoi je suis là ? J'ai fui le mal qui ronge les grandes villes. Ici, auprès des villageois, grâce à notre proximité, j'ai commencé à retrouver le plaisir de me lever le matin. Vous comprenez ? À donner du sens à mes journées. Avant, plus rien n'avait de saveur. Je me nourrissais par nécessité et non par appétit. J'ai retrouvé l'envie de vivre, de vivre Sophie, de rire, de partage des choses simples, comme un bon repas entre amis. Vous comprenez ?

— Il me semble, oui. Je crois que cette fois je comprends.

— Merci de m'avoir écouté. Tachez de ne pas trop m'en vouloir. Je vous laisse.

Il prend son sac à dos et son feutre.

— Écoutez Diego, je n'accorde pas facilement ma confiance à un homme célibataire. J'apprécie votre présence mais vous l'avez compris, mes vieux fantômes se sont réveillés. Attendez-moi ici, s'il-vous plaît. Je reviens dans quelques minutes. J'ai besoin de réfléchir avant de prendre une décision.

Elle disparaît dans l'ombre de la véranda et le rideau de perles bruisse sur son passage. Diego, se prend la tête entre les mains. Ainsi c'était ça son secret. Sans le vouloir il venait d'ouvrir une blessure mal cicatrisée. En risquant de la perdre il réalisait à quel point il tenait à sa présence dans sa vie. Leur amitié et sa sincérité, son intégrité et sa bienveillance viendraient-ils à bout de ses réticences ? Il s'en faisait la promesse. A condition qu'elle ne lui ferme pas la porte définitivement.

[…]

Diego restait debout, la tête penchée, les bras croisés.

— Diego ?

Il releva le chef et elle croisa son regard anxieux. Toute trace de sa folle exubérance s'était envolée.

— Il faut que je vous parle. Ce ne sera pas long. Aucune relation humaine ne peut se bâtir sur des non-dits et des malentendus. Asseyons-nous, je vous prie, nous serons plus à l'aise pour échanger.

— Volontiers. Il m'importe autant qu'à vous de creuser les fondations de notre amitié ou à défaut, de bonnes relations de voisinage.

— Merci. En préambule, croyez bien que le plaisir de nos échanges est partagé, sans quoi... J'apprends plus à votre contact que vous ne semblez le réaliser. Bref… Je pense que je vous dois une explication.

Elle s'installe sur la chaise faisant face à Diego.

— Voilà…

Le temps a passé. Ils ont parlé, parlé, parlé. Ils ont pleuré, ils ont ri. Ils ont ouvert le livre de leurs vies et petit à petit les lourds nuages qui voilaient leurs fronts ont pris de l'altitude pour s'effacer. Ils se sentent plus proches encore à présent qu'ils se sont confiés l'un à l'autre.

Enfin ils se sont tus.

Il a pris les mains de Sophie dans les siennes et cette fois-ci, elle n'a pas songé à les lui retirer. Ils demeurent ainsi un moment infini. Ils se sentent seuls au monde. Vulnérables et lumineux. Comme des fleurs après l'ondée dont les couleurs et les fragrances se trouvent magnifiées. Vraiment, tout est grâce ! Ils ont repris le dialogue muet de leurs yeux clairs tout humides encore, savourant un état de béatitude indicible. Ils restent ainsi, longuement, à se sourire innocemment et à communiquer sans qu'un mot ne franchisse l'enclos de leurs lèvres.

Purs.

Deux cœurs adolescents, deux âmes unies de toute éternité pulsent au même rythme.

A la fois joyeux et effrayés par la force des liens dont ils subissent tous deux le joug, ils ne voudraient pour rien au monde en être délivrés. Ivres, comme s'ils avaient porté à leurs lèvres du champagne, ils pétillent d'allégresse ! Enfin, il plonge une dernière fois son regard dans le sien et lui demande :

— Que décidons-nous ?

— Nous pourrions nous mettre en route. Dès que nous serons sous le couvert de la canopée, nous serons à l'abri du soleil mais, nous avons tout de même de la distance à parcourir avant.

Ils sentent les battements de leurs cœurs. Ils ont subitement envie de rire et de chanter, de voler de branche en branche avec les écureuils. Elle sent son cœur se dilater et tout embrasser autour d'elle. Il est l'oiseau et la fourmi, le brin de lavande et le chèvrefeuille, l'abeille et le lièvre, l'olivier et le fenouil, la rose et l'arbousier, le caillou et le nuage.

— Avec plaisir, à condition que vous me laissiez porter votre sac-à-dos qui pèse un âne mort. Promis, je ne l'ai pas tué. L'âne, j'entends. Et, je vous promets de ne rien manger en cachette.

Elle rit ! Il la regarde et il lui confie :

— J'aime votre rire. Il court comme une cascade, comme un ruisseau de montagne !

Elle rougit.

— Vos émotions colorent vite vos joues. Ça vous va bien.

Il la contemple alors qu'elle se dérobe à ses regards sous la capeline à large bord dont elle vient de se coiffer.

— N'abusez pas de ma complaisance, je vous prie, ou je cours m'enfermer dans mon antre pour préparer des filtres magiques et vous ne me verrez plus. A propos de rougir, n'oubliez pas votre feutre sur le fauteuil. L'astre du jour ne fait pas de cadeau et sa morsure est redoutable. Nous allons longer le lit de la rivière en le remontant, nous y trouverons du plantain et nous pourrons ainsi aller rendre une petite visite de reconnaissance aux poiriers avant de nous enfoncer dans la forêt. Ratifiez-vous ce programme ?

—Je signe où vous voulez.

Ils se mettent tous deux à chanter à l'unisson, au grand étonnement des moineaux qui les regardent passer. Alors qu'ils se dirigent vers l'orée du bois, les bras restés libres se frôlent doucement, à la cadence de leurs pas.

Ils se sentent heureux comme jamais avant ce jour. Il leur semble que rien ne saurait leur apporter

davantage de joie que celle qu'ils éprouvent en ce moment.

Plus tard, bien plus tard, il osera poser son front contre le sien, témoignant ainsi de l'intimité de leurs âmes. Mais, ne troublons pas, par de vains propos, leur marche paisible et leurs chants pour l'heure tout éclaboussés de rires.



La femme ferme les yeux absorbée par une vision intérieure. Elle songe à ceux qu'elle aime et dont la pensée ne la quitte pas.

L'amour ! Quoi de plus noble comme sentiment et de plus contrefait ? Surtout, à présent où, comme les émotions, ils sont contrôlés. Elle soupire.

Existe-t-il un trésor plus précieux en ce bas monde ne réclamant nulle garde armée pour sa protection ? Bien au contraire, sa possession donne tous les courages. A une mère. A un père. A des amoureux. A une fratrie. A une famille. A des amis. A une communauté. Au monde ! Il est le fruit de l'union de la terre et du ciel. Il se fait partage et jour de liesse, abondance dans la pauvreté, lumière dans les ténèbres, force et courage dans l'adversité, endurance dans la faiblesse, voix dans le silence.

Il dépasse l'être et le transcende. Il s'épanouit dans la pleine lumière et non dans le mensonge et la dissimulation. Il se fait homme orchestre et héraut celui qui en est habité. Il le clame, le proclame, le réclame avant toute autre nourriture. Il ne vit que dans la douce espérance de sa réunion avec les êtres aimés. Les obstacles au lieu de le contraindre et de le réduire en cendre le fortifient. Né de l'infini, il y conduit les cœurs embrasés qui répandent autour d'eux sa douce lumière. Son souvenir éclaire les jours d'hiver. Cet amour abolit l'espace et le temps. Cet amour unit les mondes visibles et invisibles. Cet amour un et multiple dont rien, absolument rien ne saurait venir à bout, ni les lois ni les guerres, l'écrivaine le porte en elle.

Elle se met à chantonner[34] :

« Ne partez pas sans moi laissez-moi vous suivre
Vous qui volez vers d'autres vies laissez-moi vivre
Le bleu de l'infini la joie d'être libre
Sur des rayons sur des soleils
Sur des chansons sur des merveilles

34 Ne partez pas sans moi, A. Sereftug, 1988.

Et dans un ciel d'amour » .



Séance 19

Elle se sent en forme et prête pour un nouvel interrogatoire. Ou plutôt un nouvel entretien tant ils s'apparentent désormais à ceux des émissions culturelles de l'ancien temps, privilégiant des interviews intimistes ou supposées telles. Lorsque de telles archives circulaient encore sur le net, elle se délectait des dialogues improvisés sur la forme mais non sur le fond, mettant en scène les figures marquantes du monde des lettres et des arts. Pourtant, elle sait ne pas appartenir à la caste des célébrités. Rien ne l'a préparée au contenu des questions plus ou moins abruptes qui se succèdent jour après jour. Et cependant, elle a le sentiment qu'elle portait en elle les réponses, flot jaillissant sous la pression de vannes subitement ouvertes. Les paradigmes de Lia en seraient-ils la cause ou la raison ? Pourquoi l'avoir choisie ? S'il s'agissait d'un éditeur, il aurait sélectionné quelqu'un dont le nom seul incitait à la curiosité et par suite, à la vente. Du reste, il ne l'aurait pas conviée, elle, aussi longtemps, dans cet incroyable refuge où l'argent numérique certes ne circule pas mais où un moyen d'échange doit bien exister. Pour preuve, les importations. Pour preuve, les termes du contrat. Elle s'étonne de l'absence d'Hosty et sort de chez elle à la hâte en constatant sur l'horloge murale qu'elle doit se mettre en route. Elle n'a pas le temps de s'inquiéter du sort de son hôte ; en effet, il l'attend dans la cour intérieure du mas, son chaleureux sourire aux lèvres. Il avance à sa rencontre :

— J'ai pensé qu'un peu de quiétude te remettrait de tes émotions. Bien dormi ?

— Oui, merci. De quoi parles-tu ?

Elle réalise aussitôt de quoi il s'agit :

— Avoue que tu n'avais plus envie de jouer les cambrioleurs ?

— Exact. Il est des surprises qu'il vaut mieux ne pas renouveler.

— Sage réflexion. Regarde par ici s'il te plaît.

— Pourquoi ?

— Tu as encore des marques de draps ou d'oreiller sur le visage !

— Tu ne crois pas si bien dire. J'ai dormi dix heures sans interruption.

— Le sommeil du juste.



— **Pratiquez-vous des activités sportives régulières ?**

— Récemment ? En dehors de la randonnée, d'un peu de gym douce, de vélo d'appartement, de danse, je ne vois rien de spécial.

— **Dans l'ancien monde ?**

— Oui ! J'aime la vitesse et j'ai eu le plaisir de découvrir différents sports comme le ski de piste ou de fond. J'ai ainsi participé à la confection artisanale de peaux de phoque nous permettant de nous déplacer à l'ancienne dans les montagnes enneigées. Troooooop *fun* ! J'adore mener à bien des projets insolites. Après une courte semaine de pratique du ski, j'ai aussi été parachutée formatrice pour de futurs moniteurs de centre de vacances. J'ai trouvé drôle et enrichissante l'expérience, malgré de nombreuses chutes avant d'acquérir en un temps record la dextérité attendue : je me suis en outre initiée dans ce contexte à l'animation et la gestion d'équipe élargie, cela très spontanément ! De vous à moi, je me suis formée aux prérequis du poste, le postérieur, les membres et presque tout le corps couverts de bleus, mais je m'en moquais. Le jeu en valait la chandelle !

— **Cet entraînement singulier ressortait-il de votre propre initiative ?**

— Non, mais je suis tellement gourmande de vie et d'expérience que du coup, je dis « oui » le plus souvent à l'imprévu et à la découverte.

Hosty tourne impatiemment sur le fauteuil à roulette qui lui est dévolu. LIA XII intervient.

— **Hospitality Officer je vous autorise à poser vos questions ou à sortir si vous ne pouvez vous contenir.**

Ce dernier rougit à la lecture de la remarque alors que la femme muselle tant bien que mal une irrépressible hilarité. Hosty s'empresse de lancer :

— Merci. Tout le monde n'a pas la ressource ou la force nécessaire pour prendre à la légère ce type de, comment dirais-je, d'entraînement sportif ?! C'est violent tout de même. On dirait un stage commando.

— J'ai appris à ne pas m'apitoyer sur mon sort depuis l'enfance mais plutôt à utiliser de façon positive les contraintes pour apprendre et rebondir. Je refoule les larmes et l'indignation pour faire face, à condition que le plaisir de la découverte ne soit pas étouffé par la nocivité de l'environnement.

— Autrement ?

— Je quitte les lieux. En l'occurrence, le plaisir d'apprendre à skier et à dévaler les pentes valait bien quelques hématomes ! Ça restait du domaine du supportable. Au reste, la joie de transmettre, d'apporter

du bien-être et de dynamiser le groupe fut ma récompense.

Hosty hoche la tête en signe d'assentiment :

— Et vous avez eu d'autres expériences aussi énergiques et acrobatiques ?

— Oui. Le plus drôle finalement consiste à ne pas accorder d'importance aux motivations d'autrui lorsqu'elles sont négatives et de profiter tout de même du moment si tant est que l'expérience nous intéresse. Je ne dis pas qu'il faille rechercher la violence pour grandir. Bien entendu. Mais savoir développer sa résistance au stress, encaisser les coups durs lorsqu'ils se présentent sans les cautionner et dépasser les obstacles, tout en profitant du positif, me semble un sacré atout. La plupart des expériences auxquelles j'ai dû faire face en valaient la peine. En tout cas, en ce qui me concerne, ce fut plus formateur que destructeur bien que parfois la balance penchait dangereusement vers « fin de vie ». Si l'intention de l'autre était de me faire souffrir que m'importait ?! J'éprouve à présent de la peine pour cette pauvre âme. Le contexte contraignant ne m'a pas empêchée de savourer les sensations que ce sport de glisse procure, de perfectionner mes techniques de ski, de profiter de la poudreuse et de la nature. Sans parler des personnes et des personnalités que j'ai eu le loisir de côtoyer à cette occasion. Au final, j'ai passé d'excellents moments ! Dans un environnement similaire, j'ai eu la joie de découvrir le catamaran.

LIA XII reprend la main :

— **Développez.**

— Je ne vais pas rentrer dans les détails mais un groupe d'initiés m'avait conviée à une sortie en mer, en me réservant la place à bord de l'embarcation la plus exposée aux embruns. Un peu comme dans *le Dîner de cons,* ils pensaient jouir de l'aventure à mes dépends. Sauf que *primo*, je n'étais pas dupe de leurs motivations et *secundo,* je fus de taille à endurer mon sort sans m'en plaindre. Hormis la tristesse de jauger la mesquinerie qui les liait bel et bien, j'eus le plaisir de découvrir un nouveau sport nautique. J'aime le contact avec l'eau, même lorsqu'elle est glacée au point que mes dents jouent des castagnettes ! Ce fut une expérience très intéressante que cette découverte de la navigation à voile. Cette fois encore j'ai fait le plein de sensations diverses grâce aux éléments : le soleil, l'eau, le vent. J'ai adoré plonger dans l'eau, tirer sur les cordages, m'initier à la navigation. Franchement sympa.

— **Arrivez-vous toujours à séparer le bon grain de l'ivraie ?**

— Jolie image, Lia. Pour vous répondre, je m'y efforce.

— **D'autres pratiques sportives ?**

— Oui, la course à pied. J'ai aussi monté à cheval alors que j'étais enceinte ! Il n'y a pas de quoi pavoiser.

Par contre, la troisième expérience, la plus hasardeuse, fut celle de pilote.

— **Développez.**

— N'allez pas imaginer que c'est par goût du risque, juste par amour de la liberté et puis, par amour, tout court. Je voulais partager la passion de l'homme que j'aimais comme j'avais partagé avec lui l'escalade et la moto. Il faut dire qu'il n'était pas le dernier pour l'intrépidité et l'esprit d'aventure et j'aimais chez lui ce trait de caractère. Il avait commencé par me faire découvrir ce sport en France où je ressemblais plus alors à un cerf-volant qu'à une pilote. *No comment.* Je passerai outre ces traits de caractère si distinctifs de sa personnalité.

Permettez-moi de planter le décor. Un climat semi-aride, normal pour la région, avec des cactées et autre végétation qui supporte un taux d'hygrométrie réduit au possible. Parfois, l'été, il avoisinait les trois pourcents. Toute vie tendue à rompre espérait un *thunder storm* salvateur : orage très violent et bref qui déchargeait l'air de l'électricité le précédant, pluie généreuse, douche qui régénérait et restaurait ce qui semblait perdu. La ville s'étendait en contrebas des Rocheuses, des blocs de minerai, des cailloux, des arbres rachitiques, dans le ciel des rapaces, au loin, en haut des montagnes, des daims... Nous avions rendez-vous au pied de la montagne, là où les chiens de prairie creusaient des galeries immenses avec des entrées à ciel ouvert, aux risques et périls des chevaux. J'ai pu réaliser mes premiers essais lorsque les thermiques se montraient assez cléments pour nous permettre de survoler la pente école. Mon moniteur me guidait : « Tourne à gauche, à droite, utilise tes freins, ... »

Des fous rires ponctuaient nos échanges radio et, lorsque je touchais terre, sans bobo, je poussais un cri d'apache. Le cœur battant plus fort, j'improvisais une danse indienne sur la piste d'atterrissage : « J'ai réussi ! Je l'ai fait ! Je l'ai fait ! You-ou-ou-ou-ou ! »

Comme vous le comprenez je suis une humaine très expressive dans le partage de ses émotions !

— **Toutes ses émotions ?**

— La plupart.

— **Reprenez votre récit.**

— J'ai effectué mes premiers vols libres sur une montagne située à quelques *miles* d'une brasserie locale. Nous retrouvions les *pick-up trucks* garés près de la manche à air avec à leurs bords des hommes robustes dont un gars connu pour ses nombreuses aventures amoureuses. Ses amies, il les faisait voler à l'occasion et on ne les revoyait plus. Il arborait incrusté sur le dos de son blouson une tête d'indien surmontant un « compagnie Lafayette » dont il se montrait très fier. Il chantait parfois des chansons en un français

incompréhensible. « Tu connais, hein ? Allez, dis-moi la suite. » « Ben, euh… Tu peux répéter ? » Le tout dans une ambiance bon enfant et de francs éclats de rire communicatifs !

On attendait le bon moment, on plaisantait dans ce savoureux parler de l'Ouest. On passait le temps sans hâte. « Hey, chérie, dis-nous : « sûr » ». Je m'exécutais en sur-articulant. Ils éclataient de rire à cause du « r » français de leur mascotte. La seule femme à revenir régulièrement, roseau cerné de chênes et qui partageait avec eux quelques heures de liberté, de vent et de soleil : ces moments de silence où l'on plane avec l'aigle, haut dans le ciel, vulnérable mais déjouant les lois de la pesanteur. Je me sentais non seulement admise mais protégée par ces solides gaillards. On attendait sur le parking de sable et de lumière un temps qui semblait ne plus vouloir finir... Puis, soudain, vibrant comme une prière exhaussée, le cri rauque tant attendu nous sortait de la torpeur ambiante : « Allez, les gars, ça fleure bon la bière, il est temps d'aller voler. »

Le vent avait tourné, les fragrances de houblon emplissaient nos poumons. Nous nous engouffrions tous dans l'un des véhicules tous terrains. Mes comparses m'installaient devant, me cernant presque de tous côtés. Je sentais derrière la rudesse de ces hommes une grande tendresse. On défaisait la voile, on la posait bien à plat, on vérifiait les suspentes, la toile, bref, tout le matériel pour s'assurer qu'il n'y ait pas d'accroc, pas de nœuds, pas de risque de finir comme celui qui se retrouva enveloppé dans son parapente en guise de linceul. Et combien d'autres avec lui ? Une fois en vol, je faisais des trois-cent-soixante en boucle pour perdre de l'altitude mais mon poids plume me faisait aussitôt remonter tel un volant sous la poussée d'une raquette improbable. J'avoue que j'adorais les sensations éprouvées. La gamine intrépide qui sommeille en moi en a vraiment bien profité… Et puis, quel bonheur de m'élever vers le Ciel tant convoité...

Je me souviens encore d'un vol en plein hiver après de longues heures de route où rien ne se passait. Alors que le soleil glissait sur les arbres et donnait à la neige des éclats tendres ici et là, comme de la poussière de diamant étincelante, je pris mon envol. L'air nous portait juste le temps de quelques virages fluides et d'un atterrissage en douceur dans la poudreuse. « *So f...ing smooth!* »

J'ai éprouvé les plus belles émotions et contemplé le plus impressionnant spectacle de parapentes qui me soit donné de voir près du lac salé. On avait patienté quatre longues heures pour que les ascendances thermiques se calment. Au bord de la falaise, deux gars s'accrochaient à moi qui faisais face au versant. Nul besoin de courir pour gonfler ma voile : elle était déjà levée et moi avec. Mes pieds pédalaient dans le vide histoire de ronger mon frein. Ils attendaient le moment propice pour mon décollage : « Prêt, feu,

partez ! ». Quand ils me libérèrent enfin de leur entrave, je fus littéralement propulsée vers le ciel ! Les freins en main pour orienter ma légère embarcation, j'étais parée pour plus d'une heure de jeu à voler contre la falaise... La notion de temps semble dilatée lorsqu'on se trouve en l'air. Les cieux changeants se couvraient de pilotes en tous sens, respectueux des consignes et des plans de vol. Aussi, nous n'eûmes à déplorer nul accident mortel. En cette période pionnière, les parachutes de secours n'avaient pas la côte ; leurs performances techniques trop aléatoires nous rendaient suspicieux. Du reste, les témoignages ne plaidaient pas en leur faveur. Aussi, incluions-nous sciemment la prise de risque au *package,* sans nous montrer trop regardants. Je m'amusais à revenir vers le bord de la falaise et même à toucher le sol du bout des pieds puis à repartir – un peu limite, je vous l'accorde. Je savais que je ne devais pas me laisser emporter par les vents ascendants vers la partie arrière de la montagne. Les pilotes m'avaient mise en garde contre l'effet « machine à laver ». Redoutable voire létal. Du fait de l'absence de lest, le moindre souffle pouvait m'envoyer *ad patres* si je ne mettais vite un terme à la griserie que je ressentais à exécuter mes acrobaties. La raison l'emporta sur l'ivresse lorsque je me vis gagner en altitude ; le dos de la montagne se rapprochait dangereusement. Je réagis promptement en « cassant » vigoureusement ma voile grâce aux suspentes avant que je tordais entre mes poings pour perdre de l'altitude et revenir dans la partie "jouable" et surpeuplée de la falaise. En l'air, je contemplais alors sans me lasser le soleil déclinant vers la célèbre ville des mormons. Je suivais la file virevoltante de toiles qui zébraient le ciel de couleurs éclatantes...

Je finis par me décider à redescendre. Je réalisais par jeu et pour prolonger la féerie du moment quelques décollages inversés avant de partir avec mes deux acolytes manger dans l'un de ces restaurants typiques de l'Ouest américain, où la bière ambrée, brune ou blonde et les incontournables cure-dents inondaient les tables.

Je me souviens enfin de l'enthousiasme des spectateurs au moment d'un décollage. Nous expérimentions alors un nouveau site. Je n'avais pas remarqué la foule amassée derrière moi, spectateurs unis à la jeune parapentiste par le silence, la concentration, l'attention douloureuse qui précèdent un vol.

Emportée par le décollage, une clameur immense jaillit de l'orée de la forêt, s'engouffrant dans la voile, ponctuée d'applaudissements et de cris de joie délirants. Je frissonnais. Non, je ne volais pas seule, tous s'étaient embarqués avec moi et, ensemble, nous exultions ! Je crois qu'aucune expérience vécue en solitaire ne vaut le partage au plus sombre de la tempête comme dans les heures d'allégresse.

— **Vous êtes une « tête brûlée ». Vos comportements ne sont pas rationnels.**

Elle rit de la critique.

— Que voulez-vous dire ? J'ai bien conscience du danger et j'ai aussi conscience de mes limites. Je reste une femme de devoir avant tout. A cette époque, je pouvais verser dans ce type d'excentricité sans craindre de laisser des orphelins. Lorsque je suis devenue mère, et dans le contexte que l'on sait, l'amour de mes enfants l'a emporté sur mon goût de l'aventure. J'ai ouvert d'autres voies peut-être moins spectaculaires mais essentielles pour les âmes dont j'avais la charge. La vie est un cadeau merveilleux, il importe d'avoir conscience de son prix où que nos pas nous conduisent. Ne la bradez pas. La vie ici-bas constitue une suite ininterrompue d'expériences formatrices. Végéter dans un cocon peut satisfaire un papillon juste le temps nécessaire de fabriquer une armature adaptée à son envol. Comment apprendre sans chercher à s'instruire, sans tester, sans vouloir découvrir voire innover, quitte à tomber, à se relever, à emprunter une nouvelle route, une autre trajectoire ?! Vous savez, un père ou une mère qui travaillent d'arrache-pied pour nourrir leurs familles, tenant bon dans les périodes hasardeuses, et qui, en plus d'assumer le présent, leur préparent un futur : voilà, à mon humble avis, le véritable héroïsme. Peut-être moins fascinant, pas de quoi impressionner une pellicule, pourtant combien davantage digne de respect. Quel courage constant et quelle ténacité ! Il implique l'inverse de l'amour égoïste, il oblige à s'oublier pour la Joie et le Bien d'autrui. Une aventure sacrée qui vaut mieux qu'une sacrée aventure.

— **Comment vous est venue cette capacité à considérer la vie sous l'angle de la découverte et de l'aventure ?**

— L'existence est-elle autre chose ? Pourquoi ne pas s'émerveiller lorsqu'il y a tant et tant de raisons de l'être ? Est-ce inné ou acquis chez l'être humain ? Qui peut le dire ? Je ne suis pas la seule à savoir relativiser et rester une contemplative convaincue. Apparemment, Saint François d'Assise dont je me réclame après Jésus de Nazareth était connu de ses proches pour cette faculté.

— **Développez.**

— L'origine de cette anecdote remaniée se trouverait dans les *Fioretti*. François cheminait avec ses frères ; ces derniers se montraient peut-être un peu las de sa propension à se réjouir à tout bout de champ. Quoiqu'il en soit, le petit frère des pauvres reçut une fiente de je ne sais quel oiseau qui s'était délesté en plein vol sur le sommet de son crâne. Ses frères murmurèrent. « Voyons comment il va réagir ! Il risque d'avoir maille à partir s'il pense trouver de quoi se satisfaire de l'incident ! » On peut les comprendre, ce n'est pas ce qu'il y a de plus agréable que de recevoir ce couvre-chef inattendu, vous en conviendrez. Et bien, savez-vous comment François réussit encore à louer le Créateur en pareille circonstance ?

LIA XII reste de marbre.

— « Loué soit le Seigneur de n'avoir pas pourvu les vaches d'ailes » ! Voilà de l'humour et un sens de l'à-propos admirables, n'est-ce pas ? C'est mignon, hein ?! Mon intuition me dit que le saint homme n'était pas plus dépourvu d'humour que d'humilité.

— **Fin de la séance.**



Ils se sont assis sur un banc de la place préférée des lapins pour ses parterres mêlant fleurs et baies, la si bien nommée place des Platanes. Ils profitent de la douceur paisible du moment, engourdis par les derniers rayons du soleil qui caressent l'épiderme sans le brûler.

— Tu n'as jamais songé à t'engager dans l'armée ?

— Oui, j'ai caressé l'idée, par soif d'évasion et par goût du défi, forte de la capacité à prendre la vie à bras le corps quant il convenait. Pour autant, j'étais bien trop rebelle pour me plier à une autorité qui, par vocation, ne fait pas dans la dentelle. Peux-tu m'imaginer sérieusement sur un champ de bataille ? Me vois-tu avec une arme à la main, mettre en joue et tirer sur un être humain ?

— Non.

— Heureuse de te l'entendre dire. L'idée seule de tous ces carnages, de toute cette destruction programmée me donne la nausée. Affronter les bourrasques, d'accord s'il s'agit de donner la main pour enfanter, créer, soigner, protéger le vivant. Déployer mon énergie à seule fin, concrètement, de détruire ? Je n'avais pas la vocation.

— Je te comprends. Pour ma part, je ne me suis pas engagé pour les bonnes raisons. J'étais trop immature, trop impulsif, trop malheureux aussi pour le réaliser lorsque je suis parti. Je n'arrivais pas à mettre un nom sur mes souffrances, à échanger avec mes parents. Je crois que je voulais les punir à travers moi. Je n'étais pas animé de pulsions meurtrières. Lorsque je l'ai réalisé, lorsque je me suis retrouvé sur le terrain et que j'ai compris que je ne disposais d'aucune, comment dire, autre voie de salut pour mes hommes et pour moi que de tirer, tu comprends ? La douche froide. Avant de me trouver au pied du mur, je continuais à idéaliser le métier. Je crois que j'avais secrètement envie d'en finir avec la vie que je menais et je n'avais envisagé la mort que sous l'angle de ma propre destinée et encore, au travers de jeux vidéo où on peut relancer la partie à volonté. Je n'accordais pas une seule pensée à la souffrance, aux mutilations ou encore à la destruction générée par les moyens *high tech* dont nous disposions contre des peuples qui comme nous, croyaient dur comme fer à leur légitimité. Lorsque la guerre civile s'est déclarée, j'ai vu les amis d'hier s'entre-tuer, la haine au cœur, comme des coqs de combat orchestrés par les pulsions sadiques des

spectateurs, bien à l'abri derrière les enclos.

A Paris, mes parents fréquentaient des politiciens et j'avais pas mal appris lors des soirées auxquelles j'avais été convié, jeune recrue. Avec quel cynisme ils envisageaient de faire repartir l'économie : une bonne guerre et le tour est joué. Contrats juteux à l'issue. Ils s'en vantaient entre le caviar et les petits-fours. Les civils et les militaires sacrifiés ? « De simples dommages collatéraux pour la gloire de la…. hum... patrie. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, c'est de bonne guerre, eh, eh, eh ! Ce caviar est excellent, très cher, excellent. ».

Elle fit chorus :

— Je sais bien. Tous partirent en guerre contre la misère grandissante, les fins de mois difficile et leur perte écrasante de raison d'être. Des états d'âmes ? Scrupules de riches. Leur âme, on l'avait sacrifiée sur l'autel du modernisme et du rationalisme. Les jeunes s'étaient laissés berner en nombre, ils tiraient leurs cartouches sur des boucs émissaires, dérisoires miroirs, sanglante mascarade. Les Ukrainiens et les Russes. Les Américains et les Asiatiques. Les Européens et les Maghrébins, et d'autres divisions croisées à n'en plus finir, avec en tâche de fond des alliances politiques et religieuses complexes. Les mouvements nationalistes exacerbaient les rancœurs. Et ainsi, le globe peu à peu fut mis à feu et à sang, un bourbier immonde recouvrit la face de la terre. Je l'ai vu venir Hosty. Je l'ai vu venir. Les humains s'étaient tous élancés vers les abattoirs que les meneurs leur désignaient comme voie de salut, prime de risque en poche. Au lieu de demander raison de leur misère aux véritables instigateurs, ils se rangeaient sous leurs bannières et se lançaient aveuglément dans un combat qui leur était étranger. Braves petits moutons de Panurge dont la vie fut immolée sans remord.



En ouvrant les caisses de livres et de manuscrits pour les ranger sur les étagères, Diego tombe sur un ancien cahier à lui. Comme il l'explique à Sophie venue l'aider, à l'époque il étudiait les langues rares. Ils s'installent dans un fauteuil assez large pour les accueillir tous deux. D'un geste tendre, Diego l'attire à ses côtés puis ils commencent sans façon leur lecture :

« Centre de recherche des langues et cultures de tradition orale et plus précisément des langues à tons des Amérindiens établis près d'Albuquerque, Nouveau Mexique. Ces parlers commencent à faire l'objet de recherches approfondies. Comme d'autres, j'étudie leur dimension phonétique et acoustique avec un locuteur natif, un jeune étudiant lui-aussi. Je découvre quelqu'un d'intègre, une personnalité attachante. Une douceur un peu enfantine, de la volonté, de l'intelligence et du discernement. M'intéressant de près à la culture amérindienne, multiple, je n'axe pas uniquement mes recherches sur l'étude de la langue cible mais également sur l'histoire de la conquête américaine. Sensibilisé au sujet, j'ai d'ores-et-déjà abondamment lu d'ouvrages et étudié la sociolinguistique afférente. Ainsi, j'ai pu mettre à jour l'usage récurent d'euphémismes et de métaphores pour passer sous silence toute responsabilité humaine dans la ségrégation, l'esclavagisme, l'anéantissement réservés aux divers peuples aborigènes exterminés en Amérique, du Nord au Sud et ce, au travers de l'étude sémantique de divers dictionnaires, dont un exemplaire ancien del Diccionario oficial de la Real Academia Española. *Convié par des chercheurs à la commémoration du massacre des Wounded Knees, je m'y suis rendu volontiers. Nous étions en huit-clos dans une salle du campus de taille modeste. La gentillesse simple et conviviale des personnes présentes, l'accueil fraternel du modeste étudiant étranger d'origine latine contrastaient avec la froideur anglo-saxonne usuelle. Ils ne manifestèrent nulle hostilité envers les pouvoirs en place, nulle rancœur, ce fut un moment inclusif de partage d'une douleur palpable bien que silencieuse et digne.*
Je vais revenir sur cet épisode sanglant de l'histoire américaine rendu possible par le mensonge, par la trahison, par le manque de parole des vainqueurs... Hélas. Trois fois hélas. A la dernière minute, les instances dirigeantes de l'université sont revenues sur la décision d'autoriser une représentation de danse sacrée le jour du match très prisé des Buffalo, déclarant : « Ce n'est pas le lieu pour ce genre de manifestation ". Faut-il entendre que le taux de fréquentation élevé du stade rendait trop publique la commémoration de la tragédie des « genoux blessés » ?! Pourquoi attiser la souffrance d'un peuple exsangue en revenant sur le droit de ritualiser publiquement son deuil et de le partager avec chaque concitoyen ainsi que le public étranger, sous une forme artistique ? Pourquoi refuser la consolation du

souvenir et du partage ? Quand on sait que le peuple américain doit sa richesse à son métissage multiple. Et loin de s'en montrer digne, il cache dans ses placards non seulement des Indiens, mais encore combien d'abus, de violences subies par les minorités, combien de ghettos ?

L'histoire des déplacements planétaires des humains et de leurs incessants brassages est indissociable de la vie. Quand l'être humain comprendra-t-il qu'en stigmatisant les minorités culturelles et ethniques il souffle sur les braises de blessures mal cicatrisées qui ne peuvent que gangrener et se répandre en vagues de violence ?

Pourquoi exclure, pourquoi léser, pourquoi défigurer le sacré ? Pourquoi refuser de reconnaître ses tords et pourquoi ne pas demander pardon pour ensemble continuer à aller de l'avant ? Pourquoi ne pas travailler ensemble à réparer les erreurs du passé, par la reconnaissance, par la valorisation de l'altérité et par le partage des différences ? Quand dépasserons-nous les guerres intestines par un regain de conscience et d'ouverture à l'autre ?!

Mais revenons aux genoux blessés : qui sont ceux et celles que l'on a ainsi fait choir et comment ?

Quand un peuple souffre c'est toute l'humanité qui gémit.

Des chefs indiens massacrés avec leur peuple. En consultant les photographies d'époque, sur les visages, dans les yeux, nous pouvons lire l'incompréhension face à la trahison des parjures, ces grands chefs de guerre blancs qui avaient prêté serment. Certain auteur méridional les aurait qualifiés de radis creux : « la parole vaut l'homme ». Un Amérindien considère le reniement de sa parole comme un acte dégradant. Le parjure perd la face auprès des autres membres de la communauté, il perd son honneur et le droit de siéger en ses instances.

En attendant, des chefs militaires avaient usé de leur force de persuasion pour convaincre les Amérindiens de leurs intentions pacifiques et puis ils avaient encerclé leurs dupes sans arme comme du bétail mené à la boucherie... Félonie. Comment ne pas s'indigner, comment ne pas protester contre une telle stratégie, comment ne pas pleurer sur les hommes, les femmes et les enfants ainsi assassinés ? Combien encore faudra-t-il d'holocaustes pour que l'homme cesse d'être un loup pour l'homme ? Quand prendrons-nous conscience de l'incidence de nos actes sur notre propre salut ? Quand priserons-nous enfin les vraies richesses ? Quand accepterons-nous de changer de cap ? Dans dix ans ? Dans vingt ans ? Dans un siècle ? En aurons-nous seulement le temps. J'ai vingt-deux ans et je me sens trop vieux pour souscrire à de tels crimes. Quels sanglants enfantillages...

Dans la chambre sourde où notre locuteur towa nous retrouve, nous nous asseyons autour d'une petite table en bois et nous nous faisons face, un micro trônant entre nous. J'éprouve un profond respect pour John et pour son peuple. Il le sait sans que nous n'ayons jamais abordé le sujet directement. Ces longues heures de répétition et de questionnement, d'analyse d'une langue à tons à la mélodie dont je parviens enfin à repérer la succession d'unités distinctives comme : « haut-bas-haut ». Ces nuances suprasegmentales qu'il nous faut percevoir et identifier pour avancer sur le plan sémantique ainsi que phonologique et phonétique. Identifier et répertorier les tons qui possèdent comme en chinois une valeur discriminante. Ces phrases répétées lentement, patiemment, jusqu'à ce que nos oreilles repèrent enfin les différentes intonations et peu à peu apprennent à découper le continuum vocal en segments signifiants. Au delà du langage, j'intègre les éléments culturels de ce frère indien, dont les réponses volontairement mûries et soupesées protègent, je le sens, l'âme de son peuple : il sait entourer de silence les questions importunes. Parfois je lui fais signe discrètement pour le réconforter lorsque je sens que mes confrères poussent trop loin leur indiscrétion. J'ai honte à la place de ceux qui se montrent indélicats, à leur insu, me semble-t-il. Il m'est difficile de réprouver des mouvements perceptibles aux seuls yeux de John. Il m'indique d'un mouvement des paupières de ne pas m'en formaliser tout en esquivant la réponse sans se départir de son calme et de sa bienveillance. Nous sommes devenus complices malgré nous comme deux amis d'enfance pourraient l'être, deux frères de sang. Cela, le directeur du département l'a intégré, compris et encouragé. Mon locuteur ne s'impatiente pas du temps nécessaire à l'étudiant français que je représente à ces yeux pour passer du towa à l'anglais et parfois au français. Bien sûr j'ignore le nom indien de John ; seuls ceux de son peuple le connaissent et l'utilisent. Ce nom symbolique changerait-il avec les divers états de l'individu au cours de sa vie sur terre : bébé, enfant, adolescent... comme cela se pratique dans d'autres cultures indiennes ? Ce rituel marque les étapes successives de la vie d'un homme et j'imagine, d'une femme.

Ces rites initiatiques font défaut dans notre société occidentale où la machine et la pensée parfois artificielle, froide et cartésienne, tiennent en respect l'intelligence émotionnelle et une humanité trop souvent décriée. A fortiori, chez les mâles pour qui la force virile doit tenir lieu de cerveau et de cœur. Électrons dans la masse informe, nous sommes connus par des codes à treize chiffres concernant tous les actes de notre vie sociale, militaire et civile. Des numéros, des matricules, des corps sans âme qui doivent apprendre à se fondre dans le moule sans en déborder pour que les corps sociaux ou institutionnels perdurent, pour que ceux et celles qu'ils engraissent continuent de faire du lard au détriment de ces millions de genoux blessés. Un corps moral au gigantisme gargantuesque s'oppose à toute forme de remise

en question si elle ne génère de profits toujours plus juteux. L'être humain ? Une ressource massivement inépuisable.

Je repense, alors que j'écris ces lignes, à la richesse de nos interactions et à la joie pure de la découverte d'un autre rapport au monde, à l'autre, au divin. Je reste convaincu du bien fondé de la recherche d'unité entre les êtres et je reste attaché à cette philosophie cosmologique, à ce respect universel inclusif et non exclusif dans une période où l'humanité se noie dans un sang trop libéralement versé à coup d'intox. Pour ce jeune Amérindien et son peuple, la place de l'homme demeure sans équivoque ; celle d'un vivant parmi les vivants, d'un être sacré au sein du sacré. Pour continuer à jouir des bienfaits de mère nature qu'il honore, ce peuple en use avec parcimonie. Avec grâce, il préserve son environnement pour se préserver lui-même. Il a conscience de son identité culturelle et de sa spécificité. J'aime ce peuple qui, avec discrétion, avec fermeté a su conserver son intégrité et une forme d'indépendance tout en maintenant des liens étroits avec les autres nations. Il a développé des conditions d'existence pérennes et je souhaiterais qu'il en soit toujours ainsi. Je pense à ces familles nomades que recèle le globe, vivant au rythme des saisons et des aléas de la vie et qui, ignorées, mises à mal dans le cas contraire, possèdent peut-être en leur sein la seule chance de salut pour contrecarrer l'effet boomerang qui menace nos sociétés industrielles énergivores. Combien de temps tiendrons-nous ainsi ? Je l'ignore. Il semble que le progrès attendu en terme d'avancée sociale n'ait pas tenu ses promesses. Qu'en sera-t-il demain ? J'implore, de notre Dame de Guadalupe*, le secours et la protection maternelle».*



Après avoir fini de lire, Sophie se lève afin de se dégourdir les jambes. Elle ne manque pas de faire part à Diego de ses conclusions :

— Si tu n'as pas changé d'état d'esprit, je comprends mieux les raisons de ta venue parmi nous. Nous avons de la chance que tu nous aies choisis.

— Tu veux dire que c'est moi qui ai eu de la chance en tombant amoureux de ce coin de terre.

Elle le dévisage, espiègle, et lance non sans aplomb :

— Uniquement du coin de terre ?

— Au début, oui. Cependant je te mentirais d'affirmer que ses habitants me laissent indifférent. Voilà trois ans que je suis arrivé, jour pour jour. J'ai enfin accepté de recycler les cartons d'emballage.

— Alors, ça veut dire que tu t'es enfin décidé à rester parmi nous, pour de bon ?

— En douterais-tu ? Je vais pouvoir me confier à toi, puisque tu me lances sur le sujet. Ça fait trois ans que j'essaie de t'en parler sans trouver les mots. Écoute-moi, s'il-te-plaît. Après, tu pourras me tourner le dos si vraiment c'est ce que tu souhaites. Pour être tout à fait honnête envers toi comme envers moi-même, j'avoue que le mot n'est pas trop fort. Je te demande de l'indulgence si mes sentiments m'égarent et je te prie à l'avance de ne pas me tenir rigueur de mon audace, mais tu m'offres une occasion dont je me saisis avec joie. Voilà. Tu as vu juste. Je t'aime Sophie, et d'un amour qui s'est installé en moi en toute quiétude. J'aime tout ce que tu es. J'ai eu des relations amoureuses mais je n'ai jamais ressenti une telle proximité ni une telle attirance qui dépasse la simple attraction physique. Je n'ai qu'une envie : que nous cheminions ensemble, main dans la main jusqu'à la fin et au-delà. Je sais que c'est un peu fou. Nous nous connaissons depuis si peu de temps et pourtant, une éternité. Je prends le risque de me déclarer, petite sauvageonne, et pourtant je ne peux pas imaginer ma vie sans toi pour la conjuguer. Nous nous connaissons encore si peu, j'en ai conscience, et j'ai soif de te découvrir davantage, de m'endormir à tes côtés, de partager les jours d'orage et de ciel bleu, de te prendre dans mes bras, de te protéger contre les bourrasques. Tout me semble si évident depuis que tu es venue avec ton panier de poires et de plantain me dévisager comme un animal de foire.

Elle le regarde, les yeux ronds, abasourdie par la tirade dont elle est l'instigatrice, et en particulier par la dernière répartie de Diego, avant de céder à un éclat de rire communicatif.

— Si tu veux tout savoir et puisque nous en sommes aux confidences, ce dont je te sais gré, je ne pensais pas que ça pouvait exister un autre à la fois complémentaire et tellement proche. Moi aussi j'éprouve de profonds sentiments envers toi, des sentiments uniques... Pour des raisons que j'ignore, j'ai eu conscience du lien particulier qui nous unissait le jour même où, mon panier à la main, nos routes se sont croisées pour la première fois. Notre proximité, que je devinais dès notre rencontre, m'a troublée au-delà du rationnel. J'ai eu peur de me tromper, peur de souffrir. Encore. L'animal sauvage que j'étais devenue renoncerait-il à sa liberté ? Je me suis débattue. A l'affût de tous les indices. Tu as bien perçu mon combat intérieur. Et pourtant, j'ai dû me rendre à l'évidence. Si rien ne m'avait préparée à toi, je me suis laissée apprivoiser. Bon sang que ce dialogue semble surfait.

Diego, lui sourit :

— Deux idiots fous d'amour, éblouis par ce feu qui les brûlent, cela ressemble à quoi, selon toi ?

— À nous deux ? Tu crois ?

Ils se regardent intensément. Leurs cœurs battent douloureusement. Sophie se sent vaciller sous l'afflux

d'émotions qui l'emportent telle une bourrasque. Diego, alarmé par le trouble soudain de son amie, se lève pour la cueillir au vol et la recueille au creux de ses bras, grelottante, tremblante. Après quelques minutes à savourer la chaleur douce et nouvelle de leur étreinte, à se humer, à goûter jusqu'au contact léger de leurs corps qui se reconnaissent, il approche les lèvres de celles de la guérisseuse jusqu'à ce qu'ils cèlent leur alliance par un baiser de paix.



Voilà des personnages qui n'ont pas à se plaindre des rigueurs de leur auteur. Si nous pouvions réécrire l'histoire de nos vies en ne méprisant pas la chance lorsqu'elle se présente. Si nous ne passions pas notre temps à reléguer l'Amour au second plan, nous imposant des souffrances inutiles, nous n'en serions pas là tous autant que nous sommes. N'est-ce pas Voltaire qui proclamait que nous n'avions sur cette terre qu'un seul devoir, le bonheur ?! Quel bonheur espérer pour des fils et filles d'hommes déchus ? Oh, Adam notre père qu'as-tu fait ? Oh Eve, notre mère, qu'as-tu dit ? Pourquoi avoir fui le Ciel ?

Si seulement au début des conflits j'avais eu les moyens d'alerter la population des risques énormes qu'elle encourait à suivre le chemin de haine et de division que les nouveaux leaders lui présentaient comme seule alternative au marasme économique dans lequel ces mêmes capitaines d'industrie les avaient précipités.

Trois heures du matin. A quoi sert d'écrire à présent ? A quoi sert de ressasser sans cesse le passé ? Allez, au lit ! Il n'est que temps. Au pire je reporte la séance si je me sens trop fatiguée. Hosty avait au combien raison, rien de tel que la présence de l'être aimé à ses côtés pour donner du sens à une existence. L'absence pèse parfois lourdement sur mes épaules et sur mon cœur. Elle pénètre dans sa chambre en baillant. Elle se blottit dans son lit et éteint la lumière. Elle tourne et vire sans trouver le repos.

À tâtons, elle se saisit du chapelet en bois d'olivier posé sur la table de chevet, embrasse la croix et murmure :

— Au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit... Je crois en Dieu, le Père tout puissant, Créateur du Ciel et de la Terre...



Séance 20

Après un début de nuit agité où elle peine à trouver le repos, elle finit par sombrer dans le sommeil du juste et en sort lorsque le carillon se fait entendre au beau milieu de rêves farfelus, en proie à une délicieuse léthargie. Elle se cache sous les oreillers pour étouffer le bruit de la sonnerie.

— Non, pas déjà le réveil. Je veux dormir. Chut. Silence, *marmonne-t-elle.*

Elle étend le bras en quête d'un réveil inexistant. La musique se fait insistante au point qu'elle déclare forfait. Tout en reconnaissant la mélopée caractéristique du capteur d'entrée, elle soupire :

— C'est malin, maintenant je suis complètement réveillée. Elle crie : Arrêtez de sonner, j'arrive !

Lorsque l'entrée se dévoile, elle ne trouve personne. Juste un panier posé sur le seuil dont elle devine la provenance. Il est accompagné d'un billet sur lequel un message codé est griffonné. Tu n'es pas en avance, dépêche-toi ou utilise la tablette pour reporter. Si tu as besoin de mon aide, siffle.

Elle siffle à tout hasard et voit Hosty arriver au pas de course.

— Voilà, voilà ! Je vois ce que c'est : tu ne peux plus te passer de mes services.

— Suis-je vraiment en retard ?

— Pas si je te file un coup de main.

— Merci. Je file à la salle de bain. Je me dépêche.

— Nickel.



— **L'écriture était présente dans vos activités professionnelles et bénévoles. Vrai ou faux ?**

— Vrai.

— **Quelle place la lecture occupe-t-elle dans votre vie ?**

— Tiens, tiens, *se dit-elle*, nous y voilà. Peut-être recherchent-ils de nouveaux membres pour leur comité de lecture ?!

Puis, elle ajoute à voix haute :

— Je ne peux dissocier l'écriture de la lecture, l'un impliquant l'autre. On n'écrit pas sans lecteur, fut-il une abstraction ou un personnage fictif. Ainsi, dans un journal intime l'auteur endosse tour à tour les deux casquettes : destinateur et destinataire. Imaginons un naufragé avec sa bouteille à la mer, il vise un sauveteur ou un sauveur. Un journaliste pour sa part écrit pour témoigner, pour informer, pour divertir,

parfois pour sensibiliser les lecteurs du périodique ou encore pour imposer un point de vue. Les intentions changent d'un texte à l'autre. A un moment compliqué de ma vie de femme, l'écriture a été un formidable exutoire et m'a permis d'exprimer divers sentiments comme la colère ou la tristesse, des besoins d'amour et de tendresse, des désirs inassouvis, des rêves, que sais-je ! L'écrivain jouit d'une liberté de création extraordinaire. Et du reste, j'aimais mêler des clins d'œil littéraires, des éléments du réel plus ou moins fantasmés à un imaginaire débridé ! J'aime jouer avec le langage. La parole libère et en même temps, elle enferme.

— **Explicitez votre pensée.**

— Nos compétences linguistiques et notre ou nos niveaux de langue constituent les premiers marqueurs de discrimination sociale, après le non-verbal. En avoir conscience permet déjà en partie de s'en affranchir.

— **Comment ?**

— En disposant des éléments de distinction et de la capacité à changer de registre de langue en fonction du contexte. Un professeur ou formateur doit favoriser la prise en main de ces instruments par ses apprenants. Personnellement, j'encourage ces derniers à acquérir des compétences transverses tant en culture générale qu'en écriture créative ou professionnelle.

— **Quelle place accordez-vous au langage par rapport aux autres savoirs fondamentaux ?**

— Primordiale. Je considère le langage écrit comme un outil de communication complexe. La relecture et la réécriture font partie intégrante de l'œuvre de création. Chaque domaine possède ses propres codes et sa propre syntaxe, sans parler d'une terminologie spécifique. Effectivement, concevoir un glossaire ne comporte pas les mêmes contraintes et règles d'écriture qu'un recueil de poésie classique, que la rédaction d'articles de presse, de documents administratifs ou de rapports scientifiques. La prise de note possède elle-aussi ses propres enjeux. Rédiger une recette de cuisine, renseigner sur Loogle un avis, réaliser une affiche, une lettre de motivation ou un faire-part nécessitent de connaître les tenants et les aboutissants du genre y compris implicites.

— **Quelle place tient l'écriture dans votre quotidien ?**

— Prépondérante. Durant toutes les périodes de confinement je gérais plusieurs groupes d'apprenants et je leur demandais d'investir ce temps de répit pour s'exprimer à l'écrit sans autre exigence que de tendre à un niveau de langue défini. D'une part, il s'agissait d'un exercice normal dans le cadre de la formation continue : intégrer les codes linguistiques et sociaux pour se présenter, parler de soi, en quelques mots ou au travers d'écrits professionnels. D'autre part, cet atelier permettait aux apprenants de sortir de

l'isolement, de recréer du lien, de retrouver sa place au sein de la communauté, fut-ce à distance. L'écriture rassemble y compris des destinataires éloignés dans le temps et l'espace. N'est-ce pas merveilleux ? Il s'agit de la plus formidable machine à remonter le temps.

L'écriture peut également avoir une fonction libératrice ou propitiatoire, une fonction thérapeutique aussi. Les vertus de l'écriture me semblent infinies ! Mon approche ne se limite pas à la sphère analytique ou théorique, elle possède une dimension pratique, empirique. Écrire permet en principe de conserver la trace d'un discours suivant la solidité matérielle du support retenu. Du reste, ne dit-on pas que l'écrit fixe ou fige une langue ?

— **Votre approche professionnelle se limite-t-elle à la transmission de savoirs ou de savoir-faire ?**

— Non. J'ai eu le plaisir de travailler avec le conservateur des archives d'une petite ville et cette dame m'avait permis d'accéder à des registres municipaux datant du Moyen-Age. Imaginez la beauté des textes et de la calligraphie et le plaisir de repérer au travers de ces écrits la preuve tangible de l'évolution de la langue et des mœurs. Lorsque je pensais qu'une main avait tracé ces courbes, ces pleins et ces déliés dont je caressais du bout des doigts la trace régulière, j'en tremblais d'émotion. Le présent du scripteur était loin derrière nous mais il semblait se superposer à celui du lecteur ; nous accédions par ces écrits à un présent atemporel. Ainsi, nous approchons grâce au texte la pensée de peuples parfois éteints. Par la magie de la lecture nous les rappelons à la vie. L'idée seule réveille mon enthousiasme. Et puis, l'écriture manuscrite permet aussi, par le maniement du stylo ou de la plume, de mieux mémoriser l'orthographe. Enfin, l'écriture s'assimile à une œuvre d'art avec ou sans enluminure ! Du reste, un esthète peut s'émerveiller devant des écrits de langue inconnue : en ignore-t-il la signification, l'harmonie des formes suffit seule à sa délectation. Quelle diversité et quelle ingéniosité que celles des peuples qui ont su trouver divers moyens de transposer à l'écrit un code de prime abord voué à la communication orale ! N'est ce pas inouï ?! Comment ne pas en comprendre le caractère sacré et quasiment magique que lui reconnaissent certaines traditions ? Alors pour toutes ces raisons et parce que j'aime créer et répondre à des besoins spécifiques, autant que celui de me renouveler, j'ai utilisé et j'utilise l'écrit comme support de communication commerciale, professionnelle, scientifique, médicale, et j'en passe.

— **Vous aimez citer les livres et les auteurs qui vous accompagnent selon vos propres mots. Avez-vous envisagé de devenir écrivain vous-même ?**

— Oui, on m'y a du reste fortement incitée à diverses reprises. Du reste j'avais adressé un manuscrit à une maison d'édition, vous vous souvenez ?

— **Pourquoi n'avez-vous pas remanié la matière première de vos échanges épistolaires ?**

— Je pense que c'était plus l'histoire d'une pauvre âme qu'un roman. De plus, à force de tailler dans la masse cet ouvrage en était devenu inconsistant.

— **Est-ce votre seule tentative d'écriture littéraire ?**

— Non, j'écris régulièrement.

— **Pourtant vous n'avez pas utilisé la tablette et l'analyse de données révèle que vous ne mentez pas.**

Hosty lui touche légèrement l'épaule en signe de connivence.

LIA XII ne réagit pas.

— **Depuis quand écrivez-vous ?**

— J'ai commencé à l'adolescence et ce virus ne m'a jamais quittée. Vous comprenez, je considère l'écriture comme un moyen d'évasion, au même titre que l'art en général, comme la musique ou le cinéma ; simplement, elle s'impose à moi avec vivacité, une vraie addiction. Tant que je sens que je n'ai pas déversé tout le flot des mots, des idées, ces textes y compris poétiques qui se forment dans ma tête hurlent après leur délivrance et leur délivrance passe par un crayon ou un pavé alpha-numérique. Et je ne mentionne pas les quidams qui me somment d'écrire si je tiens à ma tête ou avant que je ne la perde (l'avenir nous le dira) : nul autre échappatoire que de répondre à ma raison d'être.

— **Laquelle ?**

— La transmission. Comme la photo, l'écriture me permet de fixer des moments, des pensées, des savoirs, des techniques, de partager, d'alerter, de prévenir. Autrefois gravée dans la pierre, aujourd'hui, plus impondérable, énergie pure, l'écriture gît le plus souvent stockée numériquement. Je reste attachée à l'ouvrage papier à défaut du marbre, au plaisir tactile et visuel du livre objet. L'écriture nous bouscule parfois, elle donne à penser, elle nous prive de sommeil, elle constitue le fil conducteur entre toutes les âmes passées, présentes et à venir. Bien sûr, l'écriture peut aussi faire du tord : un outil n'est pas bon ou mauvais en soi, tout dépend de l'usage que l'on en a.

— **Quelles sont vos motivations profondes ?**

— Pour moi, l'écriture constitue avant tout un acte d'amour et de confiance.

— **Pourquoi ?**

— Parce que l'auteur se livre dans ses écrits, il se donne, que ce soit d'un point de vue intellectuel ou même artistique ; dès lors il ne s'appartient plus. Vous savez bien que l'on peut mourir ou être condamné pour des écrits. J'ai vu produire en justice des écrits littéraires comme pièces à charge. L'écriture s'assimile

parfois à un acte de transgression. Cette liberté de pensée toute puissante peut déranger.

— **Comment protéger des écrits et leurs auteurs ?**

— Par la mise en application du droit de la propriété intellectuelle notamment. Et en favorisant leur diffusion. Qu'est-ce qu'un auteur sans lecteur ?

— **Qu'écrivez-vous en ce moment ?**

— Un roman.

— **Souhaitez-vous le faire éditer ?**

— Le diffuser.

— **Nous nous retrouvons après-demain.**

L'écran s'éteint et les eaux marines de la baie d'Along répandent dans la pièce des reflets émeraude d'où émergent des blocs de calcaire recouverts d'une végétation disséminée. Un parfum d'algues et de fleurs de lotus cueille l'instant présent.



Tous deux se sentent ankylosés par la position assise prolongée à laquelle ils doivent se soumettre au fil des séances. Pour éviter les commentaires désobligeants de LIA XII, ils évitent de trop remuer sur leurs sièges. Leurs membres s'engourdissent et les crampes surviennent.

Enfin, après avoir repris possession de leurs corps et de leur liberté de mouvement, ils sourient à la soirée et à la journée qui s'ouvrent à eux.

— Tu as reçu tes boutons de manchette ?

— Non. Comme tu peux le constater, toujours pas. C'est l'histoire de l'éditeur qui te tracasse ainsi ?

— Tu veux bien m'accompagner ?

— Bien sûr. Où allons-nous ?

— Chez moi.

Hosty s'arrête, subitement mal à l'aise. Il la fixe sans dire un mot, les sourcils froncés, la lèvre supérieure retroussée dans une moue dubitative.

— Pourquoi tu me regardes comme ça ? C'est quoi cette grimace ? Qu'est-ce que j'ai dit de spécial ? Attends, attends. Ne me dis pas que… Non, non, c'est pas ce que tu crois. Stop. Attends, qu'est-ce que tu vas imaginer ? C'est écœurant. Tout bonnement écœurant. Je t'arrête tout de suite. Je n'ai jamais fait la sortie des écoles, ce n'est pas à mon âge que je vais commencer.

— Ouf, tu me rassures. Un moment, j'ai cru que…

— Et bien, ne crois pas trop. Je ne suis pas une cougar, mon petit.

— Ah, les animaux ! Après les volatiles, les mammifères. Inutile de me préciser de quoi il s'agit, je pense que j'ai pigé le message. Qu'est-ce que tu veux que je fasse chez toi ? À manger ?

— Non, je veux juste que tu jettes un coup d'œil à la bibliothèque. S'il te plaît.

— Tu tiens vraiment à me convertir à la lecture, avoue ? Si c'est ça ton idée, inutile de t'entêter, tu perds ton temps. C'est vraiment pas mon truc, je te l'ai dit. Si je voulais, à la médiathèque j'aurais de quoi faire.

— Non, je veux juste te montrer quelque chose.

— Ah ? Dans ce cas, je te suis.

Ils sont dans le séjour et elle ouvre grands les battants de la bibliothèque. Elle semble hésiter un instant et se tourne vers Hosty.

— Tu ne verrais pas le logo de ton groupe sur l'une des couvertures ?

— Encore l'histoire du logo ? T'es pas sérieuse ! T'as bugué ou quoi ? Tu fais une fixette sur les logos ? C'est quoi ton délire ?

— Ben, oui, voilà, j'ai craqué sur le logo du groupe. Je ne vois pas ce qui te surprend. Hosty, regarde attentivement, s'il te plaît. Concentre-toi... Rien ? Tu es sûr ? Et, celui-là, il ne te semble pas familier ? *demande-t-elle en se saisissant d'un livre et en le mettant sous le nez d'Hosty, le doigt pointé vers le logo caractéristique de la maison d'édition.*

— Écoute s'il n'y a que ça pour te faire plaisir, j'acquiesce à tout ce que tu voudras. Maintenant, si tu attends de moi la vérité et rien que la vérité : désolé de te décevoir, mais je n'en sais... rien. Je n'y mets pas de la mauvaise volonté, crois-moi. Demande-moi de te confectionner une pièce montée, sans problème, de vendanger, idem, d'organiser un karaoké, *easy peasy lemon squeezy*. A la limite de cracker un mot de passe, je suis ton homme, quant à faire gaffe à un logo, là, tu rêves. J'te jure. Je n'ai jamais considéré mes boutons de manchette que comme des objets utiles parce que faisant partie de l'uniforme. Point barre.

Elle semble très déçue.

— Mais le dessin me semble pourtant assez simple, on n'a pas besoin des petites cellules grises du détective belge, Hercule Loirot, pour l'identifier. Tu n'es pas d'accord ?

— Je connais pas ton belge, pas plus que ce logo. Enfin, comment veux-tu que je t'aide ? Tu sais bien que je suis dyslexique. Tu as vu le temps qu'il m'a fallu pour assimiler ton code aussi simple soit-il et encore, parce qu'il est logique. Alors, je ne veux pas te faire de peine, mais un logo dont personne ne se souciait *a*

priori avant toi, comment veux-tu que je m'en souvienne ? Sans vouloir t'offenser, perso, je m'en tape du logo, tu sais.

Il semble aussi sincère que désolé, aussi la femme ne sait plus que penser. Éditeur ou pas, quel est ce groupe et que compte-t-il faire des enregistrements ? Elle se sent lasse et regarde son calepin avec écœurement. Pas ce soir. Elle a eu son compte de littérature pour la journée. Demain elle partira en randonnée. Elle retournera voir la maison aux volets bleus et à la terrasse ombragée.



J'ai jeté dans mon sac pêle-mêle un sandwich, des fruits, de l'eau. Oui, je sais, j'ai aussi emporté le calepin, ainsi que deux stylos au cas où je serais à court d'encre. Il a plu et on sent une légère brise rendant supportable l'activité solaire qui s'échine à tirer ses dernières flèches ignées pour le plaisir de parfaire la dorure des fruits d'un autonome avancé. J'ai hâte de revoir la maison. Elle me semble tellement familière. Je cours presque sur les chemins caillouteux. M'arrêtant ici et là pour étancher ma soif et calmer les battements de mon cœur. Pour l'heure, je ne ressens pas la faim. J'ai surpris une biche et son faon alors qu'ils franchissaient le cours d'eau qui serpente jusqu'au hameau. J'ai fini par retrouver les allées de noisetiers. Tout est tel que dans mon souvenir. Lequel ? Récent, ou plus ancien ? Un souvenir qui surgirait tel un fantôme du passé ? Il me semble l'avoir déjà vue : mais où ? Quand ? La porte a gardé sa couleur bleu charrette originelle bien que délavée, écaillée par endroits. Sans doute moins à l'abri des pluies que les volets. Une marquise eut été la bienvenue. L'usage de la peinture à partir de bleu de Prusse et de sulfate de baryte était largement répandu autrefois tant pour protéger les boiseries extérieures soumises aux aléas de la météo que comme répulsif du fait de ses caractéristiques toxiques. D'autres préconisaient la teinture de ces plantes herbacées à fleurs jaunes, les guèdes, qui poussaient à profusion dans le Midi et dont on tirait autrefois un bleu proche de l'indigo ; ce pastel des teinturiers faisait également fonction d'insecticide et aurait été employé pour ses vertus curatives. Enfin, d'autres encore remplaçaient ces colorants par de la bouillie bordelaise à base de chlorure de souffre dont on se servait dans l'agriculture avec les risques de pollution au cuivre que l'on sait. Pour revenir à la couleur qui m'occupe, si j'en crois les vieux interrogés dans ma jeunesse et qui en gardaient le souvenir, on peignait en bleu plutôt clair d'ailleurs, de ce bleu méridional, les issues des demeures, pour se protéger des insectes indésirables comme les taons, les moustiques ou les mites.

Quoiqu'il en soit, la maison aux volets clairs respire la paix et la douceur, avec une touche de mystère et de charme qui me titille. Bientôt la toiture va s'effondrer et alors s'en sera fini du travail patient des artisans qui l'ont édifiée. Avec elle, c'est tout un pan de tradition et de mémoire qui partira en ruine. Combien en reste-t-il de même facture ? J'ai croisé des processions de fourmis occupées à percer les boiseries taillées à la main, maintenant que l'homme l'a désertée. Des trous ronds abritent des larves d'abeilles bâtisseuses. D'autres rongeurs ont élu domicile et viennent en renfort pour appuyer l'œuvre du temps et de l'abandon. Poussée par je ne sais quel fol espoir je veux la faire revivre telle que je me la représente, ornée de la végétation qui l'entourait, au moment de leur mutuelle splendeur : opiniâtre comme celui qui plantait des arbres et qui a apporté un regain de vie en montagne, je voudrais qu'elle vive dans le souvenir et

l'imagination. Éternels semeurs, que pouvons-nous faire d'autre que d'essayer de planter et d'entretenir les jardins du monde pour notre propre jouissance ?! Je vais tout noter précieusement, depuis la terrasse ombragée par la vigne folle et la glycine qui se meurt, jusqu'au faîte de tuiles rouges, ocres et oranger qui gardent la trace de la cuisse de l'ouvrière qui les a moulées. Je vais parer le tout d'une éternelle jeunesse, d'une nouvelle vigueur et espérance. Je vais faire le tour de ces volets et les ouvrir pour que le soleil chasse l'humidité morbide d'une haleine fiévreuse. Je vais gratter jusqu'au souvenir de la mousse qui a envahi le toit. Je vais colmater les fentes. Un bon bain de soleil, voilà ce dont la maison a besoin ! Me voilà à contempler les environs depuis l'étage, venant troubler la quiétude des araignées et leurs dentelles de soie patiemment tissées. Un pont de pierre se devine derrière un bosquet de noisetiers. On voit que le champ s'étendant sous la terrasse dallée de carreaux de terre cuite a été travaillé jadis. Des carottes sauvages et des pieds d'artichaut offrent à l'envie leur verdure qui en panache gracile qui à l'armure argentée, toute hérissée de pointes et fleurie de gros chardons indigo. Ça et là, des plants de tomates s'accrochent à la végétation ou tiennent lieu de couvre-sol avec leurs fruits odorants, chauds et juteux à souhait, tout éclaboussés de lumière. Je songe à ces semis que j'avais cru voir fructifier à force de soins et d'eau mais qui sont restés stériles. Ici, poussent sans intervention humaine des plantes vigoureuses pleinement adaptées au milieu. Les ombellifères, les fenouils, la menthe et les pissenlits sont de la partie. Tiens, de la sauge, du thym et des cucurbitacées au cuir tanné se cachent sous la végétation hirsute. Des fraisiers profitent de l'ombre du muret. Là, quelques rangées de lavande. Du romarin. Des genêts. Ici un arbousier ploie sous ses nombreuses baies grenues. Parmi les arbres fruitiers, des poiriers sauvages et quelques figuiers se dessinent à l'orée de la forêt prochaine. Un immense laurier sauce abrite des tourterelles. Une colombe blanche me regarde. Surprise. Vigilante. Elle semble le gardien silencieux de ces lieux oubliés. Je note les couleurs délavées de la frise dans la chambre à coucher sous les chiures de mouche et les crottes des rongeurs prises dans les rets des tisseuses. Une autre chambre se cache derrière elle, communiquant par une porte et un sas au charme rustique. Le parquet sent encore légèrement la cire d'abeille et l'encaustique. Le sol a gardé la trace pâlie de lits d'enfants et sans doute d'une commode. Les lattes craquent sous mes pas. Des placards abritent leurs secrets. Une balle éventrée traîne dans un coin. Un livre d'images jauni attire mon attention. Nul doute, il s'agit bien d'une chambre d'enfants. Une porte qui ne tient plus que sur un gong laisse découvrir une pièce d'eau avec sa vasque, des toilettes et une baignoire à pied. Un « modernisme » inattendu. Je redescends les degrés et visite le rez-de-chaussée. Après avoir forcé son entrée aux grands cris de la porte qui gronde et grince, la cuisine me salue avec ses dentelles

accrochées aux étagères, ses lézardes qui se prolongent jusqu'aux solives, son garde-manger et sa panière en chêne. La béance d'une vitre cassée a permis à des oiseaux d'élire domicile sur la cheminée. Des fragments de coquille d'œuf forment une mosaïque naïve sertie de poussière et de terre brune. Les volets claquent doucement au vent. Pourquoi n'ont-ils pas été refermés ou attachés ?! L'air en mouvement palpite de particules en suspension. Le sol carrelé se révèle jonché de débris divers. Je tousse. Une faïence fraîche orne les murs et l'évier dont la pierre polie, creusée par les lessives, laisse s'écouler à la jointure de la tuyauterie une pellicule d'eau jaunâtre. Il me reste à noter une chaise cannée, à trois pieds, adossée au mur.

Un simple crucifix en buis et un brin d'olivier veillent sur la pièce maîtresse. Une cheminée de haute taille et de belle facture où je pourrais presque tenir debout domine et on sent qu'elle a été à proprement parler l'âme de la maison. La suie a recouvert les pierres réfractaires du fond. Une crémaillère témoigne elle-aussi de son activité passée. Il ne manque qu'un chaudron pour entendre l'eau ou la soupe frémir. Le sol ici aussi est couvert d'un parquet massif qui sent bon le travail patient et l'entretien minutieux des maîtres du logis. Il n'a pas pris l'eau. Il est resté sain sous la poussière qui forme une couche aussi légère que de la ouate s'accrochant à mes pas. Une nostalgie indicible s'empare de moi et me voilà debout au milieu du séjour, les bras ballants, les joues ruisselantes de pleurs que je ne peux ni contenir ni expliquer. Je pleure et je pleure encore. Je ne sais pourquoi cette tristesse m'assaille. Tout endeuillée par cette maison vouée à la destruction alors qu'elle a sans doute rendu heureux ses habitants et qu'elle pourrait abriter d'autres bonheurs et d'autres promesses. Je reste là, plantée. Je pleure comme on pleure un être tendrement aimé et qui nous a quitté, en lui souhaitant des cieux plus cléments. Je demeure là, consciente de sa valeur et de ce qu'elle a représenté pour ceux qui y ont vécu. Quel gaspillage ! Quelle perte inestimable ! Il suffirait de si peu pour qu'elle puisse encore se tenir droite et que l'on sente battre son pouls régulier.

Je prends délicatement la chaise dans la cuisine, avançant à pas feutrés, comme pour ne pas déranger d'éventuels fantômes. Après l'avoir époussetée, puis renforcée à l'aide de quelques briques, je m'installe enfin sous la treille pour picorer mon déjeuner, songeuse, et me désaltérer avant de poursuivre ma promenade en direction du petit pont à demi écroulé et du chemin qui serpente à travers prés. La colombe blanche semble avoir devancé ma pensée, je la vois s'éloigner dans cette direction. Voilà que mes rêveries déploient elles-aussi leurs ailes.

J'entends les éclats de rire des enfants et leurs jeux joyeux dans le jardin ! Ils jouent avec l'eau qui s'insinue sous les vêtements et les fait frisonner ! Ils s'éclaboussent et des milliers de gouttelettes giclent tout autour

d'eux, les auréolant d'une gloire liquide ! Je vois l'un d'eux à l'arrière de la bâtisse se contorsionner pour se glisser par le fenestron dans la pièce où se trouve le lavoir. Il ressort un bras avec un arrosoir qu'il passe aux autres. Des odeurs d'ail et de cuisine, de miel et de lavande, de glycine et de chèvrefeuille volent dans l'air léger de ce matin de juillet. Il fera chaud aujourd'hui. L'air est déjà lourd et colle aux vêtements au moindre geste. Des plantes en pot ornent l'angle d'une façade sous la treille. Un homme travaille et s'essuie le front à l'aide d'un mouchoir tissé, à gros carreaux. Il regarde les enfants aller et venir pour arroser les plantes et leur sourit. Il se réjouit de leur joie simple et de leur bonne santé. Ils sont toujours prêts à partir à l'aventure et à transformer leur univers familier en territoires inconnus grouillant de fantaisie et de dangers dont ils doivent venir à bout avant l'heure du goûter. Du linge étendu apporte des touches de couleur vive et de blancheur immaculée. Oui, une famille vit autour de moi dont elle ignore la proximité et je connais à présent son histoire. Cet homme féru de permaculture avait fait l'acquisition d'une maison voisine pour s'adonner à sa passion et redonner du sens à sa vie. Il y avait réussi au-delà de toutes attentes. Pourtant, c'était ici que sa bien-aimée et lui avaient décidé d'établir domicile. Il en avait franchi le seuil sous les vivats, portant dans ses bras comme un cadeau inestimable et fragile, le jour des noces, son épouse devant Dieu et devant les hommes. Tout le village s'était réjoui de voir revivre les traditions. Ils avaient longtemps festoyé après la célébration dans l'antique église paroissiale toute fleurie de lys blancs. L'autre bâtisse, imposante et digne, est à présent habitée par deux familles de jeunes permaculteurs.

Alors que les enfants rient, insouciants du temps qui passe, sur la table, des bouquets de simples finissent de sécher. Une voix de femme s'échappe par la fenêtre de la cuisine. Elle chante. Écoutez, il me semble qu'elle nous invite à passer à table...

Séance 21

« Pour moi, le ciel n'est pas gris
Dans les yeux de mes amours.
Chaque fleur de cette vie
Mérite qu'on fasse un détour
Et si je chante c'est pour toi,
Toi que je ne connais pas,
Et que je rencontrerai. »[35]

Elle est attablée devant son petit-déjeuner quand elle voit la tête hilare d'Hosty qui, tel un insecte surpris en plein vol, s'écrase contre la vitre et reste figée dans cette position, langue pendante, mèche de cheveux éparse et lunettes en déroute. Elle se lève, ouvre la fenêtre et le regarde avec une tendresse amusée. Il se frotte le bout du nez.

— Comment vas-tu ce matin ? *lui demande-t-il en se recoiffant et en ajustant ses lunettes.* Toujours préoccupée ?

— On n'en parle plus. Tu veux te joindre à moi ?

Il saute dans la pièce sans façon. Elle le complimente :

— Quelle souplesse ! Aurais-tu pris goût à l'escalade ?

— Pour tout te dire, je me suis remis au sport. Un peu grâce à toi. Écoute bien : je ne suis pas venu pour me faire admirer. J'ai une surprise.

— Vraiment ? De quoi s'agit-il ?

Il prend un air mystérieux et sort de sa poche un écrin recouvert de velours bleu nuit. La femme le regarde, intriguée.

— De quoi s'agit-il ?

— Je te laisse le privilège de le découvrir par toi-même.

— Des boutons de manchette !

— Je te les offre, tu pourras en admirer le logo à loisir. Comme tu peux le voir, je porte les miennes. Et il

35 Si tu ne me laisses pas tomber, Pierre Delanoe, 1973.

joint le geste à la parole, levant les poignets à hauteur des yeux de la femme.

— Pourquoi avoir attendu aujourd'hui pour me les montrer si tu les avais reçues ?

Hosty rougit imperceptiblement.

— J'ai croisé la bibliothécaire. Elle est super sympa, tu ne trouves pas ?

La femme lui sourit.

— Oui, oui, Hosty. Elle est tout à fait mignonne.

Il rougit de plus belle.

— J'avoue. Bref, en discutant de tout et de rien, elle m'a parlé d'un paquet qui lui avait été remis par erreur et dont le destinataire n'était nulle part mentionné. Comme je connais bien les habitudes et les goûts de tout le monde ici, je l'ai incitée à me montrer le colis en question. Elle ne voulait pas l'ouvrir, j'ai dû user de tact pour réussir à la convaincre. Bien m'en a pris, sans quoi, j'aurais pu les attendre longtemps ces boutons de manchette et toi aussi !

— Mais pourquoi en avoir commandé deux jeux ?

— L'habitude. Je passe mon temps à les casser ou à les perdre, du coup j'en commande toujours deux paires à la fois. Je t'offre celle-ci volontiers. Je vais tâcher d'être plus soigneux, comme à l'armée. Si tu veux comparer les logos c'est le moment où jamais, *l'encourage-t-il en croquant dans une pomme acidulée chipée dans le compotier.*

Lorsqu'ils pénètrent dans le labo, la femme se sent encore plus troublée qu'au premier jour. Le logo bien que similaire diffère bel et bien de celui de la maison d'édition. Alors, à quoi rime tout ceci ? Malgré la présence d'Hosty, elle sent en elle le doute, la peur rejaillir. Ses mains sont moites et pourtant des sueurs froides lui glacent le dos.

LIA XII offre un décor de rizière avec le nuage de brume d'un début de journée : flottant à moins d'un mètre de hauteur des plants, comme on en trouvait dans le Nord de l'Italie, en Chine, au Vietnam ou dans ces autres territoires autrefois propices à la culture du riz. Le parfum particulier des plantations au printemps ne parvient pas à l'apaiser. Elle jette un coup d'œil à Hosty qui décèle sans peine la détresse de son invitée.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu es toute pâle. Tu veux boire quelque chose ?

— Non, tu es gentil. Je peux bien te l'avouer ; j'ai peur, Hosty.

— Peur ? Mais tu as peur de quoi à présent ?

— Je ne sais pas. J'ai hâte de savoir pourquoi je suis ici. Je me demande si je n'ai pas été trop téméraire en acceptant l'invitation. En dévoilant sans retenue des pans entiers de mon passé. A quoi peuvent bien servir tous ces enregistrements. En quoi ma vie peut-elle intéresser ton groupe ?

— Pourquoi douter encore maintenant ? Je te promets que nous partageons tes convictions.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ?

— N'ai-je pas assisté à tous tes entretiens… Ou presque ? Peux-tu croire que je me serais confié à toi si j'avais cherché à t'abuser ? Si je voulais avoir sur toi de l'ascendant ? Si je t'avais prise pour un pigeon ?

Il lui fait un clin d'œil.

— Pas toi, mais le groupe. Tu m'as bien précisé que tu n'étais pas au courant de tout, toi non-plus. Alors comment peux-tu être certain de leurs intentions ?

La voix de son hôte est plus ferme et assurée que jamais. Une voix grave et profonde qu'elle ne lui connaît pas tranche :

— Parce que cela fait plusieurs années que je travaille dans cette équipe et que je n'ai jamais été ni trompé ni déçu. Je ne te reproche ni cette remise en question ni ton inquiétude. Simplement, je te le redis, tu peux avoir confiance.

La femme reste silencieuse. Il la prend dans ses bras sans façon.

— Allez, petite mère, ça va aller. Je reste à tes côtés et je te promets que tu n'as rien à craindre. En tout cas, pas en ce qui concerne le groupe.

Lorsqu'elle s'assoie dans le fauteuil au centre de la pièce, l'écran s'éclaire et au lieu de lire les habituelles questions de LIA XII elle voit apparaître plusieurs personnes, une dizaine d'hommes et de femmes tout de blanc vêtus qui lui sourient. Hosty s'est installé près d'elle sur le fauteuil à roulette.

— Qu'est-ce que cela signifie ? *demande-t-elle en se tournant vers Hosty, les yeux écarquillés.*

Il la regarde avec chaleur.

— Tu voulais connaître le groupe ? Et voilà que tu lui tournes le dos ! Allez, respire, tu vas tout savoir. Encore un peu de patience. S'il te plaît.

Elle pivote sur le fauteuil après avoir levé les yeux au ciel, plus morte que vive.

— Bonjour. Tout d'abord nous tenons tous et toutes à vous remercier pour votre contribution. Votre patience et votre résistance au stress ont été mis à rude épreuve et nous tenons à nous en excuser. Nous ne pouvions pas agir autrement dans l'intérêt même du projet. Vous avez certainement des questions à nous poser. Alors, nous vous écoutons. Nous essaierons de répondre au mieux.

— Qui êtes-vous ? Qui est votre groupe ?

Une autre personne prend la parole.

— Tous les membres de l'équipe, ainsi qu'Hosty, font partis d'un projet top secret qui compte parmi ses membres des chercheurs de divers horizons et aussi d'anciens militaires.

— Ainsi qu'Hosty, *répète-t-elle*.

—Tout-à-fait. En fait, ce projet d'envergure a pour mission de revenir dans un temps antérieur à la catastrophe.

— Comment ça ?

Une femme aux yeux en amande et à la peau cuivrée intervient :

— Je ne suis pas douée pour la vulgarisation mais disons, pour faire bref, que nous utilisons les champs électromagnétiques pour sortir des contraintes classiques des lois de la physique et en particulier celles liées aux contingences spatio-temporelles.

— En somme, vous êtes des voyageurs temporels ?

Un homme aux cheveux grisonnants lui sourit avec indulgence :

— Pas directement. Par contre, nous pouvons communiquer avec les habitants de l'ancien monde.

— A quelle fin ?

— Selon vous ?

— Pour prévenir la catastrophe ?

— Exactement. C'est la raison pour laquelle nous avons fait appel à vous.

— A moi ? Pourquoi moi ? Je ne jouis d'aucune notoriété, je ne connais rien aux lois de la physique, je ne suis rien ni personne, je ne vois pas en quoi…

Un jeune homme à la peau sombre l'interpelle :

— Qui d'autre que vous pouvait répondre à nos critères ?

— Lesquels ?

— Votre vécu, l'aveu même de votre pauvreté et puis, ne vous a-t-on pas sommée d'écrire ?

— Certes, mais quoi et à quelle fin ? Comment pouviez-vous être certains que je répondrais à vos attentes ?

— LIA XII.

— Que voulez-vous dire ?

— N'est-ce pas vous qui répétez à l'envie qu'une chose donc une technologie n'est pas bonne ou mauvaise

en soi ?

Elle rougit.

— A la base, LIA XII est une intelligence artificielle au service de la cybersécurité conçue pour repérer dans les messages électroniques certains mots clefs et ainsi désigner aux instances militaires les opposants au pouvoir mondial.

— Pourquoi ?

— Les empêcher de nuire et au besoin les faire taire.

— Et vous leur offrez une promesse de rémunération pour les appâter ?

— Vous n'y êtes pas. Nous avons détourné les compétences et les algorithmes de LIA XII que nous avons affinés afin de récolter toutes les données nécessaires pour mener à bien le projet. Il nous fallait une personne dont le parcours correspondait aux enjeux.

— Où en est votre... projet ?

— En excellente voie. Voilà la raison de notre rencontre. Si vous êtes d'accord, nous pourrons passer à la phase suivante.

— Qui est ?

Une femme en blouse blanche prend la parole :

— L'élaboration d'un livre qui contienne toutes les données nécessaires pour que l'information soit communiquée à un public le plus large possible. Seul un niveau de conscience collectif suffisamment élevé peut permettre d'infléchir la courbe de nos destinées.

— Vous voulez faire remonter le temps au livre ?

— D'une certaine façon. Ce projet bien que secret bénéficie d'importances ressources. Comme vous ne l'ignorez pas, chacun peut apprendre de ses erreurs. Il en va ainsi de certains membres des instances les plus puissantes.

— Il y a donc un consensus ?

Un homme barbu précise avec un sourire triste :

— Non. Tous ne remettent pas en question leurs décisions passées et ne réalisent pas l'ampleur des dégâts. Ou en jouissent. Voilà pourquoi le projet devait rester secret jusqu'à ce que nous soyons assurés de vos valeurs morales et de la convergence de nos motivations respectives.

— Donc, à présent que vous disposez des enregistrements vous n'avez plus besoin de moi ?

— Détrompez-vous. Vous seule pouvez finaliser le travail d'écriture. Il va falloir utiliser la matière première

des enregistrements et la condenser. Par ailleurs, nous avons entendu parler d'un calepin dont le contenu pourrait avantageusement trouver sa place dans le livre.

Une femme blonde jusqu'à présent silencieuse s'exprime en ces termes :

— Vous savez que tout ce qui se dit ici est archivé. Nous vous demandons officiellement si vous acceptez de continuer à vous engager à nos côtés en rejoignant notre groupe, à présent que vous connaissez sa raison d'être.

— Où devrais-je me rendre si j'accepte ?

— Nulle part ailleurs qu'à la Croix-du-Sud. Ce site ultra-protégé est invisible depuis l'extérieur. Nul ne peut le repérer. Toutes nos communications passent par le même support que celui que nous utiliserons pour transmettre votre œuvre et la diffuser une fois aboutie.

— Voilà pourquoi je ne pouvais pas trouver de frontière visible.

Hosty lui confirme :

— Oui, ici nous nous trouvons dans un espace hors du temps.

— Si l'entreprise échoue ?

Hosty se fait fataliste.

— Au moins aurons-nous essayé. De plus, la Croix-du-Sud fait partie d'une expérience scientifique prometteuse. Nous essayons de régénérer la planète. Bien sûr, il nous faut du temps et ce dernier joue en apparence contre nous. Mais ne dit-on pas que ce qui est impossible à l'homme n'est pas impossible à Dieu ?

— Et si le projet numéro un réussit ?

— Le projet Hermès ? Oui, c'est le nom de code que nous lui avons donné. Jamais la catastrophe n'aura eu lieu. Et toutes ces années t'apparaîtront comme un cauchemar ou l'un de ces songes mystérieux dont tu es coutumière.

— Et le livre ?

— Le livre ? Une simple œuvre littéraire dont tu serais l'auteur.

— J'accepte.

Hosty se fend d'un large sourire.

La Croix-du-Sud, le jeudi 4 avril 04 de la nouvelle ère.

Remerciements :

À Huillam Daverec et au travail merveilleux qu'il accomplit pour rendre visible l'Invisible

À Lounès Messaour, hypnothérapeute.

À mon relecteur bénévole pour ses annotations, ses conseils judicieux, son soutien inconditionnel.

À mes proches pour leur amour inconditionnel.

À toi pour ta curiosité et ta confiance.

Au petit père aux sabots,

À François d'Assise,

Aux messagers,

À l'Alpha et l'Oméga, Celui que j'ai rencontré, qui est fidèle éternellement et en qui je crois :

Jésus de Nazareth.



Table des matières

*S*éance 1..... 2
Séance 2..... 16
Séance 3..... 25
Séance 4..... 39
Séance 5..... 49
Séance 6..... 62
Séance 7..... 73
Séance 8..... 85
Séance 9..... 101
Séance 10..... 113
Séance 11..... 128
Séance 12..... 142
Séance 13..... 163
Séance 14..... 195
Séance 15..... 217
Séance 16..... 229
Séance 17..... 248
Séance 18..... 268
Séance 19..... 284
Séance 20..... 299
Séance 21..... 310
Remerciements :..... 316